60e ANNÉE - N° 1
JANVIER - MARS 1960

Revue d'Histoire Littéraire de la France

SOMMAIRE

JEANNE GENAILLE
Sur " El Desdichado " 1

ROLAND MORTIER
Un Commentaire du " Neveu de Rameau " sous le Second Empire 11

NICOLE HOUSSA
Balzac et Colette 18

NOTES ET DOCUMENTS

VICTOR E. GRAHAM
Quelques vues sur Desportes 46

HARRY REDMAN
Une lettre inédite de Chateaubriand 52

MARIE CORDROC'H
Précisions sur la Correspondance de George Sand et de Sainte-Beuve 53

KEITH O. GORE
Renan et la politique. Une candidature avortée au Sénat 55

F. W. J. HEMMINGS
Émile Zola et Louise Solari 60

ELLIOT M. GRANT
La source historique d'une scène de " Germinal " 61

Suite du Sommaire, p. 2

Publiée avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique et de la Direction Générale des Arts et des Lettres

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Suite du Sommaire

COMPTES RENDUS

VITTORIO LUGLI : **Interpretazione di " Phèdre "** (P. MOREAU), 64. — J. - L. GORÉ : **L'Itinéraire de Fénelon : humanisme et spiritualisme ; L. COGNET : Crépuscule des mystiques. Le conflit Fénelon-Bossuet** (J. ORCIBAL), 65. — MONTESQUIEU : **De l'esprit des lois,** éd. J. BRÈTHE DE LA GRESSAYE (F. WEIL), 70. — J. STAROBINSKI : **Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle** (R. OSMONT), 71. — J. - L. SEYLAZ : **" Les Liaisons dangereuses " et la création romanesque chez Laclos** (A. PIZZORUSSO), 73. — M. LEVAILLANT : **Les Amours de Benjamin Constant** (P. MOREAU), 76. — C. - A. SAINTE-BEUVE : **Monsieur de Talleyrand,** éd. L. NOEL (M. REGARD), 79. — GÉRARD DE NERVAL : **Œuvres,** éd. H. LEMAITRE (G. ROUGER), 81. — A. FRANÇOIS-PONCET, J. POMMIER, P. CLARAC : **Gustave Lanson** (P. MOREAU), 84. — L. LESAGE : **Marcel Proust and his Literary Friends** (A. FERRÉ), 86. — G. LANFRANCHI : **Paul Valéry et l'expérience du Moi pur** (M. BÉMOL), 87. — J. ROBINSON : **Alain lecteur de Balzac et de Stendhal** (J. - H. DONNARD), 88. — C. FRANÇOIS : **L'Esthètique d'Antoine de Saint-Exupéry** (R. M. ALBÉRÈS), 90. — P. - H. SIMON : **Histoire de la Littérature française au XX^e siècle** (A. MOULIS), 91. — P. LANGLOIS et A. MAREUIL : **Guide bibliographique des Études littéraires** (Y. LE HIR), 93. — **La Mise en scène des œuvres du passé, études présentées par** J. JACQUOT et A. VEINSTEIN (J. ROBICHEZ), 94.

BIBLIOGRAPHIE, par René RANCŒUR, 97

Répertoire des lettres publiées de George Sand *(suite)*, **par Marie CORDROC'H, 129**

REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

A L'ÉTRANGER

ABONNEMENTS POSTE INTERNATIONAUX

Nous signalons à nos clients que les pays suivants :

ALLEMAGNE OCCIDENTALE - AUTRICHE - BELGIQUE - DANEMARK - FINLANDE - ITALIE - LUXEMBOURG - NORVÈGE - PAYS-BAS - PORTUGAL - SUÈDE - SUISSE - VATICAN et depuis le 1er juillet 1959, la CHINE (Taïpaï) appliquent le système du service des abonnements poste internationaux. Ils peuvent souscrire un abonnement à la « Revue d'Histoire Littéraire de la France » *dans le bureau de poste de leur localité*, au tarif français payable en monnaie *locale*.

Les abonnements peuvent être souscrits dans les librairies suivantes :

ALLEMAGNE : *Bonn*, Bouvier. *Heidelberg*, Wetzlar. *Offenburg*, Dokumente Verlag. *Tübingen*, Jordan. ARGENTINE : *Buenos Aires*, Libreria del Colegio. BRÉSIL : *Rio de Janeiro*, Livrarias Editoras Reunidas. *Sao Paulo*, Difusao europeia do libro, CANADA : *Montréal*, Dussault. COLOMBIE : *Bogota*, Libreria Buchholz Galéria. CUBA : *La Havane*, La casa belga. DANEM ARK : *Copenhague*, Hasse et Son. ÉGYPTE. : *Le Caire*, Les livres de France. ESPAGNE : *Madrid*, Roos. *Barcelone*, Jaime Arnau. ÉTATS-UNIS : *New York*, French Book Guild ; Stechert-Hafner. ANGLETERRE : *Cambridge*, Bowes et Bowes. *Oxford* : Parker et Son ; Blackwell GRÈCE : *Athènes*, Kaufmann. HOLLANDE : *Amsterdam*, Meulenhoff ; Nilson et Lamm ; Scheltema et Holkema, Swets et Zeitlinger. *La Haye*, Martinus Nijhoff. ISRAËL : *Jérusalem*, Magues Press Hebrew Univ. ITALIE : *Rome*, Félice Le Monnier (9 dépôts en Italie). JAPON : *Tokio*, Maruzen. PÉROU : *Lima*, Plaisir de France. PORTUGAL : *Lisbonne*, Livraria a Bibliofila *Porto*, Lopes da Silvia. URUGUAY : *Montevideo*, Barreiro y Ramos.

Revue d'Histoire Littéraire de la France

JANVIER-MARS 1960
60e ANNÉE - N° 1

SUR « EL DESDICHADO »

Pour le prisonnier retrouvé.

La confidence profonde et voilée qui se lit à travers les sonnets des *Chimères* invite à chercher dans le plus célèbre d'entre eux l'allusion à des événements, à des états d'âme datés de la vie de Gérard de Nerval.

Pourtant chaque poème, quelle que soit la part du mystère nervalien qu'il recèle, *nomme* dans son titre le personnage mythique susceptible d'orienter la méditation du lecteur. Notre recherche a été motivée par cette constatation. *El Desdichado* doit, comme Artémis, Horus, désigner un être, être vivant ou divin, qui par son *destin* (premier titre du sonnet), a paru au poète le plus identifiable à son propre destin.

I

Prince d'Aquitaine, Gérard l'était ou feignait de l'être, et la *tour* qu'il donnait comme une pièce de son écu, scelle une si vive ressemblance entre le poète et le déshérité qu'ils se sont véritablement confondus et que toute enquête cherchant dans un autre sens un personnage qui soit El Desdichado pouvait paraître vaine, voire sacrilège. Pourtant les commentateurs du sonnet nous ont depuis longtemps appris que le nom El Desdichado fut emprunté par Nerval à Walter Scott. « Le roi Jean, on s'en souvient, avait dépossédé un de ses chevaliers d'un château que celui-ci tenait de Richard Cœur de Lion. Dès lors le guerrier destitué orna son bouclier d'un chêne déraciné et d'une devise : El Desdichado [1]. »

Ce chêne est aussi le symbole du *roi* bafoué par le roi Jean dans les décisions qu'il avait prises, les dons qu'il avait faits. Le roi Richard, loin de ses terres où Jean a usurpé son pouvoir, est-il vivant, est-il captif ? Il est, comme Ivanhoe, déshérité et ses sujets, dit W. Scott, « en son absence souffraient tous les maux que peut enfanter la tyrannie subalterne ».

Richard, roi d'Angleterre, est aussi *prince d'Aquitaine*. Sa lignée

1. *Les Chimères*. Exégèses de Jeanine Moulin. Giard et Droz, 1949, p. 7 et 8.

SHL
WITHDRAWN

illustre est bien connue. Michelet [1] parle de sa « légende généalogique », de ses inquiétants ou grands ancêtres. Parmi ceux-ci, Waifre d'Aquitaine (725-768) lutta contre les premiers Carolingiens [2]. Plus tard, Guilhem VI de Poitiers et IX d'Aquitaine (1071-1137) se rendit maître de Toulouse en 1098. Son fils Guillaume X fut père d'Aliénor d'Aquitaine (1122-1204). Reine de France, puis épouse de Henri II Plantagenet couronné roi d'Angleterre en 1154, elle fut mère de Richard Cœur de Lion qu'elle soutint avec acharnement et passion pendant sa lutte contre Philippe II. Les moins anciens de ces princes sont d'ardents guerriers, tantôt alliés, tantôt ennemis des états d'Espagne, attirés par les expéditions en Terre Sainte. Mais surtout ils font figure de lettrés, de poètes [3]. A. Jeanroy a publié onze chansons d'amour de Guillaume IX [4]. Aliénor protégea la poésie en France, puis en Angleterre, et son fils Richard, le « roi-trouvère », hérita une tradition méridionale de la chanson et profita en Angleterre des courants nordiques de la poésie. Ce prince possédait une partie de la France et les dix années (1189-1199) de son règne fiévreux le mirent du faîte de la puissance au comble de l'infortune. Il prit à la troisième croisade une part jalonnée de bonheurs, de défaites, de brouilles, de victoires ; au départ tous les espoirs ; pour finir, quatorze mois de captivité dans un château de Germanie. Après que Guillaume de Tyr eut prêché la croisade, l'histoire nous montre Richard rassemblant en Angleterre et dans ses terres de France une bonne armée et commençant par lutter contre celle que Philippe II, alors et théoriquement son allié, a levée. Ils se réconcilient et Richard s'embarque à Marseille (1190). « Des vents orageux poussèrent les deux rois en Sicile et les y repoussèrent quand ils voulurent en sortir, de sorte qu'ils y passèrent le reste de l'été et tout l'hiver [5]. » Richard et ses troupes assiègent Messine. « Richard fit arborer ses étendards

1. « Dans ce grand mystère du XII[e] siècle, le roi de France joue le personnage du bon Dieu, l'autre celui du Diable. Sa légende généalogique le fait remonter d'un côté à Robert le Diable, de l'autre à la fée Mélusine. C'est l'usage dans notre famille, disait Richard Cœur de Lion, que les fils haïssent les pères ; du diable nous venons et nous retournons au diable. » (*Histoire de France*, Hachette, 1833.)

2. Sur Waifre d'Aquitaine, cf. J. Moulin : « *Le prince d'Aquitaine* est-ce Waifre d'Aquitaine, célèbre pour ses malheurs, fuyant dans les forêts du Périgord (terre d'origine des Labrunie) son ennemi Pépin le Bref ? » (*Op. cit.*, p. 10.)

3. Les princes d'Aquitaine, les liens de leurs chansons avec la poésie arabe transmise par l'Espagne sont étudiés par R. Briffault dans *Les Troubadours et le sentiment romanesque* (Éd. du Chêne, Paris, 1945). Ce livre foisonnant cite (p. 33) huit vers d'une chanson de Guillaume IX et en compare le sentiment et la structure à la *Zajal* andalouse. Il montre Guillaume X protecteur du jongleur Cercamon. Il présente les goûts littéraires d'Aliénor et de sa fille Marie de Champagne (p. 13).

4. A. Jeanroy, *Origines de la poésie lyrique en France* (cf. Briffault, p. 36 et note 71).

5. Nous empruntons nos citations et nos indications sur la troisième croisade à l'*Histoire de France* — depuis les Gaulois jusqu'à la mort de Louis XVI — par Anquetil, de l'Institut et de la Légion d'Honneur. Nouv. éd. revue et corr. T. III, Paris, Lecointe et Durey, Quai des Augustins, n° 49, MDCCCXX. Nous avons choisi de nous référer à cet ouvrage et à celui de Michelet comme à des œuvres contemporaines de Nerval.

sur les murs de sa conquête [1] ». En même temps se dénouaient les longues fiançailles qui l'avaient uni à Alix sœur de Philippe II. Aliénor « pour laquelle il eut toujours beaucoup d'attachement et de déférence [2] » avait préféré qu'il épousât Bérengère de Navarre. Richard et ses troupes partent pour la Palestine, prennent au passage Chypre que le roi donne à Guy de Lusignan évincé naguère de Jérusalem. On arrive en Terre Sainte. Les haines entre les chefs croisés sont aussi âpres que leurs luttes contre les infidèles. Richard déteste Philippe II et Léopold d'Autriche venu avec les troupes allemandes s'allier aux Français. Philippe, puis Léopold quittent les Lieux Saints. Richard ne peut reconquérir Jérusalem et, sur le chemin du retour, il échoue, dans la tempête, à Aquilée en Illyrie. Il essaie de rentrer par l'Allemagne, est reconnu sur les terres du marquis d'Autriche, livré à Henri VI d'Allemagne. « Richard, entre ses mains, expia les délires de sa vanité par une détention de quatorze mois [3]. »

Le roi a donné lui-même l'écho de cette noire période de sa vie dans la plus connue de ses chansons [4] :

Jamais un prisonnier ne dira bien sa pensée s'il ne parle comme un homme triste. Mais pour se consoler il faut faire une chanson... Je sais maintenant avec certitude qu'un homme mort ou captif n'a ni ami ni parent...

Les faits d'armes de Richard, son don de poésie ont, à travers les siècles, nourri les récits, l'histoire, la légende. Ils paraissent dans l'œuvre de Shakespeare. Au XVIII[e] siècle, Grétry [5] atteint l'apogée de sa carrière avec *Richard Cœur de Lion*, opéra-comique en trois actes. Le livret de Sedaine reprend la légende selon laquelle Blondel de Nesle, poète picard ami du roi, parcourut l'Allemagne en jouant au pied des tours une chanson qu'il avait composée avec Richard. Le trouvère découvrit ainsi la prison du prince. Les airs touchants et simples chantent encore dans bien des mémoires :

1. Anquetil, *op. cit.*, p. 126.
2. *Ibid.*, p. 128. Bérengère (après 1170-1230), fille de Sanche IV de Navarre, petite-fille d'une princesse normande et descendante du Cid Campéador. Nous remercions M[me] Anthony, de la Bibliothèque municipale de Pau, qui nous a aimablement communiqué la généalogie de Bérengère.
3. *Ibid.*, p. 132.
4. « Ja nus on pris ne dira sa raison
adroitement s'ensi condolenz non ;
Mais par confort puet il faire chançon....

Or sai je bien de voir certainement
Que morz ne pris n'a ami ne parent. »

Rotrouenge de Richard Cœur de Lion. Il « l'envoya aux siens en 1193 pour se rappeler à eux ». (Publiée par K. Bartsch, *La Langue et la Littérature française*, p. 311 ; texte et traduction dans Paris et Langlois, *Chrestomathie du Moyen Age*, Hachette.)
5. Grétry (Liège, 1741. Ermitage de J.-J. Rousseau, Montmorency, 1813) composa *Richard Cœur de Lion* en 1784.

« Une fièvre brûlante... »
« O Richard, ô mon roi, l'univers t'abandonne... » [1].

A son tour, W. Scott fait de lui, autant que d'Ivanhoe, le héros de son roman. Richard, sorti de prison, se cache d'abord sous le nom de *Chevalier Noir*, rallie ses amis malgré l'opposition de Front-de-Bœuf, de Bois-Guilbert et les intrigues de son frère Jean auquel enfin il reprend le pouvoir.

II

Osons donc cette présomption : El Desdichado, le Prince d'Aquitaine du sonnet nervalien, est Richard Cœur de Lion. Il faut maintenant retrouver la vie et l'âme du captif dans les quatorze vers du poème.

Je suis le ténébreux, — le veuf, — l'inconsolé,

Ce ton funèbre, cette litanie désespérée sont ceux du prisonnier à l'heure la plus lourde, à la nuit complètement venue. Libéré, il portera longtemps la livrée des ténèbres. Scott dit : « Toute son armure est *noire* comme l'aile du corbeau ».

Le prince d'Aquitaine à la tour abolie...

Richard évoque son haut titre pour mesurer toute la profondeur de sa déchéance, car les ténèbres font qu'il ne possède plus rien, même pas sa prison qu'elles ont abolie.

Ma seule étoile est morte...

La nuit s'épaissit irréparablement. L'étoile que le prisonnier apercevait encore, point lumineux du ciel, par la haute et étroite meurtrière, a fini sa course ou a été dérobée par un nuage.

... et mon luth constellé
Porte le soleil noir de la Mélancolie.

Avant d'être symbole de l'inspiration poétique, le luth est un instrument de musique dont l'aspect matériel ici s'impose [2]. Le bois de sa table est réellement *constellé* de menues incrustations claires qui dans la nuit ont disparu. Richard déjà dépossédé du ciel réel perd aussi cette vision d'un ciel réduit. Mais il conserve son image où l'astre

1. On les chantait ainsi que :

Dans une tour obscure
Un roi puissant languit...

au premier quart de notre siècle dans les pensions du bon ton. Le souvenir de ce dernier air nous revint lors d'une lecture des *Chimères* appelé par le deuxième vers de *El Desdichado* et orienta nos recherches sur ce sonnet vers le « pauvre Richard ».

2. Les premières figurations en France du luth datent des XI[e] et XII[e] siècles. On peut compter un nombre variable de clés et de cordes. Briffault (*op. cit.*, p. 29-54) donne du luth plusieurs images. La dernière : Miniature du « Libro de los juegos de ajedrez » de la Bibl. de l'Escurial, montre sur le luth la tache du *soleil noir*.

éteint, le *soleil noir*, forme le disque sombre de la table au-dessus duquel vibrent les cordes.

Dans la nuit du tombeau,...

La mort de toute lumière est pour l'être comme sa propre mort ; les pierres de la tour se ferment et pèsent comme celles d'un tombeau.

... toi qui m'as consolé,

Mais le poète tient son luth et lui parle comme à l'ami cher dont le chant a déjà surgi des ténèbres en des soirs passés.

Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,

Le poète prie, ordonne : le luth doit offrir son secours ce soir encore. Le miracle commence. Souvenir, inspiration poétique feront revivre les jours heureux, les horizons lointains, les larges paysages ensoleillés. Les mots évoquent le début ardent de l'aventure. Le roi déchu revoit son séjour souverain à Messine, ses oriflammes sur les murs de la ville, ses navigations le long de la côte, le Pausilippe cher aux poètes [1], — toute l'escale de lumière qu'un caprice des vents avait accordée en Sicile au temps où le départ n'était que promesses [2].

La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,

C'est une autre ville de lumière, Toulouse, la capitale des ancêtres du poète, Toulouse dite dès le XI[e] siècle [3] la « rose », la « fleur des cités ». Dans sa tristesse de ce soir, Richard se rappelle les heures claires que la ville lui a données [4].

Et la treille où le pampre à la rose s'allie.

Après l'évocation de l'Italie des premières victoires, de la ville conquise au siècle dernier par un valeureux ancêtre, ce vers les unit en un double symbole familier : l'Italie, souplesse sinueuse et don de la vigne ; Toulouse, tendre beauté d'une fleur.

Suis-je Amour ou Phébus ?... Lusignan ou Biron ?

Le luth, réveillant et chantant les heureux souvenirs, détruit progressivement la conscience de la captivité de Richard. Richard n'est plus lui-même ; il *devient* un poète, un dieu : ceux qu'il nomme figurent

1. Naples et la Sicile sont groupées en un royaume depuis 1043.
2. Dans les sonnets *Artémis* et *Myrtho* le poète se réfère au passé des Deux-Siciles.
3. « Toulouse, « la rose », la « fleur des cités », comme on l'appelait, présentait, avec ses bazars de la rue de la Pourpointerie, ses nombreuses fontaines ornées de mosaïques, ses bains copiés de ceux de Grenade, un aspect oriental et son opulence se comparait à celle de Byzance. » Cf. Briffault, *op. cit.*, p. 114. — L'expression « Toulouse, rouge fleur d'été » est devenue un lieu commun de la chanson populaire contemporaine.
4. Notre étude est d'accord avec toutes les variantes des éditions des *Chimères*. Elle s'écarte des notes du manuscrit Éluard qui semblent des recherches d'allusions dans des directions divergentes.

tous deux le principe même de l'inspiration poétique [1]. Richard n'est plus lui-même, il *redevient* un guerrier heureux comme Biron [2], comme Lusignan, roi de Chypre [3].

Mon front est rouge encor du baiser de la reine ;

Le chant du luth se fait plus berceur. Richard a épousé Bérengère à Chypre au printemps de 1191. Il a été pris en décembre 1192. Mois trop courts de tendresse. Le thème du départ, de la séparation se colore de souvenirs et de regrets.

J'ai rêvé dans la grotte où nage la sirène...

Le rêve est apaisement. Messine est toujours là, non plus comme le lieu d'une victoire, mais comme la ville proche de Charybde. Vertige, fascination. Ulysse connaissait ce lieu de tous les enchantements [4] et résista, comme le prince trouvère qui a rêvé.

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Acheron :

Rappelons un passage de *Lorely* [5]. Nerval, à Vienne, parle du prince Puckler-Muskau : « Je l'ai vu passer à Vienne dans une calèche.... Lui aussi *avait été cru mort*... par le fait il avait *traversé deux fois le lac funeste de Karon* dans la province égyptienne du Fayoum. » Une apparente résurrection présentée d'abord par Gérard comme la sienne après son accident de 1841, puis comme celle du prince viennois, s'exprime en des termes très proches de ce vers. Richard lui-même revit. Il était *mort* dans la tour-tombeau. Le luth l'a ranimé.

Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée

1. Une longue tradition méridionale, philosophique et religieuse, assimilait Éros au principe de l'inspiration. Cette doctrine aboutira au XIVe siècle aux théories de Marsile Ficin. Cf. André Chastel, *Marsile Ficin et l'Art*, et le compte rendu de Fred Berence dans les *Cahiers du Sud*, n° 331, p. 496-498.

Phebus est Phoebus Apollon.

2. Peut-être *Élie de Gontaut*, cité comme croisé par R. de Boysson, *Bertrand de Born et la 3e Croisade* (Soc. Hist. Arch. Périgord, 1897, t. XXIV, p. 162), ainsi que nous l'a signalé M. Guéraud-Lavergne que nous remercions vivement. Ce Biron serait un des Gascons interpellés par Richard Cœur de Lion dans sa chanson :

Ils savent bien, mes hommes et mes barons, Anglais, Normands, Poitevins et Gascons, que je n'avais si pauvre compagnon que je laissasse jamais faute d'argent en prison.

Bien avant le personnage contemporain de Henri IV et dont Nerval exhuma la chanson, les Biron, puissants vassaux d'Aquitaine, avaient leur forteresse. Des restes du château des XIe et XIIe siècles subsistent dans l'actuelle construction.

3. Guy Ier de Lusignan, autre compagnon de Richard. Pris par Saladin à la bataille de Hattin, il avait perdu en même temps la liberté et son royaume de Jérusalem. Libéré, il reçut Chypre de la générosité de Richard.

La famille des princes d'Aquitaine était alliée aux Lusignan du Poitou dont la fée Mélusine, leur commune ancêtre, passait pour avoir construit le château.

4. Homère, *Odyssée*, XII (Trad. V. Bérard, Budé, t. II, p. 112). Cf. aussi la note 187, p. 119 du même volume où V. Bérard signale l'îlot des Sirènes voisin d'Amalfi. Nous ne quittons pas *la mer d'Italie*, ni les navigations côtières possibles pendant le séjour de Richard à Messine.

5. Gérard de Nerval, *Œuvres*, Pléiade, t. II, p. 741.

Il vit. Mieux : il était *un* poète ; peut-être un dieu. Il devient *le poète*, en même temps que le luth médiéval se transforme en la lyre intemporelle.

Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

Voici les deux thèmes de son chant. Quelle sainte ce prince très chrétien célèbre-t-il dans son cachot ? Guillaume X d'Aquitaine, grand-père du roi, fait parfois figure de saint. Mais il existe une sainte qui fut captive, reine, puis abbesse d'un couvent poitevin. Il s'agit de *sainte Radegonde* (521-587). Née en Thuringe, sœur du roi, elle fut prise en esclavage par Clotaire, roi des Francs, qui l'épousa. Elle était, pensait Clotaire, « une religieuse plutôt qu'une princesse » [1]. Elle prit le voile à Poitiers, abandonnant ses richesses et ses attributs royaux, et dès après sa mort accomplit de nombreux miracles. Son culte se répandit dans le Poitou, l'Aquitaine, l'Espagne, l'Angleterre. De sang royal, dépossédée comme Richard, mais volontairement, vénérée sur les possessions du roi, elle y était devenue la *patronne des prisonniers*, soit parce qu'elle avait été l'otage de Clotaire dans sa jeunesse, soit parce qu'elle « porta une fois durant soixante jours des anneaux de fer au cou et aux bras et se ceignit le corps de trois chaînes de fer » [2]. On comprend que le captif la célèbre, chante sa piété mêlée de tristesse : elle « se tenait prosternée aux pieds de Jésus-Christ qu'elle arrosait de ses larmes » [3].

Après qu'il a exalté les *soupirs de la sainte*, Richard songe aux *cris de la fée*. Il vient de prier celle qui peut hâter sa délivrance. Mais il ne saurait oublier l'orgueil de son lignage qui remonte à Robert le Diable et à Mélusine. On connaît cette fée, la *Mère des Lusignan*, autre dépossédée, qui, après la disgrâce d'avoir été surprise sous la forme d'un serpent par son époux, disparut ; elle ne revient dans les fossés du château familial que pour jeter des cris de douleur lors de la mort des princes ses descendants. Richard *modulant les cris* de la fée déplore les malheurs de sa race.

Et le poème se clôt sur la lignée d'Aquitaine, représentée par l'aïeule mythique, après s'être ouvert sur le recours du prince déchu à cette même lignée [4].

1. Cf. *Légende dorée*, t. II, p. 280 (Paris, Charles Gosselin, 1843). Réau, *Iconographie de l'Art chrétien*, t. III (Paris, P. U. F.), p. 1134. Hilaire, Fortunat, Radegonde étaient vénérés à Poitiers. Une église, une chapelle à Notre-Dame-La Grande y sont consacrées à la sainte. A l'église Saint-Hilaire, Richard, conduit par Aliénor, reçut, en 1170, les insignes de comte du Poitou. La vie de Radegonde écrite au XII^e siècle par Hildebert de Lavardin fut insérée au XIX^e siècle par Migne dans sa *Patrologie latine*. Une *Histoire de Sainte Radegonde* a été publiée à Poitiers par E. de Fleury, en 1843-1847.

2. *Légende dorée*, t. II, p. 281.

3. *Ibid.*, t. II, p. 280-281.

4. On invoquait sainte Radegonde pour exorciser les démoniaques (Réau, *op. cit.*). Richard veut-il, par ces chants alternés, faire exorciser l'aïeule maléfique par la Sainte ? Seul Gérard de Nerval connaît en lui-même et en Richard la cause profonde de leur présence côte à côte dans ce vers.

III

Nous avons indiqué quels éléments de la légende et de l'histoire, quelles œuvres littéraires, théâtrales, musicales, nous avaient conduite à penser que El Desdichado est Richard Cœur de Lion prisonnier en Allemagne à son retour de la troisième croisade. Puis nous avons essayé de montrer que le sonnet ne refusait pas cette hypothèse. Notre déchiffrement a pu se poursuivre vers par vers, chacun d'eux exprimant le souvenir transposé d'une aventure historique ou l'âme du guerrier vaincu puis du poète inspiré. Mais tout n'est pas résolu. On a, depuis que le poème est interrogé, établi un lien Nerval-El Desdichado, lien si étroit que Nerval et l'Infortuné sans nom étaient devenus un seul et même être. Il faudrait déceler dans l'œuvre nervalienne un lien Gérard-Richard. Les voyages de Nerval l'ont mené aux lieux où Richard avait passé : en Italie, en Orient, en Allemagne. Quelques souvenirs d'Italie, des passages du *Voyage en Orient*, un ensemble d'impressions d'Allemagne aboutissant au sonnet A Madame Sand des *Autres Chimères* autorisent la conjecture du lien Nerval-Richard.

Une lettre de Gérard apprend à son père qu'en Italie il n'a pas été la proie de la Sirène : « Hier, dans la soirée, nous avons traversé heureusement le canal de Messine et, malgré Charybde et Scylla, bien dégénérés, nous sommes entrés à La Valette aujourd'hui à une heure [1]. » Ailleurs il parle de Trieste, des côtes brumeuses d'Illyrie, mais il ne les a probablement pas vues [2]. Les jours à Naples nourriront d'autres œuvres prestigieuses. Lorsque Nerval arrive en Palestine [3] il a « salué avec enivrement l'apparition tant souhaitée de la côte d'Asie » [4]. Il décrit avec enthousiasme le paysage de Saint-Jean d'Acre où il s'intéresse aux vestiges de l'âge chrétien : « On distingue encore les fondations de l'ancienne cathédrale, bâtie dans le goût syrien... et où fut le tombeau de Frédéric Barberousse [5] noyé près de Tyr dans le Kasamy [6] ». Voilà une allusion précise à la troisième croisade, à celui de ses trois chefs qui en fut la première victime.

Notre étude qui met en lumière l'unité du poème et précise le nom de chaque être et de chaque lieu géographique évoqués justifie par là même l'emploi exclusif dans le sonnet de l'article défini.

1. Malte, 8 janvier 1843. Au Dr Labrunie, *Œuvres*, Pléiade, t. I. N° 92, p. 859.
2. *Voyage en Orient*, IX, *l'Adriatique*, Pléiade, t. II, p. 64 et note 7, p. 129, qui indique « chapitre fictif ».
3. *Ibid.*, *Les Femmes du Caire*, IX, *Côtes de Palestine*, Pléiade, t. II, p. 281.
4. Il est possible que Nerval ait vu Chypre, autre escale commune entre son voyage et celui de Richard (cf. Chronologie de la vie de Nerval, 1843, Pléiade, t. I, p. 19).
5. Frédéric Barberousse (1123-1190), Empereur d'Allemagne en 1162. Ce prince lettré participa à la troisième croisade pendant laquelle il périt noyé. Plusieurs villes, plusieurs fleuves se disputent l'honneur de sa mort. Cf. dans Briffault (*op. cit.*, p. 11, fig. 3), son effigie d'après un manuscrit de la bibliothèque du Vatican.
6. *Voyage en Orient. Druses et Maronites*, III. *Un déjeuner à Saint-Jean d'Acre*, Pléiade, t. II, p. 412.

En Allemagne, Nerval ne semble pas avoir séjourné avec plaisir à Salzbourg où il passe le 17 novembre 1839. « J'ai vu Salzbourg où naquit Mozart. La ville est une sorte de rocher sculpté dont la haute forteresse domine d'admirables paysages. Mais Vienne m'appelle [1]. » Dans Vienne, dont Nerval fait le cadre de *Pandora*, le narrateur, après une promenade la nuit de la Saint Sylvestre, entre à la taverne des Chasseurs où, dit-il, « on chantait la *Revue nocturne* du poète Zedlitz ». La grande ombre de l'Empereur planait sur l'assemblée joyeuse et je fredonnais en moi-même : « O Richard ! » [2]. Ce personnage associe l'ombre de Napoléon mort captif et Richard autre prince prisonnier. Il le fait précisément par le rappel de l'un des airs que nous signalions au début de cette étude comme d'éventuels jalons entre la vie du prince et le XIX^e^ siècle.

Le héros de *Pandora*, déçu de ses aventures viennoises, revient à Salzbourg où, dit-il, « j'allai réfléchir amèrement dans l'ancienne maison de Mozart habitée aujourd'hui par un chocolatier » [3]. La ville paraît aussi dans *Sylvie* [4]. Entre ses deux amours, le narrateur rêve et s'échappe vers l'Allemagne : « Qu'allais-je y faire ? Essayer de remettre de l'ordre dans mes sentiments.... Un matin je lus dans un journal qu'Aurélie était malade. Je lui écrivis des montagnes de Salzbourg.... » La lettre du 19 novembre 1839 est plus riche de confidences sur l'objet de notre recherche [5] : « ... Je suis reparti pour Linz par Salzbourg. Je crois me souvenir que tu as été à Linz ; c'est pourquoi je t'en parle ainsi : c'est une fort jolie ville et la vue que l'on a sur le pont du Danube est l'une des plus belles que je connaisse ». Cette description de Linz se colore de souvenirs d'affection filiale. Suivons sur une carte d'Europe centrale l'itinéraire du voyageur. Partant de Linz pour Vienne, il passait, après un peu plus de cent kilomètres, près du château de *Dürnstein* dont la tradition fait précisément la prison de Richard. Est-il déraisonnable de penser que retrouvant en de probables récits paternels d'autrefois le souvenir de Richard, Nerval ait mûri dès 1839 sa méditation sur l'illustre prisonnier ?

Une œuvre poétique en témoigne. Il s'agit du sonnet III des *Autres Chimères* [6] qui a pesé d'un poids déterminant dans l'élaboration de notre conjecture.

> J'ai passé par Salzbourg sous des rochers tremblants ;
> La cigogne d'Autriche y nourrit les milans.
> Barberousse et Richard ont sacré ce refuge [7].

1. *Voyage en Orient, Introduction*, Pléiade, t. II, p. 35. La note 27, p. 1272, fait allusion au sonnet *A Madame Sand*.
2. *Pandora*, Pléiade, t. I, p. 351.
3. *Ibid.*, Pléiade, t. I, p. 356.
4. *Sylvie*, XIII, *Aurélie*, Pléiade, t. I, p. 289.
5. Vienne, 19 novembre 1839, Au D^r^ Labrunie, Pléiade, t. I, n° 45, p. 783.
6. *A Madame Sand*, Pléiade, t. I, p. 37. La correspondance de George Sand nous apporterait peut-être quelques éclaircissements.
7. Cf. Pléiade, t. I, p. 1122. La note 12 élucide le premier quatrain.

Voici, unis dans le dernier vers du premier tercet, les deux princes croisés. Leurs destins se sont côtoyés précisément au cours de la troisième croisade. L'un y périt noyé, l'autre l'acheva en prison. Leur sort tragique les place dans un texte qui n'évoque que des victimes. Plusieurs sonnets des *Autres Chimères* sont des « versions différentes des *Chimères* » [1]. Nous nous permettrons d'avancer que le sonnet *A Madame Sand* contient le germe du sonnet des *Chimères : El Desdichado.*

Une longue période de maturation a, sans conteste, séparé les deux œuvres. *El Desdichado*, enrichi par la trame même de la vie de Nerval, en a pris d'insondables richesses.

Ce sonnet tient à la fois au roman célèbre de Walter Scott et à un château fort d'Allemagne, reprend le chant, le « plantis » d'un croisé, chevalier au luth dans la tour. Or, ces thèmes du romantisme troubadour ne sont que les supports d'un drame supérieur [2].

Richard est prisonnier de forces ténébreuses qui lui brisent le corps et l'âme : cachot, nuit, grotte, fossés, sirène, fée-serpent. Il s'en libère et revit par le chant qui lui rend le soleil, l'espace, le rêve d'amour de la reine et de la sainte.

Nerval assimile donc merveilleusement cette victoire des forces de lumière à l'inspiration poétique née de la douleur.

Richard, Orphée, Nerval puisant dans leur cœur désolé la splendeur même de leur chant, se confondent dans *El Desdichado* en un être unique : le Poète [3].

JEANNE GENAILLE.

1. Cf. Pléiade, t. I, p. 1122, n. 9.

2. Deux verres des *Odelettes* (« Nobles et valets », Pléiade, t. I, p. 40) :

Ces nobles d'autrefois dont parlent les romans,
Ces preux à fronts de bœuf, à figures dantesques,

témoignent aussi des liens Scott-Nerval. *Front de Bœuf* est le nom du spoliateur d'Ivanhoe.

La popularité de Richard au XIX^e siècle est encore attestée par une phrase de Chateaubriand dans l'*Itinéraire...* (3^e partie) et par deux vers de Musset. Nous sommes reconnaissante à M. Jean Pommier de nous les avoir rappelés.

Pas un d'eux ne t'aimait, don Juan, et moi, je t'aime
Comme le vieux Blondel aimait son pauvre roi.

(Namouna.)

3. Si nous pensons avoir résolu une énigme, nous n'en demeurons que plus déférente à l'égard des travaux des grands nervaliens. Nous aimerions ajouter ceci : le rapprochement avec un texte de *Lorely* indiqué par nous au commentaire du vers :

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron

nous invite à voir dans le vers une allusion au *premier* accident de Nerval en 1841. Il s'agit, pour le prince viennois comme pour Nerval, d'une descente aux Enfers et d'un retour à la vie : *deux* traversées, *un seul* voyage. Il nous semble donc que le poème était composé avant le grave accident d'août 1853.

UN COMMENTAIRE DU « NEVEU DE RAMEAU » SOUS LE SECOND EMPIRE

Tenue en suspicion sous la monarchie bourgeoise, en dépit de l'enthousiasme de Sainte-Beuve et de l'autorité littéraire de Gœthe, l'œuvre de Diderot a connu — le fait est notoire [1] — un regain d'intérêt et de popularité sous le second Empire. On a cité à bon droit les études de Bersot, de Damiron, de Caro, conçues dans un esprit tout nouveau de compréhension objective, on a souligné la ferveur inhabituelle qui éclate chez les Goncourt ou chez Michelet, mais peut-être a-t-on accordé trop d'importance à ces marques sporadiques, confidentielles [2] ou tardives [3] d'un engouement général pour Diderot et pour sa pensée. La véritable preuve de cette popularité retrouvée, il faut la chercher ailleurs : dans l'absurde roman d'aventures que Jules Janin imagine autour du *Neveu de Rameau* [4], mais aussi dans les constantes rééditions de ce dialogue et surtout dans le curieux commentaire qui les précède, et auquel on n'a pas accordé jusqu'ici toute l'attention qu'il mérite.

Jamais, à notre connaissance, *Le Neveu de Rameau* n'a connu une diffusion égale à celle que lui donna, entre 1863 et 1867, la « Collection des meilleurs auteurs anciens et modernes » appelée aussi « Bibliothèque Nationale » [5]. Ce titre ambitieux disait la volonté de ses éditeurs de répandre ce qu'ils tenaient pour les œuvres maîtresses de la littérature et de la pensée françaises dans le public le plus étendu.

1. Sur ces fluctuations, cf. Jean Thomas, *L'Humanisme de Diderot*, 2e éd., 1938.
2. Dans le cas des Goncourt (*Journal*, 11 avril 1858).
3. Dans le cas de Michelet, le *Louis XV* de l'*Histoire de France* ayant paru en 1866.
4. *La fin d'un monde et du Neveu de Rameau*, Paris, Dentu, 1861. Il est significatif de voir les « refaçons » du *Neveu* se multiplier à cette époque : sur le *Narcisz* de l'Allemand Brachvogel et *La Veille du Déluge* du Belge E. Desoer, voir notre article *La Postérité illégitime du « Neveu de Rameau »* dans *Marche Romane*, Liège, avril-juin 1954, t. IV, nos 1-2.
5. Les bureaux de la publication étaient fixés chez Dubuisson et Cie, 5, rue Coq-Héron, à Paris. Les volumes pouvaient aussi être acquis à la librairie Lucien Marpon, 4 à 7, Galeries de l'Odéon.

Les minuscules volumes à couverture grise de la série se vendaient au prix, exceptionnel à l'époque, de 25 centimes (35 centimes pour les envois en province). La modicité du prix et l'exiguïté du format (in-32) constituaient une tentative originale de créer, il y a près d'un siècle, une manière de « livre de poche ».

Le catalogue de la collection montre assez dans quel esprit le choix de ces « classiques populaires » a été conçu. Le XVI^e^ et le XVII^e^ siècles y tiennent une place secondaire en regard de l'importance accordée aux auteurs du siècle des « lumières » : Lesage, Prévost, Fontenelle, Montesquieu, Voltaire, Linguet, Rousseau, d'Alembert, Condorcet, Mably, Beaumarchais, Mirabeau, Cazotte et Chamfort y voisinent avec Swift, Sterne et Gœthe. Diderot est représenté par trois volumes de *Romans et Contes*, par *Le Paradoxe sur le Comédien* et par *Le Neveu de Rameau*. De toute évidence, la « Bibliothèque Nationale » mettait l'accent sur la pensée « philosophique » : le choix des titres, autant que celui des auteurs, permet de déceler en elle une publication orientée vers la gauche, avec toute la discrétion et la prudence requises à cette époque. Le succès considérable de la collection fut probablement le fait d'un public d'opposition et, pendant longtemps, ses volumes au format réduit constitueront le fonds de bien des bibliothèques privées. Une confidence récente de Robert Kemp atteste de manière suggestive le prolongement de son influence. Encore adolescent, le futur critique aimait à parcourir la bibliothèque d'un grand-oncle disparu : « Les petits volumes de la « Bibliothèque Nationale » — 0.25 fr. le tome — furent mes premiers amis. Par eux j'ai connu La Bruyère, les *Contes* de Voltaire [1]. »

Le volume consacré au *Neveu* fut, semble-t-il, parmi les mieux vendus. Cinq éditions, au moins, en furent tirées entre 1863 et 1867 [2]. Pour corser le dialogue, jugé sans doute un peu mince pour le volume habituel de la collection, l'éditeur eut recours à la célèbre étude de Gœthe [3] et le fit suivre de l'analyse du roman, encore récent, de Jules Janin. Présentation, découpage et *Avertissement des Éditeurs* sont l'œuvre d'un critique qui signe tantôt N. D., tantôt N. David.

On ne sait pas grand-chose de Nestor David, sinon qu'il fut prote d'imprimerie et qu'il mourut à Paris en 1873 [4]. Il y a lieu de croire qu'il était Champenois puisqu'il débuta en 1845 à la *Revue de Reims* et publia en 1851 *Le Théâtre de Reims à Paris*. Il semble être resté typographe jusqu'à la fin de sa vie et c'est en cette qualité qu'il rédigea l'éloge funèbre des membres de la Société des Protes de Paris

1. R. Kemp, *La Passion de lire*, dans *Les Nouvelles littéraires* du 27 mars 1958, p. 1.
2. VI + 192 p. in-32. Elles se trouvent à la B. N. de Paris sous les cotes Z.27640, Y^2^.27649, 27650 et 27651.
3. Publiée en 1805 avec la traduction allemande. La version française est celle publiée chez Brière, à Paris, en 1821 *(Des Hommes célèbres de la France au XVIII^e^ siècle et de l'État de la Littérature et des Arts à la même époque)*.
4. Cf. O. Lorenz, *Catalogue général de la Librairie française, 1866-1875*, t. I, 1897, p. 361.

décédés en 1869. Il s'occupa d'éducation populaire et donna, dans cet esprit, un traité sur *L'Éducation mutuelle* (1867). Mais l'essentiel de son œuvre consiste dans des travaux d'édition et de traduction car il n'a laissé aucune création originale. Cheville ouvrière de la « Bibliothèque Nationale » de Dubuisson, il y donna les éditions de Chamfort, Corneille, Courier, Dante, Diderot, Molière et Bernardin de Saint-Pierre et se spécialisa dans les traductions de l'espagnol : telles *La Dévotion à la Croix* (1852), les *Fleurs d'Espagne* (Dentu, 1863) et l'adaptation du roman historique de W. Aygals de Izco, *Le Tigre du Maestrazgo* (« Bibliothèque Nationale », 1869). On lui doit aussi une préface à la traduction française des *Aïeux* et du *Presbytère* de Mickiewicz (1851).

Son introduction au *Neveu de Rameau* [1] est une des expressions les plus significatives de l'attirance exercée par le chef-d'œuvre de Diderot, mais aussi de la gêne qu'il suscite alors dans les milieux les mieux disposés à son égard. L'*Avertissement aux Lecteurs* fait état d'un abondant courrier d'abonnés et de certaines réserves provoquées chez eux par la perspective de « la réédition d'œuvres pouvant, à leur sens, offrir un certain danger ». Or, « parmi ces œuvres, *Le Neveu de Rameau* nous a été signalé et marqué au front, pour ainsi dire, d'une manière toute spéciale ».

Le critique se voit donc contraint de justifier le choix de « *cette œuvre étrange* [2] aux yeux de ceux qui la condamnent sur le vu des théories audacieuses et dissolvantes *qu'on l'accuse de renfermer* ». Ce sera l'explication de quelques concessions qu'on aurait tort d'isoler de leur contexte [3]. Mais les hésitations de la notice de David résultent aussi, et plus fondamentalement, de l'embarras où le mettent les paradoxes moraux du Neveu. Il s'en tire en considérant le cynisme du dialogue comme le reflet et le témoignage d'un monde en décomposition, la société française de 1750 que Diderot met en accusation. « A qui connaît à fond le XVIII^e^ siècle, nous n'apprendrons pas... de quels vêtements il fallait habiller la vérité pour qu'elle n'offusquât point les regards d'*une société en délabre*, qui ne pouvait sourire à *l'idée de sa décomposition.* »

David distingue, dans l'ensemble de l'œuvre de Diderot, une double tendance : l'une, ésotérique et spéculative, « accessible seulement aux esprits préparés à la goûter par une initiation supérieure », l'autre plus terre à terre, « celle qu'il importait de faire comprendre au vulgaire, fût-ce même à travers le voile trop transparent du roman licencieux ou les déclamations un peu lourdes du drame bourgeois ». *Le*

1. *Avertissement aux Lecteurs*, p. III à VI.
2. Ici et plus loin, c'est nous qui mettons en italique.
3. Comme l'a fait M. Jean Fabre en mentionnant l'édition David dans son édition critique du *Neveu* (Droz, 1950) avec une brève citation tirée de l'*Avertissement* (« le roman de Janin offert comme *contrepoison* », *o. c.*, p. 290, n° 20). On trouvera plus loin le contexte complet de cette remarque.

Neveu de Rameau devient, dès lors, le diagnostic terrible et lucide formulé par un esprit génial sur la turpitude de son siècle. Voici d'ailleurs comment il le résume à grands traits :

> Diderot rencontre sur son passage un bandit de sac et de corde, à la fois musicien, homme de lettres, parasite, avec lequel il entame un dialogue étincelant de verve, qui dépasse de cent coudées les audaces du Figaro de Beaumarchais et celles du Giboyer de M. Émile Augier. Diderot et Rameau s'en vont, en plein café de la Régence, philosopher sur l'art de savoir profitablement plier l'échine, l'un avec l'accent cynique de l'homme qui a toute honte bue, l'autre avec *les objections timides du bourgeois inhabitué à ces théories du ruisseau.* De cet échange de lieux communs de la morale journalière et de paradoxes effrontés, la morale universelle saura dégager la vérité dans ce qu'elle a de plus élevé, et elle n'y manquera pas.
>
> On objectera le danger d'exposer *de pareilles turpitudes* aux yeux impressionnables, aux intelligences naïves que pourraient séduire *a priori* les arguments de Rameau, par trop dépouillés d'artifice ; nous avons donc visé à compléter ce qui manquait aux lacunes et aux réticences de Diderot, et nous ne pouvions trouver de meilleur secours que l'ingénieux travail de M. Jules Janin : *La Fin d'un Monde et du Neveu de Rameau.* Nous avons analysé le livre de l'illustre critique avec le respect dû à la plume d'un homme qui ne saurait être taxé ni d'athéisme, ni d'*idées subversives.* Nous avons mis la main à la fois sur un complément et sur un correctif de l'œuvre de Diderot ; *ce sera,* si la critique le veut bien, *le contre-poison, si toutefois poison il y avait : ce qui ne nous paraît pas suffisamment démontré. Prenons garde, en poussant à l'extrême le besoin des vérités voilées, de ne plus pouvoir même supporter la lumière crépusculaire.* Est-ce que le chirurgien détourne la tête lorsqu'il se trouve en face de la gangrène ? Il faut, en présence des corruptions sociales d'une époque qui les a si chèrement expiées, savoir gré aux hommes de génie qui en ont laissé le souvenir à des générations plus heureusement partagées.

La prudence du commentateur laisse entrevoir, à travers le jeu des réserves et des concessions, une position personnelle très favorable à l' « œuvre étrange » qu'il analyse. Ignorant la part d'aveu et d'inquiétude qu'il y a dans les boutades du Neveu, incapable, en son temps, d'apprécier le dialogue comme un débat intérieur sur les antinomies morales de l'auteur, David le juge, non sans pénétration, comme le produit d'une époque, comme une sorte d'agent révélateur. Sans le savoir, il rejoignait par là les conclusions de la célèbre analyse du *Neveu de Rameau* dans la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel. Quand on saura que c'est à travers l'édition de David que Karl Marx a connu le texte français du dialogue [1], on appréciera cette conjonction d'un hégélianisme de gauche et d'une interprétation historique dans le cadre d'une situation pré-révolutionnaire.

David est revenu sur le problème de la signification du *Neveu de*

1. Voir à ce propos notre communication *Diderot sous le prisme de la critique marxiste* dans les *Proceedings of the second Congress of the International Comparative Literature Association,* Chapel Hill, 1959, vol. II, p. 679 à 691.

Rameau dans son analyse du roman de Jules Janin [1]. Il apparaît ici, de plus en plus clairement, que le *Neveu* est à ses yeux une satire, une charge dont la présentation originale se justifie par l'habileté de son auteur à déjouer les persécutions de l'autorité [2], « persécutions qui ont changé de nature, mais qui se sont dressées de tout temps devant les gens mal inspirés *dont les mains, pleines de vérités, s'entr'ouvrent trop facilement* ».

Inutile de dire que ce n'est plus au temps de Louis XV, mais à celui de Napoléon III que songe le commentateur, par un transfert mental où nous reconnaissons ses préférences idéologiques et politiques.

Diderot, selon David, a préparé, par des œuvres comme celle-ci, la destruction de la société vermoulue de l'Ancien Régime dont Rameau est un produit spécifique. « Diderot a vu et peint, tantôt à l'eau forte, tantôt au pastel, efféminé, *le carnaval social* dont il était le contemporain et dont il a puissamment contribué à préparer le Mercredi des Cendres. » Reprenant alors l'image du chirurgien devant la gangrène, sur laquelle s'achevait l'*Avertissement*, il enchaîne :

> ce n'était plus l'heure d'administrer des émollients : le fer et le feu n'étaient pas de trop dans la main des penseurs ; rendons-leur cette justice qu'ils n'ont pas failli à leur mission. Si nous avons bénéficié de la clairvoyance des prophètes de la philosophie moderne, soyons assez équitables pour jeter un manteau filial sur leurs faiblesses ou leurs défaillances, et surtout soyons assez modestes pour nous incliner devant le talent et le génie qui bâtissaient pour nous l'édifice inestimable de la liberté de penser sans laquelle rien de durable ne saurait se créer [3].

Sans doute convient-il d'élaguer dans l'œuvre de Diderot, comme dans celle de Voltaire, de Rousseau, de d'Alembert, « les vérités vieillies, les théories inapplicables, les paradoxes qui n'ont été que le jeu d'esprit d'une société déjà inamusable... », mais ce travail doit se faire dans un esprit de sympathie et de compréhension profonde : « Pour ce travail d'épuration, il faudra des hommes de bonne volonté, qui aiment leur XVIII^e^ siècle et qui le connaissent, qui ne lui jettent pas à tout propos les anathèmes des indignations à froid, ou le lourd pavé des louanges excessives. A cette œuvre nécessaire, la raison n'ira point convier ces pédants ou ces théologastres qui n'ont vécu que dans l'atmosphère du cabinet, ces ahuris que toute audace effraie, non plus que ces esprits superficiels dont la plume chatoyante s'est bornée à surprendre en déshabillé le monde des courtisanes royales, de la poudre et des vertugadins, et qui, invités de la dernière heure à ces fêtes galantes, s'en sont donné, comme des enfants, à cœur joie,

1. Pour l'opinion de Marx sur cette « suite », qu'il n'a connue que par le résumé de David, voir la note précédente.
2. Le point de vue de David est insoutenable, puisque Diderot n'a jamais songé à publier son œuvre de son vivant.
3. On serait assez tenté de voir dans cette phrase une critique implicite de l'attitude de Janin, bien connu pour sa souplesse et son opportunisme.

oubliant volontairement qu'à côté de ces raffinements et de cette corruption élégante d'aspect, il y avait le bon plaisir, les lettres de cachet et la Bastille. Point non plus de ces moralistes moroses qui, de tout temps, ont pris l'impuissance pour la sagesse, et qui s'en vont de par le monde, fulminant des malédictions et s'armant du tonnerre de Dieu pour tuer une mouche, quand il suffisait d'un peu de bon sens, cet oiseau rare, mais qui, nous en sommes convaincu, n'est pas introuvable ».

On aimerait savoir à qui se rapportent ces allusions ironiques et qui sont « ces pédants », ces « théologastres », ces « esprits superficiels », ces « moralistes moroses », mais mieux vaut ne pas se risquer à de hasardeuses identifications.

David a bien senti, pour sa part, le caractère particulier du dialogue de Diderot et sa troublante ambiguïté :

> cet enfant de la boue a, sinon le plus beau rôle, la part la plus séduisante au moins en apparence ; il étale les paillettes d'un esprit d'enfer : ici glorifiant la matière, là étalant les communicatives ardeurs d'un enthousiaste de belles choses ; d'un côté, se vautrant dans l'ignoble jusqu'à en donner des nausées ; ailleurs, exposant dans un langage splendide les consolations de l'amour, de l'art le plus raffiné, et de ci, de là, *des échappées de lumière à éblouir un aveugle.* On sort de cette lecture comme d'un mauvais lieu et d'un séjour paradisiaque ; c'est l'enfer et c'est le ciel, c'est un monde créé et c'est le chaos ; vous maudissez et vous admirez ; mais, parvenu au terme de cette œuvre scintillante, vous jetez un long et triste regard de regret pour *tant de talent perdu ; vous restez confondu devant le mystère de ce dialogue,* y cherchant la pensée intime de l'écrivain, et ne l'y découvrant jamais toute entière.

Notre critique est de ceux que déconcerte le côté questionneur, « problématique » de la pensée de Diderot, la démarche heuristique et sinueuse de son esprit. Il souhaiterait voir sortir de cette maïeutique tourmentée une « doctrine grande, forte et salutaire, à laquelle les générations qui s'élèvent pourront aller puiser un peu d'espérance et d'amour ». Tel est bien le malentendu initial qui vicie le fond même de son étude : attendre de Diderot des inspirations et des directives, là où le « philosophe » cherche surtout à voir clair dans ses problèmes personnels, à sortir de l'impasse de ses conflits intérieurs.

Certes, David, pas plus que ses contemporains, mais aussi — il faut le dire à sa décharge — pas plus que Gœthe ni que Hegel, n'a vu exactement ce que la *Satyre seconde* signifiait dans l'esprit de son créateur. Mais sommes-nous, aujourd'hui, si sûrs de le savoir ? Les recherches de la critique moderne n'ont, semble-t-il, pas tranché le débat. Il reste que David a eu le mérite d'aborder cette œuvre singulière et troublante, monstrueuse selon les idées et les normes littéraires de son temps, avec bonne foi et sérieux, dans cet esprit ouvert et sans préjugés qui seul permet une critique féconde. A un moment où il était encore de bon ton, dans certains milieux, de rendre

les penseurs du XVIIIe siècle responsables de tous les malheurs de la France,

C'est la faute à Voltaire,
C'est la faute à Rousseau,

il a osé conclure son commentaire du *Neveu de Rameau* sur une note de sympathie qui laisse le dernier mot au texte, sans aucune option morale ou religieuse : « (La mémoire des philosophes) ne demande que justice ; c'est à leurs œuvres à répondre pour eux à la barre de la postérité. »

Roland Mortier.

BALZAC ET COLETTE *

On a fréquemment souligné que Colette manque de formation classique. Les études de Claudine dans une école de Puisaye, études couronnées par le brevet, constituent à peu près tout son bagage. Des lectures feront le reste, lectures de hasard, au gré de l'avidité plutôt que selon un programme cohérent. Il est curieux de constater que pas une seule fois, sur les quelque 7 000 pages grand in-12 de l'édition « Le Fleuron » des *Œuvres complètes*, n'apparaissent les noms d'Homère, de Sophocle, de Virgile, d'Horace, qu'on ne trouverait pas, sous la plume de Colette, une citation latine, fût-elle d'un emploi courant. Pour ce qui regarde la culture littéraire, l'information littéraire, une « écrivaine » d'instinct, je crois l'avoir montré ailleurs [1], a surtout ouvert les oreilles et les yeux sur le monde vivant de ses contemporains.

Mais il faut faire en faveur d'Honoré de Balzac une flatteuse exception. Balzac est, pour Colette qui en connaît « le gigantesque œuvre » [2] « profondément et familièrement [3] », l'auteur élu entre tous :

* L'auteur de cette étude, Nicole Houssa, est morte tragiquement, à la fleur de l'âge, il y a quelques mois. Chercheuse de talent, elle s'était attachée à Colette et avait déjà publié une pertinente étude sur le style de celle-ci. M. Fernand Desonay, Doyen de la Faculté de Philosophie et Lettres de Liège, nous a demandé de publier, en hommage à la mémoire de son assistante, le manuscrit auquel elle travaillait et qu'elle se proposait d'offrir à la *Revue*. — *(N.D.L.R.)*

1. Voir mon article, *Citations, références et allusions littéraires chez Colette*, in *Marche romane*, t. VIII, n° 1, janvier-juillet 1958, p. 23-51.

2. T. X des *Œuvres complètes* (« Le Fleuron »), p. 361 ; toutes mes citations de Colette renvoient à cette édition en 15 volumes, qu'a procurée Flammarion en 1948. — Toutes les références à l'œuvre de Balzac renvoient à l'édition Houssiaux des *Œuvres complètes de H. de Balzac*, Paris, V^e^ A^dre^ Houssiaux éditeur, Hébert et C^ie^ successeurs, 7, rue Perronnet, 1874, en 20 tomes in-8°, avec vignettes par MM. Tony Johannot, Meissonier, Gavarni, Henri Monnier, Bertall, C. Nanteuil, Gérard Seguin, Français, etc. ; l'exemplaire que j'ai consulté est celui de la B. N., Y^2^ 15836 à 15855. Cette édition Houssiaux de 1874 en 20 tomes (18 volumes, les tomes 1 et 2 et les tomes 19 et 20 étant reliés en un seul volume) est suivie, à la B. N., d'un t. XXI (Y^2^ 15856), sous forme d'un album de 56 planches : autant de portraits signés de noms divers et qui campent les principaux personnages de *La Comédie Humaine*. Colette lisait, en dernier lieu, un Houssiaux de 1869.

3. T. X, p. 362.

J'aurai vendu des fermes, changé de maison, perdu mon argent : Balzac est mon domaine inaliénable [1].

Balzac dit... Que n'a-t-il pas dit ? Il est, pour ses fervents dont je suis, une jungle inépuisable [2].

Balzac ardu ? Lui, mon berceau, ma forêt, mon voyage ? [3]...

Peu de critiques, à ma connaissance, se sont montrés attentifs à ce que je n'hésiterais pas à appeler l'omniprésence de Balzac dans l'œuvre de Colette. « Elle connaît Balzac et Marcel Proust comme personne », avait noté le premier Paul Leroy [4]. Plus explicite, Claude Roy relève que « l'univers de Colette a ceci de commun avec celui de Balzac que l'argent y existe, y a une odeur, la sale odeur qu'il a pour Julie de Carneilhan et tant d'héroïnes colettiennes » [5]. Julien Cain, qui rappelle qu'il arrivait à Colette de franchir la porte de la Bibliothèque Nationale « pour y rencontrer des visages amis et non point pour y chercher des livres », poursuit ainsi : « Ceux qu'elle voulait connaître, ceux qui l'avaient enrichie, elle les possédait dans sa mémoire, qui était sûre. Balzac d'abord, et je me souviens d'un étonnant colloque, le jour où je conduisis auprès d'elle Marcel Bouteron ; s'excitant l'un l'autre et pris à leur jeu, ils firent revivre pendant des heures les personnages de « Splendeurs et misères » et les scènes de « La fille aux yeux d'or... » [6]. De son côté, Maria Le Hardouin signale que, « dès l'âge de sept ans », *La Comédie Humaine* « n'avait plus de secrets » pour Colette, et elle épingle l'article des *Mélanges* sur Balzac, article dont elle loue « la perspicacité et la profondeur » [7]. Quant à Maurice Goudeket, il connaît, bien entendu, la chère, la familière édition Houssiaux et l'amour nonpareil de Colette pour « son » Balzac : « Les vingt tomes au dos de chagrin rouge de son Balzac, dans l'édition Houssiaux, demeuraient toujours à la portée de sa main. Elle en piquait un volume au hasard, y savait si bien son chemin qu'elle pouvait dire ce qui précédait, ce qui allait suivre. C'était pour elle un monde dont tous les personnages, tous les logis lui étaient connus » [8].

Mon propos serait de repérer fidèlement, au fil de l'œuvre de Colette, toutes les allusions à *La Comédie Humaine* et à Balzac.

Colette a consacré à Balzac trois importants articles [9] : la chronique dramatique du 8 novembre 1936, à propos de *La Rabouilleuse*, adap-

1. T. XV, p. 345.
2. T. XV, p. 364.
3. T. XII, p. 249.
4. *Femmes d'aujourd'hui. Colette. Lucie Delarue-Mardrus*, Rouen, H. Maugard, 1936, p. 36.
5. *Descriptions critiques*, Paris, Gallimard, 1947, p. 112.
6. *Ma voisine*, article des *Lettres françaises*, n° 529, du 12 au 19 août 1954.
7. *Colette*, Paris, Éditions universitaires, 1956, p. 19.
8. *Près de Colette*, Paris, Flammarion, 1956, p. 145-146.
9. Voir la note en post-scriptum.

tation scénique par Émile Fabre du roman de Balzac, *Un ménage de garçon* [1] ; l'article intitulé « Lectures » des *Mélanges* de 1944 [2] ; un article paru en 1949, dans *Trait pour trait :* « A propos de Madame Marneffe, 1847-1947 » et qui doit avoir été écrit pour le centenaire de *La cousine Bette* [3]. Pareil honneur, Colette ne l'a fait à personne. Et, outre ces articles débordants d'admiration, j'ai relevé de très nombreux endroits, souvent des paragraphes entiers, où apparaissent en belle lumière les personnages de Balzac, les titres des œuvres de Balzac, le cadre et le détail des romans de Balzac, le style de Balzac, l'homme Balzac.

Le culte de Balzac, Colette l'avait hérité de famille : Sido ne conservait-elle pas jalousement une épingle de cravate qui avait appartenu au grand romancier ?

> De temps en temps je demandais à ma mère qu'elle me laissât voir et toucher l'épingle de cravate de Balzac. Quelles mains détiennent maintenant la boule de sardoine rougeâtre, autour de laquelle gravitait un serpent d'or ? C'est aujourd'hui que je la regrette, aujourd'hui que je la voudrais mienne, que j'imagine les petites mains de Balzac disciplinant sous l'épingle bizarre les plis d'une cravate qu'eût blâmée Henri de Marsay. (T. XV, p. 344.)

Sido elle-même avait déjà élu Balzac comme un de ses auteurs favoris. Un chapitre de *La Maison de Claudine* porte ce titre : « Ma mère et les livres » ; entre Voltaire et Shakespeare, Balzac figure à une place d'honneur chez une provinciale qui va jusqu'à lire la nuit, dans « cette pièce maçonnée de livres » :

> Deux solides volets couleur de glèbe reliaient Élisée Reclus, Voltaire, jaspés, Balzac noir et Shakespeare olive... (T. VII, p. 37.)

Les deux frères de Colette, les deux « sauvages »,

qui lisaient comme autrefois lisaient les adolescents de quatorze et de dix-sept ans, c'est-à-dire avec excès, avec égarement, le jour, la nuit, au sommet des arbres, dans les fenils,

avaient inventé un jeu à la fois puéril et raffiné : le mot « mignonne », prononcé *minionne*

avec une affreuse grimace tordue, suivie d'une imitation de nausée,

1. Dans le t. X *(La Jumelle noire)*, p. 361-364.
2. Dans le t. XV, p. 343-347. — Ce texte a paru dans un ouvrage de luxe illustré : *De Jeanne d'Arc à Philippe Pétain*, publié sous l'égide de Sacha Guitry, en 1944, et tiré à 675 exemplaires ; il en est question dans les *Lettres à Marguerite Moreno*, Paris, Flammarion, 1959, p. 278 (lettre du 30 mars 1944 à Marguerite) [F. D.].
3. Dans le t. XIV, p. 237-241. — Le texte servit de préface à une luxueuse plaquette de publicité : *Commerce et Qualité*, éditée en octobre 1947 par les commerçants de Lyon ; il s'intitulait simplement *1847-1947* ; Colette en parle également dans une lettre du mercredi 27 août 1947, à Pierre Moreno (*Lettres à Marguerite Moreno, op. cit.*, p. 326) [F. D.].

était par eux frappé d'interdit, à telles enseignes que chaque « mignonne » repéré dans un livre nouveau créditait de deux sous certaine cagnotte, tandis que chaque livre où ne figurait pas le mot tabou rapportait dix sous à l'heureux lecteur. Or un des deux sauvages est d'avis qu'il faut exclure du jeu les livres d'Histoire. L'autre l'interroge :

— Et les Balzac sur Catherine de Médicis [1] ?
— Tu parles comme un enfant. Ils jouent. (T. VII, p. 232-233.)

C'est que Balzac, tout comme le Dumas du *Collier de la Reine*, est tenu, nous dit Colette, par nos deux jeunes connaisseurs pour « du roman pur ».

Sa passion pour Balzac, Colette l'aura ainsi nourrie dès l'enfance. A maintes reprises, elle parle avec ferveur de ces lectures dévorantes et précoces qui la ravissaient à son tour. Claudine à Paris, Claudine en ménage se souviendront toujours de la Claudine aux jambes nues penchée sur son auteur de chevet :

... je viens me réchauffer aux titres connus des bouquins, et rouvrir de temps en temps le Balzac... [2]. (*Claudine à Paris*, t. I, p. 284.)

Je me console, puisqu'il pleut, avec les vieux et jeunes bouquins, des Balzac ressassés qui cachent entre leurs feuillets des miettes de goûters anciens... (*Ibid.*, p. 345.)

Le potager, encore non visité, me régale d'abricots chauds, de pêches âpres, que je déguste à plat ventre, sous le grand sapin, un vieux Balzac étalé entre mes coudes [3]. (*Claudine en ménage*, t. II, p. 176.)

C'est que, pour savourer pleinement Balzac, encore faut-il, prétend Colette, l'avoir pratiqué dès l'enfance :

On entre dans Balzac à l'âge tendre, ou jamais. Ces tomes massifs, ces feuillets gorgés de texte — quatorze pages sans alinéas, précisément dans *Un ménage de garçon*, établissent les origines d'Issoudun [4] et la généalogie des Rouget-Hochon-Bridau [5] — suffoquent les poumons adultes, comme

1. L'édition « Le Fleuron » n'aurait-elle pas dû imprimer en italique *Sur Catherine de Médicis*, titre général des trois « Études philosophiques » : *Le Martyr calviniste*, H., XV, p. 503-660, précédé d'une Introduction, *ibid.*, p. 469-503 ; *La Confidence des Ruggieri*, H., XVI, p. 1-65 ; *Les deux Rêves*, H., XVI, p. 65-78 ? On aura l'occasion de constater qu'il arrive que la typographie ne distingue pas, chez Colette, titre et personnage.
2. Balzac est cité avec le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire.
3. Claudine mariée est revenue pour quelque temps à Montigny (Saint-Sauveur).
4. Le fameux passage : « N'en déplaise à Paris, Issoudun est une des plus vieilles villes de France... », jusqu'à : « ... qui vaut à Issoudun, dans quelques géographies, le nom de Jolie », compte, en réalité, 7 pages de texte compact de l'édition Houssiaux, avec 5 alinéas seulement, dont deux à peine perceptibles au premier coup d'œil (H., VI, p. 144-151).
5. La généalogie des Rouget-Hochon-Bridau occupe surtout les premières pages du roman (*ibid.*, p. 64-74), mais, pour ce qui concerne plus spécialement Maxence Gilet, les pages qui suivent, en effet, la notice historique sur Issoudun (*ibid.*, p. 152 et suiv.).

fait Marcel Proust. J'ai eu ce bonheur, ayant remplacé la Bibliothèque Rose par Balzac quand j'étais enfant, de m'ébattre comme une mésange chassant le ver sous les bas taillis, à l'ombre de ce feuillage inextricable. Je n'y rencontre guère aujourd'hui que de rares curieux. (T. X, p. 362.)

Ou encore :

Ceux qui se vouèrent dès l'enfance au romancier unique, grand par ses travers, enflé de génie et de vanité, comprendront que j'aie épousé du même amour l'œuvre, l'écrivain, son robuste mauvais goût, sa morgue d'homme de petite taille, ses manies nobiliaires. Tout lui est piédestal. Les romantiques de son époque sont froids, auprès de sa chaude imperfection. (T. XV, p. 345.)

Et surtout :

Quand je pénétrai dans cette jungle, *La Comédie Humaine*, je n'avais pas plus de sept ans. Qu'on ne crie pas à la précocité : un enfant très jeune peut prendre plus d'intérêt à *Ferragus XXIII, chef des Dévorants* [1] et même à *La maison Vauquer* [2], qu'à des publications genre *Fantômas* ou *La quinzaine de Miquette*.

Par où entrai-je dans Balzac ? J'en ai perdu le souvenir. Tous chemins sont bons qui accèdent à une pareille conquête. J'eus la chance que personne ne fermât les vingt tomes de l'édition Houssiaux en me disant : « Tu es trop petite... Tu ne peux pas comprendre... » J'avançai librement. (*Ibid.*, p. 343.)

Enfant, Colette lisait donc le Balzac de Sido dans les « vingt tomes de l'édition Houssiaux ». Elle y tient, à cette volumineuse édition, comme à la prunelle de ses yeux :

... chaque fois que je la perdis, vendis, donnai, je rachetai une édition Houssiaux. J'en suis à mon Houssiaux troisième, — je pense que c'est le dernier — un Houssiaux de hasard, acquis à Lyon en passant. Un lecteur inconnu l'a annoté au crayon bleu, chargé, en marges, de « oh ! oui ! ! ! », de « ah ! les femmes ! », de « pauvres hommes ! » (T. XV, p. 346-347.)

Colette se souvient exactement de certains illustrateurs de son Houssiaux : Bertall, Tony Johannot et Henri Monnier ; elle cite le premier cinq fois, le second deux fois, le troisième une fois ; le plus souvent, d'ailleurs, sans indulgence, et comme si elle était devenue insensible au charme désuet de ces vignettes romantiques [3].

1. Le titre exact du roman de Balzac est *Ferragus, chef des Dévorants* (H., IX, p. 6-110).

2. Colette a pu songer, quand elle a souligné par l'italique *La maison Vauquer*, à la seconde phrase du *Père Goriot :* « Cette pension, connue sous le nom de la Maison Vauquer,... » (H., IX, p. 303), ou, de préférence, au détail des prospectus que distribue la veuve Vauquer et « en tête desquels se lisait : MAISON VAUQUER » (*ibid.*, p. 318, en grandes capitales dans le texte).

3. Bertall est cité au t. I, p. 284 (« ... le Balzac déshonoré par Bertall ») ; au t. X, p. 156, à propos de Gaudissart (or ce n'est pas Bertall qui a dessiné le Gaudissart aux joues rebondies de l'édition Houssiaux ; cf. H., VI, hors-texte entre la p. 318 et la p. 319) ; au même t. X, p. 361 ; au t. XII, p. 250 ; au t. XV, p. 343-344, avec Henri Monnier, de nouveau en termes péjoratifs (« D'un personnage grièvement enlaidi par les illustrations de Bertall et d'Henri Monnier, je décidais que je n'aurais pas de relations avec lui »). Tony-Johannot, avec trait d'union abusif entre prénom et nom propre, apparaît également au t. X, p. 361, et, sans le trait d'union, au t. XII, p. 250.

Colette a laissé entendre que

le propre, le périlleux de l'œuvre de Balzac est qu' (...) elle découvre maintes possibilités, inspire les tentations, fussent-elles sacrilèges. (T. X, p. 362.)

Or sa « gloutonnerie de lecteur » (l'expression est d'elle) l'a d'abord attachée, de son propre aveu, aux personnages de *La Comédie Humaine* [1] :

Pour moi, — comme pour Balzac lui-même — la réalité balzacienne c'était Savaron de Savarus, Paquita Valdès, Félix de Vandenesse,... (t. XV, p. 346.)

Parlant des personnages de Balzac, personnages centenaires, mais qui lui apparaissent toujours étonnamment vivants, Colette déclare avec flamme :

Ils gagnèrent d'un bond le firmament des lettres et n'en redescendirent plus, en dépit du procès que voulurent faire, aux ridicules de Balzac, un ou deux snobismes littéraires qui ne lui allèrent pas à la cheville. (T. XIV, p. 238.)

Tous ces personnages créés par un Balzac qui faisait concurrence à l'état civil, Colette ne les aime, certes, pas d'un amour égal ; mais que peuvent certaines exceptions [2] qui confirment la règle de « goût passionné » ?

Cela n'importe pas, au prix de cinquante, de cent créatures vigoureuses, fortes de leur sève, de leur vraisemblance pathétique. (T. XV, p. 344.)

Plus de cinquante personnages balzaciens — cinquante-cinq, si je compte bien — sont cités, presque toujours nommément, et souvent caractérisés d'un trait précis dans une œuvre qui, pourtant, par son genre même, plus proche, en général, de la littérature d'imagination que de l'essai critique, semblerait appeler peu de références de cet ordre. Détail à noter, il ne s'agit guère de héros balzaciens tombés, pourrait-on dire, dans le domaine public : ni le père Goriot, ni Eugénie Grandet, par exemple, ne sont allégués.

Madame Marneffe. — Si Madame Marneffe a seule droit à tout un article, cette

Valérie Marneffe, petite beauté potelée et bien française (t. XIV, p. 237), toute charme et perdition (*ibid.*, p. 238),

1. Dès qu'il s'agit des personnages balzaciens, on ne peut manquer de recourir à cette somme : *Dictionnaire biographique des personnages fictifs de* La Comédie Humaine, par Fernand Lotte, Paris, José Corti, 1952. — Sur le procédé du retour perpétuel des personnages d'un roman à l'autre, on consultera l'ouvrage d'Ethel Preston, *Recherches sur la technique de Balzac*, Paris, les Presses françaises, 1926 ; ainsi que l'article de A.-G. Canfield, « *Les personnages reparaissants dans* La Comédie Humaine », in *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1934, n° 1, p. 15-31, et n° 2, p. 198-214.

2. « Le cousin Pons, je le traite encore de baderne, je n'aime pas Gaudissart, le comte de La Palférine n'est guère qu'un grossier personnage... » (t. XV, p. 344).

sans doute parce que, de l'avis de Colette, il n'est pas, dans toute *La Comédie Humaine*,

de créature que Balzac ait plus caressée et plus maudite (*ibid.*, p. 237) [1],

d'autres personnages balzaciens reviennent plus d'une fois sous la plume de celle qui les connaît mieux que personne.

Lucien de Rubempré. — J'ai relevé quatre mentions brèves, mais significatives, de Lucien de Rubempré, l'ex-Lucien Chardon, fils du pharmacien d'Angoulême :

Je pensai (...) aux quelques lignes qui devaient sauver Lucien de Rubempré... (t. XIII, p. 246) [2] ;

... Lucien de Rubempré, ce jeune homme si beau, qui de surcroît se voulait poète et célèbre (t. XIV, p. 153) [3] ;

Pour Esther et Lucien de Rubempré, pour Vautrin, je les savais déjà par cœur (t. XV, p. 344) ;

... Lucien de Rubempré est « plus beau que les plus parfaites créations de la statuaire grecque »... (*ibid.*, p. 347) [4].

Le baron Hulot. — Hector Hulot d'Ervy a trois fois les honneurs de la mention, ce baron Hulot que Colette eût souhaité voir incarné à l'écran par Harry Baur.

Et quel *Baron Hulot* qu'Harry Baur ! (T. X, p. 362) [5].

Les deux autres mentions se trouvent respectivement au t. XIV, p. 238, où le baron Hulot figure, avec Lisbeth Fischer et Valérie Marneffe, parmi les personnages représentatifs de dix-huit cent quarante-sept, et au t. XV, p. 346, où il est ainsi qualifié :

ruine solide et dégradée.

1. Colette dit, dans le même passage : « L'illustre romancier la décrit cent fois, l'accable de maux immondes, la dote d'affreux desseins et de charmes inégalés, la réconcilie finalement avec Dieu ; bref, il l'aime. »

2. S'agirait-il de la première lettre « qui flaire comme baume » — une lettre de 15 lignes dans l'édition Houssiaux — que Marie-Louise-Anaïs (Naïs) de Nègrepelisse adresse à Lucien en réponse à sa longue épître « en douze feuillets trois fois recopiés » ? (Pour cet épisode, voir H., VIII, p. 49-56.) Une gravure de Célestin Nanteuil, avec la légende : « Il se courrouça, il devint fier et se mit à écrire la lettre suivante dans le paroxysme de la colère », illustre *Un grand homme de province à Paris*, en guise de hors-texte entre la page 150 et la page 151, *ibid.* ; elle se rapporte à la lettre « emphatique, mais pleine de [...] sombre dignité » (*ibid.*, p. 152) que Lucien écrit de Paris à Anaïs (Madame de Bargeton), qu'il accuse de l'avoir perdu.

3. Une ode de Lucien de Rubempré à Madame de Bargeton et intitulée A ELLE figure dans *Les deux poètes* (H., VIII, p. 75).

4. Je reviendrai sur cette citation approximative.

5. L'édition « Le Fleuron », dont je respecte la typographie, a tort d'imprimer *Baron Hulot* en italique ; il s'agit bien, ici, du personnage.

Philomène de Watteville. — Mentionnée aussi par trois fois Philomène de Watteville, et toujours dans son attitude — c'est cela qui aura frappé Colette — d'inquiétante brodeuse :

Toutes les refoulées, les fomentatrices furent, sont encore de grandes couseuses. Philomène de Watteville brodait infatigablement des pantoufles. (T. X, p. 499.)

... ténébreuses jeunes filles du XIXe siècle, étouffées dans l'ombre maternelle et tirant l'aiguille... Balzac vous épie. « A quoi penses-tu, Philomène ? Tu vas au delà de la raie... » Trois points de trop sur le tracé de la pantoufle qu'elle destine à son père, et Philomène de Watteville va livrer sa préoccupation profonde et criminelle... Mais elle défait les trois points qui dépassent la raie et se remet à ourdir, dans l'invisible et le périlleux, la ruine d'Albert Savarus. (T. XIII, p. 330-331.)

... l'implacable tapisserie de Philomène de Watteville, [1]... (t. XV, p. 346.)

Paquita Valdès. — En trois endroits également, dont un que nous connaissons déjà [2], Colette s'arrête sur le personnage tragique de Paquita Valdès, la Fille aux yeux d'or.

Je rêve de la lutte où la marquise de San-Real déchire le merveilleux corps de *Paquita, la fille aux yeux d'or* [3]... (T. X, p. 362.)

... la Fille aux yeux d'or marque de ses mains sanglantes la soie ponceau, la mousseline blanche d'une retraite amoureuse où jamais aucun homme n'était entré [4]... (T. XV, p. 347.)

Vautrin. — Vautrin, à son tour, est rappelé par trois fois, — nous avons déjà cité un passage [5], — dont une sous son nom de bandit (Jacques Collin).

Je pensai au papier graisseux qui doublait la perruque de Vautrin, [6]... (t. XIII, p. 246.)

1. Je rappelle quelques passages caractéristiques de Balzac dans *Albert Savarus :* « Pendant toute la journée, elle tira l'aiguille sur sa broderie avec cette attention obtuse de la jeune fille qui paraît comme Agnès ne penser à rien, et qui réfléchit si bien sur toute chose que ses ruses sont infaillibles » (H., I, p. 424) ; « Sous le feu de ce nouveau désir, Philomène tira les points de sa tapisserie avec une admirable exactitude, et voilà [*sic :* pour « voilà »] ses méditations sous un petit air candide qui jouait la niaiserie à tromper madame de Watteville » (*ibid.*, p. 426) ; « Et tout en machinant ces plans, cette étonnante fille faisait des pantoufles à son père de l'air le plus naïf du monde » (*ibid.*, p. 483).

2. Voir *supra*, p. 23.

3. Balzac écrit toujours « San-Réal », avec l'accent aigu ; lui-même emploie souvent l'italique dans le cours du roman pour désigner la *Fille aux yeux d'or.* La scène du meurtre sauvage de Paquita par Margarita-Euphémia Porrabéril se lit aux p. 299-300 de H., IX.

4. Pour la description du boudoir « tendu d'une étoffe rouge, sur laquelle était posée une mousseline des Indes », avec « une bande d'étoffe couleur ponceau », se reporter à H., IX, p. 281-282. Balzac a un étonnant morceau de bravoure sur le « concert de couleurs » que forment le rouge et le blanc.

5. Voir *supra*, p. 24, à propos de Lucien de Rubempré.

6. Allusion à ce passage de *Splendeurs et misères des courtisanes* (3e partie), qui montre Jacques Collin, le faux abbé Carlos Herrera, au secret à la Conciergerie : « ... il ôta sa perruque et y décolla promptement un papier qui en garnissait le fond. Le côté de ce papier en communication avec la tête était si crasseux qu'il semblait être le tégument de la perruque » (H., XII, p. 20) [Dr F. L.].

... Jacques Collin tue, pille, puis entre, comme on prend le froc, dans la police. (T. XV, p. 347.)

Il sera question deux fois de Gaudissart, d'Hélène d'Aiglemont, du docteur Rouget, de la cousine Bette (une fois sous son vrai nom de Lisbeth Fischer), du comte de La Palferine (ou de La Palférine), de Véronique Graslin, de Félix de Vandenesse, de Madame de Mortsauf, de la duchesse de Langeais, de la courtisane Esther (Gobseck).

Gaudissart. — Colette compare l'acteur Ledoux au « jovial Gaudissart » dessiné dans son Houssiaux (t. X, p. 156).

Et nous savons déjà qu'elle n'est pas attirée par le personnage du commis voyageur [1].

Hélène d'Aiglemont. — Il conviendrait d'en rapprocher le personnage de Victor, dit « le Capitaine Parisien », pirate assassin au charme étrange [2].

Balzac nous assure que le pirate assassin qui enleva Hélène d'Aiglemont était le plus dégoûté et le plus tendre des hommes. (T. X, p. 239.)

La légèreté de la marquise d'Aiglemont se mue en passion sombre chez sa fille Hélène ; [3] ... (t. XV, p. 344.)

Le docteur Rouget. — Il apparaît pour la première fois dans un de ces passages, fréquents chez Colette, où la familière de Balzac a la coquetterie de rappeler qu'elle n'ignore rien des liens de parenté, parfois fort compliqués pourtant, qui réunissent telles familles, rapprochent tels personnages de *La Comédie Humaine.* Il s'agit de la rabouilleuse

qui échange à treize ans [4] le lit des petites rivières où elle « rabouillait » contre celui du docteur Rouget [5], puis glisse dans le lit du fils Rouget, gâteux dès l'âge d'homme.

Et, poursuivant son analyse de l'adaptation scénique par Émile Fabre du roman *Un ménage de garçon*, elle ajoute :

1. Voir *supra*, p. 23, n. 2.

2. Ce personnage est présenté dans la partie v : « Les deux rencontres » de *La femme de trente ans.* Je cite, par exemple : « Hélène fut saisie par le mélange de lumière et d'ombre, de grandiose et de passion, par un poétique chaos qui donnait à l'inconnu l'apparence de Lucifer se relevant de sa chute » (H., III, p. 123). Je reviendrai sur le personnage de Victor.

3. La partie vi — et non iv, comme il est imprimé par erreur dans l'exemplaire Houssiaux de la B. N. — de *La femme de trente ans,* consacrée à la fin de la marquise, s'intitule « La vieillesse d'une mère coupable » (H., III, p. 153-165).

4. En réalité, Flore va « sur douze ans » quand elle est prise en charge par le libidineux vieillard, en septembre 1799 (H., VI, p. 172).

5. Les souvenirs de Colette, qui n'éprouve jamais le besoin de retourner au texte, tant est étroite sa familiarité avec l'œuvre, apparaissent parfois légèrement imprécis. Dans le roman, Balzac insiste par trois fois sur le fait que le vieux docteur Rouget est plus que probablement forcé, vu son âge (il compte soixante-dix ans, quand Flore en a à peine douze, H., VI, p. 171), de respecter la jeune rabouilleuse (cf. *ibid.*, p. 175, p. 177 et p. 182).

Il a fallu aussi que l'auteur dramatique délaissât les savoureux Hochon au profit des Rouget, et que l'un des neveux Rouget, Joseph Bridau, quelque place qu'il tienne dans le roman, s'effaçât pour qu'on vît en pleine lumière son frère, etc. (T. X, p. 363) ;

mais, comme Émile Fabre, « pis que d'élaguer », « s'est vu forcé d'abréger », Colette laisse tomber avec un sourire de connivence :

... un drame de Balzac n'a point de fin [1].

Le second passage montre une Colette aussi au fait de la topographie que de la géographie de *La Comédie Humaine ;* regrettant que l'œuvre romanesque de Balzac soit à la fois « célèbre et mal connue », elle peut dire, elle :

Nous ne sommes pas nombreux à la posséder, dirai-je, cadastralement, à pouvoir dire : ici est la maison du vieux Rouget, [2]... (t. XV, p. 344.)

La cousine Bette. — Dans le roman balzacien, après son apprentissage « chez les brodeurs de la cour impériale, les fameux Pons frères », l'héroïne est devenue « ouvrière en passementerie d'or et d'argent » (H., XVII, p. 27).

La cousine Bette faisait des bourses au crochet... (T. X, p. 499.)

Balzac la décrit comme une fille « maigre, brune, les cheveux d'un noir luisant », « aux yeux noirs, aux sourcils charbonnés », « énergique à la manière des montagnards » (H., XVII, p. 27). C'est une

Lisbeth Fischer ardente et noire

qu'évoque, en 1927, Colette, parmi les héros qui « ont aujourd'hui cent ans » (t. XIV, p. 238).

Le comte de La Palferine. — Cité deux fois également.

Sans comparer M. Haume au comte de La Palferine, de qui les paupières, dit Balzac, promettaient « d'horribles fatigues et des joies infernales, » [3]... (t. XI, p. 300-301.)

L'autre passage a déjà été allégué ; c'est celui où le personnage est traité par Colette de « grossier » [4].

1. T. X, p. 363. Si, aux yeux de Colette, « un drame de Balzac n'a point de fin », cela ne signifie nullement qu'on ait le droit d'en dénaturer le déroulement. C'est pourquoi, sans doute, elle tient à protester contre la « liberté [...] grande » de l'adaptateur Émile Fabre, lequel, au 4e acte, au lieu de faire mourir Philippe Bridau, mari de Flore, devenu colonel et comte de Brambourg, sous les yatagans des Arabes, le fait assassiner par un certain Orsanto, serviteur fanatique et polonais, personnage de l'invention du dramaturge et qui apparaît comme une sorte de doublure de Kouski, l'ex-lancier de la Garde impériale, Polonais lui aussi et qui, chez Balzac, idolâtre Maxence, l'amant adoré de la rabouilleuse, ce Maxence à qui il sert de domestique (cf. H., VI, p. 191-192).

2. La maison du vieux docteur Rouget est longuement décrite dans *Un ménage de garçon :* « Cette maison, située en face de celle de monsieur Hochon, a trois croisées de façade au premier étage,... », jusqu'à : « A gauche de la porte, un bahut, d'une valeur de quelques milliers de francs, servait de buffet » (H., VI, p. 173-174).

3. Dans cette citation, l'édition « Le Fleuron » omet l'accent aigu sur le *e* intérieur du nom nobiliaire ; on trouve les deux graphies (Palferine et Palférine) chez Balzac. On reviendra sur la citation.

4. Voir *supra*, p. 23, n. 2.

Véronique Graslin :

... le : « Eh bien, oui ! » qui dans Balzac brûla les lèvres de Véronique Graslin, l'amante d'un si jeune et si coupable « Chéri »... (T. XIII, p. 281.)

J'abordais assurée Véronique Graslin, son martyre, sa faute plus belle que ses vertus, [1]... (t. XV, p. 344.)

Félix de Vandenesse. — Nous savons déjà que, pour Balzac, le personnage compte parmi ceux qui incarnent « la réalité balzacienne » [2].

Dans l'article « Pavot » de *Pour un herbier*, Colette nous dit, en un style assez précieux, à propos du pavot bleu sombre :

Mais c'est en vain que Félix de Vandenesse l'embaucha mener la conquête sensuelle de Madame de Mortsauf. Plutôt que de la démanteler, le pavot eût endormi cette mal mariée [3]. (T. XIV, p. 185.)

Madame de Mortsauf. — Le premier passage où il est question d'elle vient d'être cité (voir ci-dessus).

Ailleurs, Colette nous dit que les gerbes que Balzac

assemble aux pieds de Madame de Mortsauf ne valent pas, pour l'arrangement et les couleurs, le bouquet d'une mariée de campagne [4]. (T. XV, p. 364.)

La duchesse de Langeais. — Ici, c'est à un détail de toilette que, par deux fois, Colette se révèle sensible :

... j'ai toujours accepté qu'un coquin de bouillonné en lainage marron, sur la fragile stature de la duchesse de Langeais, exprimât ensemble l'intimité d'un boudoir aristocratique et les pièges d'une suprême coquetterie. (T. XIV, p. 238.)

1. Véronique Graslin, on s'en souvient, a compris que « nos âmes devaient être labourées aussi bien que la terre » (H., XIII, p. 625). La confession publique qu'elle fait sur son lit de mort ne laisse rien ignorer de son amour à la fois coupable et repentant pour le jeune ouvrier porcelainier Jean-François Tascheron, qui finira sur l'échafaud (cf. *ibid.*, p. 722-726).

2. Voir *supra*, p. 23.

3. Il ne sera peut-être pas inutile de rappeler que le Félix du *Lys dans la vallée* veut, grâce aux fleurs de l'écritoire, « faire exprimer ses sensations par ces filles du soleil, les sœurs des fleurs écloses sous les rayons de l'amour » (H., VII, p. 324). Et voici, dans le même style fleuri, le couplet sur le pavot : « Du sein de ce prolixe torrent d'amour qui déborde, s'élance un magnifique double pavot rouge accompagné de ses glands prêts à s'ouvrir, déployant les flammèches de son incendie au-dessus des jasmins étoilés et dominant la pluie incessante du pollen, beau nuage qui papillote dans l'air en reflétant le jour dans ses milles [*sic*] parcelles luisantes ! » (*ibid.*, p. 327).

4. Un morceau de bravoure du *Lys dans la vallée* évoque ces bouquets que compose Félix de Vandenesse pour garnir les vases du salon gris de Madame de Mortsauf : « Je m'élançai dans les champs, dans les vignes, et j'y cherchai des fleurs pour lui composer deux bouquets ; mais tout en les cueillant une à une, les coupant au pied, les admirant, je pensai que les couleurs et les feuillages avaient une harmonie, une poésie qui se faisait jour dans l'entendement en charmant le regard, comme les phrases musicales réveillent mille souvenirs au fond des cœurs aimants et aimés, *etc.* » (H., VII, p. 324-328).

Et cette exacte reprise :

... une affolante robe de chambre de la duchesse de Langeais est « en lainage marron » [1]. (T. XV, p. 346.)

Esther (Gobseck). — Encore un de ces personnages balzaciens que Colette, on l'a vu, savait « par cœur » [2].

... Esther rançonne un vieux banquier et se suicide, [3]... (t. XV, p. 347.)

Quant aux autres personnages, ceux qui ne sont guère mentionnés qu'une fois, nous allons rapidement les évoquer dans l'ordre de leur apparition au fil des 15 volumes de l'édition « Le Fleuron », en produisant chaque fois la référence et, sauf s'il s'agit de héros balzaciens très connus, comme le colonel Chabert, César Birotteau ou le cousin Pons, le renvoi à *La Comédie Humaine.*

Le comte Paz :

... un personnage d'homme qui ressemble au comte Paz, campé par Balzac dans *La fausse maîtresse* [4]. (T. X, p. 86.)

Le colonel Chabert :

... nous devinons l'authentique présence du vrai Loddon, ce « Colonel Chabert 38 », qui, à l'imitation du héros balzacien, émerge vivant et méconnu d'un charnier [5]. (T. X, p. 196.)

La Muse du Département. — Il s'agit de Dinah Piédefer.

Cette femme molle et désœuvrée, cousine de (...) *La Muse du département* de Balzac, qui cultive l'oisiveté et le vague à l'âme, confinée dans un mutisme méprisant, [6]... (t. X, p. 235.)

Victor. — Ou le pirate assassin qui enleva Hélène d'Aiglemont et que Balzac présente comme une sorte de bandit d'honneur [7].

1. Je reviendrai sur ce passage en parlant des citations littérales que fait Colette de Balzac.

2. Voir *supra*, p. 24.

3. Esther Gobseck, dite « La Torpille », se suicide au poison, en effet, après avoir fait vendre l'inscription de trente mille francs de rentes que venait de lui allouer le baron de Nucingen et en avoir touché le prix. (Cf. H., XI, p. 583-584.) Mais la courtisane Esther n'a pas ruiné le banquier, dont la fortune est « un des phénomènes les plus extraordinaires » de l'époque (cf. H., XI, p. 9-10). « Les seules folies qu'il ait faites », c'est pour cette fille (cf. H., XII, p. 206) [Dr F. L].

4. Le comte Thaddée Paz, de la famille florentine des Pazzi. Il tombe follement amoureux de Clémentine du Rouvre, femme de son ami le comte Adam-Mitgislas Laginski, et, de peur de succomber à cette passion, il feint de quitter brusquement Paris après avoir écrit à celle qu'il adore une brûlante lettre d'adieu (H., I, *La fausse maîtresse, passim ;* pour la lettre, cf. p. 392-395).

5. On aura saisi, sous la plume avertie de Colette courriériste dramatique, de Colette armée de sa « jumelle noire », l'allusion à *Amphitryon 38.*

6. Colette, une fois encore, — si du moins elle a avoué la typographie de l'édition « Le Fleuron », — semble confondre le personnage et le titre de l'œuvre. *La Muse du Département* se lit dans H., VI, p. 355-509.

7. Se reporter *supra*, p. 26, n. 2.

Toutes les fois qu'il n'était pas occupé à torturer les passagers d'un navire vaincu, il passait son temps à divertir sa femme et à pleurer d'attendrissement sur la tête de ses enfants. (T. X, p. 239.)

Le cardinal Cicognara. — « Ténébreux protecteur » du « délicieux castrat » Zambinella, que nous rencontrerons plus loin (t. X, p. 362). Propriétaire de la villa Ludovici, cet inquiétant prélat protège, en effet, — mais de quelle troublante façon ! — le castrat pour qui le sculpteur Sarrasine, trompé par le déguisement et prenant Zambinella pour une femme, a conçu une furieuse passion qui le conduira à une mort tragique (cf. H., X, p. 90-121).

La marquise de San-Réal. — A déjà été évoquée à propos du meurtre de Paquita, la Fille aux yeux d'or [1].

Maxence Gilet, Flore Brazier, le fils Rouget, Joseph Bridau, Philippe Bridau. — J'ai rappelé, à propos du personnage du docteur Rouget, avec quelle aisance Colette se débrouille dans l'écheveau des généalogies balzaciennes [2]. Les cinq personnages dont il est ici question apparaissent ensemble dans la chronique dramatique sur *La Rabouilleuse* [3]. Nous connaissons déjà « le beau Maxence », aimé de Flore, le fils Rouget, « gâteux » avant l'âge, Joseph Bridau, personnage assez effacé. Voici, pour la beauté du portrait, le sabreur Philippe Bridau,

... le terrible commandant Philippe, demi-solde ravagé, couturé, redoutable à tous, qui tuera Maxence en duel. (T. X, p. 363.)

Antonia Chocardelle :

Balzac donne à la belle Antonia Chocardelle un cabinet de lecture [4]. (T. XII, p. 313.)

Rigou. — A propos de ce personnage assez antipathique qu'elle appelle « l'homme riche », Colette parle ainsi des nantis :

Que fût devenue (...) la ressemblance sybaritique de l'un d'eux avec le Rigou de Balzac ? (...). Rigou, paysan apte à la délectation secrète, qui exigeait le foin fin pour ses pâtures, la rose bien faite à côté de son couvert, le lit bassiné et nappé de frais, et, entre les draps, la servante vermeille, ce Rigoulà ne savait pas sourire [5]. (T. XIII. p. 215-216.)

1. Se reporter *supra*, p. 25, n. 3.
2. Voir *supra*, p. 26-27.
3. C'est, je me permets de le rappeler, dès 1845, et par le fait de Balzac en personne, que le roman *Un ménage de garçon* a changé de titre pour devenir *La Rabouilleuse*.
4. « Le cabinet de lecture de mademoiselle Chocardelle (...) était situé rue Coquenard, à deux pas de la rue Pigalle », où demeurait ce Maxime de Trailles qui avait trouvé pour la jeune femme, laquelle « faisait tenir le cabinet par sa tante », cette « occasion » (cf. H., XII, p. 136 et p. 133).
5. Colette se sera sans doute souvenue d'un passage comme celui-ci : « ... le lit de Rigou, composé d'excellents matelas, de draps en toile fine, grossi d'un lit de plumes, acheté jadis pour quelque abbé par une dévote, garanti des bises par de bons rideaux » (H., XVIII, p. 402) ; Rigou, en effet, moine défroqué, « le loup-cervier de la vallée » (*ibid.*, p. 331), dort dans la plume et montre du goût pour les tendrons au point de changer de jeune bonne tous les trois ans.

Albert Savarus. — A été évoqué déjà, à propos de Philomène de Watteville [1].

Le comte Steinbock. — Madame Marneffe, se souvient Colette,

n'invente-t-elle pas, un soir, de planter au creux de son généreux décolletage, entre ses seins, un simple bouton de rose ? Le comte Steinbock en perd la tête [2]. (T. XIV, p. 237-238.)

La princesse de Cadignan. — Le ton de Colette est significatif :

... je suis trop attachée à une grande œuvre pour trouver comique la « jolie petite fronsure » [*sic*] qui sur une robe de la princesse de Cadignan, par exemple, « badine au bas de son busc » [3]. (T. XIV, p. 238.)

Josépha Mirah. — Colette a retenu que Balzac

compte, sur la chair ambrée de Josépha Mirah, douze bracelets de perles à chaque bras [4]. (T. XIV, p. 239.)

Grindot, César Birotteau, Madame Jules Desmarets :

Grindot, vous savez bien, qui renouvela les salons de César Birotteau, décora ceux de mainte courtisane notoire, et conçut la liliale alcôve de Madame Jules Desmarets [5] ? (T. XIV, p. 239.)

1. Voir *supra*, p. 25.

2. Les passages de *La cousine Bette* auxquels se réfère Colette sont particulièrement précis : « Valérie se planta le plus joli petit bouton de rose au milieu de son corsage, en haut du busc, dans le creux le plus mignon » (H., XVII, p. 190). Plus loin, nous saurons que le comte Steinbock, dont le désir est « vivement irrité », force Madame Marneffe de s'asseoir à côté de lui sur le divan ; et Balzac d'ajouter : « Et elle se mit à rire en tombant près de lui, non sans lui montrer le petit bouton de rose qui parait son corsage » (*ibid.*, p. 195-196).

3. L'édition Houssiaux (H., XI, p. 110) imprime bien « fronsure », comme le souligne le *sic* de Colette. La citation est, pourtant, approximative ; j'y reviendrai.

4. Encore une fois, Colette cite de mémoire ; elle a cru retenir le détail suggestif des « douze bracelets de perles à chaque bras » ; or le texte de *La cousine Bette* porte « onze » (cf. H., XVII, p. 337).

5. L'architecte-décorateur Grindot, lauréat, rappelle Balzac, du *grand prix* d'architecture, non seulement meuble César Birotteau (cf. H., X, p. 248 et suiv.), mais intervient comme décorateur de l'appartement et de l'hôtel de Crevel dans *La cousine Bette* (cf. H., XVII, p. 99-100 et p. 329). Par contre, rien dans le texte de *Ferragus, chef des Dévorants* n'indique expressément que c'est à lui qu'on a commandé l'ameublement de Madame Desmarets ; Balzac s'attarde longuement à décrire la chambre à coucher, « lieu sacré », « chambre sacrée » ; il dit, du lit : « un lit qui, semblable à un secret, se laisse deviner sans être montré » (ce qui fait penser à l' « alcôve liliale » dont parle Colette) ; il insiste sur le « cachet de personnalité » qui distingue cette « chambre coquette » ; mais il ne cite pas Grindot (cf. H., IX, p. 48-49 et p. 95). Nous saurons aussi par *La Comédie Humaine* que Grindot aménage les salons de mainte courtisane, comme Esther Gobseck (cf. H., XI, p. 496), qu'il restaure, entre autres, le château de Presles, pour le comte de Sérisy (cf. H., IV, p. 430), et l'hôtel du Guénic, rue de Bourbon (cf. H., IV, p. 17).

Ferragus, chef des Dévorants :

Ferragus, chef des Dévorants, eut peut-être l'un de ses repaires au sommet d'un escalier qui se visse à même le ciel noir d'un passage, derrière une petite fille d'ombre assise sur la première marche [1]. (T. XIV, p. 389.)

Séraphîtüs. — Ce personnage balzacien et ceux qui vont suivre sont tous allégués une seule fois dans l'article « Lectures » des *Mélanges* (t. XV, p. 343-347). Colette y confesse qu'elle franchissait « d'un saut » les

falaises typographiques d'où Séraphîtus domine les fjords (p. 343) [2].

Henri de Marsay. — Ce dandy est évoqué — je l'ai rappelé — à propos d'une cravate de Balzac (p. 344) [3].

Le marquis et la marquise d'Espard. — Colette a un souvenir pour le marquis d'Espard et sa terrible femme (p. 344) [4].

Dans le même article, notre balzacienne déclare sur un ton exalté :

Je me vante de savoir comment les Bargeton tiennent à la famille d'Espard (p. 345) [5].

Le cousin Pons. — Nous savons déjà que Colette n'éprouve pour cette « baderne » (p. 344) aucune attirance [6].

Fario :

... ici le toit où Fario rangeait son blé (p. 344) [7].

La marquise d'Aiglemont. — La légèreté de cette mère coupable a été évoquée à propos de sa fille Hélène (p. 344) [8].

1. Encore une fois, l'italique ne s'imposait pas, puisqu'il s'agit ici du nom du personnage ; il est vrai qu'il arrive à Balzac lui-même, dans sa présentation des chefs « dynastiques » des Dévorants, d'employer l'italique pour les noms de ces chefs (cf. H., IX, p. 3). Le passage de Colette pourrait avoir été inspiré par le début du roman balzacien, où sont décrites certaines rues inquiétantes de Paris (cf. *ibid.*, p. 6 et suiv.) ; voir aussi le curieux morceau sur les *cabajoutis*, « maisons composées, pour ainsi dire, de pièces de rapport » (cf. *ibid.*, p. 75).

2. Le roman *Séraphîta* commence, on s'en souvient, par un chapitre intitulé *Séraphîtüs*, dont les premières pages de l'édition Houssiaux — 6 alinéas seulement pour six pages et demie de texte — sont consacrées, en effet, à la description du Stromfiord (H., XVI, p. 208-215).

3. Voir *supra*, p. 20.

4. On sait que Jeanne-Clémentine-Athénaïs de Blamont-Chauvry, marquise d'Espard, est, tout comme son mari Charles-Maurice-Marie-Andoche, troisième marquis du nom, un des personnages reparaissants de *La Comédie Humaine ;* c'est une femme de peu de cœur, sèche et nerveuse, au caractère hautain (cf., par exemple, H., X, p. 150 et suiv.).

5. La parenté entre les Bargeton et des d'Espard, « les aînés de la famille de Nègrepelisse », est exposée en long et en large dans *Les deux poètes :* Bargeton V a épousé sur le tard Marie-Louise-Anaïs de Nègrepelisse ; or le chef de la branche aînée des Nègrepelisse porte le nom d'Espard, acquis sous Henri IV par un mariage avec l'héritière de cette illustre famille du Béarn (cf. H., VIII, p. 28-29).

6. Voir *supra*, p. 23, n. 2.

7. Référence précise à la maison d'Issoudun, en face de l'église des Capucins (cf. H., VI, p. 231).

8. Voir *supra*, p. 26. L'évaporée marquise d'Aiglemont était déjà un personnage d'une œuvre de Balzac publiée en 1831 : *Le rendez-vous.*

Ursule Mirouët. — Nous saurons que l'héroïne,

... Ursule Mirouët, dans son jardin de jeune fille, sème des balsamines, du réséda, « et en dernier des pieds d'alouette... » (p. 345) [1].

La duchesse de Maufrigneuse. — Encore un souvenir parmi d'autres souvenirs très précis :

Toute ma vie, les pigeons des greniers d'Issoudun, les pieds d'alouette, trois roses sur une robe de la blonde Maufrigneuse ont eu leurs ailes, leurs pétales, leurs roucoulements (p. 345) [2].

Théodose de La Peyrade, son oncle le policier (le père Canquoëlle), sa cousine Lydie. — Ici encore, nous surprenons Colette en flagrant délit, si on ose dire, de passion pour les généalogies balzaciennes :

Mais la plume est tombée trop tôt de la main potelée qui disposait et multipliait les rameaux des généalogies. Qu'est devenu Théodose de la Peyrade, le jeune homme venu à pied de sa Provence natale ? Il allait atteindre, défaillant de fatigue et de faim, le logis de son oncle le policier Peyrade, au moment où celui-ci mourut assassiné. Depuis bientôt un siècle, il est toujours aux portes de Paris, il a toujours faim, il attend... Je lui voyais un bel avenir, il eût épousé sa cousine Lydie, revenue à la raison... (p. 345) [3].

Renée de l'Estorade. — Il s'agit de Renée de Maucombe, devenue par son mariage comtesse Louis de l'Estorade, l'héroïne des *Mémoires de deux Jeunes Mariées.*

Qui me dira vers quelles lumières défendues la belle et vertueuse Renée de l'Estorade tournait tentée ses yeux, son col de biche... ? (P. 345) [4].

Camille Maupin. — Colette cite, j'y reviendrai, cette phrase de Balzac qu'ont critiquée les puristes :

1. On reviendra tout à l'heure sur ce passage, à propos du mécanisme de la mémoire dans les citations de Balzac que fait Colette. Pour le rappel du texte d'*Ursule Mirouët,* voir H., V, p. 63.

2. La duchesse de Maufrigneuse est une des reines de *La Comédie Humaine.* On lui prêtait une dizaine d'amants ; Balzac lui en attribue au moins dix. Dans *Le Cabinet des Antiques,* un des nombreux romans où elle paraît, Balzac dit, de la duchesse, née Diane d'Uxelles : « elle avait la plus belle chevelure blonde de France » (H., VII, p. 177).

3. Ce texte de Colette fait un fidèle écho à un paragraphe de *Splendeurs et misères des courtisanes* (1re partie) : « Chose étrange ! en ce moment, un jeune homme, mourant de faim et de fatigue, venant à pied du département de Vaucluse, un neveu du père Canquoëlle, entrait par la Barrière d'Italie, à la recherche de son oncle, etc. » (H., XI, p. 441). Il s'agit bien de Théodose de La Peyrade, neveu du père Canquoëlle, — nom de l'ex-commissaire général de police à Anvers sous Napoléon, — de ce père Canquoëlle aujourd'hui tombé bien bas (au service « dit *de renseignements* », *ibid.*, p. 436) et qui veut marier sa fille naturelle Lydie à « un homme de talent inconnu... (...), un de ces hommes signalés à la gloire et à la fortune... » (*ibid.*, p. 441).

4. Colette a tort d'évoquer ici le roman « inachevé », *Le Député d'Arcis* ; Renée n'apparaît pas dans le texte de Balzac, mais dans le texte non balzacien dû à la plume de Charles Raboce. [Dr F. L.].

« le blanc des yeux de Camille Maupin avait la consistance de la corne, mais il était d'un ton chaud » (p. 345-346) [1].

Zambinella. — Ce castrat (« Zambinella castré », p. 346) a déjà été cité à propos du cardinal romain Cicognara [2].

Louise de Bargeton, Coralie, Sarrasine. — Colette évoque en une seule phrase quelques dénouements tragiques des amours contées par Balzac :

... Louise de Bargeton se compromet jusqu'au scandale [3], Coralie meurt [4], [...]. Sarrasine agonise, un poignard italien dans le sein, emportant l'image d'un être qui n'est pas une femme,... [5] (p. 347).

De Madame Marneffe à Sarrasine, cinquante-cinq personnages balzaciens sont ainsi rappelés par Colette ; et l'on a vu que, pour certains d'entre eux, le rappel est insistant (de deux à quatre fois), la belle Valérie Marneffe faisant même l'objet de tout un article.

J'ai parlé jusqu'ici des personnages « individuels » de *La Comédie Humaine* que Colette ressuscite au gré de ses souvenirs. Mais il lui arrive aussi d'évoquer des familles, comme les Savaron de Savarus [6] ou les Tonsard [7], ou encore des groupes sociaux, comme les Chevaliers de la Désœuvrance [8]. C'est qu'elle a gardé, de sa longue fami-

1. Cette « fille sublime », selon Balzac, « mademoiselle des Touches, si connue sous le nom de Camille Maupin, écrivain éminent, aussi grande par sa bonté que par un esprit supérieur », Félicité des Touches reparaît plusieurs fois dans *La Comédie Humaine*, où elle passe pour une des femmes auteurs les plus célèbres du siècle (cf., par exemple, H., VIII, p. 133 et p. 335). Le portrait de mademoiselle des Touches se lit dans *Béatrix* (1re partie), cf. H., III, p. 333-344.

2. Voir *supra*, p. 30.

3. Allusion aux amours scandaleuses, pour la province, de Madame de Bargeton avec Lucien Chardon, devenu Lucien de Rubempré (cf. *Illusions perdues*, H., VIII, *passim*).

4. Coralie, « une des plus charmantes et des plus délicieuses actrices de Paris », devient la maîtresse de Lucien de Rubempré ; elle fera « une fin chrétienne », nous dit Balzac, minée à la fois par la maladie et par son chagrin (cf. H., VIII, p. 240 et p. 388-391).

5. A la fin du court récit intitulé *Sarrasine*, le sculpteur français de ce nom tombe « percé de trois coups de stylet », sous les coups des sicaires à la solde du cardinal Cicognara ; il ne pouvait se consoler d'avoir pris pour une femme — et d'avoir aimé comme on aime une femme — le castrat Zambinella (cf. H., X, p. 119-120).

6. T. XV, p. 346. Les Savaron de Savarus sont, fait dire Balzac à Mlle de Watteville, « une des plus vieilles, des plus nobles et des plus riches familles de Belgique » (H., I, p. 419).

7. Il s'agit bien des « Tonsard », et non des « Tousard », comme l'imprime erronément l'édition « Le Fleuron » (« ... là le champ où s'ébattaient les Tousard, nid de petits rapaces », t. XV, p. 344). Il est curieux de constater que la femme de chambre de Madame Marneffe — et on sait combien Colette admirait et relisait *La cousine Bette* — s'appelle Reine Tousard. N'y aurait-il pas eu confusion chez la grande familière de Balzac ? Les Tonsard — François Tonsard le père, les filles Catherine et Marie, « les bohémiennes de la vallée », et leurs frères Jean-Louis et Nicolas, qui couchent « blottis à même le foin, comme des animaux » — interviennent dans *Les Paysans* (cf. H., XVIII, p. 251-258).

8. Dans la chronique qu'elle a consacrée à *La Rabouilleuse*, Colette regrette qu'Émile Fabre ait « dû abandonner à leurs nocturnes méfaits les Chevaliers de la Désœuvrance,... » (t. X, p. 362-363). Sur cette curieuse confrérie, dont Maxence Gilet est le chef, voir H., VI, p. 159 et suiv.

liarité avec Balzac, le sens du groupement par les liens du sang ou par le fait du compagnonnage.

L'intimité avec l'auteur de *La Comédie Humaine* va si loin, chez Colette, qu'il lui arrive, devant tel spectacle que lui offre une porte cochère du premier arrondissement, d'imaginer le point de départ d'une histoire à la Balzac :

> Un concierge impotent et son fauteuil Voltaire émergent, l'un sécrétant l'autre, d'une porte cochère, comme si Balzac dût nous conter leur histoire. (T. XIV, p. 389.)

La balzacienne de stricte dévotion laisse ici percer sa marotte.

Colette fait l'aveu, dans *Journal à rebours*, que « la vraie disette » dont elle souffre à Curemonte, en Corrèze, où elle a cherché refuge chez sa fille, poussée par « la marée terrible » de l'exode, « c'est l'absence de livres ». Une vingtaine de volumes — pas davantage — s'échangent de chambre à chambre entre les sevrés de provende imprimée ; et elle précise :

> ... trois Balzac sont très demandés. (T. XII, p. 37.)

Trois Balzac, c'est peu pour celle qui a dit ailleurs :

> J'ai la longue habitude de croire Balzac sur parole, de l'accompagner partout où il lui plaît de me conduire. (T. XIV, p. 238.)

Eût-elle pu emporter, dans son mince baluchon de « réfugiée », rien que les œuvres dont elle a cité quelque part le titre, la bibliothèque portative en aurait été singulièrement accrue.

Voici la liste des titres relevés d'un bout à l'autre de l'œuvre de Colette liseuse passionnée de Balzac ; je commence par les romans et nouvelles :

La fausse maîtresse (t. X, p. 86 ; cf. H., I, p. 350-396) ; *La Muse du département* (t. X, p. 235 ; cf. H., VI, p. 355-509) [1] ; *L'élixir de longue vie*, que Colette qualifie elle-même : « une belle nouvelle » (t. X, p. 336 ; cf. H., XV, p. 391-412) ; *Un ménage de garçon* (t. X, p. 361 et p. 362 ; cf. H., VI, p. 63-317) ; *Sarrazine* [2] (t. X, p. 362 ; cf. H., X, p. 90-121) ; *Melmoth réconcilié*, qui, selon Colette, « vaut pour l'écran un roman de Wells » (t. X, p. 362 ; cf. H., XIV, p. 241-282) ; *Un grand homme de province à Paris* (t. XIV, p. 153 ; cf. H., VIII, p. 119-393) ; *Ferragus XXIII, chef des Dévorants* [3] (t. XV, p. 343 ; cf. H., IX, p. 6-110) ; *Le médecin de campagne* (t. XV, p. 343 ; cf. H., XIII, p. 305-509) ; *Le Lys dans la vallée* (t. XV, p. 343 ; cf. H., VII, p. 245-491) ; *Le député d'Arcis* (t. XV, p. 345 ; pour le texte, inachevé, cf. H., XII, p. 532-758) ; *Splendeurs et misères* [*des courtisanes*] [4]

1. J'ai déjà fait observer (voir *supra*, p. 29, n. 6) que, malgré l'emploi de l'italique, le contexte indique clairement qu'il s'agit de l'héroïne du roman plutôt que du titre de l'œuvre.

2. Ailleurs Colette écrit avec *s* intérieure, comme l'écrivait Balzac, le nom du héros (t. XV, p. 347).

3. Rappelons que le titre exact du roman de Balzac est *Ferragus, chef des Dévorants*.

4. Je rétablis le titre complet, tronqué par Colette.

(t. XV, p. 347 ; cf. H., XI, p. 336-588, H., XII, p. 1-96, H., XVIII, p. 1-130) ; *Une passion dans le désert* (t. XV, p. 347 ; cf. H., XIII, p. 291-303). J'ai rappelé [1] que Colette désigne *Le père Goriot* sous le titre : *La maison Vauquer* (t. XV, p. 343 ; cf. H., IX, p. 303-531).

Je mets à part, dans cette revue, *Physiologie du mariage*, qui n'est pas, à proprement parler, une œuvre d'imagination (t. XV, p. 344 ; cf. H., XVI, p. 337-620).

On le voit, pas plus qu'elle ne rappelle de préférence les personnages connus de tous, Colette ne se réfère en général aux romans les plus célèbres. C'est que notre balzacienne tient à sa réputation de connaisseuse.

J'ajouterais volontiers à cette liste *Sur Catherine de Médicis*, la trilogie étonnante de maturité politique (t. VII, p. 232 ; cf. H., XV, p. 469-503 ; H., XVI, p. 1-65 ; H, XVI, p. 65-78) [2].

Il conviendrait de relever aussi que Colette loue fort Balzac novelliste :

> Quelque jour, le cinéma découvrira, ébloui, les *Nouvelles* de Balzac et leurs richesses inexplorées. (T. X, p. 362.)

J'en arrive aux pièces de théâtre. Colette a cité plus ou moins exactement les titres des cinq pièces qui formaient le t. XIX de son Houssiaux : *Vautrin* (t. X, p. 361 ; cf. H., XIX, p. 5-111) ; *Les ressources de Quinola* (t. X, p. 362 ; cf. H., XIX, p. 119-230) ; *Paméla Giraud* (t. X, p. 362 ; cf. H., XIX, p. 233-306) ; *(Pauline ou) la marâtre* [3] (t. X, p. 361 ; cf. H., XIX, p. 309-423) ; *(Mercadet ou) le faiseur* [4] (t. X, p. 361 ; cf. H., XIX, p. 427-554).

Enfin, à propos d'un mot qui l'a frappée par son air d'archaïsme savoureux, elle évoque un *Conte drolatique* [5] (t. XI, p. 75).

Une chose me frappe : sur les vingt tomes de « son » Houssiaux, dix-neuf sont ainsi rappelés, dix-neuf ont trouvé, soit par l'évocation d'un personnage, soit par la mention d'un titre, une place dans les souvenirs de Colette balzacienne. Une récapitulation permet d'affirmer que seul aurait été négligé le t. IV de H., qui comporte *Béatrix* (2e partie), *La Grande Bretèche*, fin de *Autre étude de femme*, *Modeste Mignon*, *Honorine* et *Un début dans la vie ;* encore ne sera-t-il pas inutile de préciser que Félicité des Touches, en littérature Camille Maupin, intervient dans *Béatrix* et dans *Autre étude de femme*, et que la réfection du château de Presles par Grindot est évoquée à la page 430 d'*Un début dans*

1. Voir *supra*, p. 22, n. 2.
2. J'ai rappelé (voir *supra*, p. 21, n. 1) que l'édition « Le Fleuron » ne distingue pas par l'italique ce titre donné par Balzac à la trilogie.
3. Colette « allonge » le titre de ce drame *(La marâtre)* en y faisant figurer le prénom de l'héroïne.
4. Le titre de la comédie adaptée par Dullin est *Mercadet ou le faiseur ;* mais la comédie de Balzac d'où est tirée cette adaptation est *Le faiseur*.
5. Les *Contes drolatiques* forment le t. XX de l'édition Houssiaux.

la vie. Disons — c'est la vérité — que Colette s'est amoureusement souvenue de chaque volume de son Houssiaux au dos de chagrin rouge.

Si les personnages balzaciens rappelés nommément par Colette sont plus de cinquante, si elle a cité plus de vingt titres d'œuvres, si elle s'est souvenue de chacun des tomes de son Houssiaux, les citations littérales reprises au texte de *La Comédie Humaine* sont rares. Peu rompue aux exigences de la critique « de professeur », Colette cite peu ; non seulement elle cite peu, mais — je l'ai déjà laissé deviner — elle cite assez approximativement.

Il faut insister sur ce trait. Non pour condamner Colette ; mais pour lui décerner en plus parfaite connaissance de cause ce titre auquel elle tenait de familière de Balzac. C'est, en effet, parce qu'elle se sent en intime familiarité avec son grand homme que Colette s'arroge le privilège de le traiter intimement, familièrement, sans qu'elle éprouve le besoin de ces retours à la lettre du texte qui seraient plutôt le fait de l'érudit vétilleux.

J'ai déjà eu l'occasion, incidemment, de montrer que Colette se soucie peu d'exactitude littérale [1]. Tout cela est, au fond, infiniment sympathique et trahit, bien plutôt qu'une attitude désinvolte à l'endroit du texte, la fréquentation assidue de *La Comédie Humaine*, d'une œuvre qui, sans cesse lue et relue, avait fini par s'incorporer à la substance même de sa fervente liseuse.

Une rapide enquête sur les citations guillemetées — une douzaine à peine — me confirme dans cette opinion.

1

« Rien », dit Balzac, « ne *nous* console d'avoir perdu ce qui nous a paru être l'infini ». (T. X, p. 268 [2] ; cf. H., IX, p. 301.)

Citation quasi littérale, à cette réserve près que Colette a ajouté le premier *nous* (que j'ai souligné par l'italique) entre « ne » et « console ».

2

Voici la plus longue des citations ; elle comporte cinq lignes dans l'édition « Le Fleuron » ; elle est, à la fois, tronquée et accommodée. Il s'agit du portrait de Flore Brazier, la « rabouilleuse ». Exceptionnellement, Colette renvoie au texte :

Je renvoie, à Balzac lui-même, les spectateurs du Français. (T. X, p. 364.)

1. Soit qu'elle confonde le personnage et le titre (par exemple, *La Muse du département*), soit qu'elle invente un titre (c'est le cas pour *La maison Vauquer*), soit qu'elle modifie légèrement l'orthographe (le patronyme « Tonsard » changé en « Tousard »), soit qu'elle altère un détail (les « douze » bracelets, au lieu de « onze »), soit qu'elle mette dans le texte de Balzac ce qui ne s'y trouve pas (l'ameublement par Grindot de la chambre à coucher de Madame Jules Desmarets), soit qu'elle succombe au péché véniel d'exagération (nombre de pages sans alinéas dans la notice sur Issoudun).

2. Je reprends les citations dans l'ordre où elles s'échelonnent à travers les *Œuvres complètes* de l'édition « Le Fleuron ».

Je dispose les textes en deux colonnes, distinguant par l'italique tout ce qui les sépare ; pour la clarté de la présentation, j'ai mis entre guillemets « une belle commère », expression elle-même composée en italique dans le membre de phrase de Balzac sauté par Colette.

Texte de Balzac.

Grasse et fraîche, blanche comme une fermière du Bessin, *elle offrait bien l'idéal de ce que nos ancêtres appelaient « une belle commère »*. Sa beauté, qui tenait de celle d'une superbe fille d'auberge, mais agrandie et nourrie, la faisait ressembler, *noblesse impériale mise à part, à mademoiselle Georges* dans son beau temps. Flore avait ces beaux bras ronds éclatants, *cette plénitude de formes, cette pulpe satinée, ces contours attrayants, mais moins sévères que l'actrice.* (H., VI, p. 187.)

Citation de Colette.

« Grasse et fraîche, blanche comme une fermière du Bessin... Sa beauté, qui tenait de celle d'une superbe fille d'auberge, mais agrandie et nourrie, la faisait ressembler à *Mlle George* dans son beau temps. Flore avait ces *deux* beaux bras ronds éclatants, *cette pulpe satinée, cette plénitude de formes...* » (T. X, p. 364.)

L'analyse des retranchements, additions et interversions, dans ce portrait de Flore Brazier, est pleine d'intérêt. Colette laisse tomber, en indiquant d'ailleurs ce retranchement par les trois points, un premier membre de phrase : « elle offrait bien l'idéal de ce que nos ancêtres appelaient *une belle commère* », qui lui aura sans doute paru assez plat. Elle supprime un peu plus loin, mais sans marquer cette fois la suppression, un second membre de phrase : « noblesse impériale mise à part », qu'elle aura dû trouver lourd. Je signale en passant la correction heureuse : « Mlle George », sans l'*s* finale. Mais c'est la fin du portrait qui doit nous retenir. Colette ajoute « deux » (« ces *deux* beaux bras ronds éclatants »), ce qui répond, chez elle, à une intention : l'intention de détailler avec une sorte de gourmandise la note plastique. D'autre part, là où Balzac avait jeté un peu en vrac : « cette plénitude de formes, cette pulpe satinée, ces contours attrayants, mais moins sévères que ceux de l'actrice », Colette resserre la description ; ce qui la frappe, elle, à partir des « *deux* beaux bras ronds éclatants », c'est, d'abord, « cette pulpe satinée », c'est, ensuite, « cette plénitude de formes... » ; et Colette n'ira pas au-delà du groupe ternaire parce qu'elle entend que le dessin même et le rythme de sa phrase — car la citation de Balzac est devenue « sa » phrase à elle — épousent les contours lustrés du galbe parfait [1].

3

Colette compare un personnage de *Chambre d'hôtel* au comte de La Palferine,

1. Ce serait peut-être le lieu de rappeler une phrase comme celle-ci, révélatrice, chez Colette, d'un goût profond, d'une sorte de sixième sens : « Mon instinctif penchant [...] se plaît à la courbe, à la sphère et au cercle,... » (t. XIII, p. 449).

de qui les paupières, dit Balzac, promettaient d' « horribles fatigues et des joies infernales ». (T. XI, p. 300-301.)

Malgré l'emploi des guillemets, la citation est déformée. Le texte de Balzac est : « ... aux paupières [...] qui révèlent des joies *égales à* d'horribles fatigues » (H., XII, p. 107).

4

Dans le portrait qu'elle trace d'André Maginot, de qui elle loue l'empire qu'il savait garder sur lui-même, Colette se cite

tout bas le mot de Balzac, dont l'un des personnages parle « avec feu et sans s'échauffer » [1]. (T. XIV, p. 205.)

5

Balzac avait écrit, à propos du manège coquet de Valérie Marneffe : « C'était à faire baisser les *regards de* tous les hommes *au-dessous de trente ans* » (H., XVII, p. 190).

Altération pour le moins curieuse, nous lirons sous la plume de Colette :

« C'était, dit-il [Balzac], à faire baisser les *yeux à* tous les hommes *âgés de moins de trente-cinq ans.* » (T. XIV, p. 238.)

6

Autre citation approximative, mais moins altérée, se souvenant du texte déjà allégué de Balzac qui décrit ainsi un détail de toilette de la princesse de Cadignan : « ... jolie petite fronsure *qui badinait sur le* busc » (H., XI, p. 110), Colette écrira, entre guillemets :

« *badine au bas de son* busc ». (T. XIV, p. 238, *loc. cit.*)

7

Selon Colette, Ursule Mirouët sème, dans son jardin de jeune fille,

des balsamines, du réséda, « et en dernier des pieds d'alouette ». (T. XV, p. 345, *loc. cit.*)

Citation tronquée et détournée de son contexte, s'il est vrai que nous lisons, chez Balzac, un dialogue dont les trois répliques se suivent ainsi :

LE PARRAIN. — « Qu'as-tu semé hier dans le jardin ?
URSULE. — Du réséda, *des pois de senteur*, des balsamines.
LE PARRAIN. — Et en dernier des pieds d'alouette *?* » (H., V, p. 63.)

8 et 9

Deux citations de Balzac sont exploitées par Colette pour faire la preuve qu'on aurait bien tort de rire, avec certains « inconsidérés »,

1. Nous n'avons pas retrouvé ce passage.

— nous y reviendrons, — de tours de style propres au romancier de *La Comédie Humaine* et qui sont, à le bien prendre, parfaitement défendables :

Je fus, dans ma jeunesse, de ces inconsidérés qui jugeaient que Balzac écrit « mal » et qui riaient parce que « le blanc des yeux de Camille Maupin avait la consistance de la corne, mais il était d'un ton chaud », parce qu'une affolante robe de chambre de la comtesse de Langeais est « en lainage marron ». (T. XV., p. 345-346.)

A propos de Camille Maupin, le texte de Balzac se lit ainsi : « il [le blanc de l'œil] *a* la consistance de la corne, mais il *est* d'un ton chaud [1] » (H., III, p. 338).

Pour ce qui regarde le peignoir de la duchesse de Langeais, Balzac parle d' « un peignoir de *cachemire brun* habilement bouillonné » (H., IX, p. 154) [2].

10

Colette a pris soin d'indiquer — ce qu'elle fait rarement — la source de la citation suivante, extraite de *Splendeurs et misères* [*des courtisanes*] :

« Les sens ont leur beau idéal. » (T. XV, p. 347.)

Et cet aphorisme se trouve, en effet, littéralement, dans la première partie du roman fameux (H., XI, p. 417).

11

Encore une citation déformée : Lucien de Rubempré

« est plus beau que les plus parfaites créations de la statuaire grecque [3] ». (T. XV, p. 347.)

Je n'ai pas trouvé chez Balzac cette phrase guillemetée par Colette. Mais je relève, dans *Les deux poètes*, des allusions de ce genre, s'agissant de Lucien : « Son visage avait la distinction des lignes de la beauté antique : c'était un front et un nez grecs,... » (H., VIII, p. 21) ; dans *Un grand homme de province à Paris :* « Habillez l'Apollon du Belvéder [*sic*] ou l'Antinoüs en porteur d'eau, reconnaîtrez-vous alors la divine création du ciseau grec ou romain ? » (H., VIII, p. 123) ; et encore : « Lucien était beau comme un dieu grec » (*ibid.*, p. 205).

12

Dernière citation de Balzac par Colette :

« *Le désert*, c'est Dieu sans les hommes. » (T. XV, p. 347.)

1. Voir *supra*, p. 34.
2. Voir *supra*, p. 29, n. 1. Comme le fait remarquer le Dr Lotte, jamais Balzac n'a utilisé l'adjectif *affolant* pour désigner un détail de toilette.
3. Voir *supra*, p. 24.

Ici est à peine altérée la lettre des derniers mots du court récit, *Une passion dans le désert*. Je reproduis ce bout de dialogue de *La Comédie Humaine :*

« — ... Dans le désert, voyez-vous, il y a tout, et il n'y a rien... — Mais encore expliquez-moi ? — Eh ! bien, reprit-il en laissant échapper un geste d'impatience, c'est Dieu sans les hommes. » (H., XIII, p. 303.)

Douze citations [1], dont une seule (le portrait de Flore Brazier) a quelque longueur. Sur ces douze citations, la plupart sont altérées, parfois déformées. Il paraît évident que Colette cite de mémoire.

On pourrait revenir un instant sur le passage, déjà allégué [2], qui montre Colette en arrêt devant un savoureux archaïsme du Balzac des *Contes drolatiques :*

... le redressement de l'amour-propre auquel succède ce que Balzac, dans un *Conte drolatique*, nomme en vieux français le « déflocquement », le phénomène affreux qui semble fondre les os, dénouer tous les ressorts de la volonté. (T. XI, p. 75.)

Sauf erreur de ma part, le mot « déflocquement » ne se trouve pas dans les *Contes drolatiques ;* mais j'ai relevé le verbe « déflocquer », vers le milieu du troisième conte du dernier dixain : *Sur le moyne Armador ;* voici la phrase : « En ce disant, le bon moyne *deflocqua* legierement sa ceincture, en laquelle il estoyt gehenné,... » (H., XX, p. 344), contexte qui indique que le sens pourrait bien être : dénoua [3].

Quoi qu'il en soit de l'exactitude du rappel, j'attache beaucoup d'importance à cette manifestation entre tant d'autres de l'amour, chez Colette, du mot pour le mot, de cette sorte d'instinct qui la pousse vers ce qui, dans la musique d'un mot et dans le dessin graphique de ce mot, accroche ses sens. Que Colette ait pris plaisir à lire et relire les *Contes drolatiques*, cette prouesse verbale, cela confirme bien des observations que m'a suggérées mon étude sur le souci de l'expression chez une styliste surtout sensible au rythme, fidèle à la vérité de la sensation, attentive au dessin et aux sonorités du mot [4].

A titre subsidiaire, je signalerai enfin cette suggestive confidence

1. Nicole Houssa avait continué de scruter les inédits récemment publiés de Colette pour y découvrir les traces de la passion balzacienne. Je trouve dans ses notes ceci :

« A la page 95 de *Paysages et portraits* (Paris, Flammarion 1958), on lit :

Je me garde de parler légèrement de ces regains, ces triomphes crépusculaires que Balzac niait. « Bien qu'elle eût déjà trente-deux ans, écrit-il, elle pouvait donner l'illusion de la jeunesse. »

Treizième citation. » [F. D.].

2. Voir *supra*, p. 36.

3. A noter que le *Dictionnaire de la langue française du XVI^e siècle* de Huguet ne connaît ni *déflocquer* ni *déflocquement*.

4. Je me permets de renvoyer ici à mon essai, *Le souci de l'expression chez Colette*, Bruxelles, Palais des Académies, 1958 (Mémoires de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique).

d'une Colette qu'intéresse passionnément le dessin typographique du grimoire bien connu qui figure au chapitre XXV de *Physiologie du mariage :*

... l'important « mastic » qui dans la *Physiologie du mariage* tient secrètes soixante lignes environ, je le déchiffrais « aennersus ffinFidge, ptqvgstffo... » comme si ma patience dût à la fin donner un sens de grimoire à ses signes mêlés. (T. XV, p. 344.)

Relevons, tout d'abord, qu'il s'agit d'un grimoire, et non d'un « mastic », puisque, de toute évidence, nous ne sommes pas en présence d'une erreur involontaire commise par un typographe, mais bien d'une intention de Balzac en personne (cf. H., XVI, p. 563-564).

Marcel Bouteron fait remarquer — c'est le bon sens même — qu'il ne faut chercher aucune signification à ce texte intentionnellement indéchiffrable. « Balzac », écrit-il, « a voulu nous cacher son opinion sur les religions et la confession ; il s'en est tiré par une plaisanterie typographique, à la manière de son auteur favori, l'humoriste anglais Sterne, en faisant imprimer des lettres assemblées au hasard » [1].

Ce qu'il me plairait de faire ressortir, c'est que Colette, beaucoup plus attentive au dessin du grimoire que les autres lecteurs ou éditeurs de Balzac, a soin de rétablir, dans le passage cité de l'article « Lectures », l'image graphique presque fidèle que lui proposait son Houssiaux, quitte à ne pas infliger au typographe la corvée de composer des lettres tête-bêche [2]. J'en tirerais volontiers la conclusion que Colette se passionne pour tout ce qui a trait au graphisme, que la frappe, dans son Balzac de chevet comme dans les lettres de ses correspondants, le dessin de l'écriture imprimée ou manuscrite [3].

On pourrait dire encore bien des choses touchant la connaissance que Colette se flatte et se réjouit d'avoir de ce Balzac qui, proclame-t-elle,

a tout inventé,... (t. XIII, p. 216.)

Sans insister indiscrètement sur l'intelligence parfaite que Colette a eue des intrigues dans le roman de Balzac, et surtout des intrigues amoureuses [4], je voudrais m'attarder un instant autour de cet autre

1. Note de la page 895 du t. X de l'édition de *La Comédie Humaine* dans la « Bibliothèque de la Pléiade ».

2. Il suffit, pour s'en rendre compte, de comparer attentivement la typographie du grimoire dans l'édition Houssiaux et ce début du passage en question que cite de mémoire visuelle, pourrait-on dire, Colette.

3. Elle est de Colette, cette formule éclairante : « L'écriture est un dessin, souvent un portrait, presque toujours une révélation » (t. XIII, p. 304). Sur ce sujet, se reporter à mon essai, *Le souci de l'expression chez Colette, op. cit.*, p. 126-134.

4. « Moi aussi, j'ai erré, trop jeune, et interrogé en vain Balzac qui si gravement parle de l'amour, des amours », confesse, à son tour, Colette sur un ton de gravité, à la fin de l'article « Lectures » (t. XV, p. 347). Un peu plus haut, elle venait d'évoquer quelques-unes des plus sensuelles intrigues de *La Comédie Humaine.*

élément balzacien qu'est le cadre, singulièrement le mobilier, les détails de toilette, les parfums auxquels se complaît la femme.

Il est piquant de constater qu'une des héroïnes de Colette, Julie de Carneilhan, a

composé un ameublement un peu à la Balzac,... (t. XI, p. 485.)

Mais nous saurons, d'autre part, de Balzac, que

son luxe personnel fut la plupart du temps imaginaire [1],

tandis que, l'imagination aidant,

son rêve atteint parfois la magnificence. (T. XIV, p. 239.)

Colette se fait lyrique pour célébrer, dans le souvenir de Balzac, des héroïnes de Balzac, l'époque dix-huit cent quarante-sept :

... et certes l'amour que je porte à l'époque dix-huit cent quarante-sept n'est pas aveugle. Mais je reconnais qu'il est rempli de complaisance et de plaisir. O détails, ingénieux autant que puérils, on ne me fera point rougir de vous, accommodements, féminins à l'extrême, et vous, pendules et vases ! Joyau infléchi selon la courbe de l'épaule, monogramme étincelant caché dans la cocarde d'une jarretière, camélia épinglé au col, répété à la ceinture, puis à mi-jupe, puis sur l'ourlet, camélia sans qui la robe n'aurait point de sens... « Allons, bon ! s'écrie Balzac, voilà les trois cents chèvres de Sancho ! » Il se moque, mais se garde de supprimer la fleur. Il compte, sur la chair ambrée de Josépha Mirah, douze bracelets de perles à chaque bras. Je les compte avec lui, et j'y goûte la sérénité, la lucidité transmises par un écrivain qui ne craignit jamais, à décrire le fin et même le menu, de se rapetisser.

... Quand il nous introduit dans la chambre où mourra, coupable d'y avoir aimé, la Fille aux yeux d'or, nous ne pouvons pas ne pas nous écrier : « Le beau gîte pour y enfermer deux amants et un crime ! » Cramoisi, blanc, ponceau à bouffettes noires, çà et là de l'or, la flamme des cires, aux murs une mousseline des Indes qui se fait rose en glissant sur une tenture rouge,... (t. XIV, p. 238-239.)

Et Colette de poursuivre sur le même ton, après qu'elle a évoqué les ameublements de Grindot, l'architecte-décorateur qui la conseille encore aux pages du Houssiaux :

Mais il vaut bien quelque gratitude, lui aussi, le passé qui m'a légué des livres tout bourdonnants du savoir d'autrui, un profond fauteuil, des fruits peints et des fleurs, et singulièrement une boule de verre, petit jardin figé qui tient, centenaire frais, à proclamer la date de sa floraison : dix-huit cent quarante-sept. (*Ibid.*, p. 241.)

C'est au début du même article consacré au centenaire des héros de *La cousine Bette*, et surtout de Madame Marneffe, que Colette avait célébré

1. Et c'est pourquoi Julie de Carneilhan peut parler d'un « mobilier immatériel écrit sur les murs » (t. XI, p. 485).

les parures délicates d'une époque qui aima le fini, le compliqué, le joyau allusif, le symbole en colliers, le rébus en diadèmes, quelque fatal anneau enlacé d'initiales, peut-être ces bracelets en cheveux, ces chaînes de montre, minutieusement tressées de cheveux blonds ternis par la mort, ou noirs, bleuis d'un reflet de couleuvre... (*Ibid.*, p. 237.)

Tant il est vrai que Colette, penchée sur les affûtiaux de 1847,

au nom du sentiment, au nom du triomphant détail,

confesse avoir

voué une foi dévote aux recherches d'une mode qui donna, comme toutes les modes, à sourire. (*Ibid.*, p. 238.)

Mais c'est peut-être dans le domaine des parfums que s'établit le plus sûrement la connivence entre celle qui a dit que, dès l'enfance, le « plus averti de ses sens » était l'odorat (t. XII, p. 88), celle qui a si bien parlé de son « olfactif indépendant et capricieux » (t. XIV, p. 158), celle qui célèbre le sens des odeurs comme le « plus noble de nos sens » (t. XV, p. 363) [1], et Balzac, lequel, à la fin d'un chapitre intitulé « Fragrance », va lui apparaître comme un homme de sa race dans le petit cercle fermé des vrais amateurs de parfums.

Balzac « s'est mêlé de tout », admire Colette,

et jusqu'à parler des parfums. Sa narine évasée les buvait. Il a parlé de la flouve, ce brin d'herbe qui est l'âme du « foin coupé ». Il a célébré la fumeterre noire et rose, qui sent un peu la suie si vous l'écrasez, le grand pavot écarlate et son pleur d'opium, l'agressive bugrane qui fleure la blonde en moiteur... Mais s'il n'avait chanté que la rose et le muguet, je ne l'aurais pas suivi si fidèlement. [...]. Ce petit homme impétueux avait un odorat de fauve. Quand il flaire, je n'ose plus mettre en doute l'on-dit qui attribue au mâle une narine plus experte que la nôtre, encore que la mienne ne craigne pas beaucoup de rivales [2]. (T. XV, p. 364-365.)

Colette se sera passionnée pour tout Balzac, jusqu'à vouloir placer son mot dans la querelle toujours ouverte du style de *La Comédie Humaine*, de la langue qu'écrit le torrentueux romancier.

Ici encore une fois, elle tient à protester de sa qualité de fine connaisseuse, de liseuse impénitente, de reliseuse :

... j'ai tout bu, tout mangé, tout su... Et je recommence. (T. XV, p. 346.)

Certes, on l'a vu, il est arrivé à Colette jeune — elle s'en confesse — de faire chorus avec

ces inconsidérés qui jugeaient que Balzac écrit « mal »... (t. XV, p. 345.)

1. Dans une lettre adressée à Lucie Delarue-Mardrus, Colette s'exprime ainsi : « Et pour l'odorat... le mien est si impérieux qu'il prime tous les autres sens ». (Cité par Maurice Goudeket, *Près de Colette*, *op. cit.*, p. 106.)

2. Comme Colette nous le révèle elle-même, elle a écrit cette page en se souvenant du *Lys dans la vallée*. On retrouve, en effet, sous la plume de Balzac, « une petite herbe, la flouve odorante », qui serait « un des plus puissants principes de cette harmonie voilée » du parfum de mai ; on retrouve « la fumeterre aux fleurs roses et noires, le « magnifique double pavot », « les brindilles de la bugrane rose » (H., VII, p. 326-327).

Mais, après qu'elle a cité deux bouts de phrase incriminés par les puristes [1], elle ajoute :

Il y a bien longtemps que de tels détails ne m'égaient plus. Ils ont fondu au feu de ma ferveur. (*Ibid.*, p. 346.)

Il serait peut-être intéressant d'examiner, à la lumière de ma modeste enquête sur le souci de l'expression chez Colette, sur l'utilisation de certains procédés de style par Colette, ce qui a pu, dans la diversité des styles de Balzac [2], accrocher, retenir, séduire, l'expérience de l'écritoire venant, cette probe et magnifique « artisane ».

Mais cette familiarité de plus en plus intime avec le roman, les personnages, le décor, le style balzaciens devaient acheminer Colette jusqu'à l'intimité familière avec l'homme Balzac.

Déjà, de-ci, de-là, certains traits échappés dirait-on à la plume sont pleins de sens :

Il faut trop de temps pour écrire ! Et puis, je ne suis pas Balzac, moi... (T. IV, p. 18-19),

lâche celle qui voudrait se raconter dans *La Vagabonde.*

Dans le même récit, qui déguise à peine la confidence autobiographique, Renée-Colette parle, à propos d'un homme insaisissable, de

ce balzacien génie du mensonge. (*Ibid.*, p. 30.)

J'ai relevé, dans une chronique de *La Jumelle noire*, ceci qui me paraît autre chose qu'une simple réflexion de critique dramatique :

Accoudé près de sa tasse de café, Balzac, aventurier immobile [3], dut, par inclination et similitude, rêver de Beaumarchais gonflé de projets, voyageur, fondateur de maisons de commerce, mobile comme un feu de plein air... « Mes apprêts furent bientôt faits », disent ses *Mémoires.* « Une affaire aussi douloureuse que pressée exige ma présence à Madrid... Sans délai, je reviens à Versailles... Je partis pour Aranjuez... » Mais Balzac découvrit plus de royaumes que n'en visita Beaumarchais... (T. X, p. 457.)

C'est sur le tard, toutefois, dans l'article « Lectures » de 1944, que Colette se sera le mieux expliquée touchant le sens et la portée de cette courbe qui, après l'avoir orientée vers l'œuvre, la rend désormais attentive à l'homme. La page est inoubliable :

1. J'ai rappelé ces deux bouts de phrase : le premier à propos de Camille Maupin, le second à propos de la duchesse de Langeais (voir *supra*, p. 40).
2. C'est Alain qui parle de « tous les styles » de Balzac (cf. *En lisant Balzac*, Paris, éditions des Laboratoires Martinet, 1935, p. 173).
3. L'épithète *(immobile)* a de quoi déconcerter : il y a du Beaumarchais moins sensé chez Balzac. Sans doute Colette, qui est surtout sensible à ce destin de romancier forçat, rivé comme par une chaîne à l'écritoire, a-t-elle voulu opposer à Beaumarchais toujours en mouvement par goût de l'embrouille le Balzac sédentaire par nécessité. [J. P.].

La douloureuse fécondité d'un écrivain traqué, ses déboires de financier, d'imprimeur et de planteur d'ananas, je les ai ignorés tant qu'a duré ma gloutonnerie de lecteur. Les dettes, les amours, la dame slave, la princesse italienne, l'espoir que nourrit un grand homme besogneux d'échapper à son métier par un autre métier, je n'en voulus d'abord rien savoir. Pour moi, — comme pour Balzac lui-même — la réalité balzacienne c'était Savaron de Savarus, Paquita Valdès, Félix de Vandenesse, et non pas la tâche forcenée, l'aube qui salit les vitres, la robe de moine tachée d'encre et de café, les tranchées d'intoxication qui labourent le corps d'un homme assis, trop longtemps assis, toujours assis, et cloîtré... A présent, c'est cet homme-là que je cherche, l'éclat de son rire, sa lèvre rebordée, le reflet de la fenêtre, quand le jour se levait, sur ses cheveux lustrés. Dites-moi les dernières heures de sa vie, qu'elles soient contées par Mirbeau d'après Gigoux, ou que le récit de Mirbeau soit démenti par un autre. Une, deux agonies ne sont pas de trop pour un homme qui vécut tant de vies. Dites-moi son bel œil doré, son courage solitaire qui tantôt faisait le compte des pages à couvrir, tantôt supputait un total hypothétique de droits d'auteur, — dites-moi combien Balzac fut poursuivi, trahi, mal aimé. (T. XV, p. 346.)

Du moins Colette, qui l'aura, de son jardin de Puisaye à l'entresol du Palais-Royal, constamment poursuivi, n'a point trahi, n'a jamais mal aimé Balzac. Elle a même trouvé, dans sa ferveur lucide de balzacienne passionnée, le secret de ces deux jugements définitifs, l'un sur les personnages balzaciens qu'elle connaissait si bien, l'autre sur l'œuvre qu'elle avait lue et relue au point de la savoir par cœur :

les dimensions illimitées que leur [aux personnages] a conférées l'imagination sans rivale de l'auteur, son style feu et scories, sa juste vue de travailleur puissant et résigné. (T. X, p. 361) ;

et ceci, par quoi il me plaît de terminer :

Aucune œuvre romanesque ne se compare à celle de Balzac. (T. XV, p. 344.)

NICOLE HOUSSA.

P. S. — Une conversation avec le très aimable Dr Fernand Lotte, providence des balzaciens et qui publie, en annexe à l'édition de la Pléiade, deux répertoires (personnages fictifs et personnes réelles) constituant l'analyse de son *Dictionnaire biographique*... synthétique, m'a révélé que Colette a en outre rédigé, pour le centenaire de la mort, un court hommage lu à la Sorbonne par Pierre Fresnay. On en trouvera le texte, sous le titre : « Souvenirs balzaciens », dans *Le Livre du Centenaire*, Paris, Flammarion, 1953, p. 16-18. Colette y reparle de l'épingle de cravate, venue aux mains de sa mère par la générale Desaudré. Elle mentionne son troisième Houssiaux, « avec ses affreux Bertall » (6e citation) « et ses Henri Monnier charbonneux » (2e citation). Elle revient encore sur « la beauté physique de Lucien de Rubempré » (5e citation), qui « suffit à envoûter Vautrin » (4e citation). Elle évoque le portrait d'Armand de Montriveau (56e personnage allégué), d'après *La duchesse de Langeais* (H., IX, p. 144-154). Enfin, après s'être curieusement nommée « le *pelotari* de Balzac », pour son élastique facilité à le relire, elle avoue n'avoir aucun goût pour la dame slave... — Le Dr Lotte a lu avec bienveillance le manuscrit de Nicole Houssa et suggéré d'heureuses remarques, signalées par une référence entre crochets. Une précieuse observation, indiquée de la même manière, est de M. Jean Pommier, que je remercie avec émotion, ainsi que le fort obligeant Claude Pichois. [F. D.].

NOTES ET DOCUMENTS

QUELQUES VUES SUR DESPORTES

L'œuvre de Desportes se divise en livres d'Amours et comporte de plus des *Élégies*, *Épitaphes*, *Cartels et Mascarades*, etc. Les livres d'Amours s'intitulent *Amours de Diane*, *Amours d'Hippolyte*, *Amours de Cléonice* et *Diverses Amours*.

On a déjà beaucoup parlé de l'identité des dames visées dans les différents livres d'Amours de Desportes sans arriver à des conclusions bien définitives. M. Jacques Lavaud a résumé les théories avancées jusqu'ici [1].

Le personnage de Diane est tout à fait incertain. Elle n'a pas de caractère individuel, et même ses traits physiques sont si généralisés qu'elle paraît plutôt un idéal ou une abstraction. Aussi Desportes a-t-il pu transporter ses sonnets d'un livre d'Amours dans un autre sans rien déranger. Diane n'existe pas, ou, si elle existe, elle est la beauté rêvée ou la belle dame qui acceptera comme adressée à elle n'importe quelle offrande d'une certaine tournure gracieuse et d'un esprit flatteur.

Hippolyte seule possède de l'unité. Il est fort probable que la collection à elle adressée a été composée par Desportes pour Louis de Clermont (Bussy d'Amboise) qui l'a présentée à Marguerite de Valois [2]. De même peut-on conclure que Cléonice est Héliette de Vivonne [3]. La métaphore (Héliette — soleil, brûler, flamme, feu) semble renforcer cette conviction.

Mais à quelle fin ? Les poésies de Desportes restent conventionnelles. Elles peuvent être adressées à n'importe quelle jolie dame par n'importe quel jeune amant. C'est peut-être là l'une des raisons du remarquable succès de librairie qu'a remporté Desportes. Au cours de sa vie, il a fait publier plus de trente éditions de son œuvre profane.

Aucun poète ne s'est donné plus de peine pour remanier ses poèmes. A partir du premier manuscrit jusqu'à la dernière édition de ses œuvres *reveüe et augmentée par l'auteur*, Desportes n'a cessé de corriger, d'amé-

1. J. Lavaud, *Un poète de cour au temps des derniers Valois, Philippe Desportes (1546-1606)*. Paris, Droz, 1936, p. 132-174 ; 270-274. — M. Lavaud, à qui je tiens à exprimer toute ma reconnaissance, car il m'a cédé le privilège de faire l'édition critique des œuvres complètes de Desportes, avait déjà donné celle des *Imitations de l'Arioste* (Droz, 1936).

2. Lavaud, *Un poète de cour..., op. cit.*, p. 156-157.

3. *Ibid.*, p. 264-270. Cf. aussi le sonnet liminaire de Ronsard, *En faveur de Cléonice* où il mentionne le nom Héliette (*Œuvres de Philippe Desportes...*, par Alfred Michiels, Paris, Adolphe Delahays, 1858, p. 231).

liorer ou même, parfois, d'affaiblir son texte [1]. Notre poète semble revenir presque toujours aux mêmes endroits qui jamais ne le satisfont. Il expérimente en retranchant, en amendant, quelquefois un mot ou un vers, mais quelquefois aussi jusqu'à plus de soixante vers consécutifs.

Pour la plupart des modifications qu'introduit Desportes, c'est une simple question de style. Nul poète du XVI^e^ siècle n'est plus pudique que lui et il ne se corrige jamais à cause de ses indiscrétions ; les quelques poèmes grivois qu'il a composés, il les laisse tels quels [2].

Il n'en va pas tout à fait de même pour les références aux guerres civiles. Au fond, Desportes en parle très peu, mais il semble regretter tout de suite ce qu'il en dit. Sa tendance est de supprimer ces passages s'ils paraissent contenir des références offensantes [3].

Desportes n'avait pas de doctrine. A un moment donné, il voulait que Vauquelin de la Fresnaye composât la théorie pour son groupe, mais ce dernier ne l'a pas écrite. Desportes alors ne faisait pas école. C'était le poète de tout le monde. Il avait ses imitateurs et son influence se répandait en Italie et en Angleterre ainsi qu'en France. Les Élisabéthains l'ont beaucoup imité et surtout Lodge [4]. Parmi les Français, on peut citer beaucoup de petits poètes de la fin du XVI^e^ siècle qui ont subi son influence [5] aussi bien que le grand Ronsard qui lui doit peut-être la simplicité de ses *Amours d'Hélène.*

L'érudition de Desportes, pour un poète qui avait la réputation d'être fort instruit, ne se montre guère dans ses poésies profanes. Son vocabulaire n'est pas du tout compliqué et ses références classiques sont des plus élémentaires. Ses odes ne se modèlent ni sur Pindare ni sur Horace, et sa *Bergerie* n'a qu'une unité factice. M^me^ Hulubei nous montre qu'il n'y a pas de véritable églogue chez Desportes [6].

Desportes ne s'intéresse point à la nature. Les quelques descriptions réalistes qu'il en donne, il les puise chez autrui [7]. Il n'a point l'esprit comique.

Ses poèmes ne sont pas personnels. Une seule fois dans sa poésie Desportes se nomme [8]. Parfois il adresse un sonnet à un ami [9], mais il ne parle jamais de ses familiers. Il ne compose des épitaphes que parce qu'il le faut, soit pour satisfaire ses supérieurs ou bien pour flatter des puissants. Seulement à la mort de son ami Claude de Lau-

1. A voir Lavaud, *op. cit.*, p. 297-300 ; Vaganay, « Du Nouveau sur Desportes », *Bulletin du Bibliophile*, 1928, p. 502-506.

2. Voir *Les Amours de Diane*, II, XXVI, XXVIII ; *Stanses de la Chasse* (Graham, *Cartels et Masquarades*, *TLF*, N° 78, Droz, 1958 p. 48) ; Épigramme, *Blanche aux yeux verds* (Michiels, p. 443).Cf. aussi Lavaud, *Les Imitations* (Poésies inédites, XVIII, XXIII, XXXIII).

3. A voir Graham, *Les Amours de Diane*, I, *TLF*, N° 85, Droz, 1949, *Chanson*, p. 168 (l. 22-36 de la variante) ; *Les Amours de Diane*, II, *TLF*, N° 86, Droz, 1959, *Complainte*, p. 244 (l. 73-78) ; *Elégies*, I, I (l. 68-75 de la variante). Mais cf. aussi *Elégies*, I, XI (l. 17-34) ; *Chanson*, *TLF*, N° 86, p. 272 (l. 7-24) ; *Diverses Amours*, XII (Michiels p. 377) ; *A Mademoiselle de Surgères* (M. p. 429) ; *A la France*, *TLF*, N° 78, p. 62.

4. Voir N. Burton Paradise, *Thomas Lodge, the history of an Elizabethan*, New Haven, Yale University Press, 1931. Appendix B, p. 215-219, 227 ; Janet G. Scott, *Les Sonnets élisabethains, les sources et l'apport personnel*, « Bibl. de la *Revue de Littérature comparée* », N° 60, Paris, Champion, 1929.

5. Voir Lavaud, *op. cit.*, Appendice III, p. 521 ; Vaganay, *Les Amours de Diane* (texte de 1587), p. LIII-LV.

6. Alice Hulubei, *L'Églogue en France au XVI^e^ siècle, Époque des Valois (1515-1589)*. Paris, Droz, 1938, p. 642.

7. Cf. *Les Amours de Diane*, I, V, par exemple.

8. *Stanses* (Michiels, p. 373), l. 56.

9. *Les Amours de Diane*, I, XII (Vallon), XX (Belleau), XXVI (Maisonfleur et puis Baïf), XXXVIII (Maisonfleur et puis Desjardins) ; *Les Amours d'Hippolyte* (La Fallaize).

bespine, il révèle la profondeur d'un véritable chagrin [1]. Il a peut-être éprouvé une déception lors de sa rupture avec Madeleine de Laubespine ; mais elle ne transparaît pas en toute évidence.

En effet, Desportes se borne à la poésie amoureuse. Il est le Musset du XVI[e] siècle sans avoir l'individualisme du « poète de la jeunesse ». C'est pourquoi ses poèmes un peu longs, ses *Élégies*, *Chansons*, *Stanses* et *Odes* ne nous intéressent plus.

Cependant, Desportes est surtout le poète des jeunes et des amoureux. En évitant le trait particulier, ce qui permet à n'importe quel lecteur de se substituer au poète, et en exprimant avec beaucoup de verve et de délicatesse des pensées communes à tous les amants, il s'est fait le porte-parole de chacun d'eux.

Après tout, le lecteur ordinaire ne connaît que très peu de références classiques et, comme Monsieur Jourdain, voudrait dire simplement : « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour », mais « d'une manière galante ». C'est ce que fait Desportes. Et il l'a fait si bien que, même aujourd'hui, dans une enquête destinée à révéler les poètes favoris des auditeurs de la Radiodiffusion française, Desportes s'est placé vingt-septième, juste après Corneille et bien avant Laforgue, Nerval et Gautier.

On apprend par cœur très facilement les poèmes de Desportes. C'est pour cette raison, sans doute, qu'on les a utilisés dans des chansons [2]. Dans ses vers, on trouve souvent des proverbes, ou des dictons qui passent presque pour des proverbes. De même, on comprend immédiatement le sens des mots quand on entend réciter à haute voix un poème de Desportes. Le manque de complication, la facilité et le rythme doux-coulant lui ouvrent l'accès de la mémoire.

La poésie de Desportes n'est jamais lourde. Elle est gracieuse, délicate, mais bien scandée. Les refrains et les débuts contribuent à l'impression de souplesse et de charme qu'on en reçoit.

Dans un court paragraphe, Brunot résume les qualités qu'il faut apprécier chez Desportes, sans cacher ses défauts : « Les mérites de Desportes... sont dans cette grâce légère, dans cette sensibilité trop souvent affectée, mais quelquefois sincère et émue, nouvelle en tout cas dans la littérature d'alors qui le fait si souvent ressembler à nos modernes et qui en eût fait peut-être un poète vraiment grand si, vivant de nos jours et débarrassé de l'obsession de ses maîtres, il eût exprimé plus simplement cet amour qui était « sa nature et sa propre substance », ou, comme nous dirions aujourd'hui, sa raison d'être [3]. »

Les Sources de Desportes.

Du vivant de Desportes même, Henri Estienne et Estienne Pasquier avaient signalé parmi ses poèmes quelques emprunts aux Italiens [4]. Le célèbre *Rencontre des Muses de France et d'Italie*, qui parut à Lyon en 1604, en révéla d'autres. Dès lors on s'est plu à rapprocher de leurs modèles les poésies de Desportes sans prendre, parfois, les précautions nécessaires dans un passe-temps si traître. Des ressemblances superficielles ne constituent pas une preuve irrécusable de

1. Voir Graham, *Cartels et Masquarades, Épitaphes*, p. 84-88, 95.
2. Nicolas de La Grotte avait utilisé dès 1570 les poèmes qui se trouvent aux pages 84, 380, 416 de l'édition de Michiels.
Voir André Verchaly, « Desportes et la musique », *Annales musicologiques*, t. II, 1954, p. 271-345.
3. Brunot, *La Doctrine de Malherbe d'après son commentaire sur Desportes*, Paris, G. Masson, 1891, p. 133. La citation est de D II, LXIII.
4. Dans la *Précellence du langage françoys* (1579) et les *Recherches de la France*.

plagiat. Souvent, aussi, des emprunts évidents, trop hâtivement considérés, n'indiquent pas l'emploi d'une source primitive, mais le mutuel emploi d'une autre source commune.

Dans la biographie de Desportes, Lavaud donne une liste des articles et des livres qui traitent des sources de Desportes [1]. Parmi ces ouvrages, les plus significatifs sont Vianey, *Le Pétrarquisme en France au XVI^e siècle*, et Raymond, *L'Influence de Ronsard*. Depuis 1936, la liste s'est élargie quelque peu. Nous croyons bon d'intercaler ici des *addenda* à cette liste :

C. B. Beall, « Un Écho de Guinicelli dans Philippe Desportes », *Modern Languages Notes*, LXII (1942), p. 429-431.
Al. Cioranescu, *Les Imitations de l'Arioste de Philippe Desportes* (Extrait des Mélanges de l'École Roumaine en France, XII), Paris, 1934.
R. J. Clements, « Desportes and Petrarch », *Romanic Review*, XXXVI (1945), p. 103-112.
A. Hulubei, « Sur l'Hydromance ou Pyromance, poème d'incantation de Philippe Desportes », in *Mélanges offerts à M. Abel Lefranc*, Paris, Droz, 1936, p. 425-435.
J. Hutton, « Three Notes on French Authors : Desportes, Guéroul, Ronsard », *MLN*, LV (1940), p. 579-581.
E. G. Matthews, « Gil Polo, Desportes and Lyly's *Cupid and my Campaspe* », *MLN*, LVI (1941), p. 606-607.
V. E. Graham, « Some Undiscovered Sources of Desportes », *French Studies*, X (1956), p. 123-131.
Arnaldo Pizzorusso, « Il Petrarchismo di Desportes », *Studi Petrarscheschi*, V (1952), p. 237-297.
Mary Morrison, « Three Versions of an Elegy of Catullus : An Undetected Source of Desportes », *French Studies*, XIII (1959), p. 1-10.

Lavaud a soigneusement considéré cette question de sources dans sa biographie (p. 175-193). Ici, comme ailleurs, il y a peu à rectifier : quelques emprunts aux prédécesseurs immédiats de Desportes dans la Pléiade, plusieurs poèmes grecs et latins qu'il a connus à travers des traductions.

Versification.

On a déjà beaucoup parlé de la technique de Desportes. Oscar Mucha dans une thèse de 1895, *Ueber Stil und Sprache von Philippe Desportes* [2], analyse sommairement la syntaxe et la métaphore des œuvres profanes. Martinon, dans son œuvre magistrale sur *Les Strophes* [3], montre la variété et la versatilité du poète. Enfin, Brunot, dans son étude sur *La Doctrine de Malherbe* [4] et René Fromilhague dans son livre sur Malherbe [5] ripostent aux grands assauts du vieux grammairien.

Comme de juste, Lavaud ne s'attarde pas sur la métrique de Desportes dans sa biographie [6]. Là-dessus, il reste à écrire maintenant

1. Lavaud, *op. cit.*, p. 177, n. 6.
2. Oscar Mucha, *Ueber Stil und Sprache von Philippe Desportes*, Hamburg, Gebrüder Gimmerthals, 1895.
3. Philippe Martinon, *Les Strophes, Étude historique....* Paris, H. Champion, 1912.
4. Brunot, *op. cit.*, p. 121-133.
5. René Fromilhague, *Malherbe, Technique et création poétique*, Paris, Colin, 1954.
6. Pour d'autres études, à comparer Vianey, *Le Pétrarquisme en France*, p. 244-256 ; E. W. Olmsted, *The Sonnet in French Literature and the Development of the French Sonnet Form*, Ithaca, Cornell University Press, 1897, p. 117-121 ; Max Jasinski, *L'Histoire du Sonnet en France*, Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris, 1903, p. 105-109.

un livre qui traite des variantes et des procédés de composition du poète chartrain. Toutefois, il ne serait peut-être pas mal à propos d'esquisser ici une analyse générale et quelques observations concernant la technique de Desportes.

La forme favorite de notre poète est le sonnet, dont il préfère les types abba abba ccd eed et abba abba ccd ede. Sur 422 exemples, 320 appartiennent à la première sorte (298 en alexandrins, 22 en décasyllabes), tandis que nous ne trouvons que 83 de la deuxième espèce (74 en alexandrins, 9 en décasyllabes). La proportion des sonnets irréguliers est très faible ; voici quelques-uns de leurs schémas [1] :

abab	abab	ccd	eed	DI XXV
abab	abba	ccd	ede	DA XIX, XXVIII ; Cl LXVIII, LV ; H III
abab	baab	ccd	eed	Cl LXX
abab	baab	ccd	ede	DA XXIX
abab	baba	ccd	ede	DII XXX
abba	abab	ccd	ede	DII XXI ; H XXXIX,
abba	abab	ccd	eed	DA XXVI ; DI LXIX ; DII XXXII ; H LXIV, LXVII
abba	abab	cdc	cdc	H LXXXIV
abba	abba	cdc	dcd	DA XXIV
abba	abba	cdc	ddc	DII XXVIII
abba	abba	cdc	ede	DA V
abba	abba	cdc	eed	DI le sonnet intercalé après XXXVIII, XLIX

Desportes manie le sonnet avec beaucoup de facilité. C'est grâce à lui que la forme se fixe définitivement ; après lui, en effet, on ne trouve plus guère que des sonnets réguliers [2].

Dans les autres pièces, Desportes emploie beaucoup les rimes plates terminant des vers de huit, dix, ou, le plus souvent, de douze syllabes. Toutes ses *Élégies*, la plupart des *Discours*, *Plaintes* ou *Chansons* sont composés ainsi. Il s'adonne aussi aux rimes embrassées dans des vers de huit, dix, et douze syllabes.

Les différents titres qu'il donne à ses poèmes un peu longs n'ont aucune signification. *Élégie*, *Plainte*, *Chanson*, *Stanses*, *Discours* et *Ode* s'appliquent indifféremment aux mêmes sortes de compositions. Il n'y a pas de strophe caractéristique réservée à un certain genre, même pas de sujet particulier. Les *Odes* de Desportes ne sont jamais pindariques et ne traitent d'ordinaire que de l'amour comme la plupart de ses autres poésies. Parfois il change les titres et nous trouvons quantité de poèmes désignés dans une édition comme *Plainte* (ou *Complainte*) et dans une autre comme *Chanson* ou *Stanses*.

Après le sonnet, la forme la plus employée par Desportes est celle du sixain. On y trouve quelques exemples des types ababcc et aabcbc, mais la plupart suivent le patron aabccb. Il a composé 24 poèmes de cette sorte.

Desportes semble préférer les strophes ordinaires. Sa muse est souple et gracieuse. Il n'emploie les vers inégaux que très rarement et les exemples de versification compliquée sont aussi peu fréquents. Dans la *Complainte :* « Cherchez, mes tristes yeux, cherchez de tous costez » (Michiels, p. 448), nous trouvons 5 strophes de 16 vers où le patron est aabbccdcd (tous en 12) e (10) e (10) ffe (10) g (12) g (12). C'est la seule strophe exceptionnelle des œuvres profanes. Dans les

1. Nous utilisons comme abréviations DI, DII pour *Les Amours de Diane*, I et II, H *(Les Amours d'Hippolyte)*, Cl *(Les Amours de Cléonice)*, DA *(Diverses Amours)*.

2. Cf. Jasinski, *L'Histoire du Sonnet*, p. 105-106, 109.

Pseaumes, Desportes se montre plus ingénieux, mais non pas ailleurs [1].

Conclusion.

Robert Burgess, dans un petit livre bien intéressant, *Platonism in Desportes* [2], relie notre poète au grand courant qui traverse presque toute la poésie du XVI^e^ siècle. Le Franc, Merrill et Kerr avaient déjà examiné cette tendance dans la première moitié du siècle et Burgess en fait autant pour la seconde.

Il faut mentionner aussi Odette de Mourgues qui a choisi Desportes comme le représentant le plus caractéristique de la préciosité dans son excellente étude sur la poésie du XVI^e^ siècle [3]. Tout en s'efforçant de distinguer les genres que nous trouvons si entremêlés dans cette période confuse où le classicisme se prépare, elle analyse les mérites de Desportes sans le condamner pour ce qu'il n'est pas.

André Gide confie à son *Anthologie de la poésie française* [4] quantité de poèmes de Desportes. Dans son introduction, il affirme que « La gloire de Desportes fut, de son temps, presque égale à celle de Ronsard, mais suivie d'un presque aussi injuste oubli » (p. XXV). Peu de lecteurs seront d'accord, mais il faut avouer que le poète chartrain retrouve quelque prestige.

Autrefois, dans les anthologies de la poésie de la Renaissance, on ne lisait que les noms de la Pléiade avec les Grands Rhétoriqueurs, Marot et quelques prédécesseurs, puis A. d'Aubigné. De nos jours, le dernier quart du XVI^e^ siècle attire l'attention de tout le monde. Jean de Sponde et Jean de La Ceppède, presque inconnus il y a vingt-cinq ans, montrent leur parenté avec A. d'Aubigné, tandis que Desportes s'impose entre la Pléiade et le Classicisme.

Personne ne veut exagérer les mérites de Desportes. Il ne faut point céder au goût de magnifier un écrivain secondaire. Il n'est pas un Ronsard ni même un Du Bellay, mais il est bien poète. L'édition de ses œuvres que nous avons entreprise aura atteint son but si elle contribue seulement à faire apprécier plus justement ses mérites et son rôle dans l'évolution de la poésie française.

VICTOR E. GRAHAM.

UNE LETTRE INÉDITE DE CHATEAUBRIAND

Aux amateurs de Chateaubriand nous sommes heureux de présenter la lettre suivante qui, restée inédite jusqu'ici, se trouve à la Bibliothèque Nationale, Cabinet des Manuscrits, Nouvelles Acquisitions Françaises 24264, Pièce 659. Entièrement de la main maladroite et angulaire de Chateaubriand, elle couvre trois pages de papier à lettres et ne porte pas le nom du destinataire.

Paris, 10 avril 1831

Ah ! Monsieur, comme ils vous ont balafré dans le supplément du *Journal des Débats !* Croyez, je vous prie, que je ne suis pas si vandale dans ma *préface* même. Au surplus ils n'avaient pas besoin de / leurs *errata :* chaque

1. Cf. Martinon, *Les Strophes*, p. 50, 141, 161, 162.
2. Robert Burgess, *Platonism in Desportes*, University of North Carolina Studies in the Romance Languages and Literatures, N° 22, Chapel Hill, North Carolina Press, 1954.
3. Odette de Mourgues, *Metaphysical, Baroque and Précieux Poetry*, Oxford, at the Clarendon Press, 1953.
4. André Gide, *Anthologie de la poésie française*, Paris, Gallimard, 1949.

lecteur qui sait vos vers par cœur l'aurait fait. En dernier résultat Monsieur, j'ai rempli mon but : avant d'aller mourir en terre étrangère, je voulais dire à la France combien je vous admire ; je l'ai dit./

Mille compliments empressés, Monsieur.

CHATEAUBRIAND.

Brièvement, voici les circonstances d'où sortit la lettre.

Le jour même de la missive et dix jours avant la publication des *Études historiques* de Chateaubriand, un supplément spécial du *Journal des Débats* publia la préface qui devait servir de notice liminaire aux *Études*. Dans cette préface, en passant en revue les historiens français du jour, l'auteur alla jusqu'à ranger parmi ceux-ci Pierre-Jean de Béranger, à qui il décerna force palmes et qu'il rapprocha de Tacite. Sans nommer les poèmes, il cita deux strophes de « Mon Ame » et quatre vers du « Dieu des bonnes gens », deux compositions du célèbre chansonnier. Le malheur voulut que dans un vers de « Mon Ame »,

Vous avez vu tomber la gloire
D'un Ilion trop insulté,

on ait introduit des coquilles, si bien que le lecteur du *Journal des Débats* lut comme s'ensuit,

Vous avez vu tomber la gloire
D'un lion trop irrité.

On découvrit l'erreur pendant l'impression, évidemment, car un erratum mis en note à la fin de la préface rétablit la bonne leçon. Chateaubriand, alors au moment de partir pour la Suisse et pour un exil éventuel en Italie qui, nous le savons, ne se réalisa pas, voulut s'excuser auprès de son ami en lui assurant que ce n'était pas lui mais le *Journal* qui avait gâché le vers.

Chose curieuse, le chansonnier, qui aimait vanter l'estime que lui témoignait le grand écrivain, ne dit pas mot dans ses mémoires de cet éloge tout personnel que Chateaubriand lui consacra à la veille de son départ. La lettre de Chateaubriand ne figure pas non plus dans la correspondance imprimée de Béranger, bien que cette correspondance renferme d'autres lettres que lui adressa Chateaubriand au cours de l'année 1831. Heureusement, l'allusion au *Journal des Débats* nous permet d'identifier le correspondant de René [1].

HARRY REDMAN, JR.

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND ET DE SAINTE-BEUVE

Précisions sur les dates de quelques lettres

Trois lettres de la correspondance de George Sand et de Sainte-Beuve nous paraissent mal datées et par suite mal classées [2]. Voici comment nous les avons redatées et les raisons pour lesquelles nous proposons ces dates.

1. LETTRE DE GEORGE SAND A SAINTE-BEUVE (ms. E. 899, fol. 110-111). Cette lettre a été publiée plusieurs fois sous des dates différentes,

1. Nous tenons à exprimer ici notre reconnaissance envers le Research Committee of the University of Alabama et l'American Philosophical Society, dont la bienveillance a rendu possibles nos recherches à la Bibliothèque Nationale.

2. Les autographes de cette correspondance sont conservés à la Bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul, ms. E. 899.

d'abord par la *Revue de Paris*, 1er décembre 1896, p. 560-561, puis dans *Lettres de G. Sand à Alfred de Musset et à Sainte-Beuve*, C.-Lévy, 1897, p. 194-197 ; ces deux publications sous la date de Paris, décembre 1845. Dans la *Correspondance générale de Sainte-Beuve*, publiée par Jean Bonnerot, t. V, 2e partie, p. 526, note 1, un fragment est cité sous la date du 1er avril 1844 ; dans ce même ouvrage, t. VI, p. 259, note 9, elle est indiquée comme faisant suite à la lettre datée 11 octobre 1845 (ms. E. 899, fol. 108-109).

L'autographe est incomplet, le 1er feuillet manque. Aucune date ne se trouve sur les feuillets restants ; à la fin, G. Sand a seulement inscrit son adresse : Pigale *(sic)* 16. Cette adresse a une grande importance car elle permet de fixer avec certitude la période au cours de laquelle cette lettre a pu être écrite ; on sait, en effet, que G. Sand a habité rue Pigalle de la mi-octobre 1839 au 25 octobre 1842. D'autre part, le texte nous fournit une précision supplémentaire : la *Revue indépendante* a déjà paru, donc notre lettre est postérieure au 6 novembre 1841, date de la première livraison.

George Sand fait également allusion à deux articles que nous avons pu retrouver : un article de Pierre Leroux où Sainte-Beuve est nommé (*Revue indépendante*, t. I, nº 1, p. 64-66) et un article de Lerminier qui, sans citer le nom de Sand, la désigne assez clairement (*Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1841). On pourra objecter que l'annotateur des *Lettres de G. Sand à Alfred de Musset et à Sainte-Beuve*, a lui aussi trouvé deux articles pouvant se rapporter à ce même texte, et parus à des dates postérieures à octobre 1842. Aussi notre identification des articles ne nous paraît-elle intéressante que pour prouver que dans le texte rien ne s'oppose à la date de 1842.

Les lignes suivantes nous livrent une nouvelle indication :

> Vous me devez bien un peu de justification, écrit George Sand, pour n'être pas encore venu me voir et pour m'en insinuer d'aussi mauvaises raisons que mon *orage* [...] Que voulez-vous donc dire avec mes orages qui vous éloignent de moi ? [...] Il faut sortir de votre nuée vous-même et convenir que vous ne saviez ce que vous disiez en écrivant à Chopin ...

Dans la *Correspondance générale de Sainte-Beuve*, t. V, 2e partie, p. 426, une lettre de Sainte-Beuve à Chopin semble bien être celle dont il est question dans la citation ci-dessus :

> Je devais vous porter tout cela moi-même ; mais il s'est élevé de votre montagne une espèce d'orage littéraire et plus que littéraire dans lequel j'ai craint de me trouver quelque peu compris ...

Ce texte est daté : ce 13 janvier ; mais puisque, toujours à cause de l'adresse, la lettre de George Sand ne peut être postérieure au 25 octobre 1842, il s'ensuit que la lettre de Sainte-Beuve doit être, elle aussi, de 1842.

Ainsi, on peut conclure que George Sand, faisant allusion à cette lettre de Sainte-Beuve à Chopin, a écrit peu après le 13 janvier. C'est la date que nous proposons dans le *Répertoire* des lettres publiées de George Sand (*RHLF*, octobre-décembre 1959, p. 631, nº 1118).

2. Lettre de Sainte-Beuve a George Sand (ms. E. 899, fol. 256-257). L'autographe porte, au crayon : novembre ou décembre 1845, mais cette suscription n'est pas de l'auteur. Cette lettre a été publiée par M. Jean Bonnerot, dans la *Revue de France* du 1er septembre 1933, p. 54-55, sous la date : décembre 1845 et dans la *Correspondance générale de Sainte-Beuve*, t. V, 2e partie, p. 524-525, sous la date du

2 avril 1844. Sans aucun doute, elle répond à la lettre précédente de George Sand : il y est encore question de l'orage, de la fondation de la *Revue indépendante* et de la visite que Sainte-Beuve n'a pas encore faite à George.

L'orage, en effet, ne pouvait avoir d'autre sens que celui que vous y donnez ; en le disant à M. Chopin [...] Vous revenez en fondant une *Revue* dont le titre seul est au moins une épigramme, et de la part de gens sérieux une espèce d'injure contre ceux qui pactisent avec les Philistins. Fallait-il vous aller voir au début ? [...] J'envoie à Mme Allart à Herblay (malgré les frimas) la première feuille de votre lettre .... [1]

Cette lettre peut donc être datée : 2e quinzaine de janvier 1842.

3. Lettre de George Sand a Sainte-Beuve (ms. E. 899, fol. 113-116). L'autographe porte, au crayon, cette mention qui n'est pas de l'écriture de G. Sand : Nohant, 1845. Cette lettre a été publiée dans la *Revue de Paris*, 1er décembre 1896, p. 561-566, et dans *Lettres de George Sand à Alfred de Musset et à Sainte-Beuve*, p. 197-206, sous la date : décembre 1845. Elle répond manifestement à la lettre précédente ; les termes mêmes de Sainte-Beuve sont repris par Sand :

Mon ami, je vous trouve un peu amer avec moi et fort injuste avec les miens [...] Pourquoi me dites-vous aujourd'hui que je vous accuse indirectement de pactiser avec les Philistins...

Ce qui nous permet de la dater de fin janvier 1842.

Il est probable que les lettres nos 2 et 3 furent écrites peu de jours après la lettre no 1. On remarque dans la correspondance des deux écrivains qu'ils répondaient souvent le jour même à une lettre reçue. Cette petite discussion irritante devait les inciter à se donner la réplique sans plus attendre.

Marie Cordroc'h.

RENAN ET LA POLITIQUE, UNE CANDIDATURE AVORTÉE AU SÉNAT

Si les tendances politiques de Renan sont bien connues, il n'en est pas de même pour ses deux candidatures électorales : celle de 1869, où il fut candidat du tiers parti aux élections législatives en Seine-et-Marne, et celle de 1878, où il fut candidat à l'élection sénatoriale dans les Bouches-du-Rhône. Ceci est d'ailleurs bien compréhensible, surtout dans le second cas ; étant donné, en effet, que son nom fut retiré avant que les électeurs sénatoriaux n'aient à se prononcer sur sa candidature, il n'est même pas certain que l'on puisse dire qu'il se soit effectivement présenté. Néanmoins, l'affaire est loin d'être sans intérêt, grâce à la correspondance qui la résume [2].

Le 20 décembre 1878, un certain D. Rebité de Marseille, « ancien

1. Rappelons que le 1er feuillet de la lettre précédente manque ; ceci nous semble un argument de plus en faveur de notre démonstration.

2. Cette correspondance est conservée au Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale, N. A. F., 11494. Les lettres de Renan ont été publiées dans sa *Correspondance*, t. II, Calmann-Lévy, 1928. Cf. aussi Gaston Strauss, *La Politique de Renan, suivie d'une étude sur les candidatures de 1869 et de 1878, d'après des documents inédits*. Paris et Lagny, 1909, p. 319-324. Malheureusement, Strauss ne pouvait pas, en 1909, consulter les documents qui sont maintenant à notre disposition ; par conséquent, son étude sur la candidature de 1878 est parfois inexacte. Voir en fin de cet article la Note sur Gambetta.

maître de pension, ami de M. Egger » [1], connu de Renan dès 1860 [2], écrivit à ce dernier une lettre pour lui proposer de se présenter à l'élection qui devait avoir lieu dans les Bouches-du-Rhône une quinzaine de jours plus tard [3]. Rebité avait plusieurs raisons pour proposer à Renan d'être candidat, mais deux d'entre elles étaient pour lui d'une importance capitale. Il voulait Renan comme candidat à Marseille, surtout « parce que le cléricalisme est ce que la démocratie passionnée y déteste le plus et ce que les libéraux éclairés soutiennent le moins », et parce que, « étant publiquement maudit par le clergé, votre élection serait un coup de massue charmant asséné très à propos sur la tête des Jésuites » — « ce qui me ferait plaisir », ajouta-t-il plus tard [4].

La réaction de Renan fut favorable. « En ce qui concerne les mandats politiques », répondit-il le 21 décembre, « ma règle a toujours été de ne pas les rechercher et de ne pas les refuser ». Mais les choses avaient bien changé depuis sa candidature de 1869. Il était donc nécessaire que Renan précisât sa nouvelle politique, ce qu'il fit en disant :

> J'ai toujours aimé avant tout trois choses, selon moi inséparables, la France, l'esprit humain, la liberté. Je les ai aimées au point de leur subordonner les questions dynastiques et gouvernementales, en général bien plus rémunératrices pour ceux qui s'y attachent. Comme la monarchie constitutionnelle offre de sérieux avantages pour le développement d'une nation et pour le progrès de l'esprit humain, je m'y étais attaché, malgré bien des répugnances et sans beaucoup d'espoir. La république est venue, sans que j'aie contribué à la fonder. La république est, à l'heure qu'il est, le seul gouvernement possible ; je mettrai à son service la même loyauté que j'aurais mise au service de la monarchie constitutionnelle. Je lui serai probablement plus fidèle que plusieurs de ceux qui prétendent maintenant avec fracas avoir toujours été républicains.

Par conséquent, il préconisait une politique « de modération et de conciliation », politique qui permettrait le développement régulier et paisible des institutions républicaines ; et l'on ne peut douter de la sincérité de ces sentiments, sur lesquels il insistait à plusieurs reprises dans ses différentes lettres.

Renan avait donné à Rebité l'autorisation d'utiliser les idées exprimées dans ces lettres pour soutenir sa candidature : « Je mets tout entre vos mains », écrivit-il le 27 décembre, « tout ce que vous ferez sera bien fait ». Malheureusement, Rebité ne partagea pas son désir de conciliation et de modération et, au lieu de se borner à ce que Renan lui-même avait écrit dans ses lettres, il prit sur lui de fabriquer un article qu'il publia dans le *Petit Marseillais*, numéro des 26-27 décembre. « Vous y reconnaîtrez votre farine, quoique j'aie pris la liberté de pâtisser le gâteau », dit-il dans la lettre qu'il joignit à l'article. « C'est une profanation hardie à l'excès que d'oser changer la plus mince virgule à votre style. Vous excuserez l'audace en faveur de l'intention. » Et, en effet, il s'agissait bien d'audace, car Rebité s'était permis de fausser complètement la pensée de Renan pour le plaisir de provoquer une réaction violente de la part des légitimistes et des cléricaux. L'article consistait essentiellement en une lettre apocryphe où Rebité faisait dire à Renan :

1. D'après la note mise en tête de cette série de lettres par la veuve de Renan.
2. Cf. les *Lettres familières* de Renan, Flammarion, 1947, p. 111, où il est question de « M. Rebitté » *(sic)* dans une lettre de Renan à sa femme.
3. Le scrutin définitif eut lieu à Marseille le 5 janvier 1879.
4. Lettre du dimanche 22 décembre.

En attaquant la superstition, afin d'en dégager la religion, en luttant avec persévérance pour l'affranchissement de l'esprit humain, ma pensée a toujours été que je travaillais, autant que je le pouvais, à l'établissement de la République : aujourd'hui que nous possédons la République, je m'y attache avec toute l'énergie de ma raison. Si donc j'étais appelé à servir dans la vie parlementaire, je m'acquitterais assurément de ce devoir avec autant de fidélité que de désintéressement. Je serais d'ailleurs extrêmement heureux de recevoir mon mandat des habitants de Marseille et du département des Bouches-du-Rhône. J'ai traversé Marseille plus d'une fois dans mes voyages, et cette ville a toujours exercé un charme et un intérêt des plus vifs sur mon cœur et mon esprit, je ne vois jamais, sans me sentir fortement attiré vers elles, ces natures provençales, si vives, si résolues, portées au progrès par des élans si francs et si généreux. Si elles me chargent de les représenter, le soin constant de mériter un tel honneur sera l'ambition et la tâche préférée de toute ma vie. Rien, je l'affirme, ne me serait plus flatteur que d'entrer pour quelque chose dans l'avenir et les magnifiques destinées de la vieille cité phocéenne. Marseille et la Provence, si elles m'appellent, peuvent donc compter, de ma part, sur un dévouement absolu.

Non content de cette maladresse, Rebité alla plus loin encore et suggéra que Renan corrompît des journalistes afin d'être assuré de leur appui pendant la campagne électorale.

Est-il nécessaire de vous dire que la transaction dont je vous parle est chose ancienne dans le journalisme. On ne donne pas de l'argent, vous le devinez bien. Mais on achette [*sic*] une certaine quantité de numéros.

Dans ces conditions, le ton un peu froid de la réponse de Renan ne nous étonne guère. Sa dernière lettre — celle où il lui disait : « tout ce que vous ferez sera bien fait » — avait commencé par les mots « Cher ami ». Cette fois, on lit simplement ceci :

Paris, 28 décembre 1878.

Cher monsieur,

La profession de foi publiée par le *Petit Marseillais* dit en fort bons termes quelques idées que je partage entièrement. Une seule phrase, relative au passé, renferme une nuance inexacte ; c'est celle où vous dites que « ma pensée a toujours été de travailler à l'établissement de la république. » Non ; je suis bien un républicain du lendemain ; ce qui n'empêche pas que je croie être un ami sincère de la république. [...] Je croyais que vous vous borneriez à extraire des passages de mes lettres. Je crains que les adversaires n'aient beau jeu à trouver dans mes livres des passages moins républicains que la phrase que vous me prêtez. Je ne ferai cependant de rectification qu'en cas d'absolue nécessité.

(Et Renan ajouta qu'il refusait catégoriquement la proposition que Rebité lui avait faite touchant les journalistes : « je ne peux commettre des actes que je blâmerais chez d'autres ».)

La situation était assez inquiétante pour Renan [1], mais Rebité, n'y étant pas personnellement engagé, pouvait envisager avec un certain sang-froid les attaques violentes que son intervention si mal venue ne manquerait pas de susciter dans la presse d'opposition. Aussi n'hésita-t-il pas à écrire à Renan (lettre du samedi 28 décembre) :

Puisque la cause du progrès vous a choisi et touché au front du sceau de la renommée, vous lui appartenez, et, puisqu'il en coûte toujours quelque

1. Il aurait pu dire en 1878, comme en 1892 : « Je ne crains vraiment que les textes apocryphes. » (*Préface* des *Feuilles détachées*, *Œuvres complètes*, t. II, p. 94).

chose d'être utile, si vous recevez quelques éclaboussures, quelques bousculades même, il vous y faut résigner.

En ce qui concerne Renan, il est évident que, s'il ne publia pas tout de suite une rectification, c'était dans l'espoir que l'énormité de l'action de Rebité passerait inaperçue.

Mais ses espérances furent vaines. La *Gazette du midi* — « l'organe attitré et soldé du parti légitimiste et accessoirement du parti clérical », selon Rebité [1] — publia dans son numéro du 29 décembre un article signé par Émile Sumien, dans lequel Renan fut traité de « blasphémateur plagiaire », de « sophiste orgueilleux », et de bien d'autres choses encore. Renan, faisant preuve, aux yeux de Rebité, d'une susceptibilité exagérée, adressa le 30 décembre une lettre de rectification à « trois ou quatre journaux de Paris ». Le même soir, ayant appris par un compte rendu télégraphique que son nom n'avait guère été prononcé au cours d'une réunion des délégués sénatoriaux tenue la veille, il envoya un mot à Rebité pour lui dire qu'il considérait l'affaire « comme finie ». Rebité, pour sa part, ne comprit pas du tout l'attitude de Renan, et éprouva même une certaine rancœur, ainsi qu'en témoigne sa lettre du 5 janvier 1879 :

Vous m'aviez dit un jour, dans un des beaux articles que vous avez donné à la *Revue*, un de ces mots, que je n'oublie plus : Les saints, disiez-vous, ne sont pas gens commodes ; quand ils veulent une chose, tous les moyens leur sont bons : eh bien ! je vous avais pris pour un saint ; mais, vous venez de m'en convaincre, votre sainteté est toute en scrupules. [...] Vous avez pris l'orgueil de la conscience pour la rectitude de la conscience.

Malgré cette rancœur, il ne se tint pas pour découragé, car, le lendemain, il adressa à Renan un « Épilogue » où il disait :

J'ai attaché à votre nom le grelot du sénat et j'en suis bien aise. Car je pressens qu'en entretenant l'écho de ce début, vous serez avant un an appelé au sénat par le Sénat lui-même à titre d'inamovible.

Et il ajoutait :

Cela fait, je vous laisse remonter sur les hauteurs, en souhaitant que, s'il vous arrive encore d'en descendre, vous daigniez vous faire une petite tête de républicain. Craindriez-vous, en ce faisant, d'arrêter ou de gêner l'évolution universelle et éternelle ?

C'est sur cette ironique apostrophe que devait se terminer leur correspondance.

L'intérêt de la correspondance, on le voit bien, réside surtout dans le contraste entre la personnalité de Renan et celle de Rebité, contraste qui devait, naturellement, imposer à chacun une attitude différente quant à la candidature de Renan. Il est évident, en effet, que, dès le début, les deux hommes n'envisagèrent pas l'élection de la même façon. On a nettement l'impression, par exemple, que Rebité, en proposant à Renan d'être candidat, voulut se servir de lui à des fins personnelles. Ses préoccupations — il ne cessa de l'affirmer — furent surtout d'ordre anti-clérical, et il sembla prêt à sacrifier la réputation de Renan aux besoins de la cause qui lui était chère. C'est pourquoi il n'hésita pas à suggérer à Renan des actions que,

1. Lettre du vendredi 27 décembre.

selon lui, une nomination éventuelle justifierait, et dont, d'ailleurs, il n'appréciait pas lui-même la moralité quelque peu douteuse. Son attitude trouve un écho dans la façon dont il s'exprima dans ses lettres. Les fautes de style, et même de grammaire, que l'on y trouve, confirment que nous sommes en présence d'une personnalité vive, qui exprime avec le plus de force possible, mais tout à fait sans art, ses convictions et sa pensée intimes.

Les lettres de Renan donnent une toute autre impression. Sa situation dans le monde ne lui permit pas de s'engager à la légère. S'il accueillit la proposition de Rebité d'abord d'une manière relativement enthousiaste, c'était sans doute parce qu'il croyait que ce dernier représentait un groupement sérieux de personnalités marseillaises. Mais, dès qu'il eut compris que l'initiative venait de Rebité seul [1], son enthousiasme diminua, et lorsque Rebité lui fit dire des choses qui ne s'accordaient pas avec la vérité, il ne tarda guère à publier un démenti et à retirer sa candidature. Cette action de Rebité, bien que très gênante pour Renan, ne lui fut donc pas tout à fait inutile. En le mettant dans une position qu'il ne pouvait pas accepter du point de vue moral, elle lui donna la possibilité de se retirer d'une campagne électorale qui, de toute façon, ne servirait pas ses véritables intérêts, les chances de réussir ayant toujours été minces. Les documents ne laissent pas de doutes : tout le monde était d'accord pour souligner la position extrêmement forte du candidat Barne, avocat et président du Conseil général de Marseille, qui avait la réputation d'être favorisé par le préfet. C'est Barne qui fut effectivement élu le 5 janvier 1879 par 141 voix sur 171.

Note.

Ainsi qu'on l'a dit plus haut, les indications de Gaston Strauss, dans son ouvrage de 1909, demandent parfois à être rectifiées. En voici une que nous trouvons dans une note (1) de la page 324 : « C'est vraisemblablement à cette même élection sénatoriale — *écrit Strauss* — que se rapporte le passage d'une lettre de M. Joseph Reinach à M. Armand Dayot, président du Comité fondé pour l'érection du monument d'Ernest Renan à Tréguier.... « Je fus chargé un jour par Gambetta d'offrir à Renan une candidature sénatoriale dans le département des Bouches-du-Rhône. Le patronage de Gambetta, c'était alors l'élection assurée. Renan refusa. Il avait été sous l'Empire candidat malheureux en Seine-et-Marne. Il avait dit adieu à la politique militante »..., etc. Ce passage appelle quelques remarques :

1. Il est clair, d'après la correspondance relative à cette élection, que la proposition faite à Renan en 1878 était due à l'initiative de Rebité seul : « A mon idée, un succès aux prochaines élections ne vous serait pas impossible à Marseille » *(Rebité à Renan, le 20 décembre)* ; « Votre lettre me touche profondément. Elle est, avec celle de M. Rebité, le principal motif qui me porterait à me présenter aux suffrages des électeurs sénatoriaux des Bouches-du-Rhône » *(Renan à Pollio, rédacteur au* Peuple *de Marseille, le 24 décembre)* ; « Personne ici ne pense à vous. C'est moi qui vous choisis pour vous donner une place à côté du vieux Littré » *(Rebité à Renan, le 23 décembre)* ; « M. Rebitté [*sic*] ... offrit en 1878, la candidature sénatoriale à Marseille. Mon mari ne voulut pas, par principe, se refuser à aucune proposition de ce genre. Mais la candidature lui paraissant tardive et peu appuyée, il ne voulut pas s'engager à fond... » *(Commentaire de M^me^ Cornélie Renan.)*

2. Il est question de Gambetta dans la lettre de Rebité à Renan du

1. « Personne ici ne pense à vous. C'est moi qui vous choisis pour vous donner une place à côté du vieux Littré. » (Lettre de Rebité du lundi 23 décembre.)

24 décembre, et dans la réponse de celui-ci du 25 décembre. « Apprenez que pour compromettre Gambetta avec vous », *écrit Rebité*, « je viens de jeter à son adresse un mot, dont voici l'idée..., *etc.*... Après l'avis, qu'il recevra demain, s'il ne vient pas à vous, vous l'inscrirez au nombre de vos ennemis ». « L'analyse que vous me donnez de votre lettre à M. Gambetta m'a fort amusé », *répond Renan*. « Je dois dîner lundi avec lui chez M. Hugo ; nous causerons. » Le ton des remarques faites par les deux hommes suggère que, du moins jusqu'au 25 décembre, Gambetta n'était pas au courant de l'affaire.

3. Cette impression est renforcée par l'affirmation de Renan, dans sa lettre du 21 décembre, qu'il a pour règle de ne pas rechercher, mais aussi *de ne pas refuser*, des candidatures électorales. Il nous paraît peu probable que, à propos de la même élection, Renan ait écrit cela à Rebité, tout en refusant une candidature offerte par Gambetta. Il est plus vraisemblable que Renan ait décidé, *après* l'expérience de 1878, de ne plus accepter des candidatures électorales. Dans ce cas, l'on serait amené à conclure que la mission de Reinach ne concernait pas l'élection de 1878, et que l'erreur de Strauss provient du fait qu'il était question, dans la lettre de Reinach, du département des Bouches-du-Rhône.

4. De quelle élection s'agirait-il donc ? Nous ne saurions le dire. Une seule chose est certaine : il ne s'agit pas d'une élection sénatoriale dans les Bouches-du-Rhône. Si nous nous rapportons à la *Statistique des Élections de 1878 à 1921, dressée au bureau des procès-verbaux du Sénat* (Paris, 1921, in-fol.), nous trouvons les détails suivants : le 11 décembre 1875, Gustave Humbert est élu sénateur inamovible des Bouches-du-Rhône par l'Assemblée nationale ; il ne sera remplacé qu'en 1894, année de sa mort. Le 30 janvier 1876, le département des Bouches-du-Rhône nomme ses autres représentants au Sénat : MM. Eugène Pelletan, Challemel-Lacour, Esquiros. Ce dernier, étant mort, fut remplacé, le 5 janvier 1879, par M. Barne. (C'est lors de cette consultation que Renan se met sur les rangs.) La prochaine élection sénatoriale dans les Bouches-du-Rhône n'aura pas lieu avant le 25 janvier 1885. Il est donc impossible que Gambetta, mort en 1882, ait proposé à Renan de s'y présenter après 1878. Il est également impossible que la proposition ait été faite avant 1878, d'abord à cause de la « règle » qui ne permettait pas à Renan de refuser une proposition de ce genre ; ensuite parce que, dans la lettre où il est question de cette règle (celle du 21 décembre 1878), Renan écrit à Rebité : « Je vous étonnerais si je vous disais que plus d'une fois j'ai pensé que Marseille était le collège où j'avais *le plus de chance d'être présenté* et de réussir. » (C'est nous qui soulignons.)

Malheureusement, on ne peut tirer de ces différents faits qu'une conclusion négative : Gambetta n'offrit jamais à Renan une candidature sénatoriale dans les Bouches-du-Rhône, et Joseph Reinach se trompait en affirmant le contraire. Quant à savoir si, entre 1878 et sa mort en 1882, Gambetta lui aurait offert une candidature dans un autre département, c'est seulement de nouveaux documents qui pourraient nous l'apprendre.

KEITH O. GORE.

ÉMILE ZOLA ET LOUISE SOLARI

C'est précisément sous ce titre qu'en 1958, M. Marcel Girard a publié dans cette Revue [1] un document d'un intérêt incontestable, mais qui tendrait à infirmer une hypothèse émise par M. Armand Lanoux dans sa récente biographie de Zola. Selon M. Lanoux, celle dont Émile Zola s'est épris de bonne heure, l'Aixoise désignée « l'Aérienne » dans

1. *RHLF*, juillet-septembre 1958, p. 371-372.

les *Lettres de Jeunesse* et « Ninon » dans les *Contes*, ne serait autre que Louise Solari, sœur du jeune sculpteur auquel Zola n'a pas mesuré les éloges lors de son compte rendu du Salon de 1868. Le document découvert par M. Girard, c'est l'acte de décès de Louise Solari, d'où il ressort que la jeune fille mourut le 19 mai 1870, âgée de 23 ans 6 mois. M. Girard fait remarquer que Zola avait quitté Aix en février 1858, et qu'à cette date Louise ne comptait donc pas plus de douze ans.

Cette révélation infirme-t-elle la supposition de M. Lanoux autant que paraît le croire M. Girard ? Reportons-nous au premier chapitre de *La Fortune des Rougon* (chapitre composé probablement avant la mort de Louise, puisque le roman commença à paraître en feuilleton dans *Le Siècle* le 28 juin 1870). Voici en quels termes Zola y décrit son héroïne, Miette Chantegreil :

> C'était une enfant, mais une enfant qui devenait femme. Elle se trouvait à cette heure indécise et adorable où la grande fille naît dans la gamine.... Miette avait treize ans. Bien qu'elle fût forte déjà, on ne lui en eût pas donné davantage, tant sa physionomie riait encore, par moments, d'un rire clair et naïf. D'ailleurs, elle devait être nubile, la femme s'épanouissait rapidement en elle, grâce au climat et à la vie rude qu'elle menait. Elle était presque aussi grande que Silvère, grasse et toute frémissante de vie.

Nous apprenons, en outre, que Silvère, son compagnon, « devait avoir dix-sept ans ». Notons-le en passant, Zola n'avait pas tout à fait dix-huit ans révolus lorsqu'il quitta Aix.

La seule conclusion que nous voudrions tirer de ce passage, c'est qu'au dire de Zola lui-même, il n'est pas impossible de rencontrer, dans le Midi s'entend, des filles de treize ans déjà capables de faire rêver des garçons, leurs aînés de trois ou quatre ans.

Selon nous, la découverte la plus précieuse de M. Girard, c'est la date exacte de la mort de Louise Solari. Zola n'a pu ignorer longtemps ce deuil, car, à cette époque, il était en relations suivies avec le frère, Philippe, qui n'aura sans doute pas tardé à le mettre au courant. Or, c'est le 19 mai qu'est décédée la jeune fille ; et c'est le 31 mai que Zola s'est décidé — dirons-nous : s'est résigné ? — à épouser Alexandrine-Gabrielle Meley, sa maîtresse depuis quatre ans. Et sur la liste des témoins du mariage, nous trouvons en tête le nom de... Philippe Solari.

F. W. J. Hemmings.

LA SOURCE HISTORIQUE D'UNE SCÈNE DE « GERMINAL »

Dans son étude [1] sur *Germinal*, M. M. K. Kleman a établi très clairement les rapports qui existent entre le passé de Souvarine et la campagne terroriste en Russie pendant les années 1878-1881. Le chef de police que Souvarine aurait abattu ou aidé à abattre [2] était sans doute le général Mezentzov poignardé par S. M. Kravtchinski

1. M. K. Kleman, *Emile Zola, sbornik statey*, Léningrad, 1934.
2. *Germinal* (éd. Bernouard), p. 256.

au mois d'août 1878 [1] ; l'attentat contre le train de l'empereur n'est autre que celui de novembre 1879 [2] ; « des mines chargées sous les palais du tzar » font allusion à l'attentat de février 1880, lorsqu'un nihiliste fit exploser de la dynamite dans le Palais d'Hiver ; et l'épisode de la cave d'un fruitier d'où on a creusé une mine reproduit « l'un des épisodes de la préparation par le Comité exécutif de Narodnaia Volia de l'exécution d'Alexandre II [3] ». Tout cela est fort exact. Mais, chose curieuse, M. Kleman a manqué de signaler la source historique de l'exécution d'Annouchka, l'amie de Souvarine, condamnée pour un attentat manqué contre la vie du tzar.

Relisons le texte de *Germinal :*

> Le dernier jour, sur la place, j'étais là.... Il pleuvait, les maladroits perdaient la tête, dérangés par la pluie battante. Ils avaient mis vingt minutes pour en pendre quatre autres : la corde cassait, ils ne pouvaient achever le quatrième.... Annouchka était tout debout à attendre. Elle ne me voyait pas, elle me cherchait dans la foule. Je suis monté sur une borne [...]. Quand elle a été morte, elle me regardait toujours [4].

Cette exécution de l'amie de Souvarine est visiblement inspirée de celles de Sophia Perovskaïa et de quatre autres nihilistes, tous condamnés à la mort par pendaison pour avoir pris part à l'assassinat d'Alexandre II au mois de mars 1881. Voici la description de cet événement telle qu'elle a paru dans *L'Illustration* du 30 avril 1881 :

> Dans notre dernier numéro nous avons donné un dessin représentant le jugement des assassins de l'empereur Alexandre. Le dessin que nous donnons aujoud'hui représente leur exécution. Les condamnés [...] sont réunis sur un même échafaud, chacun placé sous la corde qui doit l'étrangler et qui est attachée à une solive transversale que supportent deux poteaux. Un pope se tient près de chacun d'eux pour l'assister. Au centre, on voit M^lle^ Perowskaïa, frêle, pâle, aux traits délicats, aux yeux doux. A gauche, attendant, le bourreau et ses aides.
>
> C'est Kilbatchich qui a été pendu le premier, en second lieu Michaïlow, puis M^lle^ Perowskaïa, Jelabow, et finalement Ryssakow. Cette quintuple exécution a été cruelle. Trois fois la corde de Michaïlow a cassé, et les autres condamnés ont été plus ou moins brutalisés par le bourreau [...].

Sans doute pour rendre la scène plus lugubre Zola a introduit une pluie battante, et pour la rendre plus poignante il a changé l'ordre des supplices en faisant pendre la jeune femme la dernière. Mais l'essentiel de la scène est resté intact. Il y a le même nombre de condamnés et la corde a cassé pendant qu'Annouchka attendait son tour. Il nous paraît certain que l'exécution historique des assassins d'Alexandre II est la source de la scène de *Germinal.* Est-ce que Zola en a trouvé le récit dans *L'Illustration* ? Nous ne saurions l'affirmer [5], mais peu importe, car presque tous les journaux de

1. Kleman, *op. cit.*, p. 174. L'assassinat du général Mezentzov a été rapporté dans la presse française. Voir, par exemple, *Le Temps*, 17-18 août 1878 ; *L'Illustration*, 7 septembre 1878 ; le *Voltaire*, 22 août 1878. Zola d'ailleurs donne le nom de Mezentzov dans le portrait préliminaire de Souvarine : « Personnages » (Bibl. Nat., Cabinet des Manuscrits, Nouv. acq. fr. 10308, feuillet 84).
2. *Germinal* (éd. Bernouard), p. 471, et Kleman, *op. cit.*, p. 175.
3. *Germinal*, p. 256, 150, et Kleman, p. 174-175.
4. *Germinal*, p. 471.
5. Zola n'en souffle pas un mot dans ses notes de travail.

Paris en ont parlé [1]. Zola s'est bien gardé de mentionner dans son roman l'assassinat réussi d'Alexandre, pour la bonne raison qu'en 1884-1885, au moment où *Germinal* paraissait en feuilleton et en volume, cet événement historique était encore présent à l'esprit de tous ses lecteurs qui n'auraient pas accepté un anachronisme si évident et si exagéré.

Elliott M. Grant.

1. Voir, par exemple, *Le Temps*, 16 avril 1881.

COMPTES RENDUS

Vittorio Lugli, Interpretazione di « Phèdre ». Rocca San Casciano, Cappelli, 1958. Un vol. in-8° de 265 pages.

M. Vittorio Lugli est, assurément, l'un des plus français parmi les érudits italiens. Français au point de s'être attaché avec prédilection à ceux de nos poètes qui nous paraissent intraduisibles, et dont nous sommes parfois tentés de nous réserver l'usage exclusif : La Fontaine (*Il Prodigio di La Fontaine*, Milan, 1935), Racine dont il a publié à plusieurs reprises de justes commentaires (*Racine*, dans la collection *Profili*, Rome, 1926 ; *Su un verso di Racine*, Bologne, 1955 : ce vers est : « La fille de Minos et de Pasiphaé »), et dont il nous propose aujourd'hui des interprétations attachantes. Qu'il se sente de plain-pied avec La Bruyère, observateur de l'homme (*La Bruyère*, Gênes, 1935), avec André Chénier, ami d'Alfieri (*Due Francesi : Flaubert, Chénier*, Florence, 1933), avec Montaigne, citoyen de Rome (*Montaigne*, Milan, 1935 ; *Une amitié littéraire : Montaigne et La Boëtie*, Florence, 1935), avec Valéry, petit-fils de Gênes (*De Villon à Valéry*, Messine, 1949) ; qu'il puisse placer face à face *La Divine Comédie* et *La Comédie Humaine* (*Dante e Balzac, con altri Italiani e Francesi*, Naples, 1952), — rien de plus naturel ; mais Racine, La Fontaine, et ce La Fontaine de la prose, Jules Renard, dont il définit le style et le goût (*Jules Renard. Lo stile e il gusto*, Milan, 1951) !

Interpretazione, qu'est-ce à dire ? Non pas les moyens indirects d'aller à Phèdre, l'itinéraire oblique et problématique des origines et des influences. Vittorio Lugli n'a pas cru devoir embarrasser sa lecture des distiques ou des situations tragiques dont a pu se souvenir Racine. Il ne s'est pas soucié de savoir si « Ariane ma sœur... » [1] ou les fiévreuses lamentations : « Au moment où je parle, ah ! cruelle pensée... » [2] avaient eu une genèse. Il s'occupe assez peu de ces Garnier, de ces Gilbert, de ces Bidar, que Winifred Newton nous oblige à entendre comme une sourde rumeur, sous les syllabes cristallines du poète. Même, il se défend de la tentation de la littérature comparée, qui n'a pas dû manquer de l'effleurer au seul nom de Phèdre, au seul souvenir de Gabriele d'Annunzio [3].

L'*Interpretazione* serait plutôt les éclairages successifs que chaque vers a reçus des glossateurs et des historiens. Les meilleurs de ces « interprètes » d'hier et d'aujourd'hui figurent dans les notes : Georges Le Bidois, dont la thèse, *De l'action dans la tragédie de Racine*, mérite de n'être pas perdue dans la foule des anciens travaux au charme suranné, et a reçu un plus juste titre quand elle s'est appelée *La vie dans la tragédie de Racine ;* Henri Bremond ; Thierry Maulnier ; Jean Giraudoux en compagnie de Paul Claudel ; R. C. Knight ; Raymond Picard ; Jean Pommier. A ces noms, il ajouterait aujourd'hui celui de René Jasinski.

1. R.-L. Wagner, *La genèse d'un distique*, *Revue d'histoire de la philosophie et d'histoire générale de la civilisation*, janvier 1943.
2. Que l'on nous permette de renvoyer au volume de la collection « Connaissance des Lettres » intitulé *Racine, l'Homme et l'Œuvre*, p. 88.
3. J. Russel, *Racine's « Phèdre » and d'Annunzio's « Fedra »*, vol. VI-VII.

Les « interprètes de Phèdre » sont aussi dans cette suite de tragédiennnes présentées en hors texte, de la Champmeslé à la Torrieri ; les françaises sculpturales, d'un romantisme inavoué avec Rachel, d'un pathétique fin de siècle avec Sarah Bernhardt, d'un galbe dans le style du Cartel des Quatre avec Véra Korène ; les italiennes prostrées ou soulevées d'un indéfinissable *bel canto* (Adélaïde Ristori, Diana Torrieri). Ici, le profil de Mme Marie Bell ; là, Mme Jacqueline Morane, mais non pas sa voix, hélas, cette voix charnelle, une des rares voix auxquelles on puisse sans imprudence confier des vers de Racine. Les illustrations de Vittorio Lugli permettront de relire avec plus de profit le solide et utile ouvrage de Maurice Descotes sur *Les grands rôles du théâtre de Jean Racine* (Presses Universitaires, 1957).

Parmi elles, il en est une qui prétend nous donner l'image du plus grand des « interprètes » de Phèdre, l'auteur même de la tragédie (p. 25). Mais ce célèbre portrait de Langres représente-t-il vraiment Racine ? On sait que des arguments très forts ont permis de répondre négativement, et, tout particulièrement, ceux de M. Frantz Calot, qui semble bien avoir mis un point final à la discussion. Je ne sais pourtant si l'on a pris la peine de réfuter toutes les raisons alléguées par Masson-Forestier : il est convenu d'avance qu'une raison de Masson-Forestier est, par définition, déraisonnable. Sur la cicatrice qui s'accorde si bien avec certaine anecdote du temps de Beauvais, sur le sens des boucles dans le portrait de J.-B. Santerre, il risque des considérations dont il semble que l'on ait fait bon marché. A la vérité, il reste assez troublant que l'on possède, du même peintre, face à face, dans une symétrie qui ressemble à un dialogue, La Fontaine et un inconnu. L'imagination résiste ; elle tient tête aux érudits ; elle se plaît à reconstituer la harde des « loups » dont le clergeon d'Uzès gardait la nostalgie. On nous a déjà frustrés des quatre amis de *Psyché*, et il faudra sans doute attendre quelques années avant qu'un audacieux fasse appel de cette décision.

Mais c'est plutôt un autre sens qu'il convient de restituer au titre de ce livre. L'*Interpretazione di « Phèdre »*, ce sont les impressions et les pensées qui traversent le savant exégète italien, à mesure qu'il lit, de dix en dix vers, les scènes incomparables. Car la plus grande partie de son livre se présente comme une explication de texte continue, un commentaire personnel, où la tragédie tout entière figure, interrompue, mais non pas déchirée, par les monologues intérieurs d'un lecteur sensible : sensible à toute la lumière de *Phèdre*, à cette Méditerranée sur laquelle s'ouvrent les premiers vers (p. 82) ; sensible à ses ténèbres, à ces moments baudelairiens où le démon des femmes damnées passe dans l'air étouffant (p. 108) ; sensible à une correspondance entre Racine et son cher La Fontaine (p. 118, note 10), comme à un dessin analogue dans le marbre de Shakespeare et le plâtre de Racine (ce n'est pas lui qui a écrit ce mot sacrilège, c'est Dostoiewski, p. 13).

Paul Claudel nous a donné une *Conversation sur Racine ;* c'est à une conversation avec Racine, — périlleuse aventure, heureuse témérité, — que s'est risqué Vittorio Lugli.

Pierre Moreau.

Jeanne-Lydie Goré, **L'Itinéraire de Fénelon : humanisme et spiritualité.** Université de Grenoble, Publications de la Faculté des Lettres, nº 17. Paris, Presses Universitaires de France, 1957. Un vol. gr. in-8º de 754 pages.

Louis Cognet, **Crépuscule des mystiques. Le conflit Fénelon-Bossuet.** Tournai, Desclée, 1958. Un vol. in-8º de 398 pages.

I

Après avoir, dans une *Introduction*, évoqué la fortune de Fénelon depuis deux siècles, Mme Goré annonce son intention de rechercher, sans « mettre l'accent sur le contexte historique », « l'unité profonde de la pensée et de l'art de Fénelon », celui-ci étant caractérisé par l'humanisme, celle-là par le mysticisme (p. 29 et suiv.). Consacrée aux « années de formation », la première partie résume les quelques données admises sur la jeunesse du futur archevêque (famille, études à Cahors, au collège du Plessis, à Saint-

Sulpice, « années de paroisse », intérêt pour les missions lointaines, l'auteur signale à ce propos chez lui un goût de l'Orient et de l'Extrême-Orient qui manquait à Bossuet —, direction des Nouvelles Catholiques) et insiste sur les grandes amitiés qui le marquèrent, en particulier celles de l'abbé de Langeron, de Claude Fleury et de Bossuet. Ici se place une étude approfondie des ouvrages de jeunesse : le *Traité de l'Existence de Dieu*, pièce d'apologétique moins cartésienne qu'augustinienne où se retrouvent les grands thèmes de la pensée du Maître sur l'illumination, le temps et surtout la mémoire. Fénelon y cède déjà à la « grande tentation de sa vie », celle de « ramener toutes choses à l'Etre » (p. 191), de « voir le fini dans l'infini » (p. 157) par une « expérimentation passive plutôt qu'une intellection active » (p. 155). C'est pourtant aux deux philosophes qui nous semblent les plus proches de ces positions qu'il s'attaquait à la même époque. Peut-être provoquée par un contre-sens sur la place faite dans l'*Éthique* à la substance étendue, sa *Réfutation du spinozisme* manifeste déjà le sentiment du néant de la créature, mais les élévations lyriques et emphatiques qu'il y adresse à l'Etre restent loin de la discrétion et du silence que les mystiques l'amèneront plus tard à préférer (p. 204-206). Quant à la *Réfutation du Traité de la Nature et de la Grâce*, elle définit la « joie du Saint-Esprit comme un vrai plaisir, mais qui surpasse tout sentiment humain ». A un autre niveau, les *Dialogues sur l'éloquence* marquent aussi le rôle du plaisir (« qui veut persuader doit séduire »). Ils fournissent à Mme Goré l'occasion de donner une idée de l'histoire de l'humanisme littéraire pendant le XVIIe siècle et de signaler la « culture patristique » déjà « étonnante » que le brillant abbé possédait en 1685.

La seconde partie, *Les espoirs du mystique et de l'humaniste*, commence par l'étude de l'épanouissement de sa spiritualité. L'examen de ses lettres de direction à la veille de sa rencontre avec Mme Guyon conduit l'auteur à conclure comme le P. Varillon que « Fénelon s'est spirituellement engendré lui-même ». Les nombreux écrits qu'il composa pendant la querelle du quiétisme renseignent, en outre, sur l'étendue de la « culture mystique » qu'il se donna ensuite : ce serait, aux yeux de Mme Goré, la « mystique d'un humaniste ». Nous avouons préférer les pages, fines et souvent neuves qu'elle consacre à l' « éducation d'un prince ». Le chapitre qui traite des *Dialogues des Morts* est peut-être en particulier le meilleur du livre : il montre comment « Athènes y est vue à travers Poussin », reconnaît dans le portrait de Timon celui de l'auteur lui-même et conclut : « Étrange Athènes en vérité que celle de Timon, de Socrate et d'Alcibiade ! » En réalité, l'utopie du *Télémaque* commence à y apparaître (p. 484 et suiv.). Mme Goré insiste d'ailleurs d'une façon originale sur la « note funèbre qui si souvent assombrit » le fameux roman (p. 577) : dans cette « œuvre monocorde, les seuls accents de vrai bonheur sont ceux où il a peint l'extase des bienheureux à l'ombre des bosquets virgiliens » (p. 596) et, là aussi, on peut parler de « Platon pour disposer à une société mystique » (p. 685), d'autant que Narcisse y incarne « le mythe de la propriété » (p. 694). Homère lui-même a donc eu « partie liée avec la Grâce pour déprendre à jamais » l'archevêque de « la vie artificielle » de son « monde » : « autant que les saints, il est l'instrument de sa chute temporelle » (p. 604). Aussi la troisième partie, consacrée à « la solitude de Cambrai », doit-elle revenir longuement sur *Télémaque* à propos du « mysticisme de la politique fénelonienne » : comme Salente, les « Tables de Chaulnes » s'inspirent de la *République* platonicienne (p. 686 et suiv., 697 et suiv.). Peu après, les lettres au chevalier Destouches allaient être ornées de nombreuses citations de quelques *Odes* d'Horace et la *Lettre à l'Académie* — dont l'esthétique paraît à Mme Goré « négative comme la théologie » de son auteur — devait inviter à « suivre encore mieux que les Anciens leurs idées sur l'imitation de la belle nature » (p. 665 et suiv.).

Cet aperçu suffit à se faire une idée de la richesse d'une thèse où une plume élégante sait mettre en valeur les fruits d'une culture très étendue et variée : les pages consacrées aux beaux-arts (p. ex., p. 605 et suiv.) nous semblent parmi les meilleures. Il est pourtant inévitable qu'un sujet aussi vaste permette à une érudition plus spécialisée de nombreuses corrections et surtout additions. En renonçant aux enquêtes historiques — elle y était d'ailleurs contrainte par les conditions dans lesquelles elle a travaillé —, Mme Goré

se condamnait d'ailleurs à accepter une « vulgate » bien peu sûre. Jusqu'en 1689, en particulier, il n'y a guère de faits — et encore moins de dates — bien établis. La production littéraire de Fénelon elle-même s'en ressent et nous placerions la célèbre lettre de la Saint-Denys en 1685, le sermon des Missions Étrangères et les vers sur Germigny en 1687, la *Réfutation du P. Malebranche* à la fin de 1687. Ces détails ne compromettent pourtant pas les efforts de Mme Goré pour ramener à un point central toutes les manifestations d'une personnalité qui n'a sans doute éprouvé un désir si anxieux de l'unité (p. 191) que parce qu'elle sentait en soi tant de contradictions. Ce centre, Mme Goré a cru, conformément à l'usage du milieu du XXe siècle et d'une façon qui n'est d'ailleurs sans doute pas spontanée, pouvoir le désigner par le mot d' « humanisme ». Tant qu'il s'agit d'un attachement littéraire à la double antiquité, pas de question. Mais Mme Goré conserve le mot pour désigner la spiritualité de son auteur quoiqu'elle sente « combien la mystique du Pur Amour dépasse un certain *humanisme*, satisfait de notre naturelle suffisance » (p. 29 n.) et même que « la nature de Fénelon, dont on a trop vanté l'hellénisme, est spontanément chrétienne » (p. 449). Si le *Dialogue des Morts* met dans la bouche de Socrate « le langage de l'Apôtre » (p. 484), ce n'est qu'une fiction littéraire qui n'empêchait pas l'auteur des *Lettres sur la Religion* de « multiplier les critiques » contre le philosophe d'Athènes, « mort lâchement en adorant les Dieux qu'il ne croyait pas » (p. 404 et suiv.). Nous sommes loin du « saint Socrate » d'Érasme ! D'ailleurs, l'adversaire de Bossuet proclamait : « Personne ne croit plus que moi que tout amour sans Grâce et hors de Dieu ne peut jamais être qu'un amour-propre déguisé... Je conviens que l'amour-propre se glorifiait vainement des apparences d'un pur amour chez les païens » (p. 411). Enfin, ce que Fénelon retient de la pensée grecque, ce n'est jamais Aristote, mais toujours Platon et ses disciples. En quoi il se range du côté des augustiniens, Jansénius y compris. C'est que Bayle a pu parler du « quiétisme de Platon » et, après le P. R. Arnou, M. J. Trouillard a récemment rappelé que, pour l'école d'Alexandrie, « la divinité n'est pas nécessairement conquise par le seul effort humain, car effort et problème surgissent plutôt d'une intemporelle solution ». Or, Mme Goré ne manque pas de rappeler que, si Fénelon a la nostalgie de la *République* platonicienne, il garde, également fort, le désir de la « sanctifier » (p. 84). Cela ramène à sa juste valeur l'expression de « mystique d'un humaniste », étayée seulement par les emprunts à Clément d'Alexandrie et — Mme Goré y insiste avec grande raison — à Denys ; elle aurait pu seulement noter que des influences plus « néantistes » qu'elle souligne aussi, en particulier celle de saint Jean de la Croix, précisaient les premières en réduisant encore ce qu'elles pouvaient conserver d' « humaniste » (sur un curieux dépassement du mot dans le cas de Démosthène, cf. p. 477). Quant au goût de l'utopie qu'elle est si souvent forcée de relever chez Fénelon (p. 486, 586, 593, 596, 685 et suiv., 693-699), il ne dénote pas plus d'optimisme que la dernière partie des *Voyages de Gulliver* ou que le tableau de l'Eldorado dans *Candide*.

Mais, ayant dû condenser dix thèses en une, Mme Goré appelle certainement de ses vœux les monographies historiques qui compléteront son travail sur des points précis.

II

Paru quelques mois plus tard, le *Crépuscule des mystiques* de M. L. Cognet joue précisément ce rôle en débrouillant un dossier qu'elle avait, volontairement et avec raison, laissé fermé. D'ailleurs, le spécialiste de la spiritualité moderne est le premier à donner du conflit entre Bossuet et Fénelon une vue d'ensemble vraiment historique et, bien qu'il déclare modestement ne « rien apporter de nouveau ou d'original » (p. 7), la confrontation avec les essais antérieurs aura vite fait de démontrer le contraire. C'est que le nouveau volume de M. Cognet se caractérise comme les précédents par la richesse de l'information (d'autant plus méritoire que nous manquons encore d'éditions convenables de Fénelon et de Mme Guyon) et par une méthode strictement chronologique où l'analyse des œuvres s'insère dans le récit des événements qui en ont accompagné l'apparition. Sans se livrer aux recherches exhaustives qui auraient requis un tout autre format, l'auteur

du *Crépuscule des mystiques* réussit, par le seul rapprochement de faits et d'idées qui, pris isolément, étaient souvent déjà connus, à bouleverser les perspectives. Il le doit surtout au rejet de toutes les exclusives : bien qu'il ne connaisse que trop la place que tiennent dans les querelles théologiques les passions les moins intellectuelles, M. Cognet ne croit pas comme M. R. Schmittlein que la « politique » rende compte de tout et il sait voir dans l'épisode du semi-quiétisme le heurt d'attitudes religieuses qui n'avaient pas attendu la naissance de Mme Guyon pour se manifester.

Dans une importante *Introduction* qui résume et complète les divers travaux qu'il leur a déjà consacrés, M. Cognet décrit avec autant de netteté que de pénétration les positions en présence. D'un côté, l'école rhéno-flamande enseigne le dépassement des images, et même celui de la Sainte Humanité, la docilité au Saint-Esprit allant jusqu'à l'anéantissement du moi, l'existence d'un état déiforme où il n'est pratiquement plus possible de pécher, car il se caractérise par une charité parfaitement désintéressée. Nettement en retrait, les positions de sainte Thérèse et de saint François de Sales retiennent beaucoup moins M. Cognet que les manifestations d'anti-mysticisme qui ont suivi en France la publication de l'édit de Séville (1623) : de fait, les prises de position du P. Joseph (contre Laurent de Troyes, les Guérinets et Madeleine de Flers), du général Vitelleschi (contre les P. J. Du Tertre et Lallemant), du carme Chéron (contre le P. Surin), de saint Jean Eudes (contre Bernières), de Ch. Du Four (contre Marie des Vallées) et surtout de Nicole (contre Barcos et Guilloré) expliquent beaucoup mieux la réaction bossuétiste. Ainsi armé, le lecteur peut aborder l'étonnante histoire de Mme Guyon, cette célèbre inconnue. Des détails bizarres de sa biographie sont expliqués d'une façon heureuse par le fait qu'« elle rêva toujours inconsciemment de recréer en elle le personnage de Jeanne de Chantal » (p. 65) et les grands thèmes de sa pensée sont fortement dégagés : enfance de Jésus, objet à la fois de son mariage spirituel et de son cinquième vœu (p. 63, 236), maternité spirituelle, état apostolique faisant paradoxalement appel aux « communications silencieuses » ou « langage des anges » (p. 85). Vient ensuite l'analyse de ses grands ouvrages : *Torrents* (1682) où le tableau poétique de la mort mystique se conclut par le vœu que, toutes les créatures étant évanouies, « il ne reste que Dieu comme avant la création », commentaires de l'Écriture (à partir de 1684), *Moyen Court* (1685), *Règle des associés à l'Enfance de Jésus* (1685) où sont mises en œuvre « les réflexions de diverses personnes ». Entre temps, elle menait une vie errante qui se terminait à la fin de 1687 par son emprisonnement à Paris. Le responsable, l'archevêque Harlay, était pourtant, dès le 13 septembre 1688, forcé de la libérer par les instances des dévots (Mme de Maintenon en tête) et les mois suivants voyaient son triomphe dans les milieux aristocratiques. C'est alors qu'elle rencontre Fénelon, qui était désormais « humainement comblé », mais qui n'en aspirait pas moins à voir « pénétrer son cœur de cette ineffable suavité qui attire les âmes à l'odeur des parfums » divins (p. 120). Le pouvoir qu'elle prit très vite sur lui semble dû à la justesse de son intuition psychologique : elle comprit que sa sécheresse spirituelle, fruit de son tempérament, ne pouvait pas être guérie, mais seulement acceptée, et qu'il devait par conséquent marcher par la voie de « pure foi ». Sans beaucoup goûter ses écrits, il crut de son côté trouver chez elle l'expérience qui lui était refusée. Mme de Maintenon s'étant au même moment entichée d'elle et l'ayant très imprudemment introduite à Saint-Cyr, il en résulta des incidents qui ne furent pas ignorés de l'archevêque aux aguets. Mme Guyon se vit donc interdire tout rapport avec Saint-Cyr (2 mai 1693), et Fénelon fut aussi mis en cause. Il leur fallait chercher des cautions : après les refus de Nicole et de l'abbé Boileau, Bossuet accepta le 20 août 1693 d'examiner l'ancienne prisonnière, mais son intellectualisme fut aussitôt choqué de la voir nier la nécessité des demandes et des actes distincts et réfléchis, auxquels elle substituait, à la suite des Rhéno-flamands et de Bérulle, « la prière substantielle » (p. 200). Entre temps, l'opposition bruyante faite à Saint-Cyr par sa cousine de La Maisonfort entraînait la rupture entre la fondatrice et Fénelon (4 mars-12 mai 1694), que Bossuet n'avait pas réussi à convaincre au début de février. Mme Guyon demandait à être jugée sur ses mœurs, mais elle n'obtenait que de voir sa doctrine déférée à Bossuet, Noailles et

Tronson. Mme de Maintenon leur ayant communiqué les lettres que Fénelon lui avait adressées, il fut, lui aussi, contraint de se justifier. M. Cognet établit une chronologie minutieuse des entretiens d'Issy (juillet 1694-10 mars 1695) et il l'éclaire par une analyse des écrits qui y furent produits, en particulier de ceux de Fénelon qui déploya alors une incroyable activité. Les trente-quatre articles qui y mirent fin étaient assez ambigus pour être signés par Fénelon et pour permettre à Bossuet de le sacrer à Saint-Cyr archevêque de Cambrai (10 juillet 1695). Bien que, dans son mandement du 16 avril 1695, M. de Meaux n'eût pas nommé Mme Guyon, il n'en préparait pas moins la rupture par son attitude, d'ailleurs incertaine et contradictoire, à l'égard de celle « pour laquelle » il aurait dit « ne vouloir pas perdre sa fortune ». Partie de la Visitation de Meaux le 2 juillet 1695, avec un certificat élogieux qu'il lui avait accordé, celle-ci jugeait donc prudent de ne pas y revenir, mais elle était arrêtée à Paris le 27 décembre. Mme de Maintenon avait moins de succès avec M. de Cambrai qui se refusait à abandonner son amie dans un mandement qui aurait valu une « abjuration ». Lorsqu'il avait promis son approbation à l'*Instruction sur les États d'oraison* que Bossuet préparait, il était entendu qu'elle ne devait traiter que des principes de la prière chrétienne. Le vieil évêque ayant changé d'avis et y ayant introduit une véritable réfutation du *Moyen Court*, Fénelon ne garda son ouvrage qu'un jour (24 juillet 1695) et se hâta de composer de son côté les *Maximes des Saints*. Au début de l'automne, les deux livres étaient sous presse : M. Cognet réserve pour un nouveau volume le récit de la guerre qu'ils déclenchèrent.

Cette analyse laisse dans l'ombre les qualités déployées par l'auteur : extrême densité, exactitude et précision, mais aussi clarté, finesse, agrément de la lecture. Sans doute un ouvrage de synthèse ne peut clore la discussion sur tous les points. Bien que M. Cognet tire parti des trop rares lettres de direction antérieures à la fin de 1688, il n'y trouve pas d'indications sur la culture spirituelle que Fénelon possédait à cette date et il est contraint de reproduire son affirmation postérieure : il ignorait encore les « mystiques » (p. 121, 149). Mais il faudrait savoir quel sens il donnait au mot (celui de « quiétiste », probablement) et se demander si, en l'absence même de toute lecture personnelle, il ne pouvait pas être pénétré profondément de leurs idées. Il est, en effet, frappant que les communautés devant lesquelles il avait prêché à Paris fussent particulièrement marquées par elles : la mère Garnier, supérieure des Nouvelles Catholiques, était liée au P. Crasset (cf. la lettre de Cl. Fleury à M. de Gaumont, 20 septembre 1707) ; la Mère Mechtilde, prieure des Bénédictines du Saint-Sacrement, devait beaucoup à Bernières, et c'est sans doute sur son conseil que le jeune abbé avait lu un volume du mystique normand qui « l'avait fort touché » (p. 149). Les origines des carmélites de la rue Saint-Jacques et des Missions Étrangères sont aussi assez connues. Il n'est pas jusqu'à Saint-Sulpice où, malgré la prudence de M. Tronson, les audaces de M. Olier n'avaient pas pu ne pas conserver une partie de leur force originelle. Bref, ayant constamment vécu dans le milieu, encore très fermé, de la Compagnie du Saint-Sacrement — c'était aussi celui de l'amie du P. Lacombe — Fénelon ne pouvait pas en ignorer la spiritualité : la rencontre de Mme Guyon l'aurait surtout amené à la vivre. Même si, comme le veut Mme Goré, les élévations de ses premiers ouvrages vers l'Unité métaphysique n'étaient pas moins « mystiques » que les thèmes sanjuanistes qui apparaissent sous sa plume en 1689, il y a entre eux la distance de la lumière aux ténèbres. Fénelon possédait déjà en lui les principes et les tendances nécessaires à cette conversion. Mme Guyon conserve la gloire de les avoir libérées.

On se demandera, d'autre part, si vraiment la hargne de Bossuet a constamment eu besoin d'être stimulée par Mme de Maintenon (p. 350 et suiv., 379, 386). Il faut sans doute distinguer les dates. La fondatrice de Saint-Cyr fut la première blessée dans sa vanité, mais la fuite de Mme Guyon et le refus d'approbation de Fénelon constituaient pour M. de Meaux des offenses qui semblent, à la fin de cette histoire, l'avoir rendu encore plus acharné que l'alliée de Noailles. Quant au complot janséniste, Mme Guyon y a certainement cru (cf. la *Réponse de Mgr... de Paris à Quatre lettres de M. de Cambray*, Paris, 1698, p. 53) avant Ramsay (Cognet, p. 153). Il n'empêche

que toute précision manque encore à ce sujet, Courcier, collaborateur du peu janséniste archevêque Harlay et approbateur du livre du P. Tellier (1687) ayant attendu pour tourner casaque que le parti augustinien ait, en 1700, paru sur le point de triompher (*ibid.*, p. 154. G. Vuillart, 1951, p. 372 et suiv. Phélipeaux, 1732, t. I, p. 190, 264). Mais nous attendons la monographie sur M^me^ Guyon que M. L. Cognet est seul capable de nous donner. Le lecteur peut être sûr qu'il y trouvera la solution de bien des problèmes que la nature du présent ouvrage lui permettait seulement de poser.

J. Orcibal.

Montesquieu, **De l'Esprit des Lois.** Texte établi et présenté par Jean Brèthe de La Gressaye. Tome III (Livres XIX-XXVI). Paris, Les Belles Lettres, 1958. Un vol. in-8° de xxi-464 pages.

Félicitons une fois de plus [1] M. Brèthe de La Gressaye d'avoir entrepris et de mener à bien, avec la patience et l'érudition nécessaires, cette édition critique de l'*Esprit des Lois* qui nous manquait et dont paraît le troisième et sans doute avant-dernier volume. Voici le texte de Montesquieu revêtu de l'habit de la fameuse « collection Budé » qui lui sied à merveille [2] : pas d'autre distraction pour le lecteur que les notes de Montesquieu, avec dans ce volume les cartes indispensables à la compréhension du livre sur le commerce. Les appels de notes (groupées en fin de volume : variantes du manuscrit et des éditions précédentes ou commentaires de l'éditeur) sont assez discrets pour ne pas gêner le lecteur, qui sera comme tenté de s'attarder, de lire à haute voix cette prose si belle, avant de scruter le sens profond et les subtilités de ces livres qui sont parmi les plus intéressants de l'ouvrage : ce sont ceux qui traitent des rapports des lois avec l'esprit général, les mœurs et les manières d'une nation ; le commerce ; la monnaie ; le nombre des habitants ; la religion ; « l'ordre des choses ». M. Brèthe a d'ailleurs imaginé, on le sait, de placer en tête de chaque livre une analyse qui permet au lecteur de ne pas perdre pied. Nous ne reviendrons pas sur la conception générale de l'édition [1] ; nous nous attacherons plutôt à l'Introduction et aux notes qui encadrent le texte de Montesquieu.

L'Introduction est, cette fois encore, avant tout un « supplément bibliographique » à la bibliographie du tome I. Nous aurions préféré trouver ce supplément, de portée très générale, *avant* le résumé des livres XIX à XXVI. Cela étant, cette bibliographie « à rallonges » ne laisse pas de nous inquiéter : le lecteur ne risque-t-il pas d'être noyé par une documentation aussi riche ? Surtout si c'est là son premier contact avec Montesquieu... La tâche du bibliographe a toujours été délicate : tout énumérer ou opérer un choix ? et quel choix ? La bibliographie du tome I était intéressante, judicieuse ; l'échelonnement de la publication (1950, 1955, 1958) et le renouveau d'intérêt pour Montesquieu ont obligé M. Brèthe de La Gressaye à mettre à jour sa bibliographie première ; peut-être eût-il été préférable d'attendre le dernier volume, ou de se limiter à quelques instruments de travail indispensables, comme le *Catalogue* de l'exposition de 1955, par L. Desgraves (cf. p. xiv), en sacrifiant des ouvrages intéressants, mais sans rapport direct avec l'*Esprit des Lois*, comme le *Montesquieu* de Starobinski (cf. p. xiii) ; plutôt que de faire la part si belle aux *Actes du congrès Montesquieu*, considérés comme « une somme de ce que nous savons de Montesquieu » (p. xv), l'éditeur aurait pu insister davantage (p. xx) sur la bibliographie pour les années 1951-1956, parue dans la *Revue historique de Bordeaux* sous la plume de L. Desgraves, bibliographie bien présentée avec laquelle celle-ci fait en partie double emploi. Nous renouvelons en tout cas le vœu que nous avions déjà formulé [1] d'une table récapitulative dans le tome IV.

Quant aux notes, elles sont très variées :

1° « Variantes » qu'il est dommage de ne pas avoir pu détacher des autres notes par un artifice typographique.

1. Voir notre compte rendu dans la *RHLF*, 1956, p. 582.

2. Signalons quelques coquilles regrettables : p. viii, « tome I du recueil *Geographica* » (au lieu de II). — P. 161 : « bulle du 4 mai 1943 ».

2° Explication de noms propres et communs peu familiers au lecteur de 1958 : Pégu, soudan, droit d'aubaine, lettre de change. C'est évidemment très pratique de ne pas avoir besoin de recourir au dictionnaire ; mais n'est-ce pas surcharger parfois une édition déjà touffue ?

3° Commentaires historiques et juridiques absolument indispensables au lecteur, comme ceux sur la loi Papienne ou le résumé de la querelle avec les *Nouvelles Écclésiastiques*. Nous ferons des réserves cependant sur l'importance accordée par M. Brèthe de La Gressaye (p. 441) au P. Desideri, jésuite dont les démêlés avec les capucins seraient à l'origine de la plainte du Roi du Thibet à la Congrégation de la Propagande qui devait trouver place dans le livre XXV.

4° Indication de quelques sources : l'éditeur a su utiliser les conclusions tirées de la découverte des *Geographica* et a indiqué les passages des *Geographica* correspondant à chaque passage. Il est regrettable que les extraits de la *Géographie sacrée* de Bochart donnés dans le tome III de l'édition Nagel aient dû être réduits, car il y avait là matière à exégèse sur le chapitre 11 du livre XXI (depuis « si l'on en croit Aristote » jusqu'à « ne trouvait rien »). Ce passage utilise, en effet, directement le chapitre 35 de Bochart, lu par Montesquieu vers 1743-1746. Lecture tardive, contemporaine de la rédaction de l'*Esprit des Lois ;* l'erreur « Diodore, livre VI » relevée avec un malin plaisir par Voltaire vient sans doute d'une mauvaise lecture de « Diodorus, page 216 », donné par Bochart.

5° De l'étude des sources, on en vient aisément à celle des étapes de l'œuvre et de la pensée de Montesquieu. M. Brèthe de La Gressaye a su rapprocher certains passages de l'*Esprit des Lois* de passages des *Pensées* ou du *Spicilège*. Il n'a pas voulu être exhaustif. Nous citerons simplement, comme très significatifs, les parallélismes suivants :

Esprit des Lois, XIX, 14 *(fin)*. *Pensées* [1], 815.
Esprit des Lois, XXI, 3 (en entier). *Pensées*, 789.
Esprit des Lois, XXVI, 6 (début). *Pensées*, 1372.

Et il y en a certainement d'autres. En a-t-on jamais fini avec Montesquieu ? Il est aussi irritant qu'attachant. Soyons reconnaissants, en tout cas, à M. Brèthe de La Gressaye de nous avoir procuré cette édition dont nous attendons avec impatience le dernier volume.

Françoise Weil.

Jean Starobinski, **Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle.** Paris, Plon, 1958. Un vol. in-8° de 340 pages.

Par une « analyse globale » (p. 253) de la personnalité de Rousseau, J. Starobinski tente, semble-t-il, de susciter ce que Valéry nommait « la vision centrale où tout a dû se passer » (*Méthode de L. de Vinci*). A l'étude des activités supérieures de l'esprit, il joint celle des « conduites archétypes » (p. 256) ou « schémas psychodynamiques », qui se diversifient en pensées, ou en attitudes devant la vie. L'originalité, la fécondité de cette analyse réside en ce qu'elle n'utilise pas des catégories toutes faites : c'est dès le début des *Confessions* que de l'obstacle naît la nostalgie de la transparence, lorsque la première injustice fait apparaître le « voile » qui couvre, aux regards de l'enfant, l'âme d'autrui et la nature. En outre, J. Starobinski utilise rarement la psychanalyse régressive : il ne cherche pas à « remonter à des causes antécédentes dissimulées dans l'inconscient » (p. 299) ; il ne veut pas donner à des « complexes » une sorte d'activité autonome ; il préfère découvrir les « volontés secrètes », les « choix existentiels fondamentaux » (p. 210) qui se retrouvent dans toutes les manifestations de la pensée et de la volonté.

C'est ainsi qu'il montre le thème du retour lié au désir d'accueil qui hante l'âme de Rousseau et obéissant à un schéma selon lequel « chaque progrès de la transparence des cœurs présuppose un obscurcissement momentané ».

1. Notre numérotation est celle de l'édition Nagel. Signalons à ce propos l'ambiguïté de la page XXII : pour le *Spicilège*, M. Brèthe de La Gressaye oppose l'édition Masson à l'édition Nagel ; les deux éditions, qui ont paru, l'une chez Grasset, l'autre chez Nagel, sont toutes deux de M. Masson.

C'est ainsi que les attitudes les plus diverses (à commencer par l'exhibitionnisme de l'adolescent) s'expliquent par un « comportement magique » (p. 72) : Rousseau provoque des forces qu'il laisse agir ensuite ; l'action aboutit à l'attente passive ; lorsqu'il porte le manuscrit des *Dialogues* sur l'Autel de Notre-Dame, « c'est son propre geste, mais c'est aussitôt Dieu qui parle, qui s'empare du geste et en dépossède Jean-Jacques » (p. 206).

C'est surtout l'idée de persécution qui se trouve de toutes parts éclairée. Elle est d'abord une « consécration » (p. 54). Affirmant que le mal réside dans le devenir historique de la société, Rousseau se pose, lui seul, comme témoin de la nature originelle et de la transparence perdue, comme martyr de la vérité essentielle. Ensuite, la persécution correspond à son désir secret d'inaction, de réclusion (p. 298). Enfin et surtout, l'idée de persécution est liée à la « revendication d'innocence » (p. 303), qui apparaît comme fondamentale, chez un être voué au vertige de la faute, et qui redoute l'action libre parce que la faute est virtuelle dans la liberté. Se contentant d'une liberté d'intention, de présence à soi, se réfugiant dans l'abstention, Rousseau s'efforce de rendre l'idée de faute étrangère à son monde intérieur. La persécution, qui le force à vivre en lui-même, dans l'innocence et la transparence, le destin, qu'il se plaît à voir peser sur son passé, le déchargent de toute culpabilité : « C'est seulement dans le miroir sombre de la persécution qu'il peut lire son visage d'innocent : [...] il s'offre au couteau du sacrificateur pour acquérir la pureté de la victime » (p. 307, 311).

Le problème de l'unité dans la personnalité est souvent abordé : Rousseau, au temps de sa réforme, a été « possédé par son rôle », il s'est fixé dans la Vérité et la Vertu, mais son naturel demeure soumis aux variations. Le problème de l'unité dans l'œuvre est renouvelé. Plutôt que de se demander si c'est l'éducation de l'*Émile* ou la volonté générale du *Contrat social* qui résout l'antinomie nature-société, J. Starobinski pose ainsi le problème : « Si la transparence se réalise dans la volonté générale, il faut préférer l'univers social ; si elle ne peut s'accomplir que dans la vie solitaire, il faut préférer la vie solitaire » (p. 55). En créant le monde unanime de Clarens, Rousseau a montré comment la transparence pouvait être conquise lorsque chacun, acteur et spectateur dans la fête, se donne à tous, lorsque l'égalité règne au fond des cœurs. Mais Clarens ne survit pas à Julie, qui en était l'âme. Les conditions d'une synthèse qui permettrait à la société de conquérir la transparence, restent problématiques. De même, la synthèse du naturel et de la réflexion, réalisée dans la conscience morale d'*Emile*, est remise en question dans les *Dialogues*. Finalement Rousseau opte pour le monde de l'immédiat et pour le salut personnel.

J. Starobinski renonce à rechercher une unité systématique. Rousseau, selon lui, « voudrait pouvoir répondre à l'appel du jour et à celui de la nuit, à l'espoir d'un ordre terrestre et à l'extase qui nie la terre. Quand Jean-Jacques s'abandonne ainsi à la fascination des extrêmes, il nous apparaît comme une âme inquiète en proie aux ambivalences, et non pas comme un penseur qui pose la thèse et l'antithèse » (p. 143).

En définitive, selon J. Starobinski, Rousseau obéit à une mystérieuse loi affective, celle du « tout ou rien ». Il désire une communication dans laquelle le signe naturel abolirait la discordance de l'être et du paraître (p. 187), mais, « par l'excès même de son désir de transparence, le regard de Jean-Jacques s'expose à subir une opacité omniprésente » (p. 194). Un renversement de l'affectivité suffit à faire passer un signe « du blanc au noir » : « C'est dans le regard de Jean-Jacques que passe le nuage » (p. 204). Tout ce qui servait la transparence dresse l'obstacle : la conjuration remplace la volonté générale ; le monde est truqué, non plus pour le bien comme dans l'*Émile*, mais pour le mal. Alors l'idée de persécution réorganise la personnalité sur des données extrêmes. Expulsé de tout, Rousseau se fait le centre de tout (p. 254). Autour de lui, il voit partout l'obstacle du « mur de ténèbres », dressé par le calcul méchant des hommes, mais lui vit dans la liberté de l'immédiat, dans la communion avec la nature, dans la transparence. « La pathologie de la communication, chez Jean-Jacques, procède du besoin de s'appuyer sur des termes absolus [...]. Plutôt que de vivre une relation incertaine [...], il trouve un amer repos à savoir qu'il ne doit plus

rien attendre de la part des hommes, s'il possède la compensation qui l'autorise à tout attendre de la part de Dieu » (p. 314, 315).

J. Starobinski se réfère aux études de M. Raymond, P. Burgelin, E. Cassirer ; il fait la part très belle aux points de vue de Hegel, Kant, Gœthe, Hölderlin ; néanmoins la démarche de sa pensée est toujours originale ; j'ai essayé de dégager ses préoccupations essentielles, les lignes de force de son œuvre ; j'ajoute que c'est dans le détail de l'analyse que se manifeste le mieux la profondeur du regard. Qu'il expose les problèmes de l'autobiographie et ceux du langage, ou qu'il élucide les symboles de la fête des vendanges à Clarens, qu'il montre dans *Pygmalion* et le *Morceau allégorique sur la Révélation* une théorie du dévoilement de la vérité qui ramène la conscience à elle-même, qu'il découvre dans les *Institutions chimiques* comment Rousseau établit une relation entre la transparence et la fluidité, ou qu'il commente la merveilleuse scène d'adoration muette dédiée dans les *Confessions* à Mme Basile, J. Starobinski rend éclatante la signification générale sans sacrifier la nuance particulière ; il part des textes et il en communique la saveur avec un rare bonheur d'expression. Ce bref compte rendu, hélas ! ne peut pas en donner l'idée.

Dois-je faire part de quelque hésitation ? Alors je dirai qu'en expliquant trop parfaitement pourquoi Rousseau veut vivre une situation « sans appel », l'analyse rigoureuse de J. Starobinski me paraît aggraver l'impression de cloisonnement que laisse l'univers des *Dialogues*. Peut-on dire qu'entre l'obstacle et la transparence, la réflexion et la nature, se crée une « antinomie de type manichéen » (p. 270) ? Faut-il dramatiser la séparation de la spontanéité et de la réflexion ? Certes, J. Starobinski a raison d'accuser Rousseau d'être de mauvaise foi à l'égard de la réflexion : dans le *Matérialisme du Sage*, l'*Émile*, les *Dialogues*, il se sert d'elle, puis veut s'en passer ; mais faut-il dire que dans les *Dialogues*, il « dresse à l'intérieur de sa conscience l'hostilité de deux mondes qu'aucun chemin ne réunit » (p. 265), qu'il veut prouver son innocence par un moyen qu'il a lui-même « frappé d'interdit » ? Pascal lui aussi désavoue la raison et s'en sert ; pour Rousseau, la réflexion ne saurait être absolument condamnée ; elle se sauve si elle se met à l'écoute de la spontanéité : comme précisément le langage de notre époque se sauve, s'il se met à l'écoute de la « première langue » où les signes naturels offrent une communication plus directe et plus immédiate (p. 183). Le Rousseau des *Dialogues* vit dans le monde de la réflexion, mais il est attiré par le monde transparent où vit Jean-Jacques ; il est à mi-chemin entre la solitude et la société ; il représente, me semble-t-il, un ultime effort de conciliation ; Rousseau renonce peut-être à la synthèse dialectique ; mais il maintient son équilibre, il jette encore un regard sur les événements, sur les êtres qui l'entourent, il se passionne pour la musique de Gluck, il crée. Si fortes que soient ses fatalités intérieures, il cède encore aux appels de la vie ; il est encore capable de prouver le mouvement en marchant.

Ainsi, l'analyse la plus souple, la plus riche, la plus respectueuse de la « personnalité » trouve sa limite naturelle là où commence le je ne sais quoi imprévisible, irréductible à toute logique, fût-elle affective. J. Starobinski le sait bien d'ailleurs, lui qui répudie toute « critique contraignante » et qui termine son étude en évoquant le miracle des *Rêveries :* « Mais cette même parole qui tisse le voile énonce aussi la transparence, et, sans qu'on sache d'où elle en tient le pouvoir, devient battement de vague, mouvement cristallin : l'existence délivrée du voile transparaît, le temps seulement d'une éclaircie — hors du temps » (p. 333).

L'étude de J. Starobinski doit marquer une date par la richesse des moyens qui offrent à une intuition juste un chemin vers le cœur de Rousseau ; elle met dans leur vraie lumière les démarches essentielles de son esprit, son « style d'approche » vers les buts qu'il se propose, les contradictions et l'unité de sa personnalité, le lien qui unit son subconscient et sa lucidité, ses défenses contre l'angoisse et les hardiesses de sa pensée.

Robert Osmont.

Jean-Luc Seylaz, **« Les Liaisons dangereuses » et la création romanesque chez Laclos.** Genève, Droz, et Paris, Minard, 1958. Un vol. in-8° de 157 pages.

M. Seylaz a entrepris une analyse des *Liaisons dangereuses*, une « étude

fondée essentiellement sur la critique interne de l'œuvre ». Dans « la bibliographie critique de Laclos », il a trouvé quelques définitions générales du sens de ce roman, brillantes ou suggestives parfois, mais le plus souvent sommaires ou partiales ; des préfaces, des essais, comme l'essai célèbre de M. Malraux, dont la « découverte » lui a indiqué la voie à suivre. Toutefois M. Seylaz a adopté une perspective plus méthodique, une perspective « universitaire », précisant l'objet, les limites et le but de sa recherche. Il a donc divisé son livre en deux parties : la première *(Le Chef-d'œuvre du roman par lettres)* est un examen des « éléments formels », de la technique romanesque de Laclos ; la deuxième *(Une Mythologie de l'intelligence)* constitue un effort pour dégager la signification, ou plutôt les significations explicites et implicites de ce roman.

M. Seylaz considère d'abord les « procédés » qui sont propres au roman par lettres : avant Laclos, chez Richardson, par exemple, ou chez Rousseau, ces procédés étaient en quelque sorte « arbitraires », puisqu'ils offraient une « forme » qui n'était pas étroitement liée à la matière romanesque, mais qui fournissait un prétexte à des dissertations morales ou à des épanchements lyriques : « Rousseau est à l'aise lorsque ces lettres sont l'expression d'états lyriques » (p. 18). Dans le roman de Laclos, au contraire, les lettres ne sont point des prétextes, mais des moyens d'action psychologique et dramatique ; elles ne contiennent pas seulement des récits ou des analyses, elles « sont la matière même de l'action » (p. 23). Remarquons que cette fonction des lettres est malgré tout exceptionnelle : Laclos ne forge pas ainsi une technique qui convienne à tout genre de sujets, et qui contribue à l'évolution générale de la technique romanesque : M. Seylaz a donc raison de signaler chez lui « la parfaite adéquation de la matière romanesque et d'un type de roman que l'époque proposait à l'auteur » (p. 24). L'emploi rigoureux des ressources de la forme épistolaire, la disposition et le groupement des lettres, leur position dans la série, semblent résulter d'un calcul conscient : M. Seylaz le prouve en étudiant les quelques déplacements de lettres dont le manuscrit garde la trace, et qui visent à des effets que le critique dégage avec bonheur. De même, le « temps » de l'action est délimité avec une précision mathématique : il y a dans les *Liaisons* une « durée homogène », et non pas une « durée incertaine » comme dans la *Nouvelle Héloïse.* Mais cette technique si nette, et presque transparente par son agencement volontaire, n'exclut pas une psychologie nuancée, voire ambiguë : les sentiments et parfois même les projets réels de Valmont et de M^me^ de Merteuil nous échappent en partie. Et surtout, le dénouement semble être le fait de forces plus puissantes que la raison et le calcul, qui entraînent les protagonistes vers la « ruine » (et qui débordent peut-être les intentions conscientes de l'auteur) : « Ce qu'il y a d'admirable dans ce roman, ce qui l' « achève », c'est le mystère qui plane sur son dénouement, c'est cet épaississement du monde et cette obscurité qui l'envahit pour finir » (p. 45).

Les remarques de M. Seylaz sur le comportement devant l' « amour » de la marquise et du vicomte sont sans doute moins originales, puisque cet aspect du roman a retenu davantage l'attention des critiques. Il nous rappelle que pour ces personnages de Laclos la sensualité n'est qu'un moyen, étant donné qu'ils visent, bien plus qu'au plaisir, à la réalisation d'une certaine idée qu'ils se forment du plaisir. L'érotisme impliquant un détachement à l'égard du plaisir, M. Seylaz estime avec raison que « la forme épistolaire « signifie » admirablement l'érotisme en même temps qu'elle lui obéit » (p. 53). Là aussi, Laclos a projeté la lumière de la conscience sur des attitudes qui, tout en étant assez répandues de son temps, n'en demeuraient pas moins obscures ou confuses dans leur essence et dans leurs mobiles. Et cependant il ne s'agit pas d'une lumière purement intellectuelle, puisque ces attitudes nous sont montrées dans des personnages qui ont une individualité complexe et concrète.

Or la technique du roman par lettres, rigoureusement appliquée, exige que le style soit « chez les personnages l'élément le plus immédiatement sensible de leur individualité » (p. 58). M. Seylaz est donc amené à se poser le problème du style des *Liaisons*, dont Laclos signalait la « variété », mais que certains critiques ont pu juger uniforme et monotone. Tout en reconnaissant avec Alexis François « qu'il y a chez Laclos [...] une part d'époque,

un langage hérité », M. Seylaz croit devoir introduire à ce propos une « distinction entre langage et style » ; il pense que « nous sommes en présence, dans les *Liaisons*, d'un langage et non d'un style » (p. 59). Et il explique aussitôt sa pensée : « Si nous sentons cependant la présence d'un style, cela tient à l'impression que donne l'ensemble du livre, à la netteté d'une composition rigoureuse, à une perfection dépouillée, plus qu'à une écriture qui saisit le réel pour le métamorphoser ». C'est donc la structure du roman qui dicte l'emploi du style (ou des « styles »), et qui détermine son effet sur le lecteur : la puissance du style de Laclos n'est pas une puissance de « métamorphose », mais bien plutôt cette puissance qui consiste dans l'adéquation parfaite de tout détail à sa fonction, et dans le rapport strict qui unit une partie à un ensemble. Un texte des *Liaisons* ne saurait être expliqué en dehors de ces perspectives d'ensemble, qui lui attribuent sa signification exacte et sa portée : M. Seylaz nous le confirme, montrant que le « langage conventionnel » utilisé par Laclos est toujours *en situation*, c'est-à-dire qu' « il y a interaction du ton et de la situation des personnages » (p. 60). Voilà qui rend inutile toute distinction « entre langage et style » : c'est bien le style de Laclos qui se plie aux exigences multiples de la caractérisation des personnages et de la composition de l'œuvre.

Le livre de M. Seylaz foisonne de remarques perspicaces : sa densité même le rend difficile à résumer. Qu'il nous soit donc permis d'insister maintenant sur quelques points qui semblent prêter à discussion :

— M. Seylaz fait allusion (p. 78) au problème des « sources des *Liaisons*, et des modèles qui ont pu servir à l'auteur ». Ce problème, dit-il, est « secondaire », et « nul n'ignore que, pour reprendre la formule d'Oscar Wilde, la nature imite l'art ». Sans aucun doute, la genèse du roman de Laclos est mal connue (pour ne pas dire inconnue), bien que plusieurs chercheurs se soient penchés sur cette question, et qu'ils aient même apporté quelques témoignages, qui sont plus que de simples présomptions. Si vraiment (comme le suppose M. Le Hir, dans l'*Introduction* à son édition des *Liaisons*, p. x) Laclos avait eu « sous les yeux une correspondance d'où il [aurait] tiré son roman », le rapport entre l'œuvre et sa « matière » en acquerrait un relief insoupçonné. Mais de toute façon, il ne serait pas indifférent de savoir si Laclos a « inventé » l'intrigue de son roman, ou si, comme l'affirmait le comte Charles d'Agoult (voir A. Monglond, « Les Clefs dauphinoises des *Liaisons dangereuses* », *Almanach du Dauphiné*, 1937, p. 40-44), il a puisé « l'idée de son roman et les types de ses personnages » dans la société grenobloise. Bien entendu, aucun fait divers ne saurait « expliquer » les *Liaisons*, mais faut-il exclure dès l'abord que ce roman soit lui-même l' « explication » géniale d'aventures réelles, et des mobiles de leurs acteurs ?

— M. Seylaz se demande (p. 86) « quel motif a pu » déterminer Sade « à taire le nom et l'œuvre de Laclos » dans son *Idée sur les romans*. Mais il ignore, semble-t-il, ce *Plan d'un roman en lettres* qui a été publié par G. Lely (voir son article : « Sade a-t-il été jaloux de Laclos ? », *La Nouvelle Revue Française*, juin 1953). Ce *Plan* (contenu, d'après G. Lely, dans des « cahiers de notes inédites [...] rédigées en 1803 et 1804 ») prouve bien que Sade a eu l'intention « de *refaire* le roman des *Liaisons dangereuses* ».

— M. Seylaz n'est pas satisfait (p. 87-88) par cette interprétation des *Liaisons* qui s'efforce d'établir « la signification politique du livre », et « son caractère révolutionnaire » : c'est l'interprétation (abstraite et « idéologique ») de M. Vailland, que M. Seylaz réfute avec raison (mais aussi avec les nuances nécessaires). Néanmoins il conviendrait de rappeler une pièce essentielle du débat, un texte de Laclos qui semble avoir échappé à l'attention de MM. Vailland et Seylaz (mais qui avait été cité dans l'ouvrage d'E. Dard, *Le Général Choderlos de Laclos...*, p. 278-279). Laclos écrivait donc dans le *Journal des Amis de la Constitution*, à propos des *Mémoires privés du Maréchal de Richelieu :*

> Cet ouvrage historique a tout l'intérêt des romans les plus célèbres et surpasse en invraisemblance tous ceux qu'on a accusés d'exagération dans la peinture des mauvaises mœurs de la *bonne compagnie*. On se convaincra par la lecture que les fictions atroces ou scandaleuses, à l'aide desquelles les romanciers dévoilaient et combattaient les caractères infâmes qu'ils mettaient en scène, étaient encore au-dessous de la réalité. On y découvrira aussi l'intérêt qu'avaient tant d'*honnêtes*

gens à crier au scandale contre de *pareils hommes*. On y reconnaîtra enfin que la Révolution n'était pas moins nécessaire pour le rétablissement des mœurs que pour celui de la liberté....

Ce texte n'infirme d'ailleurs pas la thèse de M. Seylaz, puisque Laclos fait allusion à son roman en moraliste quelque peu intéressé, soucieux de justifier son livre tout en flattant les opinions probables des lecteurs du *Journal*.

— Dans sa « brève conclusion » (p. 153), M. Seylaz remarque que le roman de Laclos « est un roman fort bien fait — ce qui n'est pas commun au XVIIIe siècle... ». Il eût été intéressant de signaler que Laclos lui-même utilise cette notion de roman « bien fait », lorsqu'en nommant les meilleurs romans de son siècle, il définit *Tom Jones* « le Roman le mieux fait » (Pléiade, p. 545).

Concluons que l'ouvrage de M. Seylaz est, en effet, une étude analytique, aussi précise que subtile, du chef-d'œuvre de Laclos. Il a bien réalisé son projet, qui était de nous donner une « explication de texte [...] appliquée à l'ensemble d'une œuvre », éclairant les détails par l'ensemble et l'ensemble par les détails, insérant dans une interprétation totale les remarques souvent isolées ou hâtives qui avaient été formulées avant lui. On lui reprochera peut-être d'avoir adopté parfois une perspective « trop moderne » (notamment dans sa défense de « la légitimité [...] du roman d'analyse traditionnel ») : au moins aura-t-il montré par là que les *Liaisons* sont un roman vivant, dont la signification et le rayonnement ne sont pas épuisés pour nos contemporains.

ARNALDO PIZZORUSSO.

MAURICE LEVAILLANT, **Les Amours de Benjamin Constant.** Paris, Hachette, [1958]. Un vol. in-8° de 279 pages.

Il y a une affaire Benjamin Constant. Elle procure à M. François Mauriac, que tourmentent et ravissent les révélations de son terrible ami M. Henri Guillemin, bien des délectations moroses ; avant qu'Adolphe n'eût été métamorphosé par eux en Alphonse, — comme précédemment Stello avait été promu au grade d'espion de police, — M. Maurice Levaillant avait établi son dossier des amours de Constant ; il en avait fait un livre charmant où le réquisitoire même avait des airs de plaidoirie ; il en avait fait commencer l'impression ; il dut le reprendre, y épingler une note conjointe qui précise sa pensée. Un roué, son héros ? Peut-être, mais un roué sentimental. Un homme d'argent ? Disons plutôt un joueur. Un cynique ou hypocrite Bel Ami ? Non : un homme de désir.

Tel est le portrait contrasté comme une eau-forte et nuancé comme un pastel. Il fallait beaucoup d'art pour le réussir, une psychologie impitoyable et qui pourtant n'exclut pas l'indulgence ; le don de parler des choses de l'amour sans illusion et pourtant sans profanation, une méthode d'historien qui n'aurait pas tout à fait enseveli en lui-même le « poète mort jeune », ou plutôt qui serait resté jeune et poète ; enfin certaines qualités de metteur en scène ou de « cinéaste », car il s'agit d'un de ces films dont le titre est à trois faces : *Amour, argent et politique*, avec des séquences prévues, — les amis de Colombier, les amants de Coppet, — et une redoutable menace de monotonie.

Cette histoire qui se répète sans cesse pouvait, en effet, glisser à la monotonie. Avec le sens le plus délicat des différences et des variations du sentiment, M. Levaillant a su en composer une suite de scènes que l'on ne saurait confondre, d'aventures conduites par des voies qui toujours se renouvellent, où passent des figures qu'opposent des contrastes bien saisis ou que distingue les unes des autres une indéfinissable expression : Mme Johannot, la genevoise rencontrée par le Benjamin de dix-huit ans, ne ressemble pas à Mrs Trevor, l'anglaise de ses dix-neuf ans, Jenny Pourrat qui faillit être la fiancée de ses vingt ans, et qui, à son tour, n'annonce pas Charlotte de Hardenberg, rêve de sa vingt-sixième année, elle-même toute différente de Minna de Cramm, épousée dans l'intervalle... Et l'éphéméride passionnel continue à s'effeuiller ainsi, le calendrier perpétuel se tourne page après page. Ce n'est plus une éducation sentimentale : c'est un interminable catéchisme de persévérance. Puis viennent les grands rôles, — car Maurice Levail-

lant parle de cette comédie sentimentale comme d'un vrai spectacle où figurent tout à la fois premiers sujets et « emplois secondaires » (p. 56) : Corinne en route vers la gloire, mais qui n'est encore que Delphine ; Julie Talma obsédée, s'abandonnant, renonçant, à la fois docile et fière ; Anna Lindsay, qui dispute à Corinne l'honneur d'être Elléonore ; Corinne de nouveau, ou l'amour tyrannique, suivi de trois années d'entr'acte, je veux dire de vie conjugale... Vers la cinquantaine, pas de répit ; dira-t-on qu'Adolphe connaît, auprès de Juliette et de Germaine, loin de Charlotte, son démon de midi ? Comme il n'a cessé d'être en proie aux démons, il serait vain de déterminer l'heure de celui-ci. Adolphe est simplement l'homme entre deux âges et deux maîtresses femmes.

Tous les âges, tout un monde.

Tous les âges : Benjamin a goûté aux âges les plus divers. Comme Jean-Jacques, comme Frédéric Moreau, il est allé d'abord aux amours que relevait je ne sais quoi qui ressemblait à l'inceste : Mrs Trevor en est déjà à de « beaux restes » ; Mme de Charrière a vingt-sept ans de plus que lui ; Julie Talma, onze ans ; Mme de Staël est son aînée : les âges se rapprochent ; il arrive à celui où l'on regarde vers ses cadettes : dix ans le séparent de Juliette, mais ces dix ans sont en faveur de celle-ci.

Tout un monde : ce Valmont d'une Mme de Merteuil moraliste et d'une Présidente à la vertu facile résume en lui une lignée dont il répète ou annonce les paroles ; et on les entend, à travers le livre de M. Levaillant, de citations en citations, à mesure que son héros, par exemple, parle de la belle des belles, ou lui parle. Une lignée de stendhaliens avant Stendhal ; du La Rochefoucauld : « [Mme de Staël était] la personne la plus douce à vivre dans les petites choses quand elle avait triomphé dans les grandes » ; du Vauvenargues : « [Mme Récamier] n'aimait pas l'homme amoureux qui pleurait, mais elle aimait l'amour qui fait pleurer » ; du Chérubin : « Morceau écrit pour l'émouvoir ; il l'a émue ; elle l'a été plus qu'elle ne l'avait été encore ; je n'en ai pas profité ; ai-je eu tort ? » ; du Laclos : « Si nous renouons avec Juliette, il faut tout risquer pour la prendre d'émotion ou de force, en menaçant de me tuer devant elle, sauf à essayer » ; et, par avance, du Beyle : « Il y a quelque chose de niais à ne rien tenter avec une femme dont on est amoureux fou, à deux heures du matin, tête à tête » (p. 151-155, 177). Et, sur toutes ces finesses, subtilités, flammes de punch, cette brutalité : « Son cœur n'est pas plus ému qu'une planche » (p. 157), ou cet acide d'épigramme, que l'euphémisme déguise mal, sur Mme de Staël : « En se préférant aux autres, elle ne pense être que juste, et elle s'estime de sa justice » (p. 172).

De ces textes, de ces expériences du cœur ou de la chair, il eût été facile de composer un monstre, ou un fantoche : l'homme qui, depuis l'adolescence, ne cesse de se suicider, à chaque chagrin d'amour ou à chaque refus d'amour, toujours avec la même dose d'opium inefficace ; qui manque à plusieurs reprises de se couper la gorge avec un rival, mais n'en découd, en fin de compte, qu'avec Montlosier qui n'est pas son rival ; qui nous donne plus d'une fois envie de nous écrier, avec Mathieu de Montmorency : « Jetez-le par la fenêtre ! » Ce ne sont que propositions d'enlèvement qui ne sont suivies d'aucun départ ; départs qui sont suivis de retours et de résipiscences. Les rêves d'Emma Bovary ne sont pas traversés de plus de triples galops, crépitants de plus de coups de fouet de postillons. Et que d'audaces superbes mises en déroute par la seule crainte des potins ! Que de palinodies ! Que de crises, de transes, de transports, de passions épileptiques, de cruautés gratuites ! Un jour Mme de Staël lui jettera au visage le nom de M. de Sade (p. 205). Du moins est-il sincère ? *Sincérité*, chez lui, est un mot qui se décline au pluriel. M. Levaillant dit : sincérités provisoires, sincérités inégales, sincérités successives, sincérités contradictoires (p. 12, 117, 153). A la vérité, il se garde, on le sent, de le prendre trop au sérieux. Il a des mots de légère épigramme que Constant ne désavouerait pas ; il le montre, en 1795, « amoureux principalement de Mme de Staël » : jamais adverbe ne fut mieux placé. Il sait rester dans la mesure de tendre ironie qui convient à cette sorte de parade de sentiments à grand spectacle : à peine, parfois, un mot un peu plus fort, un peu trop fort peut-être, mais où l'on soupçonne que quelque ironie persiste, soit qu'il s'agisse de chaînes dont Benjamin ne sort qu' « ensanglanté » (p. 40), soit qu'il voie « tous les monstres déchi-

rants de la jalousie » se lever « dans l'ombre » (p. 67) ; ce sont là paroles un peu bien tragiques pour un monde qui a retenu du siècle passé l'art des partages mutuellement consentis.

Mais que ne pardonnerait-on pas à celui à qui les femmes ont tout pardonné ! On lui pardonne d'avoir été un personnage de Laclos, parce qu'il fut un peu, à sa façon, et à tel moment, un personnage de Molière : ce trompeur fut un mari trompé ; il apprit à son dam que les prestiges intellectuels sont peu de chose auprès de ceux des princes anglais ou russes. Il fut l'homme des demi-poisons et des demi-teintes ; il subit les oscillations d'un balancier intérieur (p. 38) dont M. Levaillant a démonté à merveille le mécanisme d'horlogerie : le mot et le signe de ponctuation qui sont les plus fréquents dans son livre sont le mot *presque* et le point d'interrogation ; il laisse à d'autres la responsabilité de ce qu'ils « n'ont pas craint d'insinuer », et ne le mentionne que pour mémoire (p. 75). Si les acrobaties politiques de l'année 1815 risquent de s'expliquer trop brutalement par des besoins d'argent (Constant aimait mieux, apparemment, que l'argent qu'il devait à Mme de Staël fût payé par l'Empereur que par lui-même), M. Levaillant met la politique dans un chapitre et l'argent dans un autre. Il reconnaît les dettes de son héros très obéré, mais il sait que la façon de recevoir vaut parfois mieux que ce qu'on reçoit (p. 91-92).

D'ailleurs il pratique la meilleure façon de sauver un sujet dangereux ou désobligeant : le talent d'écrire ; cette grâce de l'expression par la vertu de laquelle « il n'est pas de serpent ni de monstre odieux... ». Il lui plaît de faire jaillir la poésie d'une ligne qui paraissait n'être que prose ; de voir s'égarer, comme par mégarde et par avance, dans une lettre de Julie Talma, un hémistiche de Lamartine (p. 56) ; de prendre Benjamin Constant en flagrant délit d'alexandrin (p. 111). Toute une antiquité classique se développe en frise derrière des premiers plans romantiques : ce qui ne messied pas au style Empire d'un temps où Chateaubriand peignait et où Canova sculptait : Érôs et ses flèches (p. 58), Galatée et ses saules (p. 51) ; Énée est là avec Didon (p. 40), comme Racine avec Monime, Ériphile, Roxane (p. 69) ; n'est-ce pas, au surplus, en jouant *Andromaque* que l'on réglait, à Coppet, ses affaires de cœur ? Mais surtout, derrière Benjamin chemine fidèlement son compatriote Jean-Jacques : celui des Charmettes pour le Benjamin de Colombier (p. 25) ; celui des rochers de Meillerie pour les amours vaudoises (p. 125) ; celui des voyages à pied (p. 28, 32).

Mais on pense bien que le poète n'a pas fait reculer d'un pas l'érudit. Cette histoire, qui se lit comme un roman, n'est à aucun moment de l'histoire romancée. M. Levaillant a puisé aux sources les plus sûres ; et d'abord aux livres de M. Levaillant lui-même : il a écrit sur Mme Récamier et les *Mémoires d'Outre-Tombe* un ouvrage capital, auquel il est bien obligé de se référer ; il a conté une partie des aventures qu'il retrouve ici, dans son livre sur Mme de Staël et Mme Récamier [1], et de telle façon qu'il n'y pouvait revenir, ou qu'il lui a suffi de reprendre et d'insérer certains passages de son précédent récit d'amitié dans son nouveau conte d'amour. Mais il apporte maintes nouveautés : ses clefs des mémoires romanesques, — *Cécile*, *Adolphe*, — vérifiées sur des lettres dont une part est inédite, dont d'autres, empruntées aux plus récentes contributions historiques (de la baronne Constant de Rebecque, de la baronne de Nolde, de Bengt Hasselrot, de M. Jean Mistler), se trouvent rapprochées pour la première fois ; les feuilles éparses des « mémoires de Juliette » (pour copie conforme : Benjamin), dont certaines étaient perdues dans tel livre introuvable de Louise Colet, d'autres insérées dans des thèses, — celle d'Édouard Herriot, celle de M. Levaillant lui-même, etc. Il y a passé un « fil » (p. 268), qui est peut-être le fil d'Ariane ; il y a ajouté une page retrouvée dans les archives Lenormant, dont il a eu la primeur avant qu'elles ne fussent entrées à la Bibliothèque Nationale [2],

1. *Une amitié amoureuse : Madame de Staël et Madame Récamier*, 1956. On nous permettra de renvoyer au compte rendu qui en a paru ici, en avril-juin 1957.

2. Notons dans ces « mémoires » l'étrange lapsus (p. 167), que Chateaubriand a maintenu dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, et selon lequel Mme Récamier se serait mariée à treize ans ; les *Mémoires d'Outre-Tombe*, dans leur première édition, ont arrangé à leur manière une phrase de la page 169, ligne 15 (« d'autre aliment » au lieu de « d'aliment »). Dans une phrase de la page 187, M. Levaillant a, semble-t-il,

tout cela mis en ordre, replacé dans sa suite chronologique et logique.

Sur certains points, cependant, le lecteur pourra rester perplexe au sujet des conciliations de dates, des conjectures, des interprétations. Il attendra peut-être quelque éclaircissement sur la ligne où il est dit (p. 212) que Juliette avait lu le 3 septembre une lettre que M. Jean Mistler date du 5 septembre (p. 275) ; sur celle où il est dit que Benjamin, en 1817, a pu se rappeler ce qu'il avait pensé « neuf ans plus tôt au chevet de Julie Talma » : 1817 moins 1805 égale douze. Il sera surpris de lire, page 104, que « la pensée que Benjamin demeurait le débiteur de son ancienne rivale lui demeurait insupportable (à Charlotte de Hardenberg) », et, page 105, sous la plume de Charlotte : « Je continue à trouver incompréhensible cette femme qui... te réclame de l'argent prêté.... » Surpris aussi de lire, page 194, ce plaidoyer pour la palinodie de 1815 : « Benjamin s'est toujours déclaré prêt à accepter n'importe quel gouvernement pourvu qu'il garantît et défendît la liberté », après avoir lu sous sa plume, page 193 : « Les intentions sont libérales, la pratique sera despotique, n'importe ! » Il se demandera si l'assurance de la page 58, au sujet d'Anna Lindsay : « C'est elle... qui... ajusta la première » s'accorde avec la version des événements qu'elle donnera à son amant (p. 69) : « Avec quel art profond vous vous êtes fait aimer », et que suggère le chapitre II d'*Adolphe*.

Mais surtout il sera tenté de lire, entre les lignes de cette histoire d'âme, une autre histoire plus misérable encore, et où se trouve peut-être la clef du mystère Constant : s'il est une vie physiologique qui inquiète et, à chaque instant, dans ses frénésies comme dans ses abattements, menace de se briser, c'est celle de ce cyclothymique. Il nous est dit, page 32, que vers vingt ans, il eut à soigner « une maladie peu glorieuse, legs de ses errances et de ses folies » : élégante périphrase, comme les aimait Benjamin [1], mais qui nous désigne un microbe dont on croit deviner les poussées dans plus d'une des scènes subséquentes. A la fin, nous apprenons que « vers le début de 1830 », la santé de Benjamin « semble avoir empiré presque brusquement », et il nous semble bien assister à un début de paralysie générale. Dans l'intervalle, il n'est guère question que de *cœur ;* mais je ne suis pas sûr qu'il ne s'agisse pas, assez souvent, sous couleur de sentiment, du cœur dont s'occupent les cardiologues. Ils n'hésiteraient pas, je crois, dans leur diagnostic, au seul énoncé de ces symptômes, qui se donnent apparemment pour des métaphores de convention : « Aujourd'hui *la barre de fer qui traverse ma poitrine est revenue*, chaque pensée est une douleur morale, chaque mouvement un déchirement physique... Je n'obtiens du repos qu'en restant immobile. Même en vous écrivant, chaque effort que je fais pour tracer une phrase renouvelle l'agonie qui ne s'apaise que lentement. » Immobile, lui chez qui, jadis, les affres de la passion se traduisaient en agitation, en frénésie gesticulante !... Que l'on nous donne un cardiogramme... Et encore : « ... *Je ne sens que la barre de fer qui est sur mon cœur*... L'immobilité seule allège ma souffrance » (p. 218-219). Ces lignes sont de l'âge climatérique. Benjamin Constant survivra une quinzaine d'années. C'est que le mal des ardents, s'il brûle la vie, la soutient et l'entretient. Et puis, il lui restait encore à écrire un *Cours de politique constitutionnelle*, à achever un ouvrage *De la religion*, — échec en cinq volumes, — et à renverser une dynastie.

PIERRE MOREAU.

C.-A. SAINTE-BEUVE, **Monsieur de Talleyrand.** Introduction et notes par LÉON NOËL. Monaco, Éditions du Rocher, 1958. Un vol. in-8° de 260 pages.

Ces cinq articles publiés dans *Le Temps* du 12 janvier au 9 mars 1869

suppléé le mot *que* en un endroit où il ne paraît pas être indispensable. Enfin, on observera que, à la page 176, le texte tel qu'il le publie rend difficile l'insertion du paragraphe conservé par Louise Colet et par M^me^ Lenormant: le mot » cette nouvelle » ne renvoie plus à rien dans le contexte.

1. Je n'en veux pour preuve que cette définition de colin-maillard, dans les *Mémoires de Juliette* (p. 168) : « Elle couvrait d'un bandeau ses yeux qui devaient un jour pénétrer toutes les âmes. » Certes, Lucien Bonaparte, à qui il reproche de « se jeter dans les bras du sommeil » au lieu de s'endormir, n'aurait pas trouvé aussi bien.

avaient été réunis déjà en volume par J. Troubat. M. Léon Noël nous apporte maintenant, à côté du texte, une introduction et des notes telles que les eût aimées Sainte-Beuve. Nous voyons comment Talleyrand, qui n'était d'abord qu'un nom appelé sous la plume par celui de Gœthe, de Lafayette, de Retz ou de tel autre, finit par devenir le sujet de cinq longues *Causeries*. Lente maturation, presque invisible, souvent contradictoire, jusqu'au jour où un livre de Sir Henry Bulwer donne au critique l'occasion d'aborder l'homme en entier et de front. Sainte-Beuve n'avait d'abord prévu qu'un ou deux articles, mais peu à peu « le sujet [l']a porté ». Ainsi cristallisation, analogies, contrastes, amplifications donnent naissance à un Portrait ou une Causerie, comme naissaient une nouvelle ou un roman de Balzac.

Pendant longtemps, le critique avait éprouvé de l'admiration pour ce grand seigneur qu'on disait doublé d'un grand politique. Puis peu à peu le ton monte : l'hypocrisie est mieux mise en lumière, les mérites de négociateur paraissent plus douteux. On assiste à la dégradation d'un type. C'est qu'entre temps des livres ont paru, l'article sur Talleyrand dans la *Biographie universelle* du légitimiste Michaud, les mises au point de Thiers, de Mignet, de quelques autres dont M. L. Noël cite les noms, et surtout le terrible portrait des *Mémoires d'Outre-Tombe*. De plus, en 1869, Talleyrand est mort depuis trente ans, et sur ce mort, auquel il ne doit que la vérité, Sainte-Beuve porte des jugements sévères. Son savant introducteur n'en rabat rien, au contraire.

Les notes, nourries de *Mémoires*, de *Correspondances*, d'ouvrages historiques et de renseignements inédits puisés dans les archives ou à la Collection Lovenjoul, éclairent les affirmations, redressent les inexactitudes (p. 107, n. 12), nous montrent les tâtonnements de Sainte-Beuve. Par M. Léon Noël, nous savons pourquoi Talleyrand ne se presse pas de quitter Vienne au retour de Napoléon : sa nièce, Mme de Dino, le trompait avec un officier autrichien de vingt-trois ans. « Il s'en montra bouleversé, et ne se résigna qu'à grand'peine à laisser derrière lui les deux amants » (p. 212, n. 6). Avec quelle joie le moraliste eût emprunté ce trait ! Il en aurait emprunté bien d'autres du reste. Eût-il omis que l'ancien évêque avait proposé de vendre aux enchères les cloches désormais inutiles des établissements religieux, que la fameuse ambassade de Londres, en 1830, ne fut pas une réussite, que ce « prince des diplomates » n'eut guère l'occasion de négocier ?

C'était une tentation de vouloir arracher ce masque qui ne tombera même pas au moment de la mort. Mais il y faut bien des ruses, disons bien des méthodes, et Sainte-Beuve les emploie à peu près toutes. Il essaiera, par exemple, de la psychanalyse, sous une forme naissante et rudimentaire évidemment : un accident d'enfance, l'affront d'un passe-droit, l'exercice d'un ministère religieux pour lequel cet abbé n'était pas fait, expliquent en partie que le masque soit si bien collé. Honteux de lui-même, désireux de se cacher, Talleyrand a toutefois de gros défauts que le moraliste extirpe sans peine : la ruse, mais aussi la paresse, la vénalité surtout. Ajoutons-y l'esprit du XVIIIe siècle, et nous le tenons presque entièrement. Son correspondant animal serait le renard. Sainte-Beuve ne repousse pas la critique physiologique non plus ; car enfin ce pouls qui battait avec lenteur, cette habitude de faire un seul repas large et copieux expliquent aussi le comportement de Talleyrand et quelques-unes de ses erreurs.

Le ton de ces pages est étonnant : le *Causeur* cite des anecdotes dont M. L. Noël nous indique les garants ; il mime les dialogues, rapporte les mots d'autrui, suggère plutôt qu'il ne dit. Puis à la fin, par un souci de droiture et de nuance qui ressemble à du savoir-vivre, il corrige ce qu'eut d'excessif son propos. M. de Talleyrand ne fut pas « aussi insensible », « il n'était pas non plus aussi paresseux », etc. La critique littéraire, pour le Sénateur et l'Académicien, est devenue l'art de la conversation.

Ce portrait de Sainte-Beuve peut-il effacer celui qu'avait tracé Chateaubriand ? De toute évidence, le critique avait sur sa table, comme le souligne M. L. Noël, les *Mémoires d'Outre-Tombe :* il nous apporte les détails et les preuves qui manquaient parfois dans ces pages à la fois cinglantes et perspicaces. Mais pour finir, Chateaubriand jette à la voierie morale « ce prince aux trois quarts pourri » ; le sceptique Sainte-Beuve, au contraire, admire

ce Grand Chambellan qui règle comme une question d'étiquette sa réconciliation avec l'Église et sa mort. A son tour Renan reprendra, parfois mot pour mot (*Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, « Bibl. de Cluny », A. Colin, introd. de J. Pommier), les détails de cette ultime cérémonie où le monde et le ciel trouvaient leur compte.

Cette savante édition nous montre déjà ce qu'il faut penser du grand diplomate. Que restera-t-il de Talleyrand lorsque nous pourrons lire l'ouvrage que lui consacre M. Léon Noël ? Même démasqué, il demeurera le « maître accompli en l'art de séduire et de plaire ». Un grand seigneur méchant homme n'est jamais une méchante compagnie.

M. Regard.

Gérard de Nerval, **Œuvres**. Textes établis, avec un sommaire biographique, une étude sur Gérard de Nerval, des notices, des notes, un choix de variantes et une bibliographie par Henri Lemaître. Paris, Garnier, 1958. Deux vol. in-12 de 982 et 904 pages.

A nous en tenir aux promesses des titres, nous en serions déjà à quatre moutures des « œuvres complètes » de Gérard de Nerval. En fait, ne reproduisent intégralement la production littéraire de l'auteur ni les six volumes de chez Michel Lévy, ni les dix tomes de la collective publiée au « Divan », ni les seize volumes imprimés à la diable par François Bernouard, moins encore les cinq in-octavo de l'édition demeurée en souffrance chez Champion[1]. Reprendre intégralement et les reportages, et les chroniques éparses dans les périodiques, et les pièces écrites en collaboration serait d'ailleurs une entreprise héroïque relevant du mécénat. Très sagement, Albert Béguin et Jean Richer se sont bornés, dans la « Bibliothèque de la Pléiade », à publier des « œuvres » — « œuvres choisies » étant, je crois, une enseigne que boude le public pour son relent de collège. Ce sont encore — le lecteur dès la première page en est averti — les « œuvres » de Nerval que proposent les deux volumes publiés par M. Lemaître dans la collection des « Classiques Garnier », aujourd'hui refondue et rajeunie : publication qui vient à son heure et sanctionne la promotion de Gérard au rang des écrivains définitivement consacrés.

M. Lemaître exclut les textes ne comportant aucune élaboration littéraire, notes intimes ou correspondance. Il écarte en même temps la plus grande partie des poésies de jeunesse, les traductions, le théâtre, enfin les impressions de voyage (ou les nouvelles) d'un intérêt purement anecdotique [2]. Quelques extraits seulement sont donnés des productions mineures, dans la mesure où elles s'inscrivent « en marge » des grands livres, qui tous ont leur place : rien ne manque, en effet, de ce qui forme, au goût de notre temps, l'essentiel de l'œuvre nervalienne.

De précieuses notices jalonnent le recueil, des *Petits Châteaux de Bohême* au *Voyage en Orient ;* l'annotation est à la fois substantielle et succincte. En tête du premier volume vient une étude générale — brillante, animée d'une fervente sympathie — où M. Lemaître ne se borne pas à résumer les travaux de ses prédécesseurs. Sur l'itinéraire spirituel de Gérard, sur la genèse des mythes qui composent son univers secret, sur ses affinités littéraires et mystiques, sur la complexité de son âme tourmentée, elle apporte maints aperçus nouveaux — sans jamais sacrifier à certaines modes abusives [3] — et aussi maints jugements d'une remarquable densité : Nerval « a trouvé le moyen d'être de notre siècle sans être anachronique de son temps... Ses patries véritables sont toujours des frontières... Avec des êtres

1. Édition Michel Lévy (1867-1877) ; édit. du Divan, avec préfaces d'Henri Clouard (1927-1928) ; édit. Bernouard, avec une étude d'Henri Bachelin (1928-1930) ; édit. Champion, publiée sous la direction d'Aristide Marie, Jules Marsan et Édouard Champion (1926-1932).

2. Et *le Marquis de Fayolle*. Qui songerait à s'en plaindre ?

3. Je veux faire allusion à certaines explications de l'œuvre de Nerval par les thèmes symboliques — dont certaines sont purement gratuites, sinon puériles. La dernière en date tente une exégèse de Nerval en faisant appel au symbolisme des allumettes et des matières combustibles....

comme Gérard, les affinités sont souvent plus significatives que les influences... L'un des drames profonds de son expérience littéraire fut qu'il rêva toujours d'être ce qu'il n'était pas... La folie de Gérard fut peut-être de tenter de vivre, dans l'espace d'une seule vie, la multiplicité des incarnations possibles de son âme... Gérard appartient pleinement par son âme et par ses livres, par son expérience et par ses lectures, à l'aventure romantique dans ce qu'elle eut de plus profond... Il évolue sur la frontière entre la mystique et la mystification ».

M. Lemaître est, à ma connaissance, le premier à montrer tout ce que doit Nerval au « domaine anglais ». Que le traducteur de *Faust* appartienne au « domaine allemand », c'est un lieu commun littéraire. Mais l'Angleterre ? Nous savions déjà que Sophie Dawes-Adrienne, « astre central et origine essentielle du mythe nervalien » — sur laquelle M. Lemaître a découvert des documents inédits — était fille d'un pêcheur de l'île de Wight, que Gérard est allé plusieurs fois à Londres, qu'il connaissait familièrement Shakespeare, Byron, Walter Scott, Thomas Moore, Dickens, que Sterne était son livre de chevet, que les *Femmes du Caire* souvent paraphrasent William Lane. Mais personne, à propos du *Voyage en Orient*, n'avait jamais cité le *Vathek* de William Beckford ; et nous ne pouvions soupçonner combien Nerval et Blake — « Blake païen, chrétien et mystique », selon le mot de M. Jean Wahl — « appartiennent au même univers spirituel » : affinité, plutôt qu'influence véritable, selon M. Lemaître, qui pense que Blake a été « totalement ignoré des romantiques ». Est-ce bien sûr ? Voici le numéro du 25 mars 1830, de la *Gazette littéraire* [1] : après une analyse d'*Hernani*, on y trouve un article de cinq colonnes compactes, consacré à la vie et à l'œuvre du graveur anglais.

L'introduction aux *Lettres à Aurélia*, « ce texte à l'histoire compliquée et à la signification énigmatique », présente un intérêt tout particulier. S'agit-il d'un dossier de lettres véritables qu'il conviendrait de réunir à la correspondance ? Ou d'une œuvre de fiction, comme *Aurélia ?* Un examen attentif du texte et des manuscrits permet à M. Lemaître de prouver — et ses arguments emportent la conviction — que les *Lettres à Aurélia* sont « une œuvre éminemment littéraire [...] et qu'il faut lire comme telle [...], nourrie d'autobiographie transposée et de souvenirs livresques, comme tout ce qu'a écrit Nerval ».

L'illustration de l'ouvrage — quelque quarante documents — forme un ensemble en tous points « new look ». Voici, s'alliant à l'anecdote du *Voyage*, des dessins de Marilhat, de Bida, de Rogier. Mais combien plus suggestives ces œuvres « supernaturalistes » si proches par l'esprit des visions d'*Aurélia !* Tels, de Rodolphe Bresdin, la *Ville derrière le défilé*, et l'hallucinant *Déluge* de John Martin, et surtout les deux « soleils noirs », la gravure de Blake et l'admirable fusain d'Odilon Redon.

M. Lemaître m'en voudra-t-il de signaler quelques points de détail sur lesquels je me trouve ne point partager son avis. « Le livre, écrit-il, même fait avec des morceaux de chronique rassemblés un peu au hasard est, de la part d'un être que menace sans cesse le néant, un instrument de conscience et d'existence, et tel qu'il est fait, sa structure et sa composition doivent être, dans toute la mesure du possible, conservés [2]. » Aussi reprend-il tous les vers de jeunesse qui figurent dans les *Petits Châteaux*, même les plus affligeants (je pense au *Chœur d'amour* et à la *Chanson gothique*) ; aussi n'a-t-il pas retranché du *Voyage en Orient* les encombrants appendices, en particulier les chapitres sur « les mœurs des Égyptiens » — traduits par Stapfer, je crois en avoir jadis apporté la preuve. Mais pourquoi, à l'exemple des éditeurs de « la Pléiade », retrancher des *Filles du feu* et *Jemmy* et *Émilie ?*

Si M. Lemaître place les *Illuminés* en tête de son premier volume, c'est moins, je pense, pour des raisons de chronologie que dans une intention symbolique. Le chapitre consacré à la « bibliothèque de mon oncle » devient ainsi une sorte de préface à l'œuvre tout entière. Tout en admettant que Gérard ait pu, trente-deux ans après, un peu « arranger les choses », M. Le-

1. Je dois la connaissance de cet intéressant document à l'érudition de M. Fougère, censeur du lycée Jacques-Decour.
2. Notice en tête des *Petits Châteaux de Bohême* (I, p. 5).

maître tient cependant pour vrai que « sa connaissance des illuminés remonte jusqu'à son enfance », que la bibliothèque de l'oncle Boucher fut, à n'en pas douter, « la source première de cette immense culture ésotérique dont est remplie l'œuvre de Gérard ». Pour ma part, je me refuse — une fois de plus — à voir dans la « bibliothèque de mon oncle » autre chose qu'un ingénieux artifice littéraire, destiné à donner une apparence d'unité à une suite d'études assez disparates. On se rappellera que Gérard a séjourné chez Antoine Boucher entre cinq et onze ans et qu'il était bien jeune encore pour apprécier les merveilles de Swedenborg ; que l'oncle était de son état cabaretier et qu'on ne trouva chez lui, à son décès, que quelques livres sur une tablette [1] ; qu'il n'est nulle part question de cette bibliothèque, ni dans la correspondance, ni dans *Promenades et Souvenirs ;* que Rétif, par exemple, fut très certainement révélé à Nerval par les articles publiés par Monselet, en 1849, dans le *Constitutionnel ;* qu'enfin *Les Illuminés* relèvent d'un genre littéraire à la mode vers 1850, comme en témoignent, non seulement *Les Oubliés et Dédaignés* de Monselet, mais aussi *Les Grotesques* de Gautier, *Les Originaux du XVII^e siècle* de Paul de Musset et *Les Excentriques* de Champfleury.

Au sujet de Rétif et de l'éducation janséniste imposée à Nicolas par son frère aîné curé de Courgis en Basse-Bourgogne, une note mentionne que « selon de nombreux témoignages, la région de Courgis est restée encore au XX^e siècle, fortement imprégnée d'influences jansénistes ». Il est indéniable que l'Auxerrois a longtemps gardé l'empreinte des disciplines moroses chères à Mgr de Caylus. Je crois avoir connu jadis le dernier prêtre janséniste du pays, un abbé Rétif, né à Vermenton (il était de la famille). L'abbé Rétif avait — nez aquilin, sourcils touffus, plis accusés aux commissures des lèvres — le masque que le graveur Binet prête au hibou-spectateur : il professait la morale la plus stricte, faisait des réserves sur l'usage de la fréquente communion et fondait en larmes en lisant le « chemin de croix ». Mais aujourd'hui, à Auxerre, à Chablis, à Courgis, où est le jansénisme ? A moins de tenir pour symbole ce rectangle de chaux qui, dans l'église de Courgis, près du banc où s'agenouillait Jeannette Rousseau [2], voile maintenant une Sainte Suzanne « in naturalibus » qu'on avait mise à jour avec un ensemble de fresques du XV^e siècle.

Autre remarque, toujours à propos des *Confidences de Nicolas.* On se rappelle l'importance que Nerval, en romançant une autobiographie déjà passablement romancée, accorde à l'épisode de Septimanie. Il montre Nicolas découvrant du coche d'eau, en amont de Sens, « une prairie au fond de laquelle on apercevait un château ». Il est signalé en note que « le château de Courtenay se trouve à une distance d'environ quinze kilomètres de la rivière ». M. Lemaître semble avoir été abusé par une référence inexacte ; cela d'ailleurs n'est d'aucune conséquence. Ce qui importe, c'est qu'il n'est pas question de ce château dans le récit de Rétif : celui-ci dit seulement que les dames rencontrées sur le coche descendirent à Montereau et il précise plus loin [3] qu'elles allaient, de là, à Courtenay (aujourd'hui dans le Loiret). Le mythe personnel de Nerval vient colorer l'histoire contée par Rétif : la « célèbre Septimanie », princesse de Courtenay, est sœur d'Adrienne fille des Valois ; et tel Claude Gellée transportant le Castel Sant'Angelo au milieu de la campagne romaine, Nerval place sur les rives de l'Yonne la pelouse de Mortefontaine et le château symbolique [4], « signe d'un rêve multiple et secret ».

1. P. Audiat, *L' « Aurélia » de Gérard de Nerval* (1926) : « Un inventaire dressé en 1820 après le décès d'Antoine Boucher parle, en fait de bibliothèque, d'un porte-livres et de *quelques volumes* ».

2. Peut-être eût-il été utile de signaler en note (I, p. 228) que le mariage de Rétif avec l'Anglaise et son mariage tardif avec Jeannette Rousseau sont l'un et l'autre imagination pure.

3. *Monsieur Nicolas,* p. 2777 et 3901.

4. M. Lemaître a longuement insisté, avec raison, sur ce mythe du château. Une autre obsession nervalienne est celle des Heures, les « Heures divines qui se découpent avec une étoile au front sur les fonds bruns des fresques d'Herculanum » *(Sylvie).* Dans *Caligula* (1838), pièce écrite en collaboration avec Dumas, les « Heures du jour » et les « Heures de la nuit » forment deux chœurs alternés (prologue, sc. IX) ; et le « ballet des Heures » de *l'Imagier de Harlem,* qu'il ait été ou non entièrement versifié par Gérard, est de toute évidence une première et bien pâle épreuve d'*Artémis.*

Notons enfin que dans sa bibliographie, M. Lemaître ne fait pas état de *La Complainte sur la mort du droit d'aînesse, par Cadet Roussel* (1826), suivant en cela M. Sénelier qui enlève à Nerval cette brochure anodine. Mais que penser alors du témoignage de Nadar ? « Je trouve dans des notes qu'il m'avait données qu'il débuta par un volume de poésies, *Élégies nationales* et commença par faire pour le libraire Touquet des brochures et pamphlets [...]. Je vois encore le pauvre ami cherchant dans ses souvenirs et insistant pour que je n'oubliasse pas qu'*il était l'auteur de deux couplets de la fameuse chanson de Cadet Roussel* [1]. »

Vétilles, tout cela, et chicanes de pédant [2]. Félicitons-nous de devoir à l'érudition et au goût de M. Lemaître un « Nerval » auquel on n'ajoutera guère avant longtemps — édition précieuse aux « doctes » comme aux « honnêtes gens ».

GILBERT ROUGER.

Gustave Lanson, 1857-1934 [par ANDRÉ FRANÇOIS-PONCET, JEAN POMMIER, PIERRE CLARAC]. Paris, Société des Amis de l'École Normale Supérieure, 1958. Un vol. in-8° de 58 pages.

Cette plaquette recueille l'hommage que l'Université a rendu, le 26 mars 1958, en la salle Louis Liard, à Gustave Lanson, à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance. Les Amis de l'École Normale étaient représentés par leur président, M. André François-Poncet, l'Enseignement Supérieur par M. Jean Pommier, les anciens élèves de Gustave Lanson par M. Pierre Clarac.

L' « ouverture » fut de M. François-Poncet : respectueuse ; avec ce léger piment d'ironie sans lequel il n'y a pas de Normalien ; dessinant d'un trait vif un Lanson professant en chaire « l'imperturbable et inexorable énumération des articles de son manuel bibliographique, que ses auditeurs recueillaient avec respect » ; en somme, un portrait de Lanson tracé par un élève d'Andler, — autre grand maître dont nous n'oublierons pas les cours nerveux, sensibles, d'une haute et hautaine impartialité (en nous parlant du pangermanisme, il faillit un jour nous convertir aux doctrines de Houston Stewart Chamberlain).

M. Jean Pommier parla de *Gustave Lanson historien de la littérature.* Ce titre est fort loin d'exprimer tout ce que traitent ces trente-quatre pages : c'est l'homme, ses préoccupations morales et sociales, sa pensée politique qui s'y trouvent évoquées. Avec une documentation aussi précise, aussi scrupuleuse que s'il s'agissait de Racine ou de Balzac. En feuilletant le dossier de Lanson, en retrouvant les rapports qui le concernèrent, Jean Pommier nous apporte de savoureuses révélations sur les exigences de l'Université : il s'est trouvé un jury de thèses pour estimer que Lanson concevait et exécutait « un peu trop vite ». Ce jury, d'ailleurs, fut conquis, vaincu, un peu dépité peut-être de n'être pas parvenu à « démonter » son candidat.

M. Pierre Clarac avait à définir « le directeur de l'École Normale Supérieure » ; mais, comme le directeur était encore un professeur, c'est du professeur surtout qu'il nous parle : car que dire d'un directeur ? C'est une image émouvante, pour qui s'émeut d'images universitaires, que ce Lanson poursuivant devant ses élèves, au delà de son temps d'enseignement, ses leçons sur Montaigne dont son livre sur les *Essais* ne parvint, ne pouvait parvenir qu'à être un pâle reflet. Ou encore cette turne de la rue d'Ulm, où le directeur rejoint ses « agrégatifs », pour les tirer d'embarras dans leurs explications des *Pensées.*

Que d'autres Lansons ne pourrait-on ajouter à ce livre d'images ! Ils ont dû ne passer ici que très vite, entre deux séquences : le comparatiste, — car nous lui devons, en particulier, sur les relations littéraires de la France

1. *Musée franco-anglais,* 31 janvier 1855.

2. Irai-je reprocher à M. Lemaître d'avoir reproduit, dans son introduction au *Voyage,* l'orthographe adoptée par Nerval pour le nom du consul de France à Alexandrie ? La véritable orthographe est, non pas *Gautier* d'Arc, mais *Gauttier,* comme en fait foi le petit livre du consul que j'ai sous les yeux : *Voyage en Italie, en Grèce et en Asie* (1831).

avec l'Espagne, des articles d'une rare portée, qui éclairent l'avènement de la société classique et cette notion du burlesque dont on a, depuis, si abondamment disserté ; le voyageur, — et tout particulièrement ce Lanson à la cour de Russie, qui ferait si singulière symétrie à un Laforgue à la cour de Berlin ; la latinité de cet éphémère professeur de latin à l'École ; l'entreprise des Hautes Études Sociales, qui s'installa sur les *Cahiers de la Quinzaine* comme pour poser en face de la maison-mère un bastion de défense, et prendre l'ennemi à revers ; le journaliste, — celui de l'*Humanité*, celui de la *Grande Revue*, celui du *Matin*, dont M. Jean Pommier dit quelques mots, de ces mots que l'on chuchote, dans les grandes familles, quand on ne peut éviter quelque allusion aux fugues d'un grand oncle vénéré : le journalisme est le démon de midi des professeurs.

Et enfin le Lanson qui n'a jamais dit son nom, celui des goûts et des dégoûts privés, celui qui ne se confesse pas, et dont la pudeur peut s'appeler timidité, mais doit d'abord s'appeler probité : car c'est abus de pouvoir ou de confiance, à ceux qui ont charge d'aider les esprits à être eux-mêmes, que de leur imposer l'image de leur propre esprit, de leur faire confidence de leur évolution intime, comme pour suggérer un itinéraire et forcer l'adhésion d'intelligences désarmées. Un maître qui a eu des élèves si différents de lui, et si différents les uns des autres, — Pierre-Maurice Masson, Paul Hazard, Daniel Mornet, Gonzague de Reynold, Jean Pommier, Pierre Clarac, — n'a rien de commun avec ce Victor Cousin qui menait impérieusement son « régiment ».

Il nous est échu cependant cette rare fortune, de recevoir un jour, de lui, à l'occasion d'un article de la *Revue bleue*, six grandes pages serrées de confidences intellectuelles et d'examen de conscience confiant et abandonné. Que l'on nous permette de verser au dossier de l'histoire littéraire, comme un appendice au brillant et délicat triptyque de la Société des Amis de l'École Normale Supérieure, cette longue et belle lettre, d'où ne sont pas absents des traits d'un tranchant ironique, qui s'adressent au jeune auteur de l'article, et dont cet auteur a fait son profit :

Paris, le 16 juillet 1923.

Cher Monsieur,

J'ai reçu le numéro de la *Revue Bleue* qui contient votre article. Il est fort joliment écrit, plein d'agrément et de finesse. C'est tout ce qu'il m'appartient d'y louer.

Je voudrais bien que pour le reste on l'acceptât pour vrai. Vous me faites une part plus belle que je ne la pourrais faire ; et je suis fort touché, sachant qui vous êtes, que vous m'ayez pris si délibérément par ce qui peut nous unir.

Vous avez raison de nommer Taine et Renan, et Brunetière : les deux premiers pendant toutes mes années de formation ; Brunetière, seulement après ma sortie de l'École, et surtout après 1882 ou 1883. Lemaitre et Faguet ont beaucoup pesé sur moi, moins comme des maîtres que comme des camarades aînés, qui m'entraînaient d'autant plus que je me sentais plus près d'eux — et moins pour des idées générales que pour des impressions particulières sur les auteurs.

Larroumet a été surtout pour moi aussi un camarade, le camarade qui, au moment où j'attaquais ma thèse, finissait la sienne et y avait recherché une information précise et étendue, nouvelle alors.

Boissier m'a montré l'usage de l'érudition, et comment elle pouvait servir à retrouver la vie. Mais son nom n'est qu'un nom parmi bien d'autres. Je suis redevable moins à lui qu'à tel autre, qu'à l'ensemble de développement des études grecques et latines qui m'a montré quel intérêt reprenaient les études de littératures anciennes, quand on y appliquait les méthodes de la philologie et de l'histoire. Ce n'est pas l'École avec Tournier, Weil, Boissier, Fustel, qui m'a inculqué cet esprit-là : l'*Homère* de Pierron, le *Sophocle* de Tournier, les *Sept tragédies* d'Euripide de l'éd. de Weil, le *Virgile* de Benoist, reçus en prix dès le lycée, me l'avaient déjà inoculé ; et j'y avais pris le goût — que je n'ai que très tard mis en œuvre — des éditions critiques et commentées.

Il faut tenir compte de ce que toute ma génération avec les autres depuis 1870, marchaient dans le même sens. Nous étions excédés de rhétorique et de bel esprit. Nous avions vu dans des ouvrages de critique et de littérature, au moment où surgissait la difficulté, la recherche sérieuse remplacée par une pirouette ; et nous en avions assez.

Vous ne nommez pas Sainte-Beuve [1]. Je lui dois autant qu'à Renan et à Taine,

1. Il a échappé à Gustave Lanson que Sainte-Beuve était nommé dans cet article.

ou plus. — Pour la besogne que je devais faire, ce n'est pas le dilettantisme de Renan qui me touchait, mais sa conscience de savant, les bases de philologie et d'exégèse qu'il donnait à ses savantes constructions, — mais Sainte-Beuve était celui — le seul, je crois, en ce temps-là — qui montrait comment, pour parler d'un écrivain français, on peut s'informer avant d'écrire et ne pas se lasser de chercher.

Je dois faire une place aux éditions de la Collection des grands écrivains : le Corneille surtout de Marty-Laveaux et le Racine de Paul Mesnard. Elles rejoignaient les éditions savantes des classiques latins et grecs, et en transportaient la méthode dans le domaine du français.

Il reste toutefois que Boissier nous proposait, à mes camarades et à moi, par son succès comme par son effort, une sorte d'idéal d'activité littéraire où les qualités traditionnelles de goût et d'esprit s'unissaient à une probe et précise érudition : idéal attrayant qui conciliait nos aspirations nouvelles avec la culture trop exclusivement littéraire et dialectique que nos maîtres du lycée nous avaient donnée.

Je me jugerais inexcusable de vous faire lire une si longue lettre si je n'avais conscience de vous parler autant de mes camarades que de moi, et de vous peindre l'état d'esprit des normaliens qui entraient à l'École dans les années 75-76...

Votre bien reconnaissant et dévoué

G. Lanson.

Pour mes idées politiques et leurs évolutions [1] — joli pluriel — je ne sais si vous ne simplifiez pas les choses un peu trop. Je n'ai guère écrit avant l'âge de trente ans, et c'est plus tard seulement que j'ai touché à des sujets qui impliquaient des jugements politiques : aussi est-il naturel que vous n'aperceviez pas chez moi une partie de ma vie intellectuelle, dont je me souviens. J'ai commencé par Voltaire ; et s'il est vrai que les voltairiens m'ont paru souvent des gens faits pour dégoûter de Voltaire [2], ils m'ont surtout fait prendre en horreur l'idolâtrie voltairienne. J'ai de même été excité par les dévotions révolutionnaires au milieu desquelles je vivais, à en prendre volontiers le contrepied [3]. Mais le goût de Voltaire et l'attachement à la Révolution, c'est bien là mon fond le plus ancien. Je n'ai eu d'ailleurs aucun mal à y joindre Bossuet et Pascal. Je me suis offert à leur action aussi complètement que possible, et j'ai toujours senti que quelque chose en moi leur résistait : je crois l'avoir dit nettement, pour l'un d'eux [4], dans mon livre sur *Bossuet*.

Puis un moment est venu où il m'a semblé que je n'avais plus besoin de regarder vers les idées monarchiques et religieuses, qu'en ce qui me concerne la question était jugée — ceci se passait un peu, très peu avant l'affaire Dreyfus — et où ce qui m'a intéressé c'était de regarder vers le socialisme, où d'ailleurs j'ai tout de suite senti qu'en adhérant à certains sentiments de justice et de pitié sociale je ne ferais jamais acte de soumission au dogme du parti.

Une des choses qui ont parfois trompé les critiques ou les polémistes qui m'ont fait l'honneur de s'occuper de moi, c'est que je n'ai pas besoin d'adorer les idées ou les écrivains pour qui j'ai du goût, que je vois clairement leurs tares ou leurs faiblesses (du moins je vois en eux des tares ou des faiblesses) et je n'en suis pas gêné. Et j'ai l'habitude, peut-être même un peu la manie, de ramasser tout ce que l'on peut dire avec quelque vérité contre l'homme ou l'idée ; après quoi j'indique la contrepartie.

Je ne vois pas ce que la déclaration des mesquineries du caractère de Voltaire ou des vulgarités du caractère de Hugo (tout d'ailleurs n'est pas mesquinerie ou vulgarité ni dans l'un ni dans l'autre), peut ôter de vérité à une page du Dictionnaire philosophique ou de beauté à un poème de la Légende des Siècles. J'ai tort sans doute ; car cela choque un besoin très humain d'aimer tout dans ce qu'on aime.

Mais cette fois, en voilà trop ; excusez ce bavardage.

Quel document pour un *Gustave Lanson par lui-même !*

Pierre Moreau.

Laurent Lesage, **Marcel Proust and his Literary Friends**. The University of Illinois Press, Urbana (U. S. A.), 1958. Un vol. in-8° de 114 p.

Le monde des livres a compté pour Proust autant et peut-être plus que le monde réel ; celui-ci ne prenait pour lui de véritable consistance que

1. Ce mot a disparu du volume où l'article a été recueilli. Toutefois, il nous semble que Gustave Lanson a lu distraitement la phrase : il y est question à la fois d'idées littéraires et d'idées politiques : de là plusieurs évolutions.
2. Gustave Lanson avait d'abord écrit : m'ont parfois dégoûté de Voltaire.
3. Ici, en note : Si j'avais vécu davantage dans les milieux chrétiens, j'aurais peut-être été moins tenté d'honorer Bossuet et Calvin.
4. « Pour l'un d'eux » est écrit dans l'interligne.

dans la mesure où il pouvait se confronter à quelque œuvre littéraire. Lecteur, pasticheur, traducteur, critique, enfin romancier, l'auteur d'*A la Recherche du Temps perdu* a vécu dans les livres, par eux et pour eux. Dans son grand récit, la part du romancier et celle du critique se mêlent d'ailleurs intimement. Ce qu'il dit des écrivains jette sur eux un jour nouveau et nous renseigne en même temps sur sa propre nature spirituelle.

Telles sont les considérations qui ont incité M. Laurent Lesage, professeur de langues romanes à l'Université de Pennsylvanie, à réunir les indications données dans ses écrits par Proust sur ses amitiés littéraires. On regrette qu'il ait limité son enquête aux contemporains, et n'y ait pas réservé une place à des « amitiés » plus éloignées dans le temps, ou l'espace : celles, entre autres, de Saint-Simon, de Balzac, de George Sand, de Théophile Gautier, de Leconte de Lisle, de l'*Imitation*, des *Mille et une Nuits*, des romanciers anglais. Mais son propos était plus limité.

La répartition des trente écrivains plus ou moins amis de Proust en quatre chapitres se justifie dans l'ensemble, mais non sans réserves de détail. Les *chers amis et chers maîtres* sont les grands aînés qui furent les témoins ou, comme Anatole France, les parrains de Proust dans les débuts de sa carrière littéraire. Les *camarades de classe et autres* sont les contemporains avec qui il a fait ses premières armes dès Condorcet, puis lors de la fondation du *Banquet*. On s'étonne de voir figurer parmi eux René Boylesve, dont la place serait mieux indiquée au chapitre suivant : *Autres notabilités littéraires*. Dans ce chapitre prennent place Émile Zola et Charles Péguy, qui représentent bien plus, pour l'auteur de *Swann*, des inimitiés littéraires que des amitiés. En revanche, on n'y voit pas Stéphane Mallarmé, que Proust connut au lycée, où le poète enseignait l'anglais, et dont l'esthétique nourrit ses méditations sur l'art et sur le Livre. Le chapitre de *la jeune génération* groupe quelques écrivains, cadets de Marcel Proust, qui furent les premiers à s'imprégner et s'inspirer de son œuvre ; parmi eux, Lucien Daudet apparaît égaré, échappé du chapitre 2 où sa place était toute marquée. Ce dernier chapitre ne pouvait être qu'une esquisse, ouvrant un aperçu sur la postérité littéraire de Marcel Proust, sur des « amitiés » posthumes dont l'auteur ne pouvait faire un recensement complet. En revanche, on aurait aimé que dans la galerie des « chers maîtres » ne fussent omis ni Henri Bergson, ni Alphonse Darlu, qui, lorsqu'il s'agit de Proust, méritent le titre de *maîtres* dans le sens le plus complet du mot ; leurs noms sont bien cités dans l'ouvrage, mais tout fortuitement.

Quant à la matière même de cette étude, M. Lesage n'apporte aucun document nouveau, aucun texte inédit. Mais il rapproche avec pertinence les uns des autres des textes empruntés à l'œuvre romanesque de Marcel Proust, à son œuvre critique, et surtout à sa correspondance, plus abondante que l'une et l'autre réunies. Ces fragments et les commentaires qui les relient restituent à la fois des moments importants de la vie de l'écrivain, l'atmosphère littéraire et sociale d'une époque qui s'étend sur deux ou trois générations, et une optique et un style de critique littéraire dont Proust a donné le modèle plus encore que la théorie.

André Ferré.

G. Lanfranchi, **Paul Valéry et l'expérience du Moi pur.** Lausanne, Mermod, 1958. 1 vol. in-16 de 68 p.

M. G. Lanfranchi a tenté, — et réussi, jusqu'à quel point ? — le tour de force de reconstruire en quelques pages l'univers spirituel de Valéry. En fait de réduction à l'essentiel, on ne saurait trouver rien de plus simple. La sympathie fervente qu'il manifeste pour son auteur le met d'ailleurs sur la bonne voie.

La notion de *Moi pur* est bien, chez Valéry, l'une de ces positions centrales à partir desquelles l'opération peut être conduite. M. Lanfranchi y joint les idées de pureté, d'universalité, de solitude, de silence, de pouvoir, de conscience, etc. Il voit avec netteté qu'un certain va-et-vient permet à Valéry « le plus grand jeu entre l'esprit et les sens ». Ses aperçus sur la parenté du Moi pur avec l'idéal de divers mystiques, Plotin, Maître Eckhard, les

bouddhistes, bien que faiblement démontrés, ne sont peut-être pas sans fondement.

On ne peut dire cependant que les divers éléments dégagés et utilisés par le critique soient toujours analysés avec une précision, une rigueur ou même une exactitude suffisantes, ni en eux-mêmes, ni dans leurs relations réciproques. Une interprétation cavalière d'œuvres telles que *La Jeune Parque* ou *Mon Faust* laisse quelque peu rêveur. M. Lanfranchi ne se soucie pas beaucoup des acquisitions antérieures de la critique valéryenne. C'est la grandeur, et peut-être quelquefois la faiblesse, des études littéraires, que de pouvoir constamment repartir de zéro. Les grandes œuvres du passé constituent, pour chacun de leurs lecteurs nouveaux, une *terra incognita*, pour l'exploration de laquelle on ne saurait être lié par les itinéraires précédents. L'essentiel est d'avoir une bonne boussole.

MAURICE BÉMOL.

JUDITH ROBINSON, **Alain lecteur de Balzac et de Stendhal.** Paris, Librairie José Corti, 1958. Un vol. in-8° de 284 p.

Ce livre est la version remaniée d'une thèse d'Université soutenue à la Sorbonne. Mrs Robinson est une jeune Australienne qui possède la langue française dans ses nuances les plus délicates. A cette maîtrise s'ajoute celle de la documentation et celle du sujet.

Mrs Robinson n'a rien négligé de ce qui pouvait enrichir son information. Elle a établi une « liste par ordre chronologique des œuvres, des études et des propos d'Alain ayant rapport à Balzac et à Stendhal » (p. 271-284). Mais elle n'a pas cru devoir se borner à ce travail bibliographique, qui présente un intérêt évident ; elle a, en outre, recherché les inédits de l'écrivain, et elle a eu la chance, grâce à M^me^ Chartier, d'en trouver de très importants. Enfin, elle a poursuivi son enquête auprès de ceux qui eurent le privilège de recueillir la parole du philosophe disparu. De cette masse de documents, bruts ou élaborés, elle a extrait l'essentiel, c'est-à-dire les textes les plus beaux, les plus chargés de signification, qu'elle a commentés avec une ferveur intelligente.

Le livre, solidement charpenté, se divise en deux parties d'inégale importance. La seconde (180 pages) est le cœur du sujet, comme l'indique son titre : « L'Univers balzacien et l'Univers stendhalien vus par Alain » ; dans la première (75 pages), qui traite de « la manière d'Alain », sont définis les critères originaux d'après lesquels Alain a apprécié ses auteurs favoris ; ainsi toute erreur d'interprétation est évitée, tout malentendu dissipé, puisque, avant d'entrer dans le jeu, on en connaît les règles. Après avoir insisté, avec raison, sur le fait que « pour Alain il n'y a pas, il ne doit pas y avoir de ligne de démarcation entre la littérature et la philosophie » (p. 37), Mrs Robinson signale les dangers évidents que présente semblable « manière » : Alain ne risque-t-il pas de s'attirer les reproches qu'on adresse habituellement aux philosophes, auteurs d'essais littéraires ? Mrs Robinson étudie cette question en profondeur, sous ses divers aspects, avec un souci d'objectivité et de compréhension sympathique. Sa démonstration entraîne l'acquiescement, sauf, peut-être, en ce qui concerne l'attitude d'Alain à l'égard des historiens de la littérature. Nul n'ignore avec quelle sévérité Alain a jugé les érudits et l'érudition ; il avait horreur de ces notes qui, dans certaines éditions dites savantes, prolifèrent et étouffent le texte ; l'essentiel est alors sacrifié à l'accessoire, le génial au médiocre. Toutefois, Mrs Robinson, qui ne se contente jamais de demi-vérités, mais envisage la vérité sous toutes ses faces, rappelle justement qu'il y a une forme d'érudition plus élevée dont l'honnête homme, ennemi des pédants, peut tirer profit : « Sans les travaux des historiens littéraires, écrit-elle, Alain lui-même n'aurait pas eu connaissance de la manière d'écrire de Balzac ni de celle de Stendhal, et il aurait été privé ainsi des faits précis qui ont servi de point de départ non seulement à ses études sur le style des deux écrivains, mais encore à des réflexions d'ordre beaucoup plus général. Il aurait ignoré aussi les sources des romans de Stendhal et de nombreux détails biographiques qui sont loin d'être inutiles à la compréhension de la pensée stendhalienne. »

(P. 34.) On ne peut s'exprimer avec plus de sagesse, mais nous aimerions en savoir davantage. Nous devinons sans peine à quels « historiens littéraires » Mrs Robinson fait allusion ; toutefois nous aurions été heureux de connaître, de façon plus précise, la dette d'Alain envers eux. Dans le chapitre intitulé : « Style et pensée », Mrs Robinson rappelle qu'Alain n'a jamais fréquenté la Bibliothèque de Grenoble ; cependant, sans avoir consulté les manuscrits, il a consacré au style de Stendhal des analyses excellentes, dont les conclusions rejoignent celles de Henri Martineau. (P. 232.) Si nous avons bien compris, Mrs Robinson estime que l'humaniste et l'érudit ont suivi, indépendamment, des voies parallèles. Dans ce cas particulier, c'est possible ; mais d'un point de vue plus général, ce n'est pas certain. D'autre part, Mrs Robinson a suggéré plus haut que les « historiens littéraires » avaient rendu service à Alain ; inversement Alain, par ses brillantes intuitions, n'aurait-il pas contribué à orienter les recherches des érudits ? Un complément d'information semble s'imposer.

Sur un autre point, plus important à notre avis, Mrs Robinson a éveillé notre curiosité et ne l'a pas entièrement satisfaite. Le chapitre II, intitulé : « La formation de la manière critique d'Alain : influences de jeunesse », ne comporte que six pages fort peu denses, qui forment un étrange contraste avec les vingt-neuf pages du chapitre précédent, si riches en faits et en idées. La rencontre avec Jules Lagneau, en 1888, le séjour à l'École Normale où Alain fait la connaissance d'un stendhalien convaincu, nommé Léon Blum, les discussions avec M^me^ Lanjalley, tout cela est expédié en six pages ! Sur cette période, certes, les documents font cruellement défaut ; Mrs Robinson signale « qu'il ne subsiste rien des conversations normaliennes » d'Alain et de Blum, et que la « longue correspondance » d'Alain et de M^me^ Lanjalley est perdue ; mais Lagneau, qui a exercé sur son élève une influence reconnue et déterminante, méritait une étude un peu plus étoffée. Ce développement est trop succinct pour former un chapitre indépendant ; il aurait sans doute gagné à être incorporé au chapitre V intitulé : « L'évolution de la manière critique d'Alain : l'aspect impressionniste ». Ce chapitre est, du reste, bien maigre lui aussi (7 pages). Après avoir rappelé que des livres comme *Stendhal* (1935) et *Avec Balzac* (1937) sont les points culminants d'une longue évolution, Mrs Robinson précise : « Dans presque tous les *Propos d'un Normand*, qui datent d'avant la première guerre, et même dans certains écrits qui ont été publiés un peu plus tard encore, nous sentons dans la façon dont Alain parle de Balzac et de Stendhal quelque chose d'un peu abstrait, de légèrement académique, une certaine raideur qui a complètement disparu par la suite. » (P. 78.) Ces remarques sont certainement fondées, mais, à notre avis, elles auraient dû être illustrées par quelques citations probantes. Mrs Robinson signale, d'autre part, que l'évolution de l'écrivain pose des problèmes complexes ; en effet, dans ses premiers *propos*, Alain a parfois atteint, d'un coup, la puissance de sa maturité. A l'appui de cette affirmation, Mrs Robinson reproduit une magnifique page jusqu'alors inédite, composée vers 1902 : « On peut se demander, écrit-elle (p. 80), après avoir lu cette évocation prodigieuse de deux univers tout vibrants de poésie et de passion, celui de *Béatrix* et celui du *Lys dans la Vallée*, si Alain a jamais dépassé par la suite, et même près de trente-cinq ans plus tard, le souffle, l'élan, l'intensité lyrique de cette belle page. » Cet enthousiasme est pleinement justifié, et Mrs Robinson a eu raison de publier ces lignes frémissantes où Alain, dans l'ivresse de l'inspiration, a livré le meilleur de lui-même.

Dans la seconde partie de cet ouvrage, les qualités que nous avons déjà appréciées s'affirment. Parfois, comme dans le chapitre consacré au temps romanesque, Mrs Robinson développe hardiment, mais sans témérité, les indications sommaires ou fragmentaires laissées par Alain. Plus souvent elle explique ce qui dans la pensée du maître peut sembler obscur (obscur parce que dense) ; ainsi, quand Alain déclare que Stendhal est « prosateur », tandis que Balzac est plutôt « poète », il donne à ces qualificatifs une signification très particulière, complexe, que Mrs Robinson éclaire grâce à des textes habilement groupés et analysés (chapitre XI, p. 206 et suiv.).

Nous n'ignorions pas qu'Alain avait une tendresse secrète pour Balzac ; grâce à Mrs Robinson, nous connaissons désormais les raisons de cette

préférence. Sans doute, dans la personnalité du philosophe, y a-t-il deux tendances, moins opposées que complémentaires, une tendance stendhalienne et une tendance balzacienne que Mrs Robinson a finement analysées. Toutefois, la tendance balzacienne a emporté la balance ; la dédicace de *Stendal* à Mme Morre-Lambelin ne laisse subsister aucune incertitude sur ce point : « ... Je faisais lire Balzac en classe, non Stendhal, peut-être parce que Stendhal est partisan. Je trouvais plus de sérénité en Balzac, et je finis, comme vous l'avez remarqué, par le mettre au premier rang...» (P. 245.)

Grâce à d'heureux rapprochements de textes, Mrs Robinson propose une excellente définition des mots « partisan » et « sérénité ». Stendhal est « partisan », parce qu'il divise l'humanité en deux catégories : d'un côté, la masse des coquins, des sots et des lâches, dont il n'y a rien à espérer, de l'autre les belles âmes, les « happy few ». Au contraire, Balzac n'est ni partial ni partiel ; défenseur du trône et de l'autel, il n'hésite pas à mettre en scène des aristocrates qui sont de francs imbéciles, et des prêtres qui sont de vulgaires fripons, quitte à exalter, lorsque l'occasion s'en présente, les vertus du clergé et les noblesses de la noblesse. Alain a aussi remarqué que les personnages balzaciens les plus monstrueux se rachètent par quelque qualité d'esprit ou de cœur ; Gobseck rend d'éminents services au comte de Restaud et Grandet, par des gestes naïfs, manifeste son amour paternel refoulé. Balzac, d'après Alain, est « pieux », parce qu'il aime tous les hommes et pardonne toutes les fautes, — ce dont Stendhal est incapable. Si en définitive Alain est devenu un balzacien fervent, c'est parce qu'au centre de *La Comédie Humaine* il a trouvé ce qui est au centre de sa philosophie personnelle : la charité.

Mrs Robinson a montré qu'en lisant Stendhal et Balzac, Alain a cherché à mieux comprendre autrui, et surtout à se mieux connaître lui-même. Il serait peut-être indiscret de demander à Mrs Robinson si en lisant Alain elle s'est proposé un but semblable, mais il est sûr qu'entre sa pensée et celle du philosophe existent des affinités électives. Au soir de sa vie, Alain a fait cette confidence : « Ma seule prétention est de m'être nourri des grands hommes, en cherchant toujours à me hausser jusqu'à eux, plutôt qu'à les rabattre à mon niveau. Selon moi, ce mouvement d'admirer est la lumière de l'esprit. » On voit que Mrs Robinson a médité cette leçon ; aussi avons-nous lu son livre avec plaisir, — et avec profit.

Jean-Hervé Donnard.

Carlo François, **L'Esthétique d'Antoine de Saint-Exupéry**. Schoenhof's (Cambridge, Mass.) et Delachaux et Niestlé (Neuchâtel et Paris), 1957. Un vol. in-8° de 213 p.

Nombreuses avaient été, depuis 1944, les publications de lettres, de documents et de souvenirs concernant Saint-Exupéry. Dans les bibliographies que l'on peut établir en 1958, prédomine l'information biographique : l'écrivain a en somme été négligé au profit de l'homme. Lorsqu'il est étudié pour lui-même, il reste victime d'un certain aspect prédicant et moralisant dont il n'avait su se dégager ; on ne nous avait guère présenté jusqu'ici qu'un Saint-Exupéry héros de légende ou éducateur des jeunes. Un ouvrage comme celui de M. Carlo François, *L'Esthétique d'Antoine de Saint-Exupéry* a l'intérêt de poser pour la première fois le problème de la création littéraire.

Une recherche des sources et des influences était nécessaire, pour replacer dans un contexte les éléments anecdotiques que fournissait la biographie. M. Carlo François attribue, dans la formation de Saint-Exupéry, une grande importance aux ouvrages de l'esthéticien Élie Faure, que Saint-Exupéry ne semble avoir jamais rencontré. Mais il est possible qu'un an et demi d'études aux Beaux-Arts ait permis au futur écrivain d'être influencé par l'auteur de *L'Esprit des formes*, et, sans être entièrement convaincants, les rapprochements de textes que propose M. Carlo François restent très suggestifs. Leur valeur s'accroît lorsque l'auteur montre avec force l'attraction qu'exercèrent Nietzsche et un Gide assez nietzschéen. La concordance de ces trois influences renforce chacune d'entre elles. On regrette seulement que

la démonstration, fondée sur des rapprochements de textes, s'adresse essentiellement à *Citadelle*, pour comparer l'inspiration de cet ouvrage posthume à celle de Nietzsche, d'Élie Faure, et du Gide du *Retour de l'enfant prodigue*. C'est un paradoxe que de rechercher dans son œuvre posthume, les sources d'un écrivain, en ne demandant aux œuvres précédentes que de servir de confirmation. Si Élie Faure a marqué Saint-Exupéry à vingt ans, les traces en devraient être visibles surtout dans les premières œuvres et non surtout dans les dernières ; ou alors il faudrait prouver que vers 1935, Saint-Exupéry a eu l'occasion de revenir à Élie Faure... Il manque donc quelque chose à la thèse de M. Carlo François, mais tous les rapprochements qu'il sugère entre *Citadelle* et *Ainsi parlait Zarathoustra* restent fort vivants. Son livre est un excellent examen des sources de *Citadelle*, et M. François montre avec bonheur que le dernier texte de Saint-Exupéry emprunte son ton, son style et son rythme à des réminiscences de la Bible et de Nietzsche.

L'Esthétique d'Antoine de Saint-Exupéry est le premier ouvrage qui envisage l'étude des images chez Saint-Exupéry. *Fantaisie et mystique dans « Le petit prince »*, de M. Yves Le Hir (Nizet, 1954), n'avait fait qu'esquisser très légèrement cette étude. M. Carlo François examine avec précision les images de l'écrivain-aviateur, — les plus faciles à analyser, — mais aussi des thèmes d'imagination plus intimes, comme les images de l'eau, de la lampe, du trésor caché, de la maison d'enfance. Voici enfin une approche de la sensibilité propre du poète, et l'on entrevoit là la méthode d'analyse qui pourrait enrichir la connaissance de Saint-Exupéry. Cependant, le souci de M. Carlo François est de lier les secrets de l'écriture, ou de la naissance de l'image, aux théories esthétiques que l'écrivain a pu formuler. Il confère ainsi une forte unité à son étude et retrouve jusque dans le détail l'essentiel de sa thèse : une « esthétique » d'inspiration nietzschéenne, qui tend à « réinterpréter l'univers en fonction des principes de l'activité et de l'évolution créatrices » (p. 195). On peut regretter en partie cet esprit de synthèse, qui arrache trop vite M. Carlo François à l'analyse des images, et à une analyse sans intentions préconçues. Est-il bien certain qu'une étude très méthodique de l'image ne dégagerait pas des thèmes qui ne sont pas nietzschéens par principe, et auxquels M. François a touché en passant ? Il y a chez Saint-Exupéry une création poétique plus ou moins inconsciente qui, indépendamment des idées et des sujets traités, fait le charme et la valeur de son œuvre. Est-ce bien le « métier », ou une vision nietzschéenne de l'univers, qui expliquent en lui l'écrivain ? Ne serait-ce pas plutôt une sensibilité cachée, dont les sources seraient une mythologie personnelle qui mériterait d'être approfondie ? Il est singulier, par exemple, que sous la plume de cet écrivain qui vante une patiente énergie naissent sans cesse des images de stérilité, apparaisse constamment comme un cauchemar la vision d'un monde purement minéral. Ces constantes de l'imagination mériteraient une étude minutieuse, à côté de laquelle est passé de justesse M. Carlo François en voulant retrouver trop rapidement la cohérence de son auteur. *L'Esthétique d'Antoine de Saint-Exupéry* pose une grande question : celle du nietzschéisme de l'auteur de *Terre des hommes* ; mais en laissant un autre sujet, à peine effleuré : l'exploration des « images profondes » qui rendraient compte, en Saint-Exupéry, non seulement du penseur pour qui l'esthétique est une morale, mais du poète et du créateur.

R. M. Albérès.

Pierre-Henri Simon, **Histoire de la Littérature française au XX^e siècle.** Paris, Armand Colin, 1956. Deux vol. in-8° de 224 pages.

Dans la nouvelle collection Armand Colin, d'une sobre présentation, paraît cette *Histoire de la Littérature*, de 1900 à 1950, destinée, dans la pensée de l'éditeur, à remplacer l'excellent ouvrage, déjà épuisé, de M. André Billy : *La Littérature française contemporaine : poésie, roman, idées.*

Au vrai, ce dernier livre paru en 1928, et d'une si claire, d'une si aimable information, traitait de l'histoire littéraire du premier quart de siècle, embrassant le premier avant-guerre, la littérature née du premier conflit mondial, le premier après-guerre — laissant nécessairement aux historiens à

venir à évoquer, pour présenter l'évolution de quelques talents déjà affirmés et analyser les œuvres nouvelles, le second avant-guerre (1929-1939) et la période que M. Pierre-Henri Simon dénomme justement « la décennie tragique » (1940-1950). Un ouvrage où ne sont pas étudiés, ni même nommés, Antoine de Saint-Exupéry, Albert Camus, Jean-Paul Sartre, André Malraux, Jean Anouilh, Armand Salacrou... nous paraît déjà, en cet âge atomique où le temps semble désormais s'écouler à une vitesse accélérée, comme ne répondant plus à toutes nos curiosités présentes. Non qu'à mon sens il soit périmé : il conserve, pour les écrivains et les œuvres étudiés, sa valeur d'information et présente en formules claires et nuancées des jugements critiques nés d'une vaste information et dictés par le goût. On se prend à regretter que M. André Billy n'ait point tenté, fidèle à une si heureuse formule d'exposition, la mise au point de son volume et qu'il n'ait pas complété son œuvre en composant un deuxième tome...

Le dessein délibéré de M. Simon a été d'être injuste, « injuste à la manière de la postérité », en faisant par système ce que la postérité fait spontanément : « Consigner les grands résultats, ignorer l'excellence des intentions ou le caractère plus ou moins sympathique des personnes, pour ne retenir que les critères du génie, du talent ou du moins de la création significative et de la réussite incontestable. » Il lui importe, dit-il, de dresser uniquement « la carte des sommets ». Et son but a été d'introduire « dans une matière foisonnante et confuse des perspectives qui l'éclairent et des relations qui l'expliquent ».

Ainsi M. Simon a beau jeu, à propos de l'*Histoire de la Littérature française du Symbolisme à nos jours* de M. Henri Clouard, de reprocher à ce dernier son excès de conscience qui ne lui a fait exclure ni oublier personne, et l'a obligé à présenter une foule où les personnalités dirigeantes et les œuvres maîtresses n'émergent pas toujours, où, au surplus, l'échelle des importances relatives paraît discutable. On peut répondre sur ces deux points à M. Simon : et d'abord que sa propre échelle des valeurs est contestable ; ensuite que quelques silences (oublis ? exclusions ?), en particulier l'omission d'Albert t'Serstevens, sont regrettables. On cherche en vain à l'index alphabétique les noms d'Emile Pouvillon, de Léon Lafage... On s'étonne que dans le chapitre : « La guerre comme thème et comme secousse », une ligne seulement soit consacrée, dans une énumération, à André Lamandé à l'occasion de son mince recueil de poèmes : *La Tranchée couronnée de Vignes*, alors qu'il a, en outre, composé une importante fresque de quatre volumes intitulée : « Le Roman de l'après-guerre » ... Pourquoi, d'autre part, dans la bibliographie générale donnée en tête du premier volume, ne pas avoir mentionné les travaux de Fortunat Strowski, d'Edmond Jaloux, de Charles du Bos, d'Emile Henriot, de Fernand Baldensperger (*La Littérature française entre les deux guerres*) ?

A l'encontre de M. André Rousseaux qui prétend que tout classement est fallacieux et qui pense que les études littéraires doivent revenir à la seule voie qui ne fausse pas la littérature, à savoir « la communication interne, au mépris de la circonstance, avec les textes », M. Simon est fermement persuadé que l'une des fonctions caractéristiques de l'esprit est de découvrir des lignes d'ordre et de succession dans la confusion du réel et que l'objet de l'histoire littéraire est précisément « d'atteindre et de définir, à travers des actes singuliers, une aventure collective ». C'est donc dans cette option que l'ouvrage a été conçu : une *histoire*, décrivant un mouvement dans une durée.

Reconnaissant les mérites d'Albert Thibaudet qui, dans son *Histoire de la Littérature française de 1789 à nos jours*, a manié habilement « le critère des générations » (du moins jusqu'à 1880, car ensuite son tableau lui paraît arbitraire et brouillon), M. Simon prétend substituer à cette notion des *générations* celle des *moments*. Par « moment », il entend « une convergence fortuite de faits politiques, économiques, intellectuels et moraux, créant pour un temps donné des conditions communes au déploiement des activités créatrices ». Cette vue nouvelle ne laisse pas de paraître judicieuse si l'on songe que des hommes soumis à des épreuves collectives comme l'ont été par exemple, la guerre de 1914-1918, la crise ouverte en 1930, l'avènement de l'âge atomique en 1945... ont montré des réactions analogues susceptibles

d'infléchir leur inspiration et même de modifier leur philosophie première.

M. Simon rend également hommage au travail de M. René Lalou, « essayiste averti et pénétrant », qui nomme d'ailleurs beaucoup plus d'écrivains qu'il ne le fait lui-même et les définit en formules quasi infaillibles. Et il cite les « claires et fortes études » d'André Rousseaux, pour se demander encore une fois si « des monographies juxtaposées » sont une histoire.

Les études de M. Simon sont pour la plupart claires et fortes. Mais on peut regretter que sa théorie des *moments* l'ait contraint à fragmenter ses études de nombre d'auteurs essentiels, à les présenter en plusieurs tableaux complémentaires : cinq pour André Gide et pour Paul Claudel — excellents d'ailleurs ; quatre pour Marcel Proust. Pourquoi, au sujet de ce dernier, parler des deux premiers volumes du *Temps perdu* comme des meilleurs ? Pourquoi sous-estimer le *Temps retrouvé*, clé philosophique de l'œuvre proustienne ? On regrette que Pierre Loti, auteur du *Livre de la Pitié et de la Mort*, soit jugé « égoïste et sec », et ses villas — je n'en connais qu'une, modeste — « fastueuses ». On aimerait discuter certaines formules tranchantes et injustes, par exemple, celle-ci au sujet de M. Claude Farrère : « Une imagination de feuilletoniste, un lyrisme pauvre, et un style banal ». En revanche, on savoure cette notation : « Hervé Bazin jette sur un nom déjà honorable le lustre imprévu d'un style au vitriol ». On constate avec satisfaction que M. Simon utilise pertinemment le mot « décennie »... et on déplore qu'il écrive, non moins souvent, « décade » dans sa fausse acception. On retiendra, parce qu'elles s'inscrivent d'elles-mêmes dans la mémoire, certaines rubriques expressives de son livre : « L'humanisme héroïque de Saint-Exupéry », « André Malraux, ou le défi à la mort », « Vivants qui se meurent et morts qui se survivent »... On saura enfin gré à M. Simon d'avoir donné un répertoire ordonné de jugements permettant à l'étudiant comme à l'honnête homme de se reconnaître dans la forêt littéraire, luxuriante, souvent inutile et parasitaire, et de les guider vers les arbres chargés de fruits. Des pages comme celles qui évoquent la fin des « grands vieillards » (tome II, p. 159-163) : l'angoisse de Paul Valéry, l'apaisement serein et glorieux d'André Gide, de Paul Claudel et de Colette sont de première force et de belle venue. Elles font songer, dans leur dense sobriété, à un crépuscule des dieux.

André Moulis.

Pierre Langlois et André Mareuil. Guide bibliographique des Études littéraires. Paris, Hachette, 1958. Un vol. in-8° de 255 pages.

Il faut s'occuper de bibliographie pour savoir les pièges et les périls de semblables entreprises. Saluons donc l'intrépide audace de MM. Langlois et Mareuil qui tracent en quelque 200 pages un panorama littéraire, de l'Antiquité à nos jours.

Première partie. — « Le cours des siècles. » Sept chapitres dont « le plan... est, à quelques variantes près, le suivant » : I. Documentation générale sur la période envisagée (histoire générale ; histoire de la civilisation ; la vie quotidienne ; histoire des lettres et de la pensée ; les arts). — II. Anthologies ; collections de textes ; études critiques d'ensemble. — III. La langue ; dictionnaires et grammaires. — IV. Théoriciens et critiques littéraires. — V. Les grandes œuvres.

La deuxième partie s'intitule : « En travaillant. » Sept chapitres de nouveau : Étude de la langue. — Les Guides bibliographiques. — L'Histoire de la littérature française. Grands ouvrages, collections et manuels. — Les Editions de textes classiques. — Les Textes enregistrés. — Revues et périodiques spécialisés. — Notre Bibliographie de l'Honnête Homme.

On voit tout de suite la conception originale de l'ouvrage, et le service qu'il veut apporter. Mais les auteurs ont été tiraillés entre le désir initial de satisfaire une clientèle de « professeurs de petits collèges et des cours complémentaires » (p. 5 de l'Avant-Propos) et l'ambition de contenter « un public plus large ». La solution « moyenne » qu'ils ont choisie risque de déplaire à tout le monde.

Les spécialistes notamment relèveront presque à chaque section des omissions cruelles et des choix singuliers.

Ainsi, pour le Moyen Age. *La pensée :* L'excellent de Bruyne n'est pas cité. — *Anthologies :* Ne sont pas signalés les remarquables recueils de Ferran-Decahors et de A. Henry. — La magistrale étude de Trénel sur la langue biblique au Moyen Age n'est pas relevée. Le fasciculet de Faral est cité avec honneur ; la syntaxe de Foulet n'est pas mentionnée.

Grandsaignes d'Hauterive est décoré d'astérisques ; mais ce n'est pas un vrai dictionnaire d'Ancien Français. Le Godefroy n'est pas mentionné, même pas l'abrégé, réédité pourtant, donc accessible.

Textes enregistrés du Moyen Age : « Ils n'ont guère tenté jusqu'ici les éditeurs » (p. 200). Or, je prends le *Guide de la Littérature française du Moyen Age*, 1957, par Kukenheim et Roussel, et je trouve, sur près de 4 pages, des titres de disques (p. 188 à 191).

On peut s'amuser ou s'affliger à relever un peu partout pareilles lacunes ou erreurs.

Pourquoi omettre le *Corneille* si vivant de Brasillach ? Pourquoi ne pas signaler la thèse de Proschwitz sur Beaumarchais ? Pourquoi négliger la judicieuse revue pédagogique *L'École ?*

Il est bon de citer la Bible de Jérusalem ! Mais de quel profit est-elle pour comprendre historiquement *Les Tragiques*, *Athalie* ou les *Romantiques ?* Il eût été judicieux de nommer à cette place une Concordance biblique.

Cette bibliographie veut aussi être critique. Comment d'un mot ou avec un ou deux astérisques signaler et séparer le bon grain ? Ici, bien sûr, on peut ne pas être toujours d'accord. Un seul exemple : la stylistique de Marouzeau reçoit deux astérisques ; celle de Cressot, aucun ; *Grammaire et Style* de Cohen, un ; la mise au point de Guiraud est jugée très modeste. Pour connaître ces questions, je peux dire que *toutes* ces indications sont fausses.

Un Guide n'est jamais complet. Mais comment ne pas signaler les répertoires bibliographiques offerts par les *P. M. L. A.*, la Bibliographie linguistique publiée par le comité international permanent des Linguistes, le *Year book of Comparative and General Literature*, la si riche bibliographie de stylistique de Hatzfeld ?

« Il n'existe pas, à notre connaissance, de bibliographie systématique concernant les écrivains contemporains » (p. 181). Mais si ! Il y a le *French VII Bibliography* qui poursuit sa publication, après avoir annoncé qu'il la suspendait.

Enfin, on ne trouve pour ainsi dire pas, dans ce manuel, de références à des travaux publiés à l'Étranger sur la Littérature française.

Cette immense lacune est inconcevable. C'est une mutilation de tout le travail.

Un pareil Guide est donc réservé à l'usage interne.

Il fallait bien en marquer les dangers et les faiblesses pour des lecteurs qui se laisseraient séduire par une impression de fausse sécurité. Cela dit, reconnaissons avec plaisir qu'il servira à débroussailler une question ou un auteur.

A ce titre seulement, il mériterait notre gratitude et notre estime.

Y. Le Hir.

La Mise en scène des œuvres du passé. Études recueillies et présentées par Jean Jacquot et André Veinstein. Paris, Éditions du C. N. R. S., 1957. Un vol. de 308 pages.

Les Entretiens d'Arras (15-18 juin 1956) ont porté sur les problèmes qui se posent au metteur en scène en présence des chefs-d'œuvre dramatiques d'autrefois : Où trouver une documentation ? Comment l'utiliser ? Comment tirer parti des données de l'érudition ? Comment confronter l'esthétique d'une civilisation disparue et les réactions du spectateur d'aujourd'hui ? Sur ces différentes questions, le livre que présentent MM. Jacquot et Veinstein nous offre, généralement accompagnés des débats auxquels ils ont donné lieu, les exposés de M^me^ N. Gourfinkel, de MM. R. Allio, D. Bablet, R. Clermont, J. Gillibert, G. Godebert, M. Gravier, J. Jacquot,

J. Laude, R. Marrast, G. Monnet, F. Nieva, J. Scherer, W. Stewart, A. Veinstein, G. D. Vierge. En ce qui concerne les œuvres dramatiques françaises, signalons les renseignements fournis par Mme Gourfinkel sur *Le Mariage de Figaro*, monté par Stanislavski (« actualisation » du texte ; vie de la mise en scène ; souci d'un ton *français*) ; — les indications de M. Scherer : de quelques accessoires dans *Bajazet* et *Tartuffe* (leur rôle au XVIIe siècle ; comment, sur ce point, les modernes se sont émancipés de la tradition) ; — l'expérience de M. Stewart, professeur à Bristol et metteur en scène d'*Athalie* ; — enfin, la communication de M. Godebert sur une mise en ondes de *Bérénice*. L'ouvrage, présenté et illustré avec élégance, est d'une lecture attrayante : la diversité des points de vue, l'alternance des exposés et des discussions (n'y a-t-il pas cependant, p. 51, une lacune ? ou le débat sur Strindberg fut-il vraiment aussi laconique ?) le rendent particulièrement vivant. Érudits et techniciens de la scène s'y mettent aisément d'accord dans la discussion, comme il faut souhaiter qu'ils le soient, en effet, dans une collaboration dont l'art dramatique a évidemment le plus grand besoin. Notons, pour terminer, les vœux exprimés à l'issue de cette rencontre de 1956 : entente mieux assurée de l'historien spécialisé, du comédien et du spectateur ; création d'une chaire d'histoire du théâtre et d'un musée du théâtre.

JACQUES ROBICHEZ.

Nouvelles diverses : Groupe d'Études balzaciennes. — Un groupe d'études balzaciennes (Président : M. Jean Pommier ; Secrétaire général : M. Pierre-Georges Castex), patronné par MM. André Billy, Marcel Bouteron, Jacques Duron et W. H. Royce, vient d'être créé pour développer les connaissances relatives à Balzac. Le groupe publiera chaque année, au printemps, un volume contenant des textes inédits et des études historiques ou critiques. Le premier volume de *L'Année balzacienne* (environ 250 pages in-8°) paraîtra en avril 1960.

Les adhésions sont reçues par M. Jean-Hervé Donnard, villa Solveig, route de Belleville, Gif-sur-Yvette (S.-et-O.) ; CCP : Paris, 132-95. La cotisation annuelle de 10 NF (12 NF pour les balzaciens habitant l'étranger) donne droit au service de *L'Année balzacienne*. Le volume pourra être également acquis en librairie au prix de 15 NF.

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

I - PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Bulletin signalétique : 3e *partie* (*trimestrielle*) [Philosophie — Sciences Humaines]. *France*, 50 NF — *Étranger*, 60 NF.

Abonnement au Centre de Documentation du C. N. R. S. — 16, rue Pierre-Curie, Paris Ve, C. C. P. Paris 9131-62. Tél. DANton 87-20.

Bulletin d'information de l'Institut de recherches et d'histoire des textes : Un n° par an ; n° 1, 3 NF ; n° 2, 4 NF ; n° 3, 4,60 NF ; n° 4, 7 NF ; n° 5, 4,60 NF ; n° 6, 6 NF ; n° 7, 7 NF.

II - OUVRAGES

Collection « Le chœur des muses » (Directeur : J. Jacquot) :

1. *Musique et Poésie au XVIe siècle*, 384 pages ..... 16 NF
2. *La Musique Instrumentale de la Renaissance* (relié pleine toile crème), format in-4°, 394 pages ..... 18 NF
3. *Les Fêtes de la Renaissance* (relié pleine toile crème), format in-4°, 492 pages, 48 planches ..... 30 NF
4. *La Renaissance dans les Provinces du Nord* (relié pleine toile crème), format in-4°, 219 pages ..... 11 NF

Collection d' « esthétique » :

1. *Mélanges G. Jamati* (relié pleine toile) ..... 13 NF
2. *Visages et Perspectives de l'Art Moderne* (*peinture, musique, poésie*). Recueil des Communications faites aux Entretiens d'Arras (20-22 juin 1955), relié pleine toile ..... 12 NF
3. *La Mise en Scène des œuvres du passé* (Entretiens d'Arras 1956), relié pleine toile ..... 19 NF

Publications de l'Institut de recherches et d'histoire des textes :

Mlle PELLEGRIN, *La Bibliothèque des Visconti-Sforza* (relié pleine toile). 24 NF

VAJDA, *Répertoire des catalogues et inventaires de manuscrits arabes*. 4,50 NF

VAJDA, *Index général des manuscrits arabes musulmans de la Bibliothèque Nationale de Paris*..... 24 NF

VAJDA, *Les certificats de lecture et de transmission dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale de Paris*..... 6 NF

Les Cahiers de Paul Valéry :

Volumes : 1° reliés, 1 600 NF (640 NF à la commande et 30 NF à la parution de chacun des volumes). 2° sous étuis, 1 740 NF (780 NF à la commande et 30 NF à la parution de chacun des volumes). Les volumes I-XV sont parus.

III - COLLOQUES INTERNATIONAUX

II. *Léonard de Vinci et l'expérience scientifique au XVIe siècle* ..... 15 NF

V. *Musique et poésie au XVIe siècle* ..... 16 NF

XII. *Le luth et sa musique*..... 32 NF

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1959.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

— * Grolier (E. de). — Guide du bibliophile et du libraire. Bibliographie générale des livres, manuscrits, atlas et recueils d'estampes passés en ventes publiques en France et en Belgique, pour les années 1952, 1953, 1954, 1955, 1956. — Gibert jeune, 1959.

— * Ministère de l'Éducation nationale. Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale. Auteurs. Tome CLXXXV. Texon Leonq-Theuriet. — Imprimerie nationale, 1959.

— * Direction des Archives de France. Actes de la 4e Table ronde intérieure des archives (Histoire littéraire, géographie, économie actuelle), par Charles Braibant et Robert-Henri Bautier. — Imprimerie nationale, 1959.

— * Archives nationales. Exposition de documents d'état-civil français. XVe-XXe siècles. Avant-propos de Charles Braibant. — Palais Soubise, 1959.

— * Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les sociétés savantes de la France, dressée... par René Candilhon, sous la direction de Charles Samaran. Période 1910-1940. Tome IV (fascicule 2). Seine. — Imprimerie nationale, 1958.

— *Bulletin du Centre d'information de la recherche d'histoire de France* [§ VII : Histoire de la civilisation : vie intellectuelle ; histoire des idées ; littérature et théâtre ; enseignement et éducation ; livre et presse, et § VIII : biographies]. — N° 9, 1958.

DIVERS

— * Durry (Marie-Jeanne). — Autographes de Mariemont, 2e partie. Tome I. De Boufflers à Lamennais. — A.-G. Nizet, 1959.

— * Demeures historiques et sites romanesques. Textes et documents réunis par Paul-Émile Cadilhac et Robert Coiplet. III. — Les Éditions de l'*Illustration*, 1958.

— * Guide des prix littéraires. Additif. — Cercle de la librairie, 1959.
— Donkersloot (N. A.). — Die Relativität der literarischen Generation. — *N*, Oktober.
— Hunt (H. J.). — C. R. de : *The Oxford companion to French literature...* (Oxford, 1959). — *FS*, July.

Académies. — * Académie des sciences et lettres de Montpellier (1706-1956). Commémoration du 250e anniversaire. [Appendice : Exposition. L'Académie des sciences de Montpellier au XVIIIe siècle]. — Montpellier, Causse, Graille, Castelnau, 1959.
— Laloy (Madeleine). — La plus vieille Académie du monde [l'Académie des Jeux floraux de Toulouse]. — *L'Auvergne littéraire*, 1er et 2e trimestres.

Autobiographie. — Castelli (Enrico). — Filosofia e autobiografia. — [In] * La Diaristica filosofica. (*Archivio di filosofia*, n. 2.) — Padova, Cedam, 1959.

Baroque. — * L'Amour noir. Poèmes baroques recueillis par Albert-Marie Schmidt. — Monaco, Éd. du Rocher, 1959.
— Poulet (Georges). — La bulle de savon. — *L'Arc*, no 6, printemps.

Conte. — Arnaud (Noël). — L'art de faire peur. — *Critique*, novembre, décembre.

Enseignement. — * Majault (Joseph). — Les origines de l'Institut pédagogique national. Le Musée pédagogique, 1872-1879 (Publications pédagogiques. Monographies. Études et recueils). — Institut pédagogique national, 1959.
— Raymond (Marcel). — La France et les études de littérature française à l'Université de Genève. — *Revue économique franco-suisse* [no pour le 4e centenaire de l'Université de Genève], juin.

Esthétique. — Tauman (Léon). — Le langage de l'art. — *AUMLA*, May.

Influences. — Ahmad (Aziz). — Influence de la littérature française sur la littérature ourdoue. — *Orient*, 3e trimestre.
— Berveiller (Michel). — Le mirage péruvien dans la littérature française. — [In] * Mirages et visages du Pérou. — Hachette, 1959.
— Stétié (Salah). — La littérature libanaise de langue française. — *Médecine de France*, no 103.

Langue. — Herisson (Ch. D.). — Quelques autres usages de l'épithète « petit » comme hypocoristique. — *FM*, octobre 1959, janvier 1960.
— Thérive (André). — Le centenaire de Lazare Sainéan. — *TR*, septembre.
— Väänänen (Veikko). — De quoi vous mêlez-vous ? Histoire d'un gallicisme. — *Romanistisches Jahrbuch*, 1958.

Littérature belge.— * Hanse (Joseph). — Nos lettres vues de Paris [dans le tome III de l'*Histoire des littératures*, R. Queneau]. — Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1959 [extrait du *Bulletin*].

Littérature canadienne. — Robidoux (Réjean), O. M. I. — *Les Soirées canadiennes* et *Le Foyer canadien* dans le mouvement littéraire québécois de 1860. Étude d'histoire littéraire. — *Revue de l'Université d'Ottawa*, octobre-décembre 1958.

Littératures régionales. — Roche (Alphonse V.). — Provençal cultural regionalism. — *The American Society Legion of honor magazine*, n. 2.

Mélanges. — * Maranini (Lorenza). — Visione e personaggio secondo, Flaubert ed altri studi francesi (« Biblioteca di cultura »). — Padova, Liviana Editrice, 1959.

— * Novák (Otakar). — Po stopách realistickych tradic francouzského pisemnietví [Traditions réalistes des lettres françaises. Études publiées de 1954 à 1957, groupées sous trois titres : De la poésie populaire au réalisme critique ; G. de Maupassant ; Cinq études sur R. Rolland : en tchèque, résumé français]. — (Opera Universitatis Brunensis Facultas philosophica. C. 54.) — Brno, 1958.

Nécrologies. — Bataillon (Marcel). — Augustin Renaudet (1880-1958). — *Annales. Économies. Sociétés...*, juillet-septembre.

— Garin (Eugenio). — A. Renaudet (1880-1958). — *RLMC*, marzo.

— A. B. [Bourin]. — Mort d'Hector Talvart [1880-1959]. — *FL*, 31 octobre.

Poésie. — Blanchot (Maurice). — Comment découvrir l'obscur ? — *NRF*, octobre, novembre.

— Fongaro (Antoine). — C. R. de : G. Bonnoure, *Marelles sur le parvis. Essais de critique poétique* (Paris, 1958). — *SF*, maggio-agosto.

— Ibañez Langlois (José Miguel). — Sur le poème et le poète. — *TR*, octobre.

— Mounin (Georges). — Naissance de la poésie enregistrée. — *Le Monde*, 16-17 août.

— Toulze (abbé Sylvain). — Brève introduction à la poésie avec les poètes quercynois. — *Bulletin de la Société des études du Lot*, juillet-septembre.

— Vandercammen (Edmond). — Propos sur la traduction de la poésie. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, n° 2.

Roman. — Dubeux (Albert). — Le roman policier. — *RDM*, 15 août.

— Roudaut (Jean). — Les demeures dans le roman noir. — *Critique*, août-septembre.

— Saint-Paulien. — Le romancier et sa mission. — *Écrits de Paris*, octobre.

Stylistique. — * Morier (Henri). — La psychologie des styles. — Genève, Georg éditeurs, 1959.

— Riffaterre (Michael). — Criteria for style analysis. — *Word*, April.

Théâtre. — * Baty (Gaston) et Chavance (René). — Histoire des marionnettes (Coll. « Que sais-je ? ». N° 845). — Presses Universitaires, 1959.

— Blanchart (Paul). — Bobino, cent cinquante ans d'histoire et de spectacles. — [In] * Annuaire 1959 de la Société historique du 14e arrt de Paris.

— Godinot (René). — Sur quelques représentations de pastorales oubliées à Cambo, St Pierre d'Irube et Mendive. — *Société des sciences, lettres et arts de Bayonne*, juillet.

— Lowe (Robert W.). — Les représentations en musique au Collège Louis-le-Grand de Paris (1689-1762). — *RHT*, fasc. 3.

Thèmes littéraires. — Blanchard (Pierre). — La Bible et le roman [contemporain]. — *Bible et vie chrétienne*, septembre-octobre.

XVe SIÈCLE

Chartier (A.). — Garapon (Robert). — Introduction à la lecture d'A. C. — *Annales de Normandie*, mai.

Ch. d'Orléans. — * Nardis (Luigi de). — Ch. d'O., divagazioni e spunti critici. — Estr. da *Marsia*, maggio-agosto 1958.

Chastellain (G.). — Maurin (Mario). — La poétique de C. et la « Grande rhétorique ». — *PMLA*, September.

Commynes (Ph. de). — Labande-Mailfert (Yvonne). — C. R. de : Auda Prucher, *I « Mémoires » di Ph. de C. e l'Italia del Quattrocento* (Firenze, 1957). — *Le Moyen âge*, nº 3.

Gerson (J.). — Glorieux (P.). — Le chancelier G. et la réforme de l'enseignement. — [In] * Mélanges offerts à Étienne Gilson (Études de philosophie médiévale. Hors série). — Toronto-Paris, 1959.

Villon (F.). — * F. V. — Œuvres. Introduction et notes par Robert Guiette (Club du meilleur livre. « Astrée ». 24). — Club du meilleur livre, 1959.

— Edgar (Inez M.). — F. V., poet of the past, present and future. — *CR*, November.

— Frappier (Jean). — Pour le commentaire de V., *Testament*, vers 751-752. — *Romania*, nº 2.

XVIe SIÈCLE

— * Rossettini Trtnik (O.). — Les influences anciennes et italiennes sur la satire en France au XVIe s. Thèse de doctorat ès lettres. Université de Paris. 1953 (Publications de l'Institut français de Florence. 1re série. T. XIII). — Florence, Institut français, 1958.

— * Le livre du Recteur de l'Académie de Genève (1559-1878), publié sous la direction de S. Stelling-Michaud. Tome I : Le texte (Travaux d'Humanisme et Renaissance. T. XXXIII). — Genève, Droz, 1959.

— * Le Collège de Genève. 1559-1959. Mélanges historiques et littéraires. [Henri Delarue : les premiers manuels en usage au collège de G.] — Genève, Éd. Jullien, 1959.

— Aulotte (Robert). — Études sur l'influence de Plutarque au XVIe siècle. I. Sur un exemplaire annoté des *Moralia*. — II. Sur un manuscrit disparu, et une traduction de Jean Lode. — *BHR*, fasc. 3.

— Grève (Marcel de). — C. R. de : Roland Mortier, *Un pamphlet jésuite « rabelaisant »*... (Bruxelles, 1959). — *BHR*, fasc. 3.

— Lebègue (Raymond). — Contacts français avec la littérature espagnole pendant la première moitié du XVIe siècle. — [In] * Charles-Quint et son temps. — Éditions du C. N. R. S., 1959.

— Tuzet (H.). — Le vitalisme cosmique au temps de la Renaissance. — *Sévriennes d'aujourd'hui*, décembre 1958.

Bibliographie. — * Cioranesco (Alexandre). — Bibliographie de la littérature française du seizième siècle. Collaboration et préface de V. L. Saulnier. — C. Klincksieck, 1959.

— Bergier (J. F.). — Bibliographie des articles relatifs à l'histoire de l'humanisme et de la Renaissance. 1958 [et] supplément 1956-1957. — *BHR*, fasc. 3.

Bibliophilie. Livre. — Chaix (Paul), Dufour (Alain) et Moeckli (Gustave). — Les livres imprimés à Genève de 1550 à 1600. Liste chronologique de titres abrégés, établie d'après les ressources de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève. Appendice. Les officines Saint-André et Commelin. — *Genava*, fasc. 3-4.

— Schunke (Ilse). — Der Meister der Estiennebibel und die Renaissance-Buchbinder in Paris. — *BHR*, fasc. 3.

Poésie. — White (Janet). — French protestant poetry of the 16th and early 17th centuries. — *Proceedings of the Huguenot Society of London*, 1959.

Amyot (J.). — Cadilhac (Paul-Émile). — Quatre étapes de la vie d'A. — In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

Aubigné (A. d'). — Cadilhac (Paul-Émile). — Avec A. d'A., capitaine de fortune et maréchal des lettres. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

Bèze (Th. de). — * Th. de B. — Discours prononcé à l'inauguration de l'Académie dans le temple de Saint-Pierre à Genève, le 5 juin 1559 [traduit par Henri Delarue]. — Genève, A. Kundig impr., 1959.

Bodin (J.). — Burns (J. H.). — Sovereignty and constitutional law in B. — *Political studies*, June.

Calvin (J.). — * Biéler (André). — La pensée économique et sociale de C. Préface d'Antony Babel (Publications de la Faculté des sciences économiques et sociales de l'Université de Genève. Vol. XIII). — Genève, Librairie de l'Université, Goerg et Cie, 1959.

— * Boisset (Jean). — Sagesse et sainteté dans la pensée de J. C. Essai sur l'humanisme des réformateurs français (Bibliothèque de l'École des hautes études. Sciences religieuses. LXXIe vol.). — Presses Universitaires, 1959.

— Beaupère (René), O. P. — C. et l'argent. A propos d'un livre récent. — *Lumière et vie*, avril-juin.

— Chavannes (Henry). — La présence réelle chez saint Thomas et chez C. — *Verbum caro*, n° 50.

— Dufour (Alain). — Bibliographie calvinienne en 1959. — *BHR*, fasc. 3.

— Meylan (Henri). — Le secret de C. — *GL*, 13-14 juin.

— Mours (S.). — C. et Noyon après son adhésion à la Réforme. — *Bulletin de la Société archéologique, historique et scientifique de Noyon*, juillet-septembre.

Castellion (S.). — Bossard (Maurice). — Le vocabulaire de la Bible française de C. (1555). — *Études de lettres*, avril-juin.

Desportes (Ph.). — * D. — *Les Amours de Diane.* Livres I et II. Publiés par V. E. Graham (« Textes littéraires français ». Nos 85 et 86). — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1959.

Labé (L.). — Virolle (R.). — Explication de texte. Un sonnet de l'école lyonnaise [L. L., « Tant que mes yeux pourront... »]. — *L'École*, 24 octobre.

Le Jars (L.). — Schmidt (Albert-Marie). — *Lucelle*, chef-d'œuvre du théâtre baroque. — *Médecine de France*, n° 102.

Lemaire de Belges (J.). — Frappier (Jean). — C. R. de : J. L. de B., *Le Temple d'Honneur et de Vertus*, éd. H. Hornik (Genève-Paris, 1957). — *RHLF*, juillet-septembre.

Marguerite de Navarre. — Ritter (Raymond). — Des manoirs humains aux manoirs divins de M. de N. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

— Saulnier (V. L.). — Martin Pontus et M. de N. La Réforme lyonnaise et les sources de l'*Heptaméron*. Annexe : Géographie de l'*H.* — *BHR*, fasc. 3.

Marot (C.). — Cadilhac (Paul-Émile). — C. M. de Cahors. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

— Spitzer (Leo). — Zu M.'s *Eglogue au Roy, soubs les noms de Pan et Robin* (1539). — *Romanistisches Jahrbuch*, 1958.

Montaigne. — Lutaud (Olivier). — M. chez les niveleurs anglais : Walwyn et les *Essais*. — *RLMC*, marzo.

— Yamaguishi (Hiroshi). — Sur la composition de l'*Apologie de Raymond Sebond* [en japonais ; résumé français]. — *Regards*, n° 3, 1958.

Rabelais. — * Schrader (Ludwig). — Panurge und Hermes. Zum Ursprung eines Charakters bei R. (Romanistische Versuche und Vorarbeiten. 3). — Bonn, Romanisches Seminar der Universität, 1958.

— Whitaker (Thomas R.). — The drinkers and history : R., Balzac and Joyce. — *CL*, Spring.

Ronsard (P. de). — * P. de R. — Œuvres complètes. XVII, 2e partie. Les Œuvres. Tome I (1578). Édition critique par Paul Laumonier, revisée et complétée par Isidore Silver et Raymond Lebègue (« Société des textes français modernes »). — M. Didier, 1959.

— * Desonay (Fernand). — R. poète de l'amour. Livre III. Du poète de cour au chantre d'Hélène (Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique). — Bruxelles, Palais des Académies ; Gembloux, J. Duculot, 1959.

— Noyer-Weidner (Alfred). — Die innere Form der Imitatio bei R. — *Romanistisches Jahrbuch*, 1958.

— Spitzer (Wolfgang und Leo). — Zu R.'s Sonett « Je voudroy bien richement jaunissant... ». — *Romanistisches Jahrbuch*, 1959.

Virey (C. E.). — * Balmas (E.). — Uno scolaro padovano del '500 : Claude-Enoch V. — Padova, Circolo italo-francese, 1959 [communiqué par M. Arnaldo Pizzorusso].

XVIIe SIÈCLE

Divers. — * Adam (Antoine). — Sur le problème religieux dans la première moitié du XVIIe siècle (« The Zaharoff Lecture for 1959 »). — Oxford, Clarendon Press, 1959.

— * Haase (Erich). — Einführung in die Literatur des Refuge. Der Beitrag der französischen Protestanten zur Entwicklung analytischer Denkformen am Ende des 17. Jahrhunderts. — Berlin, Duncker und Humblot, 1959.

— Treloar (Bronnie). — Some feminist views in France in the 17th century [Madeleine de Scudéry, Michel de Pure, *la Pretieuse*]. — *AUMLA*, May.

Bibliophilie. — Berne-Lagarde (Pierre de). — Catalogue de quelques livres imprimés dans le Castrais, 1603-1799 [Pierre Fabry, 1605-1643]. — *Revue du Tarn*, 15 septembre 1958.

Jansénisme. — Belvederi (Raffaele). — Per una storia del giansenismo belga. — *Nuova Rivista storica*, maggio-agosto.

— Bonnet (Serge). — La bibliothèque janséniste de Joseph-Antoine Demeaux, curé de Saint-Mard-sur-le-Mont (Marne) au début du XIXe siècle. — *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne*, 1958, 1959.

Poésie. — Attal (Jean-Pierre). — Qu'est-ce que la poésie « métaphysique » ? — *Critique*, août-septembre.

Spiritualité. — Bertaud (Émile), O. S. B. — Entretiens spirituels [anonymes ou œuvres similaires, aux XVI^e^, XVII^e^, XVIII^e^, XIX^e^ s.]. — [In] * Dictionnaire de spiritualité. Fasc. 26-27, col. 763-774. — Beauchesne, 1959.

— Certeau (M. de), S. J. — Le P. Maur de l'Enfant-Jésus. Textes inédits. — *Revue d'ascétique et de mystique*, juillet-septembre.

— Julien-Eymard d'Angers. — Épictète [influence à l'époque moderne : XVI^e^-XVII^e^ s.]. — [In] * Dictionnaire de spiritualité... — Beauchesne, 1959.

— Noye (Irénée). — (Dévotion à l') Enfance de Jésus. III. Essor de la dévotion au XVII^e^ siècle [Bérulle, les Carmels français, École bérullienne ou école de Beaune ? « Turba magna », dernier éclat et décadence en France à la fin du XVII^e^ siècle]. — [In] * Dictionnaire de spiritualité... — Paris, Beauchesne.

— Voir : *Bérulle (P. de)*, *Piny (le P. Alexandre)*.

Théâtre. — * Lockert (Lacy). — Studies in French-classical tragedy [P. Corneille, Tristan l'Hermite, Du Ryer, Rotrou, Th. Corneille, Quinault, Racine, Campistron, Neo-classical tragedy in the 18th century...]. — Nashville (Tenn.), The Vanderbilt University Press, 1958.

Bayle (P.). — Barber (W. H.). — P. B.'s correspondence : a Bodleian enigma. — *MLR*, October.

— Nedergaard (Leif). — La genèse du *Dictionnaire historique et critique* de P. B. — *Orbis litterarum*, 1958, fasc. 3-4.

— Rex (Walter). — P. B., Louis Tronchin et la querelle des Donatistes : étude d'un document inédit du XVII^e^ siècle. — *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, juillet-septembre.

Bérulle (P. de). — Julien-Eymard d'Angers. — Le temps et l'éternité, d'après l'œuvre de P. B. et les *Pensées* de B. Pascal. — [In] * Tempo e eternità (*Archivio di filosofia*, 1959). — Padova, Cedam, 1959.

— Orcibal (J.). — Une formule de l'amour extatique de Platon à saint Jean de la Croix et au cardinal de Bérulle. — [In] * Mélanges offerts à Étienne Gilson (Études de philosophie médiévale. Hors série). — Toronto-Paris, J. Vrin, 1959.

— Voir : *XVII^e^ siècle* (Spiritualité).

Boileau. — Cadilhac (Paul-Émile). — De la « Cité » au village d'Auteuil avec B.-Despréaux. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

— Marshall (William H.). — Some Byron comments on Pope and Boileau. — *Philological Quarterly*, April.

Chasles (R.). — Deloffre (Frédéric). — A la recherche de R. C., auteur des *Illustres françaises* (1652-17..). — *RSH*, juillet-septembre.

Corneille (P.). — Bouffard (Odoric), O. F. M. — Polyeucte est-il encore chrétien ? — *Culture*, septembre.

— Duranteau (Josane). — C. et les Tricheurs. — *Critique*, novembre.

— Engel (Claire-Éliane). — C. a-t-il connu *Cymbeline ?* — *RSH*, juillet-septembre.

— Virolle (R.). — Explication de texte. *Cinna* (I, 4) ou l'illusion héroïque. — *L'École*, 7 novembre.

Cyrano de Bergerac. — * C. de B. — L'autre monde. Les États et empires de la lune. — Les États et empires du soleil. Introduction et notes par Henri Weber (« Les Classiques du peuple »). — Éditions sociales, 1959.

Descartes. — * Lefèvre (Roger). — La métaphysique de D. (« Initiation philosophique »). — Presses Universitaires, 1959.

— Abadi (Marcelo N.). — A propósito del argumento ontológico en D. — *Revista de la Universidad de Buenos Aires*, enero-marzo.

— Finance (Joseph de), S. J. — Position anselmienne et démarche cartésienne. — [In] * Congrès international du IX^e centenaire de l'arrivée d'Anselme au Bec (Spicilegium Beccense. I). — Le Bec-Helluin, Abbaye N.-D. du Bec ; Paris, J. Vrin, 1959.

— E. G. [Garin]. — La diffusione del cartesianismo. — *Giornale critico della filosofia italiana*, luglio-settembre.

— Paintandre (Robert). — Le mathématicien Pierre de Fermat. — *Revue du Tarn*, 15 mars 1958.

Fénelon. — Cadilhac (Paul-Émile). — F. en Périgord et Quercy inspirateurs des *Aventures de Télémaque*. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

Gassendi (P.). — * P. G. — Dissertation en forme de paradoxes contre les aristotéliciens (Exercitationes Paradoxicae adversus Aristoteleos). Livres I et II. Texte établi, traduit et annoté par Bernard Rochot (« Bibliothèque des textes philosophiques »). — J. Vrin, 1959.

Gerberon (Dom). — Daoust (abbé). — Le janséniste Dom G., éditeur de saint Anselme. — [In] * Congrès international du IX^e centenaire de l'arrivée d'A. au Bec (Spicilegium Beccense. I). — Le Bec-Helluin (Eure), Abbaye N.-D. du Bec ; Paris, J. Vrin, 1959.

La Fayette (M^me de). — Virolle (R.). — Passion et repos. Une page de *La Princesse de Clèves*. — *L'École*, 12 septembre.

— Voir : *Stendhal*.

La Fontaine. — * Clarac (Pierre). — La F. Nouvelle édition revue et complétée (« Connaissance des lettres »). — Hatier, 1959.

— La F. — Pièce autographe signée de Jean-Michel Moreau, dit le jeune, 7 décembre 1808 [sur l'illustration d'une édition des *Contes* de La Fontaine, 1809 ?] — [In] * Autographes de Mariemont. 2^e partie. Tome I.

— Ott (Karl August). — Lessing und La F. Von dem Gebrauche der Tiere in der Fabel. — *Germanisch-romanische Monatsschrift*, Juli.

La Rochefoucauld. — Bertière (André). — A propos du portrait du cardinal de Retz, par La R. : l'intérêt d'une version peu connue. — *RHLF*, juillet-septembre.

Malebranche. — * Sebba (Gregor). — Nicolas M., 1638-1715. A preleminary bibliography. — Athens (Georgia), The University of Georgia, 1959.

— Nicolosi (Salvatore). — Influssi culturali e fonti della filosofia malebranchiana. — *Sophia*, aprile-dicembre.

Mersenne (le P.). — * Correspondance du P. Marin M., commencée par M^me Paul Tannery, publiée et annotée par Cornelis de Waard [avec la collaboration de Robert Lenoble et Bernard Rochot]. Tome V : 1635. — Éditions du C. N. R. S, 1959.

Pascal (B.). — Collas (Georges). — Les *Provinciales* dans la philosophie de leur temps. — *Les Amis de saint François*, n° 80, janvier-juin.

— Gouhier (Henri). — Le « Journal » de P. — [In] * La Diaristica filosofica (*Archivio di filosofia*, n. 2). — Padova, Cedam, 1959.

— Henriot (Émile). — De P., ou attribué à... — *Le Monde*, 26 août.

— Voir : *Bérulle (P. de)*.

Piny (le P.). — Mercanton (Jacques). — *L'Oraison du cœur* [du P. Alexandre P., O. P.]. — *Études de lettres*, juillet-septembre 1958.

Racine (J.). — * Weinrich (Harald). — Tragische und komische Elemente in R^e *Andromaque*. Eine interpretationen (Forschungen zur Romanische Philologie. H. 3). — Münster Westfalen, Aschendorff, 1958.
— Barthes (Roland). — L'Éros racinien. — *Esprit*, novembre.
— Brody (Jules). — R.'s *Thébaïde :* an analysis. — *FS*, July.
— Starobinski (Jean). — R. und die Poetik des Blickes. — *Die neue Rundschau*, 1958, H. 4.
— Virolle (R.). — Explication de texte. Mère et fils [R., *Britannicus*, V, 6]. — *L'École*, 12 septembre.

Retz (Card^l de). — Cadilhac (Paul-Émile). — Une évasion du cardinal de R. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.
— Voir : *La Rochefoucauld.*

Rotrou (J.). — Leiner (W.). — Deux aspects de l'amour dans le théâtre de Jean R. Le romanesque et le réalisme. — *RHT*, fasc. 3.

Saint-Pierre (l'abbé de). — * Perkins (Merle L.). — The moral and political philosophy of the abbé de S.-P. — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1959.

Saint-Simon. — La Varende. — S.-S. à la Ferté-Vidame. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

Sévigné (M^me de). — * Lettres de M^me de S. Choix, notes et préface de Marcel Jouhandeau (Club français du livre. Classiques. 61). — Club français du livre, 1959.
— Jouhandeau (Marcel). — La vraie S. — *Écrits de Paris*, septembre.
— Virolle (R.). — Explication de texte. Une lettre de M^me de S. [27 mai 1680, à M^me de Grignan]. — *L'École*, 10 octobre.
— Voir : *La Rochefoucauld.*

XVIII^e SIÈCLE

Divers. — * Crocker (Lester G.). — An age of crisis. Man and world in 18^th century French thought (« The Goucher College series »). — Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1959.
— * Étiemble. — L'Orient philosophique au XVIII^e siècle. — Centre de documentation universitaire, 1956-1958, 2 vol.
— Cherpack ((Clifton). — Is there any 18^th century French literature ? — *FR*, October.
— Pageard (Robert). — L'Espagne dans le *Journal étranger* (1754-1762) et la *Gazette littéraire de l'Europe* (1764-1766). — *RLC*, juillet-septembre.

Académies. — Torlais (D^r Jean). — L'Académie de La Rochelle et la diffusion des sciences au XVIII^e siècle [Réaumur et l'Académie...]. — *RHS*, avril-juin.
— Voir : *Divers* (Académies).

Bibliothèques. Livre. — Defourneaux (Marcelin). — La bibliothèque française d'Olavide : essai de reconstitution. — [In] * Pablo de Olavide ou l'afrancesado (1725-1803). — Presses Universitaires, 1959.

Théâtre. — * Courville (Xavier de). — Un apôtre de l'art du théâtre au XVIII^e siècle. Luigi Riccoboni dit Lélio. Tome III (1732-1753). La leçon (Publications de la Société d'histoire du théâtre). — Librairie Théâtrale, 1958.

— Bjurstrom (Per). — Servandoni et la Salle des machines. — *RHT*, fasc. 3.

— Lough (John). — A Paris theatre in the 18th century [the Comédie Française]. — *University of Toronto Quarterly*, April.

— Voir : *XVII^e siècle* (Théâtre).

Alembert (d'). — Grimsley (Ronald). — Une lettre inédite de Jean d'A. [11 décembre 1778, Bibliothèque de l'Université d'Upsal]. — *RHLF*, juillet-septembre.

Beauharnais (C^tesse F. de). — Castel-Çagarriga (G.). — Fanny de B. et ses amis. — *RDM*, 15 août.

Beaumarchais (P. C. de). — Nardis (Luigi de). — I *Mémoires* di B. nell' *Affaire Goëzman* [Estr. da *Idea*]. — Roma, Società grafica romana, 1957.

Bernardin de St-Pierre. — B. de St P. — Lettre autographe à Grandjean, 1er mai 1809. Suivi de trois lettres de Grandjean à B. de St P. [17 février, 10 novembre 1795 ; 13 mars 1802]. — [In] * Autographes de Mariemont. 2e partie. Tome I.

— Lettre autographe de P.-P. Prud'hon à B. de St P., s. l. (12 septembre 1804), [sur l'illustration d'une édition de *Paul et Virginie*]. — [In] * Autographes de Mariemont...

Boufflers (St.-J. de). — B. — Lettre autographe (à Mme de Staël ? à Mme Récamier ?), s. l. (hiver 1800-1801 ?). — [In] * Autographes de Mariemont, 2e partie. Tome I.

Brillat-Savarin (A.). — B.-S. — Lettre autographe à Mme Petitbon, s. l. 17 (décembre 1809). — [In] * Autographes de Mariemont. 2e partie. Tome I.

Cabanis (P.-J.-G.). — C. — Lettre autographe à Jean-Louis Laya (10 mars 1803). — [In] * Autographes de Mariemont. 2e partie. Tome I.

Callières (Fr. de). — Pizzorusso (Arnaldo). — François de C. e una critica del « bel esprit ». — *SF*, maggio-agosto.

Casanova (J.). — * Bozzòla (Annibale). — C. illuminista (« Collezione storica del Risorgimento italiano ». Serie III. 50). — Modena, Società tipografica editrice modenese, 1956.

Chassaignon (J.-M.). — Roudaut (J.). — Un cas littéraire : C. — *CS*, n° 346, juin 1958.

Chénier (A.). — Coiplet (Robert). — A. C., de la rue de Cléry à Saint-Lazare. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

— Scheel (Hans Ludwig). — A. C. nach 1789. — *Romanistisches Jahrbuch*, 1958.

Choderlos de Laclos. — * Ch. de L. — *Les Liaisons dangereuses*. Texte établi, présenté et annoté par Yves Le Hir (« Classiques Garnier »). — Garnier, 1958.

— Marclay (Robert). — C. R. de : J. L. Seylaz, *Les « Liaisons dangereuses » et la création romanesque chez L.* (Genève, 1958). — *Études de lettres*, juillet-septembre 1958.

— Voir : *Gide (A.)*.

Condorcet. — Taton (René). — C. et Sylvestre-François Lacroix. — *RHS*, avril-septembre.

Diderot. — * D. — Œuvres esthétiques. Éd. illustrée. Textes établis

avec introduction, bibliographie, notes et relevés de variantes par Paul Vernière (« Classiques Garnier »). — Garnier, 1959.

— * D. — Œuvres romanesques. Texte établi avec présentation et notes, par Henri Bénac (« Classiques Garnier »). — Garnier, 1959.

— Coiplet (Robert). — Images de D. à Langres et à Paris. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

— Defourneaux (Marcelin). — La biographie d'Olavide par D. — [In] * Pablo d'Olavide ou l'afrancesado. — Presses Universitaires, 1959.

— Dieckmann (H.). — D. *Sur Térence*, le texte du manuscrit autographe. — [In] * Studia philologica et letteraria in honorem Leo Spitzer. — Bern, 1958.

— May (Gita). — D. devant la magie de Rembrandt. — *PMLA*, September.

— Seznec (Jean). — D. et Phryné. — *Gazette des Beaux-arts*, octobre-décembre 1950 [publié en 1959].

— Smith (Ian H.). — Le *Rêve de d'Alembert* and *De rerum natura*. — *AUMLA*, May.

— Voir : *Encyclopédie*.

Domergue (U.-Fr.). — D. — Lettre autographe à Napoléon Ier, 26 septembre 1805 [pour demander un poste de conservateur à la Bibliothèque du Panthéon]. — [In] * Autographes de Mariemont. 2e partie. Tome I.

Ducis (J.-Fr.). — D. — Lettre autographe (à V. Campenon), 31 décembre 1812. — [In] * Autographes de Mariemont. 2e partie. Tome I.

Encyclopédie. — * A Diderot pictorial Encyclopedia of trades and industry : manufacturing and the technical arts in plates selected from « *L'E.*, ou dictionnaire raisonné... », by D. Diderot... Edited with introduction and notes by Charles Coulston Gillipsie. — New York, Dover Publications, 1959, 2 vol.

— IIo centenario dell'edizione lucchese dell' *Enciclopedia* [alla Accademia lucchese di scienze, lettere ed arte]. — *Accademie e biblioteche d'Italia*, maggio-giugno.

Florian (J.-P. de). — Vanel (Jean). — Les origines cordaises de la famille de F. — *Revue du Tarn*, 15 mars 1958.

Fontenelle. — * Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen. J. F. Counillon. F. écrivain, savant, philosophe. — Fécamp, Impr. réunies, L. Durand et fils, 1959.

Genlis (Mme de). — La Force (Duc de). — Mme de G. et la douceur de vivre. — [In] * Amours et usages de jadis (« Les Quarante »). — A. Fayard, 1959.

Grimm. — Gérard (Jo). — Ce cher baron de G. — *RGB*, avril.

Helvétius (Mme). — Weil (F.). — Deux lettres de Mme H., 1760 [Bibl. de la Ville de Besançon]. — *RHLF*, juillet-septembre.

Le Sage (R.). — Étiemble. — *Le Diable boîteux* et *Gil Blas*. — *Médecine de France*, no 104.

Montesquieu. — Mauriac (Pierre). — Une source espagnole méconnue de l'*Esprit des lois*. — *Actes de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, 1955-1957 [1958]. [Voir aussi *FL*, 8 août.]

— Shackleton (Robert). — L'abbé de Guasco, ami et traducteur de M. — *Actes de l'Académie... de Bordeaux*, 1955-1957 [1958].

— Weil (F.). — Deux témoignages sur M. [Réaumur, Abraham Trembley,

Bibl. publique et universitaire de Genève, papiers Ch. Bonnet]. — *Revue historique de Bordeaux*, avril-juin.

Morellet (l'abbé). — M. — Annotations autographes portées sur une pièce de vers imprimée, s. l. (1810) ; lettre autographe (à Forestier), 11 avril (1811). — [In] * Autographes de Mariemont. 2e partie. Tome I.

Palissot de Montenoy (Ch.). — P. de M. — Lettre autographe à J.-F. Mahérault, 5 décembre 1805. — [In] * Autographes de Mariemont. 2e partie. Tome I.

Prévost (l'abbé). — Lernet-Holenia (Alexander). — Die wahre Manon. — *Die neue Rundschau*, 1958, H. 4.

Réaumur. — Théodoridès (Jean). — R. (1683-1757) et les insectes sociaux. — *Janus*, nos 1-2.

— Voir : *Montesquieu.*

Restif de la Bretonne. — Guilly (Paul). — Au pays de R. de la B. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

Rivarol. — Brousson (J.-J.). — De Bagnols à Paris, sur les traces de R. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

Rousseau (J.-J.). — * J.-J. R. — Œuvres complètes... Édition publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond [avec la collaboration de Robert Osmont]. I. *Les Confessions.* Autres textes autobiographiques (« Bibliothèque de la Pléiade ». 11). — Gallimard, 1959.

— * Poulenard (Élie). — Strindberg et R. — Presses Universitaires, 1959.

— Burgelin (Pierre). — Les Confessions de J.-J. R. — [In] * La Diaristica filosofica (*Archivio di filosofia*, n. 2). — Padova, Cedam, 1959.

— Nedergaard (Leif). — Ein Passus in R.'s *Rêveries* als mögliche Voraussetzung der Klausel der Paktszene von Gœthes *Faust.* — *Orbis litterarum*, 1958, nos 3-4.

— Pichois (Claude). — Préromantiques, rousseauistes et shakespeariens (1770-1778). — *Revue de littérature comparée*, juillet-septembre.

— Schaerer (René). — Un événement littéraire. Les Œuvres complètes de J.-J. R. — *Revue de théologie et de philosophie*, fasc. III.

— Volpe (Hans). — Psychological ambiguity in *La Nouvelle Héloïse.* — *University of Toronto Quarterly*, April.

— Voir : *Voltaire.*

Thibault de Laveaux (J.-Ch.). — Giddey (Ernest). — Un imitateur d'Edward Young : T. de L. — *Études de lettres*, juillet-septembre.

Volney. — * Gaulmier (Jean). — Un grand témoin de la Révolution et de l'Empire. V. — Hachette, 1959.

Voltaire. — * Gay (Peter). — V.'s politics. The poet as realist. — Princeton, Princeton University Press, 1959.

— * Cour d'appel de Chambéry. Audience solennelle de rentrée du 16 septembre 1958. V. et les Parlements... par Simon Quincarlet. — Chambéry, les Imprimeurs réunis, 1959.

— Flower (Desmond). — *Candide :* a perennial problem. — *The Book Collector*, Autumn.

— Genevoy (Robert). — Un correspondant de V. : le conseiller Pajot de Vaux et sa famille. — *La Nouvelle Revue franc-comtoise*, no 20.

— Leigh (R. A.). — Observations on the V. letters (IV). — (1). V. and the *Journal encyclopédique.* — (2). V., J.-J. Rousseau and the *Discours sur l'inégalité.* — (3). The revision of the Lisbon poem. — (4). V.'s mediation

in the Seven Years War. — (5). Duplicates and ghosts. — (6). Attributions. — *MLR*, October.

— Leigh (R. A.). — C. R. de : *V.'s Correspondence.* Ed. by Th. Besterman. Vol. 25-34 (Geneva, 1957-1958). — *MLR*, October.

— Lichtenstein (Julius). — The title of V.'s *Zadig*. — *FR*, October.

— Topazio (Virgil W.). — V., philosopher of human progress. — *PMLA*, September.

— Villaret (François). — Magistrats et écrivains parisiens dans la lutte des idées au XVIII[e] siècle. V. et l'avocat général Omer Joly de Fleury. — *La Vie judiciaire*, 24 mai 1958.

— Voir : *Mallarmé (S.)*.

XIX[e] SIÈCLE

Divers. — * Bérence (Fred). — Grandeur spirituelle du XIX[e] siècle français. ** La Jeune France [Lamartine, Musset, Nerval, Vigny, Sand, Hugo, M. Desbordes-Valmore, etc.]. — La Colombe, 1959.

— * Digeon (Claude). — La Crise allemande de la pensée française (1870-1914). — Presses Universitaires, 1959.

— * Salmon (André). — La Terreur noire. Chronique du mouvement libertaire. — J.-J. Pauvert, 1959.

— * Vanwelkenhuyzen (Gustave). — Vocations littéraires. C. Lemonnier. Georges Eekhoud. E. Verhaeren. G. Rodenbach. M. Maeterlinck [De « l'Uylenspiegel » à la « Jeune Belgique ». — *Les Pittoresques*, de G. E. — *Les Flamandes*, d'E. V. — Un Belge à Médan. — E. V. et G. R. — M. M. au collège Sainte-Barbe]. — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1959.

— Brinkley (Florence). — Milton in French literature of the 19th century [Chateaubriand, V. Hugo, A. de Vigny, etc.]. — *University of Toronto Quarterly*, April 1958.

— La dame aux éventails [Nina de Callias, Anne-Marie Gaillard]. Récit de Suzanne de Callias. — *NL*, 27 août.

— Combes de Patris (B.). — Lettres inédites de quelques amis de Charles de Pomairols [L.-M. Cladel, J.-M. de Heredia, S. Prudhomme, P. Bourget, J. Lemaître, P. Desjardins, Fr. Coppée, E.-M. de Vogüé, E. Fleury]. — *Revue du Rouergue*, juillet-septembre.

— Françon (Marcel). — Note sur le concours organisé par l'Académie Française en 1827 [Ph. Chasles, Sainte-Beuve, Saint-Marc-Girardin]. — *SF*, maggio-agosto.

— Guilly (Paul). — A la recherche du *Chat Noir*. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

— Irvine (William). — The influence of Darwin on literature. — *Proceedings of the American philosophical Society*, 15th October.

— Maiorana (Maria Teresa). — Le mythe du centaure dans la littérature française de la seconde moitié du XIX[e] siècle. — *Lenguas vivas* (Buenos Aires), mayo de 1958.

— Pichois (Claude). — Pour une sociologie des goûts littéraires. Les cabinets de lecture à Paris durant la première moitié du XIX[e] siècle. — *Annales. Économies. Sociétés...*, juillet-septembre.

— Shaw (Marjorie). — Henry Colburn et la littérature française [éditeur d'œuvres françaises, en français ou en traduction anglaise]. Appendice : Liste des ouvrages de Chateaubriand publiés par Colburn, d'après le Catalogue du British Museum [à voir aussi pour B. Constant et Stendhal]. — *RLC*, juillet-septembre.

— Une correspondance inédite. Charles de Spoelberch et Joseph Ageorges, présentée par Marguerite Ageorges d'Escola. — *RGB*, septembre.

— Pièce signée aux administrateurs de l'*Athénée*, 22 mars 1810 [par les fondateurs]. — [In] * Autographes de Mariemont. 2e partie. Tome I.

Romantisme. — Pange (comtesse Jean de). — Une exposition européenne à Londres : le mouvement romantique. — *RDM*, 15 octobre.

— Pouilliart (R.). — C. R. de : A. J. George, *The development of French romanticism...* (Syracuse, 1955). — *LR*, août.

— Nurmi (Martin K.), ed. — The romantic movement : a selective and critical bibliography for the year 1958. — *Philological Quarterly*, April.

Théâtre. — Brabec (Jan). — Les origines tchèques de Jean-Gaspard Deburau. — *RHT*, fasc. 3.

— Dugazon (Mme). — Lettre autographe (à Mme Jouannaux), 11 avril 1812. — [In] * Autographes de Mariemont. 2e partie. Tome I.

— Lettres de Talma à Du Puy des Islets, mars 1814, 14 juin 1823 [en faveur d'un ancien rédacteur de la *Gazette de France*, chargé de la chronique des spectacles]. — [In] * Autographes de Mariemont. 2e partie. Tome I.

— Lettre de Talma à Mme A. Munier-Romilly, 25 octobre (1824). — [In] * Autographes de Mariemont. 2e partie. Tome I.

Aicard (J.). — Calvet (Mgr Jean). — Jean A. et autour de lui. — [In] * Visages d'un demi-siècle. — Grasset, 1959.

Bac (F.). — Gennari (Geneviève). — Centenaire d'un solitaire : Ferdinand B. (1859-1952). — *RDM*, 15 août.

Ballanche (P. S.). — * B. — *La Théodicée et la Virginie romaine*, publié par Oscar A. Haac. Préface de Maurice Levaillant (« Textes littéraires français ». N° 88). — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1959.

Balzac (H. de). — * H. de B. — *La cousine Bette.* Édition présentée par Pierre-Georges Castex. Texte établi par Jean A. Ducourneau. Notice iconographique par André Lorant (Club du meilleur livre. « Astrée ». 23). — Club du meilleur livre, 1959.

— * H. de B. — *Illusions perdues.* Le manuscrit de la collection Spoelberch de Lovenjoul. Introduction, édition et notes par Suzanne Jean Bérard. — A. Colin, 1959.

— * Hunt (Herbert J.). — B.'s *Comédie humaine.* — University of London, The Athlone Press, 1959.

— * Teuler (Gabriel). — Du côté de B. — Debresse, 1959.

— * B. [par B. Beck, J.-C. Brisville, G. Sigaux, J.-L. Bory, J. Bertaut, J. Duvignaud, M.-J. Durry, S. de Sacy, Michel Butor, Claude Mauriac]. — (Coll. « Génies et réalités »). — Hachette, 1959.

— H. de B. — Lettres à l'étrangère (juillet 1848), publiées par Roger Pierrot. — *RP*, août.

— Brown (Calvin S.). — B. as a source of G. Moore's *Sister Teresa.* — *CL*, Spring.

— Cesare (Raffaele de). — Ancora su Chaudesaigues critico : Chaudesaigues e B. — *SF*, maggio-agosto.

— Citron (Pierre). — Deux relations de B. Le lieutenant Dupac et Louis de Balay. — *Études balzaciennes*, nos 8-9, octobre.

— Ducourneau (Jean A.). — Un inédit de B. Le Réclamiste [article supprimé de la *Monographie de la Presse parisienne*, Coll. Lovenjoul, A. 154]. — Tableau inédit de l'*Ordre gendelettre.* — *Études balzaciennes*, nos 8-9, octobre.

— Ducourneau (Jean A.), Pierrot (Roger). — Calendrier de la vie de B. [1819-1821]. — *Études balzaciennes*, nos 8-9, octobre.

— Gauthier (Henri). — L'usurier dans trois œuvres de B. (II). — *Études balzaciennes*, nos 8-9, octobre.

— Maslanka (Julian). — Lettres inédites de B. [à Mme Hanska, 24 avril (1845)] et de G. Sand [à A. Grzymala (8 avril 1846)]. Suivi d'une note de Georges Lubin. — *RHLF*, juillet-septembre.

— Niceforo (Alfredo). — Figure di deliquenti e di « malfattori » nella Commedia umana balzacchiana. — *Diritto criminale et criminologia* (Milano), aprile-giugno 1957.

— Perrod (Pierre-Antoine). — Auriez-vous condamné le notaire Peytel ? — *Historia*, août.

— Pierrot (Roger). — Manuscrits de B. [dans le commerce ou dans les collections particulières, dans les collections publiques : d'après les catalogues de vente des libraires et des marchands d'autographes depuis 1945, et aussi d'après les autographes prêtés pour les expositions B. : P. Bérès, 1949 ; Bibliothèque nationale, 1950]. — *Études balzaciennes*, nos 8-9, octobre.

— Pommier (Jean). — Autour de la première édition de *Louis Lambert*. — *Études balzaciennes*, nos 8-9, octobre.

— Poulet (G.). — Sphère et atmosphère dans B. — [In] * Studia philologica et letteraria in honorem Leo Spitzer. — Bern, 1958.

— Prioult (Albert). — Charles-Louis B. avait-il un lien de parenté avec l'auteur de *la Comédie humaine ?* — *Études balzaciennes*, nos 8-9, octobre.

— Russo (Paolo). — Primo inventario della fortuna di B. in Italia (Introduzione a una bibliografia critica, 1948-1957]. — *Belfagor*, 30 settembre.

— Sablé (J.). — Mondes imaginaires et univers romanesques. I. B. : *La Comédie humaine* (1842-1850). — *L'École*, 7 novembre.

— Tolley (B. R.). — B., the printer. — *FS*, July.

— Wayne Conner (J.). — Vautrin et ses noms. — *RSH*, juillet-septembre.

— Voir : *Rabelais*.

Barbey d'Aurevilly (J.). — La Varende. — Les demeures aureviliennes. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

— Laulan (Robert). — Exhibitionnisme littéraire [trois volumes dédicacés de B. d'A., Bibl. de l'Institut]. — *MF*, octobre.

— Leberruyer (Pierre). — Quand Louise Read songeait à la fondation d'un musée aurevillyen [lettre de L. Read à Me Lecannelier, 2 décembre 1922]. — *Revue du département de la Manche*, juillet.

— Vanwelkenhuyzen (Gustave). — B. d'A. et la Belgique [relations avec Camille Lemonnier, documents inédits]. — *RGB*, mars.

— Viguié (Pierre). — B. d'A. et E. de Guérin [suivi d'une lettre inédite d'E. de G. à B. d'A., octobre 1841]. — *Revue du Tarn*, juin.

Baudelaire. — Bandy (W. T.). — What's in a name ? (Variant signatures in B.'s letters). — *RLMC*, marzo.

— Castex (Pierre-Georges). — La Beauté, Fleur du Mal. — *RSH*, juillet-septembre.

— Charpentrat (Pierre). — B. et le baroque. — *NRF*, octobre, novembre.

— Feuerlicht (Ignace). — B.'s *Harmonie du soir*. — *FR*, October.

— Randall (Jean M.). — Antoine Fauchery, un ami de B. — *AUMLA*, May.

— Saisselin (Rémy G.). — From B. to Christian Dior : the poetics of fashion. — *The Journal of aesthetics and art criticism*, September.

— Séailles (André). — Spleen et idéal ou de B. à Bernard Buffet. — *Les Amis de Sèvres*, décembre 1958.

Bernard (C.). — Millet (Raymond). — Demeures et laboratoires de Claude

B. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

Bertrand (A.). — Gonnet (P.). — La société dijonnaise au temps du romantisme. [C. R. de : A. Bertrand, *Gaspard de la nuit*, éd. M. Manoll, Paris, 1955]. — *Annales de Bourgogne*, janvier-mars.

Borel (P.). — Aveline (Claude). — Notre Père Pétrus B. Évocation radiophonique. — *MF*, septembre.

Boylesve (R.). — Gérard-Gailly. — Toponymes et patronymes chez R. B. — *RHLF*, juillet-septembre.

Buloz (F.). — Pommier (Jean). — B. et sa *Revue des Deux Mondes*. — *Les Annales*, septembre.

Chasles (Ph.). — Voir : *XIX^e siècle.* (Divers).

Chateaubriand. — Berson (Simone). — La sylphide anglaise [rencontre imaginaire entre Charlotte Ives et C.]. — *RGB*, septembre.

— Charpier (Jacques). — François-René de C., ou le croyant incrédule. — *Médecine de France*, n° 105.

— García Pinto (Roberto). — C., la vida como novela (Nota para una interpretación del romanticismo). — *Humanitas* (Tucuman), n° 11.

— Gooch (G. P.). — Ch. I. The French revolution. — II. *Génie du christianisme.* — *CR*, November, December.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers* (F. Brinkley, M. Shaw).

Chaudesaigues (J.-G.). — Voir : *Balzac (H. de).*

Comte (A.). — Coiplet (Robert). — La maison du grand amour d'A. C. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

Constant (B.). — * Folman (D^r Michel). — Le secret de B. C., sa maladie, sa vie intérieure. — Genève, Impr. de *La Tribune de Genève*, 1959.

— Pihan (Yves). — B. C., les femmes et l'amour. — *MF*, août.

Coster (Ch. de). — Hanse (Joseph). — Charles de C. et sa première « légende flamande ». — *LR*, août.

Daudet (Alph.). — Ferlet (Roger). — D. d'Ardèche. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

Delécluze (E.-J.). — Voir : *Stendhal.*

Desbordes-Valmore (M.). — Canivez (André). — M. et Douai. — *Les Amis de Douai*, octobre-décembre 1958.

— Clancier (G.-E.). — A propos d'un anniversaire : un génie ingénu. — *MF*, novembre.

— Leroy (Pierre). — L'enfance de M. D. — V. — *Les Amis de Douai*, janvier-mars.

— Newkirk (Éliane). — D. — V. et Audibert [Louis Audibert]. — *RSH*, juillet-septembre.

— Varenne (Marc). — Le secret de M. D.-V. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

Desjardins (P.). — P. D. — Lettres [inédites] à Ch. Du Bos [14 mars, 19 mars 1929]. — *Cahiers Ch. Du Bos*, n° 4, mai.

— Martin-Chauffier (Louis). — Le centenaire de Paul D. — *FL*, 29 août.

— Schuhl (Pierre-Maxime). — Carnet de notes... II. Le souvenir de Paul D. — *Revue philosophique*, juillet-septembre.

Drumont (Ed.). — Coiplet (Robert). — Édouard D. dans les maisons du passé. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

Dumas (A.) père. — Cadilhac (Paul-Émile). — Réalité et fiction dans *Monte-Cristo*. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

— Une invitation de Charles Garnier à A. D. [1867, archives de l'Académie]. — *Académie des beaux-arts*, années 1957-1958.

— Voir : *Hugo (V.)*.

Dupin (A.). — Cento (Alberto). — Un critico francese del Manzoni : Antoinette D. — *RLMC*, marzo.

Duras (Mme de). — Thévenin (Paule). — Pages oubliées. La négresse de Mme de D. — *Les Lettres nouvelles*, 21 octobre.

Eekhoud (G.). — Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Faguet (E.). — Calvet (Mgr Jean). — En Sorbonne [Émile F.]. — [In] * Visages d'un demi-siècle. — Grasset, 1959.

Feydeau (G.). — G. F., ce technicien du rire. Texte et dessin de Max Aghion. — *JG*, 5-6 septembre.

Flaubert (G.). — * G. F. — *Salammbô*. Introduction, notes et relevé de variantes, par Ed. Maynial (Coll. « Selecta »). — Garnier, 1959.

— Bosquet (Gaston). — Nouvelles recherches sur les sources locales traditionnelles de *Mme Bovary*. — *A Fl*, n° 15.

— Cigada (Sergio). — F., Verlaine e la formazione poetica di Gabriele d'Annunzio. — *RLMC*, marzo.

— David (Marius). — Une curieuse lettre inédite de G. F. [1852 ?]. — *Les Amys de Dieppe*, 1959. [Voir aussi *A Fl*, n° 15.]

— Dutoit (Ernest). — La prière de G. F., romancier. — *JG*, 1er-2 août.

— Haloche (Maurice). — G. Sand et G. F. — *A Fl*, n° 15.

— Lambert (Pierre). — Le baptême d'Emma Bovary en Égypte. — *A Fl*, n° 15.

— F. vu par les Goncourt. Extraits du *Journal* des G. [1863-1870]. — *A Fl*, n° 15.

— Vente d'œuvres de F. à la Salle Drouot. — *A Fl*, n° 15.

Fourier (Ch.). — Voir : *Zola (É.)*.

Fromentin (E.). — Vignaud (Jean). — La véritable histoire de *Dominique*. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

Gautier (Th.). — Rat (Maurice). — « Oiseaux charmants », les rimes... Th. G. — *Vie et langage*, septembre.

— Tuin (H. van der). — Th. G. et Adriaen Brouwer. — *RLC*, juillet-septembre.

— Voir : *Méry (J.)*.

Goncourt (E. et J. de). — Balbi (María Catalina). — La comparaison, des G., dans *Charles Demailly*. — *Lenguas Vivas* (Buenos Aires), octubre de 1958.

— Voir : *Flaubert (G.)*.

Gourmont (R. de). — Blouet (chanoine Léon). — « Mon paroissien », Rémy de G. — *Revue du département de la Manche*, janvier.

Guérin (M. et E. de). — Une lettre de M. de G. [à Jules Barbey d'Aurevilly (2 octobre 1838)]. — *L'Amitié guérinienne*, n° 2.

— Une lettre d'Eugénie de G. [à son frère Erembert, 15 janvier 1824]. — *L'Amitié guérinienne*, n° 2.

— Calvet (Jean). — Les G. et les lettres modernes en 1958. — *L'Amitié guérinienne*, nos 3-4.

— Vedia (Leonidas de). — Le paysage de M. de G. — *L'Amitié guérinienne*, nos 3-4.

— Voir : *Barbey d'Aurevilly (J.).*

Guizot (P.-F.-G.). — G. — Lettres autographes, à Sismondi, 16 juillet 1813 ; à L.-G. Michaud, 20 janvier 1814 ; destinataire inconnu, 3 novembre (1843). — [In] * Autographes de Mariemont. 2e partie. Tome I.

Hugo (V.). — * Ville de Paris. Maison de V. H. Exposition « Centenaire de la *Légende des Siècles* » (26 septembre 1959). Notice et catalogue sommaire. — Paris, 1959.

— Cadroy (Michel). — Une plaidoirie de V. H. [pour *Le Roi s'amuse*]. — *Actes de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, 1955-1957 [1958].

— Chassé (Charles). — V. H., Dumas père et le tombeau de Charlemagne à Aix-la-Chapelle. — *RSH*, juillet-septembre.

— Pasquier (Jean). — La carrière napolitaine du père de V. H. — [In] * Studi in onore di Riccardo Filangieri. Tomo III. — Napoli, L'Arte tipografica, 1959.

— Rat (Maurice). — « Oiseaux charmants », les rimes... V. H. — *Vie et langage*, août.

— Scott (S. J.). — The mythology of the tree in *Les Contemplations*. — *AUMLA*, May.

— Sergent (Jean). — Le roman des grandes œuvres. *La Légende des Siècles*. — *NL*, 24 septembre.

— Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Huysmans (J.-K.). — Daoust (J.). — J.-K. H. et Lille en Flandre [H. et Berthe Courrière. — H. et N.-D. de la Treille]. — *Les Amis de Lille*, 1er trimestre.

— Fixler (Michael). — The affinities between J.-K. H. and the « Rosicrucian » stories of W. B. Yeats. — *PMLA*, September.

— Voir : *Zola (É.).*

Jacquemont (V.). — Maes (Pierre). — Deux lettres inédites de Victor J. à Achille Chaper [V. J. et Adélaïde Schiassetti, 18 novembre 1824, 4 avril 1825]. — *Stendhal Club*, n° 4, 15 juillet.

— Voir : *Stendhal.*

Karr (Alph.). — * Scales (Derek P.). — A. K. Sa vie et son œuvre (1808-1890). — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1959.

Lacordaire (le P. H.-D.). — Girard (J.-A.). — Le Père L., spéléologue. — *Revue du Tarn*, juin.

— Voir : *Lamennais (F. de).*

Lamartine (A. de). — Hastier (Louis). — La princesse florentine de L. — [In] * Piquantes aventures de grandes dames. — A. Fayard, 1959.

— Lebègue (Raymond). — L. et le signe pétrarquiste. — *NL*, 27 août.

Lamennais (F. de). — F. de L. — Lettre autographe, à Dubois-Bergeron,

s. l., 12 avril (1818) [pour la défense des Frères de l'Instruction chrétienne]. — [In] * Autographes de Mariemont. 2e partie. Tome I.

— L. — Lettre autographe, à Benoît père, 25 mai (1820) [pour transmettre une lettre à Denys B.]. — [In] * Autographes de Mariemont...

— L. — Vingt lettres ou billets autographes, à Joseph d'Ortigue ou à Mme d'O., 1829 à 1854. — [In] * Autographes de Mariemont...

— Cadilhac (Paul-Émile). — De Paris à la Chênaie et à Sorèze avec L. et Lacordaire. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

— Simon (A.). — L. en Belgique [d'après la thèse de K. Jürgensen, *L. und Belgien.* Das Ringen um den liberalen Katholizismus in Belgien bis zur Enzyklika *Mirari vos* des Papstes Gregor XVI (August 1832), th. Kiel, 1958]. — *Revue belge de philologie et d'histoire*, no 2.

Lautréamont. — Taupin (Sidonia C.). — ¿ Había leído Darío a L. cuando lo incluyó en *Los Raros ?* — *CL*, Spring.

Le Braz (A.). — Quelques lettres inédites d'A. Le B. à José-Maria de Heredia, publiées par Loïc de la Londe. — *Les Cahiers de l'Iroise*, juillet-septembre.

Lemaître (J.). — Cadilhac (Paul-Émile). — Jules L. à Tavers. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

Lemercier (L.-N.). — L. — Lettre autographe à Destutt de Tracy, 28 août 1814. — [In] * Autographes de Mariemont. 2e partie. Tome I.

— Voir : *Voir XIXe siècle* (Divers).

Lemonnier (C.). — Vanwelkenhuyzen (Gustave). — C. L. à Burnot. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, no 2.

— Voir : *XIXe siècle (Divers)*, *Barbey d'Aurevilly.*

Loti (P.). — P. L. — Journal intime inédit. 1891 *(suite).* — *Cahiers P. Loti*, no 27, août ; no 28 décembre.

— Borgeaud (Henri-Pierre). — A l'île de Pâques *(suite).* — *Cahiers P. L.*, nos 27 et 28.

— Bourriau (Dr R.). — L. conférencier *(suite).* — *Cahiers P. L.*, no 27.

— Guéneau (Robert). — Un petit cahier mystérieux *(suite).* — *Cahiers P. L.*, nos 27 et 28.

— Pichard du Page (René). — La pensée et l'art de L. *(suite).* — *Cahiers P. L.*, nos 27 et 28.

Maeterlinck (M.). — Diéguez (Manuel de). — Actualité de M. — M. poète. — *Combat*, 7, 8 mai.

— Maurois (André). — Il y a dix ans, M. disparaissait. — *Historia*, juillet.

— Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Maine de Biran. — Forest (A.). — L'augustinisme de M. de B. — [In] * Mélanges offerts à Étienne Gilson (Études de philosophie médiévale. Hors série). — Toronto-Paris, J. Vrin, 1959.

— Gouhier (Henri). — M. de B. et son *Journal métaphysique.* — [In] * La Diaristica filosofica (*Archivio di filosofia*, n. 2). — Padova, Cedam, 1959.

— Voutsinas (D.). — Un auteur de psychologie en profondeur : M. de B. — *Bulletin de psychologie*, 5 novembre.

Maistre (J. de). — J. de M. — Lettre autographe, à un général (Saint-Pétersbourg), 7 novembre 1815. — [In] * Autographes de Mariemont. 2e partie, Tome I.

Mallarmé (S.). — S. M. — Les impressionnistes et Édouard Manet. [Version anglaise, retraduite en français par Marilyn Barthelme.] — *NRF*, août.

— Austin (L. J.). — Le *Cantique de saint Jean* de S. M. — *AUMLA*, May.

— Cornell (J. G.). — Apologia pro exegetice. — *AUMLA*, May.

— Duchet (René). — La rencontre inattendue : M. et Voltaire. — *Synthèses*, octobre.

— Gardner Davies (W.). — An exegesis of M.'s « M'introduire dans ton histoire ». — *AUMLA*, May.

— Lemay (P.). — En marge d'une quadruple amitié : quelques lettres de M. [à Léon Dierx]. — *Le Progrès médical*, 10 septembre.

— Lhombreaud (Roger). — Lettres inédites de M. [à Léon Dierx, C. Mendès, John Payne, Michel Baronnet, O. Mirbeau, Bibl. nationale, Ms., N. acq. fr. 11. 908 ; à Félix et Paul Nadar, B. N. N., acq. fr. 24. 277]. — *MF*, novembre.

— Nardis (Luigi de). — « Voile sur la rivière. » — *Letteratura*, nos 37-38, gennaio-aprile.

Malot (H.). — Cadilhac (Paul-Émile). — Naissance et décors de *Sans famille*. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

Maupassant (G. de). — * G. de M. — *Bel-Ami*. Édition illustrée. Texte établi, avec introduction, notes et relevé de variantes par Gérard Delaisement (« Classiques Garnier »). — Garnier, 1959.

— Alavoine (Maurice). — M. ou la sagesse des athées. — *Revue de la Méditerranée*, mai-juin.

— Coiplet (Robert). — G. de M. et la Seine. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

— Hartoy (Maurice d'). — Les poèmes d'écolier de G. de M. — *A Fl*, no 15.

— Spaziani (Marcello). — Le lettere di M. alla principessa Matilde [37 lettres]. — *SF*, maggio-agosto.

— Voir : *Divers* (Mélanges).

Mérimée (P.). — * Billy (André). — M. (« Les Grandes biographies »). — Flammarion, 1959.

— Berveiller (Michel). — A propos de la Périchole. — [In] * Mirages et visages du Pérou [p. 266-289]. — Hachette, 1959.

— Larat (Jean). — Les voyages en Auvergne de P. M. et la protection des monuments. — *L'Auvergne littéraire*, 1er et 2e trimestres.

Méry (J.). — Ripert (Pierre). — Joseph M., Constantinople et Th. Gautier [lettre inédite de J. M., s. d.]. — *Revue illustrée du Musée du Vieux-Marseille*, no 1, 1959.

Michelet (J.). — * J. M. — Écrits de jeunesse. Journal (1820-1823). — Mémorial. — Journal des idées. Texte intégral, établi sur les manuscrits autographes et publié pour la première fois, avec une introduction, des appendices, des notes et de nombreux documents inédits, par Paul Viallaneix. — Gallimard, 1959.

— * Viallaneix (P.). — La Voie royale. Essai sur l'idée de peuple dans l'œuvre de M. — Delagrave, 1959.

— Bal (Willy). — Autour de M. — *LR*, août.

Millevoye (Ch.-H.). — M. — Lettre autographe, destinataire inconnu, 8 novembre 1813. — [In] * Autographes de Mariemont. 2e partie. Tome I.

Mistral (F.). — * F. M. — *Mireille...* Présentation de l'auteur par Lamartine. Post-face par Henri Bosco (Club des libraires de France. Poésie. 4). — Club des libraires de France, 1959.

— * Souty (Pierre). — Madeleine servante des M. — Grande Imprimerie de Blois, 1959 ; chez l'auteur, Ports, par Marcilly-sur-Vienne, Indre-et-Loire [communiqué par M. Pommier].

— Bois (Georges). — L'univers spirituel de M. — *Foi et vie*, septembre-octobre.

— Delavoüet (Max-Philippe). — Cent ans après *Mireille*, la personnalité provençale. — *La Nation française*, 9 septembre.

— Dibon (Henriette). — Petites notes en marge de *Mireille*. — *Fe*, nº 184, ivèr 1958.

— Edwards (Tudor). — A M. centenary. — *The Month*, September.

— Jouveau (René). — Le centenaire de *Mirèio*. — *Réforme*, 5 septembre.

— Keller (Hans-Erich). — La valeur du *Tresor dóu Felibrige* pour les études lexicologiques occitanes. — *Revue de linguistique romane*, janvier-juin.

— Lafont (Robert). — Réflexions à propos de *L'Oraison Saint-Anselme* et du mot « félibre ». — *FM*, octobre.

— Léonard (Émile-G.). — M. historien de Jeanne Ire de Naples. — [In] * Studi in onore di Riccardo Filangieri. Tomo I. — Napoli, L'Arte tipografica, 1959.

— Linsolas (H.). — F. M. et Maillane, témoins de Notre-Dame de Grâce. — *Sanctuaires et pèlerinages*, 2e trimestre.

— Llompart (José María). — Gloria e infortunio de *Mirèio*. — *Papeles de Son Armadans*, mayo.

— Mauron (Charles). — Mireille en devenir, — mars 1959. — *Fe*, nº 184, ivèr 1958.

— Mauron (Marie). — Mireille a cent ans. — *RGB*, février.

— Michaelsson (Karl). — *Mireille* et le prix Nobel. — *MF*, septembre.

— Petit (Marcel). — Le centenaire de *Mireille*. — *La Croix*, 13-14 septembre.

— Rostaing (Charles). — Une épopée provençale. — *Fe*, nº 184, ivèr 1958.

— Salvat (chanoine Joseph). — Le centenaire de Mireille. *Mirèio* est-elle une idylle ou une épopée ? — *Marche romane*, juillet-septembre.

— Steiger (Arnald). — Frederi M., der Dichter der Provence. Zum hundertsten Geburtstag von *Mirèio*. — *Vox Romanica*, Januar-Juni.

— Teissier (Léon). — Le miracle de *Mirèio*. — *Fe*, nº 184, ivèr 1958.

Monmerqué-Desrochais (L.-J.-N.). — M. — Lettre autographe, au comte Joseph d'Estourmel, 24 mars 1817. — [In] * Autographes de Mariemont. 2e partie. Tome I.

Morice (Ch.). — Shapiro (Norman R.). — Note on Ch. M. — *FR*, October.

Musset (A. de). — Dartois (Yves). — M. au château de la Bonne-Aventure. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

— Hastier (Louis). — Christine de Belgiojoso et M. — [In] * Piquantes aventures de grandes dames. — A. Fayard, 1959.

— Maugis (M. T.). — A. de M. dessinateur. — *Jardin des arts*, août.

Nerval (G. de). — Bossu (Jean). — G. de N. et la maçonnerie. — *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, novembre.

— Constans (François). — Sibylles nervaliennes. II. Horus et l'« enfant du miracle ». — III. Une apocalypse : le sonnet *A Madame Aguado*. — *RSH*, juillet-septembre.

— Françon (Marcel). — G. de N. et la poésie populaire. — *Bulletin folklorique d'Ile-de-France*, avril-juin.

— Larroutis (M.). — Une énigme nervalienne : *Érythréa*. — *RHLF*, juillet-septembre.

— Teichmann (Elizabeth). — Musäus et *Le Barbier de Gœttingue* [n'est pas de N.]. — *RLC*, juillet-septembre.

Pomairols (Ch. de). — Voir : *XIX^e siècle. Divers, Bourget (P.)*

Proudhon (P.-J.). — * Gröndhal (Britta). — P.-J. P., socialist, anarkist, federalist. — Stockholm, Frihetliga Gokgillet, 1959.

Rémusat (Ch. de). — * Ch. de R. — Mémoires de ma vie. Tome II. La Restauration ultra-royaliste (1820-1832). Présenté et annoté par Ch.-H. Pouthas. — Hachette, 1959.

Renan (E.). — Harding (D^r Joan N.). — R. and Matthew Arnold : two saddened searchers. — *The Hibbert Journal*, July.

— Pommier (Jean). — Comment R. a perdu la foi et quitté le séminaire [communication à l'Académie des sciences morales et politiques]. — *FL*, 17 octobre. [Voir aussi : Robert Laulan, Vues nouvelles sur la crise religieuse de R., *MF*, janvier 1960.]

— Renaud (Ferdinand). — E. R. — *RDM*, 1^er août.

Renard (J.). — * J. R. — Théâtre complet, suivi de Propos de théâtre et de la Semaine théâtrale. Préface et notes de Gilbert Sigaux. — Gallimard, 1959.

— Coiplet (Robert). — J. R., maire de Chitry-les-Mines. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

— Yoshimoto (Tadao). — Poil de Carotte et ses parents [en japonais, résumé français]. — *Regards*, n° 3, 1958.

Rimbaud (A.). — Fongaro (Antoine). — La collaboration de Verlaine et de R. [observations sur l'article de D. A. de Graaf, *RLMC*, luglio-dicembre 1957]. — *SF*, maggio-agosto.

— Grimm (Reinhold). — Georg Trakls Verhältnis zu R. — *Germanische-Romanische Monatsschrift*, Juli.

— Klein (Robert). — Pensée, confession, fiction. A propos de *La Saison en enfer*. — [In] * La Diaristica filosofica (*Archivio di filosofia*, n. 2). — Padova, Cedam, 1959.

— Roussel (Romain). — Sur les routes avec A. R. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

— Tabernig de Pucciarelli (Elsa). — *Marine*, d'A. R. — *Lenguas vivas* (Buenos Aires), octubre de 1958.

— Zocchi (Fortunato). — R. e il cattolicesimo. — *Vita e pensiero*, ottobre.

— Ancora sulla cronologia delle opere di R. [lettres de Mario Bonfantini et Gianni Nicoletti]. — *SF*, maggio-agosto.

Rodenbach (G.). — Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Rousse (J.). — Dubreuil (Léon). — Une amitié du poète Joseph R. La romancière Marie Delorme [M^me Vesco]. — *Les Cahiers de l'Iroise*, juillet-septembre.

Saint-Cyr de Rayssac. — Delfau (Auguste). — Un poète oublié : S.-C. de R. [1836-1876]. — *Revue du Tarn*, 15 mars 1958.

Saint-Simon (C^te C.-H. de). — Coiplet (Robert). — Les saint-simoniens à Ménilmontant. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

Sainte-Beuve. — S.-B. — De la lecture des poètes latins sous Louis XIV.

Présentation de Jean Bonnerot [Bibliothèque du Musée pédagogique, 1226 501a Réserve]. — *MF*, août.

— Roth (Charles). — S.-B. bibliothécaire et la Bibliothèque de Lausanne. — *Études de lettres*, octobre-décembre 1958.

— Rothrock (Walton Hoyt). — S.-B. as a critic of French poetry [Thèse University of Texas, 1959]. — *Dissertation abstracts*, n° 1.

— The light cavalryman [C. R. de : S.-B., *Correspondance générale*, t. VIII]. — *TLS*, 31th July.

Samain (A.). — Hof (Andrée). — A. S. poète symboliste ? — *Les Amis de Lille*, janvier-mars 1958.

— A. S. à Venise [lettre à sa sœur, août 1889]. — A. S. et la vie qui passe [lettre à sa sœur, 1894]. — Une lettre à Eugène Demolder [24 août 1889]. — *Les Amis de Lille*, janvier-mars 1958.

— A. S. et la métaphysique [texte inédit]. — *Les Amis de Lille*, janvier-mars 1958.

Sand (G.). — * F. Chopin : Dix-huit lettres autographes à Solange Clésinger. G. Sand. Lettres autographes. S. Clésinger. Lettres autographes à sa mère [fac-similés]. Vente aux enchères publiques, Hôtel Drouot, 26 octobre 1959. — Impr. Hofer (1959).

— Cordroc'h (Marie). — Répertoire des lettres publiées de G. S., *suite* [février 1833-février 1837]. — *RHLF*, juillet-septembre.

— Yamagata (Tatsuo). — Les idées de G. S. sur le mariage dans *La Mare au diable* [en japonais, résumé français]. — *Regards*, n° 3, 1958.

— Voir : *Balzac (H. de)*, *Flaubert (G.)*.

Ségur (L.-Ph. de). — L.-Ph. de S. — Lettres autographes à Charles Pougens, s. l., 6 juin 1801 ; (au comte de Champmol), s. l., 25 novembre 1808. — [In] * Autographes de Mariemont. 2e partie. Tome I.

Sismondi. — Pellegrini (Carlo). — Il S. e Napoleone. — Estr. di * Ginevra e l'Italia. — Firenze, Sansoni, 1959.

Sorel (A.). — Albert-Sorel (Jean). — La magie de la Côte de Grâce. Ici est né A. S. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

Staël (Mme de). — Mme de S. — Lettres autographes (à Le Roy, Bayard, et Mc Evers), 15 octobre 1804 ; (à Defermon ?), 12 juillet (1806). — [In] * Autographes de Mariemont. 2e partie. Tome I.

— Beloff (Max). — Mme de S. and the German question. — *The Listener*, 13th August.

— Levaillant (Maurice). — Les beaux jours de Coppet. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

— Moeckli (Gustave). — Les funérailles de Mme de S. [d'après un exemplaire de *Cénie, pièce en cinq actes*, de Mme de Graffigny, annoté par Pierre Picot, Bibl. publique et universitaire de Genève]. — *Les Musées de Genève*, septembre.

— Neppi Modona (Leo). — Una lettera inedita di Mme de S. [Bibl. royale de Bruxelles, fin mars 1804, au professeur Karl Böttiger]. — *RLMC*, marzo.

— Simon (Pierre-Henri). — La figure ambiguë de Germaine de S. [d'après le livre d'A. Lang]. — *JG*, 22-23 août.

Stendhal. — * S. — *De l'Amour*. Édition illustrée. Texte établi, avec introduction, notes et variantes par Henri Martineau (« Classiques Garnier »). — Garnier, 1959.

— * S. — *Die Kartause von Parma*. Übertragen von Walter Widmer. Mit einem Essay « Zum Verständnis des Werkes » und einer Bibliographie von

Rudolph Baehr (« Rowohlts Klassiker »). — Hamburg, Rowohlt (1958). — [Voir C. R. de V. del Litto, *Stendhal Club*, n° 5, 15 octobre.]

— * S. — Selected journalism from the English reviews with translations of other critical writings. Edited and with an introduction by Geoffrey Strickland. — London, John Calder (1959). [Voir C. R. de V. del Litto, *Stendhal Club*, n° 5, 15 octobre.]

— * Marill-Albérès (Francine). — S. (« Classiques et témoins »). — Éd. Universitaires, 1959.

— * Parc (Yves du). — Quand S. relisait les *Promenades dans Rome*. Marginalia écrits (« Coll. stendhalienne »). — Lausanne, Éd. du Grand Chêne, 1959.

— S. — Lettre autographe au baron Mounier, 23 mai 1814 [le commentaire contient deux lettres de S. à Blacas, 23 mai, 23 juin 1814, A. N., 0^{3}2177]. — Lettre autographe signée « Alphonse de Lamartine », à V. Lobstein, Bo[logne], 23 octobre (1835). — [In] * Autographes de Mariemont. 2^{e} partie. Tome I.

— S. — Marginalia inédits présentés par V. del Litto. — *Stendhal Club*, n° 4, 15 juillet.

— Adams (Robert-Martin). — Métilde : or a lesson in logic. — *The Hudson Review*, Spring 1958.

— Alciatore (Jules C.). — S. et *La Princesse de Clèves*. — *Stendhal Club*, n° 4, 15 juillet.

— Coe (Richard N.). — *Rome, Naples et Florence en 1817*. Un compte rendu inconnu [dans *L'Ambigu*, 10 novembre 1817, suivi d'extraits, 20 novembre, 30 novembre, 20 décembre]. — *Stendhal Club*, n° 5, 15 octobre.

— Coe (Richard N.). — S. et le « simple aspirant » de marine. — *Stendhal Club*, n° 4, 15 juillet.

— Damien (Jean). — J. Sorel ou le complexe de David. — *Stendhal Club*, n° 4, 15 juillet.

— Daumas (Georges). — Félix-Romain Gagnon, oncle de S., en Savoie, 1790-1813 (I). — *Stendhal Club*, n° 4, 15 juillet.

— Dechamps (J.). — A propos d'un centenaire : Leigh Hunt et S. — *Stendhal Club*, n° 4, 15 juillet.

— Dollot (René). — Une lettre inédite de P. Léautaud [à R. D., 25 mai 1948, après la publication de *S. journaliste*]. — *Stendhal Club*, n° 4, 15 juillet.

— Félix-Faure (Jacques). — Sur l'élection de Félix Faure en 1828. Lettre inédite [de S., fragment]. — *Stendhal Club*, n° 5, 15 octobre.

— Hubert (J. D.). — Note sur la dévaluation du réel dans *La Chartreuse de Parme*. — *Stendhal Club*, n° 5, 15 octobre.

— Jenni (Adolfo). — Matilde Dembowski Viscontini in Svizzera e il Foscolo a Berna. — *Archivio storico lombardo*, 1957 [1958].

— Kotchetkova (Tatiana). — Marginalia et lettres découverts en U. R. S. S. — I. Marginalia sur un Lanzi [publié dans *Voprocy Literatoury*, n° 5, mai 1958, avec des rectifications]. — II. Lettres interceptées pendant la campagne de Russie. — *Stendhal Club*, n° 5, 15 octobre.

— Kotchetkova (T.). — Du nouveau sur S. [sur les traductions russes de S.]. — *Les Nouvelles de Moscou*, 12 juillet.

— Liprandi (Claude). — Un marbre noir. — *Stendhal Club*, n° 4, 15 juillet.

— Lisi (Lionello de). — Analisi di un personaggio di S. [J. Sorel]. — *La Serpe*. Rivista letteraria dell'Associazione dei medici scrittori d'Italia, marzo 1958. [Voir V. del Litto, *Stendhal Club*, n° 4, 15 juillet.]

— Litto (V. del). — S., Crozet et la *Troisième lettre sur la Constitution*. — *Stendhal Club*, n° 5, 15 octobre.

— Litto (V. del). — Sur une page d'album. Pensée inédite [de S., 21 juillet 1830]. — *Stendhal Club*, n° 5, 15 octobre.

— Litto (V. del). — Bibliographie stendhalienne. Année 1958 [et complément 1957]. — *Stendhal Club*, nº 5, 15 octobre.

— Spitzer (Leo). — La particella « si » davanti all'aggettivo nel romanzo stendhaliano *Armance*. — *SF*, maggio-agosto.

— Théodoridès (Jean). — Humboldt vu par Jacquemont, S. et Delécluze. — *Stendhal Club*, nº 5, 15 octobre.

— Vaillant (Pierre). — C. R. de : V. del Litto, *Bibliographie stendhalienne*, 1953-1956 (Lausanne, 1958). — *Bulletin des bibliothèques de France*, juin.

— A. C. — Mostra alla Biblioteca Palatina di Parma sulla Chartreuse stendhaliana. — *Accademie e biblioteche d'Italia*, maggio-giugno.

— I. M. T. — « S. et ses contemporains » : mostra alla Biblioteca Mediceo-Laurenziana. — *Accademie e biblioteche d'Italia*, maggio-giugno.

Theuriet (A.). — Sikorska (Andrée). — A. T. à Bois-Fleuri [à Bourg-la-Reine]. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

Thierry (A.). — Harpaz (Ephraïm). — Sur un écrit de jeunesse d'Aug. T. [« Le Ministère vengé... »]. — *RHLF*, juillet-septembre.

Thiers (A.). — Morin-Pons (Frank). — T. avant T. [d'après sa correspondance avec Émile Teulon]. — *JG*, 8-9 août.

Thyébaut (G.). — Burns (Colin A.). — En marge du naturalisme : Gabriel T. (1854-1922). — *SF*, maggio-agosto.

Tocqueville (A. de). — A. de T. — Sur la Démocratie en Amérique (fragments inédits). Introduction de J.-P. Mayer. — *NRF*, avril. [Voir aussi : *Encounter*, April.]

— Boisdeffre (Pierre de). — T. et Gobineau. — *RP*, août.

— Jostock (Paul). — T.'s Vermächtnis an unsere Zeit. — *Stimmen der Zeit*, April.

— Lacour-Gayet (Robert). — T. et l'énigme américaine. — *RP*, octobre.

— Serra (Enrico). — A. de T., nel centenario della morte. — *Nuova Antologia*, agosto.

Vanzype (G.). — * G. V. — Les meilleures pages, présentées par Lucien Christophe (« Coll. anthologique des prosateurs belges »). — Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1959.

Verhaeren (E.). — Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Verlaine (P.). — Binet (Léon) et Vallery-Radot (Pierre). — V. à Aix-les-Bains (19 août-14 septembre 1889). — *La Presse médicale*, 17 octobre.

— Mombello (Gianni). — Precisazioni su alcune opere in prosa di V. — *SF*, maggio-agosto.

— Strabolfi. — Note 114. P. V.'s *Les Amies*. — *The Book Collector*, Autumn.

— Voir : *Flaubert (G.)*, *Rimbaud (A.)*.

Verne (J.). — Cohen (Marcel). — Remarques à propos de la manière d'écrire de J. V. — Sonderdruck aus : * Im Dienste der Sprache. Festschrift Victor Klemperer, 1958. — Halle, M. Niemeyer, 1958.

Vigny (A. de). — André-Maurois (Simone). — Augusta, le dernier amour d'A. de V. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

— André-Maurois (S.). — Élisa, ou l'amitié d'un grand homme. — *RP*, septembre, octobre.

— Voir : *XIX siècle. Divers.*

Villiers de l'Isle-Adam. — Lebois (André). — En relisant *L'Ève future* de V. de l'I.-A. — *Revue de la Méditerranée*, mai-juin.

— Picard (Michel). — Note sur le fantastique de V. de l'I.-A. — *RSH*, juillet-septembre.

Willy. — Guillot de Saix. — Mon ami W. — *NL*, 20 août.

Zola (É.). — Cadilhac (Paul-Émile). — Le Lourdes de Z. et de Huysmans. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

— Gauthier (E. Paul). — Z.'s literary reputation in Russia prior to *L'Assommoir*. — *FR*, October.

— Hemmings (F. W. J.). — The secret sources of *La Faute de l'abbé Mouret*. — *FS*, July.

— Hudson (Benjamin Franklin). — Z. and Schopenhauer : the affinity of some aspects of their thought as reflected in the *Rougon-Macquart* series [Thèse University of Michigan, 1959]. — *Dissertation abstracts*, n° 12.

— Kanes (Martin). — A critical and historical study of Z.'s *La Bête humaine* [Thèse University of Pennsylvania, 1959]. — *Dissertation abstracts*, n° 1.

— Mitterand (Henri). — La publication en feuilleton de *La Fortune des Rougon*, d'É. Z. (lettres inédites). — *MF*, novembre.

— Roberts (Alfred Dominic). — Z. and Fourier [Thèse University of Pennsylvania, 1959]. — *Dissertation abstracts*, n° 1.

— Walker (Philip). — Prophetic myths in Z. — *PMLA*, September.

XX^e SIÈCLE

Divers. — * Albérès (R.-M.). — L'Aventure intellectuelle du xx^e siècle. Panorama des littératures européennes. 1900-1959. Nouvelle édition, revue et augmentée. — A. Michel, 1959.

— * Hommage à *Commerce*. Lettres et arts à Paris, 1920-1935. Exposition au Palazzo Primoli, Rome, 5 décembre 1958-30 janvier 1959. — Roma, Istituto Grafico Tiberino, 1958.

— Calvet (Mgr Jean). — Écrivains catholiques [entre 1919 et 1939 : la Semaine des écrivains catholiques, 1920-1928 ; E. Baumann, Fr. Jammes, M. Brillant, Jean Yole, l'abbé Roblot, etc.]. — [In] * Visages d'un demi-siècle. — Grasset, 1959.

— Thiry (Marcel). — Les *Cahiers du front* [par abréviation de : « Cahiers de juin publiés au front pour la défense et l'illustration de la langue française en Belgique », 1918-1920]. — *RGB*, mars.

Journaux. Mémoires. — * Denis (Maurice). — Journal. Tome III (1921-1943). — La Colombe, 1959.

— * Dumesnil (René). — Le Rideau à l'italienne. Souvenirs. — *Mercure de France*, 1959.

Surréalisme. — Soupault (Philippe). — Que reste-t-il de nos amours ? — *Réalités*, novembre.

Théâtre. — * Marcel (Gabriel). — L'heure théâtrale (De Giraudoux à J.-P. Sartre). — Plon, 1959.

Apollinaire (G.). — Schmits (Georges). — Quelques strophes du *Mal-Aimé*. — *MF*, novembre.

Artaud (A.). — Fowlie (Wallace). — The new French theatre : Artaud... — *The Sewanee Review*, Autumn.

Barrès (M.). — * Mary Duclaux et M. B. — Lettres échangées, précédé de Les Trois Mary, par Daniel Halévy. — Grasset, 1959.

Bergson (H.). — * Écrits et paroles. Textes rassemblés par R.-M. Mossé-Bastide. Tome III. — Presses Universitaires, 1959.

— * Chevalier (Jacques). — Entretiens avec B. — Plon, 1959.

— * Bibliothèque nationale. H. B., exposition du centenaire, Paris (21 mai-juillet) 1959. [Catalogue par Simone Pétrement et Gérard Willemetz. Préface par Julien Cain.] — Bibliothèque nationale, 1959.

— * Adès chez B. Reliques inconnues d'une amitié. — Paris, Intercontinentale Costard (s. d.). [Voir C. R. de : R.-M. Mossé-Bastide, *Revue philosophique*, juillet-septembre.]

— Arbour (Romeo), O. M. I. — Le bergsonisme dans la littérature française. — *Revue internationale de philosophie*, fasc. 2.

— Burkill (T. A.). — L'attitude subjectiviste et ses dangers de Descartes à B. — *Revue philosophique*, juillet-septembre.

— Chevalier (Jacques). — A propos d'un centenaire. H. B. au seuil du catholicisme. — *Plaisir de France*, septembre.

— Delhomme (Jeanne). — Le problème de l'intériorité : B. et J.-P. Sartre. — *Revue internationale de philosophie*, fasc. 2.

— Fabre Luce de Gruson (M^me^ F.). — Sens commun et bon sens chez B. — *Revue internationale de philosophie*, fasc. 2.

— Foulquié (P.). — Le congrès B. (Pentecôte 1959). — *L'École*, 12, 26 septembre.

— Gilson (Étienne). — Souvenir de B. — *Revue de métaphysique et de morale*, avril-juin.

— Guyot (Charly). — Notes sur H. B. et les lettres françaises. — *Revue internationale de philosophie*, fasc. 2.

— Lenoir (Raymond). — H. B. au meeting d'Oxford [24-27 septembre 1920]. — *Revue philosophique*, juillet-septembre.

— Mathieu (Vittorio). — B. technicien. — *Revue internationale de philosophie*, fasc. 2.

— Merlan (Ph.). — Le problème de l'irrationalisme dans les *Deux sources* de B. — *Revue philosophique*, juillet-septembre.

— Schuhl (Pierre-Maxime). — Carnet de notes. I. Une heure chez M. B. (30 décembre 1938]. — *Revue philosophique*, juillet-septembre.

— Sérouya (Henri). — B. et la Kabbale. — *Revue philosophique*, juillet-septembre.

— B. et nous [par A. Maurois ; la princesse Bibesco : L'anémone et l'asphodèle ; A. Vandel : Fils de B. ; Emm. Berl : Cinquante ans après]. — B. devant cinq philosophes d'aujourd'hui : G. Berger, G. Marcel, H. Gouhier, Dominique Janicaud et Jean Brun. — *NL*, 22 octobre.

— Voir : *Proust (M.)*.

Bernanos (G.). — * Jamet (Henry). — Un autre B. (« Singuliers et mal connus »). — E. Vitte, 1959.

— Bridel (Yves). — Le chrétien B. et l'enfance. — *Revue de théologie et de philosophie*, fasc. III.

Bertaut (J.). — A. B. [Bourin]. — Souvenirs sur Jules B. — *FL*, 17 octobre.

Bertrand (A.). — Corbier (André). — Dix minutes avec Adrien B. — *Pages libres des écrivains dauphinois*, mai-juin.

Bourget (P.). — P. B. — Lettre [inédite] à Charles de Pomairols [26 juillet 1883]. — *Revue du Rouergue*, juillet-septembre.

Bousquet (J.). — J. B. — Notes inédites. — *Sources* (Boisgervilly, Ille-et-Vilaine), n° 1, 4e trimestre 1958.

Calet (H.). — Aumaire (Francis). — « Pas de grands gestes ni de cris... ». — *MF*, septembre.

— Bernard (Marc). — C. à la paresseuse. — *NL*, 13 août.

Claudel (P.). — Cadilhac (Paul-Émile). — La maison de P. C. à Brangues. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

— Forkey (Leo O.). — A Baroque « moment » in the French contemporary theater [*Le Soulier de satin*]. — *The Journal of aesthetics and art criticism*, September.

— Lorigiola (P.), S. J. — Les grandes odes de Claudel. II. L'esprit et l'eau. — *Les Études classiques*, octobre.

— Poirot-Delpech (Bertrand). — Le théâtre : *Tête d'Or* de P. C. — *Le Monde*, 25-26 octobre.

— Simon (Pierre-Henri). — Le théâtre et la religion. — *La Croix*, 8-9 novembre.

— Viala (Akakia). — Quand *Tête d'Or* passait par le laboratoire... Les souvenirs d' « Art et action » [deux lettres de P. C.]. — *FL*, 17 octobre.

Colette. — * C. — Lettres à Marguerite Moreno. Texte établi et annoté par Claude Pichois. — Flammarion, 1959.

— Amblard (Émile). — Les élections au Conseil général de Saint-Sauveur en 1880 (Pierre Merlou, Jules Colette et Paul Hérold). — *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, 1957-1958 [1959].

— Coiplet (Robert). — C. dans les paysages de son enfance. — La maison de l'*Étoile Vesper*. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

Copeau (J.). — Dasté (Marie-Hélène). — Le ballet des ombres. — *NL*, 29 octobre.

— Saint-Clair (M.). — Dix ans après... Clefs pour J. Copeau ? — *FL*, 7 novembre.

Curel (Fr. de). — Barreneche a (Ana Maria). — Fr. de C., un autor ante el problema de la realidad del mundo. — *Lenguas vivas* (Buenos Aires), octubre de 1958.

Daumal (R.). — Lepage (Jacques). — Un poète de la connaissance : R. D. — *Marginales*, septembre-octobre.

Delbousquet (Emm.). — * Emmanuel-Delbousquet (Germaine et Henry). — Emm. D., 1874-1909, sa vie, son œuvre. — Agen, Éditions de l'Imprimerie moderne, 1959.

Desnos (R.). — Berger (Pierre). — R. D. du monde entier. — *LF*, 12-18 novembre.

Donnay (M.). — Dubeux (Albert). — Le centenaire de Maurice D. — *RDM*, 15 octobre.

Du Bos (Ch.). — * Choix de textes de C. D. B. Préface par Étienne Gilson. — La Colombe, 1959.

— « Enfantines ». Quatre lettres inédites de C. D. B. (juillet 1900, à Joseph Baruzi), présentées par Michèle Leleu. — *Cahiers Charles Du Bos*, n° 3, juin 1958.

— C. D. B. — Fragments inédits de « Journaux de travail », 1922 [sur

J. Middleton Murry]. — Keats. Dédicace [à J. M. M.] et préambule. — *Cahiers CDB*, nº 3.

— C. D. B. — Letters from Paris .I. The Prix Goncourt [texte publié dans *The Athenaeum*, 9 April 1920]. — *Cahiers CDB*, nº 3.

— Dieckmann (Herbert). — A. Gide et la conversion de C. D. B. [traduction de l'article publié dans *YFS*, nº 12, Fall-Winter 1953], présenté par M. L. — *Cahiers CDB*, nº 3.

— M. L. [Leleu]. — Une amitié pontignacienne [R. Martin du Gard et C. D. B., lettres inédites]. — *Cahiers CDB*, nº 4.

— Approfondissement d'une amitié. Neuf lettres inédites [de C. D. B. et John Middleton Murry, 1925-1930], présentées par M. L. — *Cahiers CDB*, nº 3.

— D. B. et Pontigny. I. Charlie vu par les habitués de P. — II. Son rôle dans la préparation des décades [lettres inédites à Paul Desjardins]. — III. Compte rendu d'un entretien par un assistant [22 août 1927]. — IV. Deuxième décade 1929 : un incident [lettres de D. B., R. Martin du Gard, P. Desjardins]. — *Cahiers CDB*, nº 4, mai.

Frick (L. de G.). — Bonmariage (Sylvain). — Supervision du *Bout de l'an pour un ami mort* [de Ch.-A. Grouas, pour Louis de G. F.]. — *Synthèses*, octobre.

Gide (A.). — * Teuler (Gabriel). — Après G. — Nouvelles Éditions Debresse, 1958.

— Brandt (Adam). — A. G., littérateur, artiste et idéologue. — *Orbis litterarum*, 1958, fasc. 3-4.

— Díaz (José Pedro). — La búsqueda del orden y el impulso a la aventura en la narrativa de A. G. — *Revista de la Facultad de humanidades y ciencias* (Montevideo), nº 16, diciembre 1958.

— Roussel (Raymond). — Stations tourmentées d'A. G. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

— Solaroli (Libero). — G. e Laclos. — *Letteratura*, gennaio-aprile.

— Voir : *Du Bos (Ch.)*.

Giraudoux (J.). — Arnaud (Georges). — G., retour du Purgatoire ? — *LF*, 12-18 novembre.

Guitry (S.). — Willemetz (Albert). — Avec S. G., 18, avenue Élisée-Reclus. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

Jacob (M.). — Jans (Adrien). — M. J. au sérieux. — *RGB*, juin.

Jaloux (E.). — Chenevière (J.). — En souvenir d'E. J. — *JG*, 22-23 août.

— Maubert (Alfred). — Au bord du lac. — *NL*, 20 août.

— Moments littéraires. E. J. — Il y a dix ans... par Jean Nicollier. — Évocation, par Francis de Miomandre. — *GL*, 22-23 août.

Jammes (Fr.). — * F. J. Arthur Fontaine. Correspondance (1898-1930). Introduction et notes par Jean Labbé. — Gallimard, 1959.

— Ritter (Raymond). — Le triptyque pyrénéen de Fr. J. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

Kemp (R.). — Boisdeffre (Piere de). — Souvenir et propos sur R. K. — *Combat*, 9 juillet.

— Thiébaut (Marcel). — R. K. — *RP*, août.

Krains (H.). — * Hubert K. — Les Meilleures pages. Présentées par Jules Dechamps (Coll. Anthologique belge). — Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1959.

La Varende (J. de). — * Brunetière (Philippe). — La V. le visionnaire. Commentaire par La V. (Coll. « Feuilles vertes »). — Flammarion, 1959.
— Bavent (Roger). — La V., écrivain du terroir normand. — *La Croix*, 2-3 août.
— Bordeaux (Henry). — Deux lettres de La V. — *Écrits de Paris*, novembre.
— Martin (Marie-Madeleine). — J. de la V. historien. — *Écrits de Paris*, septembre.
— Piot (André). — La V. [peintre des compagnons, « le compagnon Martial » et « le compagnon Mathieu »]. — *Compagnonnage*, juillet-août.
— Voir : *Barbey d'Aurevilly (J.)*.

Léautaud (P.). — Coiplet (Robert). — Maisons de P. L. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.
— Thiébaut (Marcel). — P. L. — *RP*, octobre.
— Voir : *Stendhal*.

Lebesgue (Ph.). — Calvignac (Jeannette). — Ph. L. n'est plus ! — *Revue du Tarn*, 15 mars.

Lefèvre (Fr.). — Bérence (Fred) : Frédéric L., le sourcier des lettres. — Wild (Roger) : Une heure avec... F. L. — *NL*, 24 septembre.

Le Goffic (Ch.). — Le Roy (Florian). — Un académicien du XIV^e^ arr^t^ : Ch. Le G. — [In] * Annuaire 1958 de la Société historique du XIV^e^ arr^t^ de Paris.

Le Roy (E.). — * Seignol (Christian). — Eugène Le R. et le Périgord. [Lettre d'E. Le R.] — Périgueux, P. Fanlac, 1959.
— Coiplet (Robert). — Avec *Jacquou le Croquant* dans la forêt Barade. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

Malègue (J.). — Roger (G.). — Joseph M., professeur. — *Revue de la Méditerranée*, mai-juin.

Martin du Gard (R.). — Cailleau (Claude). — Au Tertre [19 septembre 1955]. — *Cahiers des Saisons*, n° 17, été.
— Voir : *Du Bos (Ch.)*.

Martineau (H.). — Bariatinsky (Marianne). — Hommage à H. M. — *Le Courrier de l'Ouest*, 25 août.

Maurras (Ch.). — Dresse (Paul). — M. et Valéry poètes du bain de mer. — *Points et contrepoints*, septembre.
— Vallat (Xavier). — M. le Martegal. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

Mercier (L.). — * Rombach (Elisabeth). — Die Mariendichtungen von Louis M., 1870-1951 (« Forschungen zur Romanische Philologie ». H. 5). — Münster Westfalen, Aschendorff, 1959.

Milosz (O.-V. de L.). — Marissel (André). — M. — la poésie. — *NL*, 6 août.

Miomandre (Fr. de). — Hommage à Francis de M. [par Alexandre Arnoux, Ventura García Calderón, Jean Cassou, André Gillon]. — *NL*, 6 août.
— J. F. — F. de M. au bout du voyage... — *FL*, 8 août.
— Lasserre (Henry). — [Fr. de M.] — *L'École* (1^er^ degré. Classes primaires), 31 octobre.
— Mort de Fr. de M. [1880-1959]. — *Le Monde*, 4 août.
— Voir : *Jaloux (E.)*.

Muselli (V.). — Hamon (Dr Marcel). — Sur V. M., témoignage. Précédé d'un entretien avec le Dr Marcel Hamon, par Charles Moulin. — *Les Belles lectures*, n° 348, 1958.

Nesmy (J.). — [Dr Pierre.] — [Éloge de M. Henry Surchamp, pseud. de J. N.] — *Bulletin mensuel de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube*, juin.

Péguy (Ch.). — Duployé (Pie), [O. P.]. — Jaurès et P. — *Témoignage chrétien*, 5 septembre.

— Fraigneux (Maurice). — La speranza di P. — *Humanitas* (Brescia), luglio.

— Guyon (Bernard). — Ch. P. sur les sentiers de l'espérance. — *MF*, octobre.

— Mars (Félicien). — Aux sources du « ressourcement » [Ch. P., Véronique, « dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle », 1909]. — *La Croix*, 9-10 août.

— Martin (Auguste). — Le livre d'un témoin. A propos du *P.*, de Jules Isaac. — *ACP*, n° 73, septembre.

— Saffrey (Alfred). — P. et André Suarès. Avant-propos à la publication de [la] correspondance. — *ACP*, n° 73, septembre.

— Storelv (Sten). — Thèses et diplômes d'études supérieures consacrés à P. [C. R. de : S. W. Taylor, *P. and contemporary idealism. A study in the development of P.'s thought*, Diss. Univ. Bristol, September 1957]. — *ACP*, n° 73, septembre.

— Encore P. et l'Angleterre [lettre de Paul Mantoux au directeur de *The Westminster Gazette*, n° du 23 février 1914]. — *ACP*, n° 73, septembre.

Péret (B.). — Benjamin P. — *NL*, 24 septembre.

— Hommage à B. P. — *Arts*, 30 septembre-6 octobre.

Pergaud (L.). — Chatot (Eugène). — Notes et souvenirs sur *Le Roman de Miraut*. — *MF*, août.

— Roussel (Romain). — L. P. et le souvenir de la Franche-Comté. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

Philippe (Ch.-L.). — * Nigay (Gilbert). — L'œuvre de Ch.-L. P. [Extrait de *Pages libres des écrivains dauphinois*, octobre]. — Grenoble, Impr. Guérimand, 8 p.

— Guilly (Paul). — Ch.-L. P. dans l'île Saint-Louis. — [In] * Demeures historiques et sites romanesques. III. — Paris, 1958.

— Haldas (Georges). — Autour d'un cinquantenaire. — Ch.-L. P. et l'Ile Saint-Louis. — *GL*, 4-5 juillet.

Pourrat (H.). — Anglade (Jean). — H. P., Auvergnat et universel. — *TR*, septembre.

— Charlier (Henri). — H. P. — *Itinéraires*, novembre.

— Imberdis (F.). — P., au Châtelet (en Dordogne). — *La France généalogique*, n° 4, juillet.

— Senart (Guy) — H. P. (1887-1959). — *Livres et lectures*, septembre.

— Vialatte (Alexandre). — H. P. ou les grands jardins. — *NRF*, septembre.

Ramuz (Ch.-F.). — R. interroge l'État sur le destin des artistes. Le « cas R. » entre 1904 et 1921. Documents inédits présentés par Henry Poulaille [lettres à G. de Reynold, H.-L. Mermod]. — *FL*, 7 novembre.

Reverzy (J.). — Jean R. [par Maurice Nadeau, Jean Douassot, Charles Juliet. — Textes de J. R.]. — *Les Lettres nouvelles*, 16 septembre.

Rolland (R.). — Université de Paris. Fonds R. R. Association des amis de R. R. *Bulletin*, nos 47-48, mai.
— Voir : *Divers* (Mélanges).

Suarès (A.). — Voir : *Péguy (Ch.)*.

Valéry (P.). — Voir : *Maurras (Ch.)*

Revue ayant cessé sa publication : *Les Lettres nouvelles*, avec le no de décembre 1959-janvier 1960.

René Rancœur.

Abréviations. — Amis (Les) de Flaubert. *AFl.* — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin de la Société des Amis de Montaigne. *BAM.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) littéraire. *FL.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Information (L') littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JG.* — Journal of the History of ideas. *JHI.* — Letterature moderne. *LM.* — Lettres (Les) françaises. *LF.* — Lettres (Les) romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern Language Quarterly. *MLQ.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Modern Philology. *MP.* — Neophilologus. *N.* — La Nouvelle Revue française. *NRF.* — Nouvelles (Les) littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.* — Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne e comparate. *RLMC.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Studi Francesi. *SF.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.*

Le Gérant : Gérald Mignot.

Imp. en France à l'imp. Willaume-Egret à Saint-Germain-Les-Corbeil en février 1960.
O. P. I. A. C. L. 31.1152. Dépot Légal effectué dans le 1er trimestre 1960.
N° d'ordre dans les travaux de la Librairie Armand Colin : no 2277.
N° d'ordre dans les travaux de l'Imp. Willaume-Egret : n° 1062.

— 29 juillet. A Solange. Voir nº 1074.
— Juillet 1842. A Pauline Viardot. Voir nº 1076.

1154. S. d. [juillet 1842]. A l'abbé Rochet. *La Gironde*, 25 nov. 1883, suppl. du dimanche.

1155. S. d. [après juillet 1842, d'après le texte]. A Jules Janin. *La Correspondance littéraire*, 10 avril 1860, 243 ; *Cat. Vente de la coll. Montigny*, 30 avril 1860, nº 2637, p. 488-489 (long frag. sous la date 1840) ; *R anecdotique de l'an 1860*, 160 (frag. sous la date 1840) ; *Débats*, 1er juillet 1904, suppl. p. 2 (frag. la donne comme adressée à G. Planche en 1856). — Aut., Lov., E 914, fol. 23-34.

1156. S. d. [début août, avant le 8, d'après le texte]. A Lise Perdiguier. *Le Compagnonnage*, déc. 1943, 1, l. VII (sous la date : sept. 1842). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1157. S. d. [c. p. La Châtre, 21 août 1842]. A la même. *Le Compagnonnage*, janv. 1944, 2, l. XVIII (sous la date 1844). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1158. S. d. [c. p. Châteauroux, 24 août 1842]. A Charles Poncy. *Corr.*, II, 223-229. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 15-17.

1159. Nohant, 28 août. A Marie-Sophie Leroyer de Chantepie. *Corr.*, II, 229-234.

1160. 29 août. A David Richard. *Ann. Est*, juillet 1887, 306-309 (sous la date : 29 août 1843, faute d'impression contredite p. 287) ; *R hebd.*, 30 juillet 1927, 528-532 (sous la même fausse date).

1161. S. d. [c. p. d'arr. Paris, 30 août 1842]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 165-166.

1162. S. d. [c. p. La Châtre, 8 sept., c. p. d'arr. Paris, 9 sept. 1842]. A la même. *S.-Viardot*, 167-168. — Aut., Musée G. Sand et de la Vallée Noire, La Châtre.

1163. S. d. [c. p. La Châtre, 13 sept., c. p. d'arr. Paris, 14 sept. 1842]. A Marie de Rozières. *S.-Viardot*, 168, note 2 (frag.). — Aut., BHVP, G 1273 ; copie, Lov., E 920, fol. 466.

1164. S. d. [c. p. La Châtre, 25 sept., c. p. d'arr. Paris, 26 sept. 1842]. A la même. *S.-Viardot*, 168, note 1 (frag.). — Aut., BHVP, G 1274 ; copie, Lov., E 920, fol. 467.
— Sept. 1842. A Mgr l'Archevêque de Paris. Voir nº 1387.
— Sept. 1842. A Lise Perdiguier. Voir nº 1156.

1165. S. d. [c. p. 29 sept. 1842]. A la même. *Le Compagnonnage*, déc. 1843, 1, l. VIII (sous la date : sept. 1842). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1166. Dimanche soir [fin sept. ou début oct. 1842 (?)]. A Perrotin. *Lit. nas.*, nos 33-34, 1939, 702 (publ. traduite en russe sous la date : été 1842). — Aut., Institut Marx-Engels-Lénine, Moscou.

1167. Paris, 25 oct. A Hippolyte Chatiron. *Peuples Amis*, 1949, nº spécial sur Chopin, 33 (fac-sim. de la 1re page) ; *Cat. de l'inauguration de la Bibliothèque G. Sand à la BHVP*, 15 juin 1954, nº 80 (frag.) ; *S.-Viardot*, 49 (frag.), 166, note 2 (frag.). — Aut., BHVP, G 328 ; copie, Lov., E 920, fol. 468-469.

1168. S. d. [12 nov.]. Au même. *S.-Viardot*, 49, note 107 (frag.). — Aut., BHVP, G 329 ; copie, Lov., E 920, fol. 470-472.

1169. Paris, 12 nov. A Charles Duvernet. *Corr.*, II, 239-244 ; *R hebd.*, 27 mars 1909, 479 (frag.) ; *Doumic, G. Sand*, 294-295 (même frag.) ;

E Ganche, F. Chopin, 206 (frag.) ; *La Mare au Diable, éd. Salomon et Mallion*, 1956, p. x (frag.).

1170. S. d. [vers le 12 nov. 1842 (?)]. A Louise Crombach (?). *RB*, 7 mars 1903, 309-310 (publ. s. d. et donne à tort comme destinataire Marie de Rozières). — Aut., coll. Depruneaux.

1171. 6 déc. 1842 [d'après une copie contemporaine]. A Mme de L. B. *Le Gaulois*, 4 juin 1895 ; *E. Tarbé, En pique-nique, 1895*, 284-288.

1172. S. d. [déc. 1842]. A Adam Mickiewicz. « Certainement je recevrai M. Chodzko... ». *A. Mickiewicz, Corr.*, éd. 1872, t. II, 204 ; éd. 1885, IV, 268 (sous la date : 1843].

1173. S. d. [déc. 1842]. A Frédéric Degeorge. *L'Intransigeant*, 13 août 1884.

1174. S. d. [1842]. A Eugène Piot. *E. Bonnafé, Eugène Piot, 1890*, 12-13, note 1.

1175. S. d. [1842 (?)]. A Jules Canonge. *J. Canonge, Lettres choisies, 1867*, 66-67 (incompl. et s. d.). — Aut., Bibliothèque municipale, Nîmes, ms. 492, fol. 245.
— 1842. A Solange. Voir n° 1082.
— 1842. A Béranger. Voir n° 1291.

1176. S. d. [1842 (?)]. A Édouard de Pompéry. *L'Événement*, 12 avril 1896 (frag.).

1177. S. d. [fin 1842-début 1843]. A Mme de L. B. *Le Gaulois*, 4 juin 1895 ; *E. Tarbé, op. cit.*, 290-297 (plus complète).

1178. S. d. [hiver 1842-1843 (?)]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 169. — Aut., Lov., E 915, fol. 517-518.

1179. Mercredi [1842 (?), d'après le texte serait peut-être antérieure et pourrait dater de fin 1840]. A Lise Perdiguier. *Le Compagnonnage*, janv. 1944, 2, l. XV (publ. s. d.). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1180. S. d. [été 1842 (?)]. A la même. *Le Compagnonnage*, déc. 1943, 1, l. IX (publ s. d. après les lettres de 1842). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1181. S. d. [fin 1842]. A la même. *Le Compagnonnage*, sept. 1943, 2, l. III (publ. s. d.). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1182. Lundi matin [1842 (?)]. A la même. *Le Compagnonnage*, sept. 1943, 2, l. IV. — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1183. Mardi à 4 heures [1842 (?)]. A la même. *Le Compagnonnage*, sept. 1943, 2, l. V (publ. s. d.). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1184. S. d. [1842 ou 1843 (?)]. A la même. *Le Compagnonnage*, déc. 1943, 1, l. XI (publ. s. d.). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.
— 1842-1843. A Henri Heine. Voir n° 1214.

1185. Mercredi soir [entre 1842-1847]. A un destinataire non identifié. *Lit. nas.*, nos 33-34, 1939, 702 (publ. traduite en russe). — Aut., Institut de littérature de l'Académie des Sciences, Léningrad.

1186. S. d. [avant 1843]. A H. de Latouche (?). *H. de Latouche, Adieux, 1843*, 2e éd., 366, note (court frag.).

1843

1187. 21 janv. A Charles Poncy. *Corr.*, II, 245-253. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 19-22.

1188. Mercredi matin [c. p. 27 janv. 1841] [1]. A Lise Perdiguier. *Le Com-*

1. Le *Répertoire* des années précédentes était en cours d'impression lorsque, grâce à l'obligeance de M. Anfos-Martin qui a mis ses archives à notre disposition,

pagnonnage, janv. 1944, 2, l. XII. — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1189. 29 janv. A Lamartine. *V. de Lamartine, Lettres adressées à Lamartine*, 195-197 ; *Fig. sup.*, 15 mai 1926 ; *Pailleron*, III, 1953, 77-78. — Copies, Bibliothèque municipale, Mâcon, ms. 107, fol. 213-214 ; Lov., E 918, fol. 206-209.

1190. Janv. A Théophile Thoré. *K*, III, 200.

1191. S. d. [c. p. Paris, 5 févr., c. p. d'arr. La Châtre, 6...]. A Hippolyte Chatiron. *S.-Viardot*, 58, note 108 (frag.). — Copie, Lov., E 921, fol. 6-7.

1192. S. d. [entre le 8 et le 21 févr. 1843]. Au même. *R hebd.*, 13 févr. 1909, 182 (frag.) ; *Doumic, G. Sand*, 43-44 (même frag.) ; *R hebd.*, 9 mars 1918, 185-186 (frag.) ; *G. Sand, Œuvres choisies, 1937*, 289 (fac-sim.) ; *Cat. Bérès, n° 17, 1937*, pièce 381 (frag.) ; *Vente du 11 juin 1937*, n° 110 (frag.) ; *RHLF*, juillet-déc. 1939, 285 (même frag.) ; *Hommes et Mondes*, oct. 1951, 7 (frag.) ; *Maurois, Lélia*, 79-80 (frag.). — Copie, Lov., E 921, fol. 10-11 (sous la date : 24 févr.).

1193. S. d. [c. p. Paris, 10 févr. 1843]. A Joseph Mazzini. *REI*, janv.-juin 1957, 171-173. — Aut., Lov., E 914, fol. 438-439.
— 10 févr. A Charles Poncy. Voir n° 1195.

1194. Mercredi matin [c. p. 15 (?) févr. 1843]. A Madame Bascans. *D'Heylli, La Fille de G. S.*, 47. — Aut., Br. Mus., Add. mss 39757, fol. 188.

1195. S. d. [c. p. 16 févr. 1843]. A Charles Poncy. *RDM*, 1er août 1909, 609 (frag. sous la date du 10 févr.) ; *D. Fahmy, Charles Poncy*, 45 (indiquée à tort note 4 comme inédite). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 24-25.

1196. Mardi [21 févr., c. p. Paris 21 févr. 1843, c. p. d'arr. 22 févr. 1843]. A Hippolyte Chatiron. *Corr.*, II, 254-255 (texte incompl.) ; *K*, III, 444, note 1 (la date à tort du 27 févr.). — Aut., BHVP, G 309.

1197. S. d. [c. p. 23 févr. 1841][1]. A Lise Perdiguier. « J'ai besoin de mes peignoirs [...] » *Le Compagnonnage*, janv. 1944, 2, l. XIII (publ. sous la date du 23 févr. 1843). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.
— 23 févr. A la même. Voir n° 1537.

1198. S. d. [c. p. 26 févr. 1843]. A Charles Poncy. *Corr.*, II, 256-262. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 26-31.
— 27 févr. A Hippolyte Chatiron. Voir n° 1196.

1199. S. d. [hiver 1843 (?)]. A Madame Bascans. « Solange est malade.... » *R rev.*, 15 oct. 1899, 160 (frag.) ; *d'Heylli, op. cit.*, 49. — Aut., Br. Mus., Add. mss 39757, fol. 178.

1200. Mercredi [8 mars 1843]. A Charles Poncy. *RDM*, 1er août 1909, 609-610 (frag.) ; *D. Fahmy, op. cit.*, 45, note 2 et 57, note 4 (courts frag.) ; *Marix-Spire, Le Cas G. S.*, 226 (frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 32-33.

nous avons pu examiner les lettres autographes de G. Sand à Agricol et à Lise Perdiguier. Nous avons constaté que plusieurs de ces lettres avaient été publiées sous de fausses dates, mais n'ayant pu apporter des corrections qu'à partir de novembre 1842, trois lettres restent mal classées. Ce sont :
a) le n° 1188. La page d'adresse portant un c. p. du 27 janv. 1841, cette lettre aurait dû être répertoriée après le n° 1040.
b) le n° 1197. La page d'adresse portant un c. p. du 23 fév. 1841, cette lettre aurait dû être placée après le n° 1045.
c) le n° 1270. La page d'adresse portant un c. p. du 13 juin 1841, cette lettre aurait dû être placée après le n° 1064.

1. Voir note du n° 1188.

1201. Dimanche matin [c. p. 26 mars 1843]. A Lise Perdiguier. *Le Compagnonnage*, déc. 1943, 1, l. X (sous la date : dimanche matin 20 ... 1843). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1202. Mercredi [c. p. 29 mars 1843]. A la même. *Le Compagnonnage*, janv. 1944, 2, l. XIV (sous la date du 20 avril 1843). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1203. Dimanche [2 avril 1843, d'après le texte où il est question de la farce du sauvage que Maurice, dans des notes personnelles, date de 1843]. Au docteur Gaubert, junior. *Univers illustré*, 3 juin 1882, 348 (fac-sim. sous la date 1er avril 1838). — Copie, Lov., E 918, fol. 27 (porte la date : avril 1844).

1204. Mardi [avril (?) 1843]. A Adam Mickiewicz. *A. Mickiewicz, Drames polonais*, p. xiii, et *Mélanges posthumes*, 13 (ces deux publ. s. d., mais une note de la 2e publ. propose la date de 1843, d'après l'adresse) ; *A. Mickiewicz, Corr.*, éd. 1872, II, 131 (sous la date 1837) ; *K*, III, 190 et 190, note 1 (sous la date de 1843).

1205. S. d. [c. p. Paris, 8 avril 1843, c. p. d'arr. La Châtre, 9 avril]. A Hippolyte Chatiron. *K*, III, 494 (court frag.) ; *Cat. de l'inauguration de la Bibliothèque G. S. à la BHVP*, n° 84 (frag.). — Aut., BHVP, G 311. — Mercredi 20 [avril]. A Lise Perdiguier. Voir n° 1202.

1206. S. d. [vers le 20 avril 1843, d'après le texte il s'agit de places pour la 1re représentation de *Lucrèce*, qui eut lieu le 22 avril 1843]. A Marie Dorval. *RDM*, 15 oct. 1952, 644-645 ; *S.-Dorval*, 234 (ces deux publ. sous la date : 1843). — Aut., Lov., E 881 *bis*, fol. 49.

1207. Samedi [22 avril (?), d'après le texte]. A Eugène Sue. *Nora Atkinson, Eugène Sue et le roman feuilleton, 1929*, 68 (publ. s. d.). — Aut., BHVP, F G ms. 1418, fol. 406.

1208. S. d. [avril 1843]. A Adam Mickiewicz. *A. Mickiewicz, Drames polonais*, p. xiii, et *Mélanges posthumes*, 13 ; *K*, III, 191 et 191, note 1.

1209. S. d. [fin avril 1843, d'après le texte]. Au même. *A Mickiewicz, Corr.*, éd. 1872, II, 207-208 ; éd. 1885, IV, 286-287 (sous la date : mai 1843).

1210. S. d. [fin avril ou début mai, d'après le texte et la date de parution de l'article de la *Revue indépendante*]. Au même. *A. Mickiewicz, Corr.*, éd. 1872, II, 208 ; éd. 1885, IV, 287 (sous la date : mai 1843).

1211. S. d. [début mai, avant le 10, d'après le texte]. Au même. *A. Mickiewicz, Corr.*, éd. 1872, II, 208-210 ; éd. 1885, IV, 287-289.

1212. S. d. [c. p. Paris, 7 mai 1843]. A Charles Poncy, *RDM*, 1er août 1909, 610-611 (frag.) ; *D. Fahmy, op. cit.*, 45, note 2 et 55 (frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 35-36.

1213. Paris, 11 mai. A Hippolyte Chatiron. *S.-Viardot*, 173, note 14 (court frag.). — Copie, Lov., E 921, fol. 28.

1214. S. d. [vers le 15 mai 1843, d'après le texte où il est question de *La Comtesse de Rudolstadt*, et cette phrase : « je pars dans quelques jours », or, en 1843, G. S. a quitté Paris le 22 mai]. A Henri Heine. *Briefe von Heinrich Heine an Heinrich Laube*, éd. Eug. Wolff, 1893, 60 (sous la date : 1842-1843) ; *K*, III, 131-132 (sous la date : fin mai 1843). — Copie, Lov., E 918, fol. 141.

1215. S. d. [Paris, mai 1843, d'après le texte, plusieurs volumes de Consuelo ont déjà paru lorsque cette lettre a été écrite, or, les t. III et IV sont à la B. F. le 6 mai 1843]. A Eugène Sue. *L'Art*, janv. 1903, 42-44 (fac-sim.); *Cat. Vente des 25 et 26 mai 1908, Charavay expert*, n° 293 (frag.) ; *Cat. Vente du 23 oct. 1958, Cornuau expert*, p. 35, n° 148 (frag. s. d.).

1216. 18 mai. A Claire Brunne. *Corr.*, II, 262-265 ; *RHLF*, oct.-déc. 1924 (frag. sans indication de jour ni de mois) ; *Maurice Serval, Une amie de Balzac : M^me^ Marbouty, 1925*, 48-50, 104-106.

1217. S. d. [vers le 18 mai 1843, d'après le texte quelques jours avant le départ de G. S. pour Nohant qui eut lieu cette année-là le 22 mai]. A Madame Bascans. *R rev.*, 15 oct. 1899, 160 ; *d'Heylli, op. cit.*, 49-50 (ces deux publ. s. d.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 39757, fol. 176.

1218. Nohant, mercredi [24 mai 1843, d'après le texte]. A Albert Grzymala (P. S. à une l. de Chopin). *H. Opienski, F. Chopin, Lettres...*, 392 (sous la date : 25 mai 1845).

1219. S. d. [c. p. La Châtre, 25 mai 1843, d'après le texte]. A Charlotte Marliani. *S.-Viardot*, 174, note 1 et 177, note 6 (courts frag.). — Aut., BHVP, G 1279 ; copie, Lov., E 921, fol. 31-32.

1220. S. d. [c. p. La Châtre, 29 mai, c. p. d'arr. Lavardac, 31 mai]. A Maurice. *Corr.*, II, 266 (frag. mélangé à des frag. de lettres des 31 mai, 6 et 8 juin). — Aut., BHVP, G 1280 ; copie, Lov., E 921, fol. 93.

1221. S. d. [c. p. La Châtre, 31 mai, c. p. d'arr. Lavardac, 2 juin 1843]. Au même. *Corr.*, II, 266-267 (frag. mélangé à des frag. de lettres des 29 mai, 6 et 8 juin) ; *S.-Viardot*, 174, note 1 (court frag. inédit sous la date : 1^er^ juin). — Aut., BHVP, G 1282 ; copie, Lov., E 921, fol. 34 (sous la date : 1^er^ juin).

— Fin mai. A Henri Heine. Voir n° 1214.

1222. S. d. [début juin, d'après le texte]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 174.

1223. S. d. [c. p. La Châtre, 6 juin 1843]. A Maurice. *Corr.*, II, 265-266 (texte mélangé à des frag. de lettres des 29 et 31 mai, et du 8 juin). — Aut., BHVP, G 1283 ; copie, Lov., E 921, fol. 35-36 (sous la date : 5 juin).

1224. S. d. [6 juin 1843, d'après le texte de la lettre précédente ; elle répond à une l. de Solange du 23 mai]. A Solange. *RDM*, 15 févr. 1905, 826 ; *Rocheblave, G. S. et sa fille*, 75-76 (dans ces deux publ. longs frag. s. d.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 42-43.

1225. S. d. [c. p. La Châtre, 8 juin, c. p. d'arr. Lavardac, 10 juin 1843]. A Maurice. *Corr.*, II, 266-267 (frag. mélangé à des frag. de lettres des 29 et 31 mai, et du 6 juin) ; *S.-Viardot*, 174, note 1 (court frag. inédit sous la date du 7 juin). — Aut., BHVP, G 1284 ; copie, Lov., E 921, fol. 37 (sous la date : 7 juin).

1226. S. d. [c. p. La Châtre, 13 juin, c. p. d'arr. Paris, 14 juin 1843]. A Charlotte Marliani. *Corr.*, II, 267-269 (texte mutilé). — Aut., BHVP, G 1285 ; copie, Lov., E 925 *bis*, donne les passages supprimés dans la *Corr.*

1227. S. d. [avant le 14 juin, la réponse de L. Viardot à cette l. est du 14]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 175-176.

1228. S. d. [c. p. La Châtre, 28 juin, c. p. d'arr. Paris, 29 juin 1843]. A Charlotte Marliani. *S.-Viardot*, 177, note 7 (frag.). — Aut., BHVP, G 1287 ; copie, Lov., E 921, fol. 38-39.

1229. S. d. [juin 1843, d'après le texte]. A Pierre Bocage. *S.-Viardot*, 174, note 1 (court frag. s. d.). — Aut., Lov., E 879, fol. 15-16.

1230. Dimanche soir [fin juin ou début juillet, d'après le texte]. Au même. *Maurois, op. cit.*, 332 (frag. sous la date : 1843). — Aut., Lov., E 879, fol. 13-14.

1231. S. d. [début juillet, d'après le texte]. A Eugène Delacroix. *Mau-*

rois, *Lélia*, éd. du Club du meilleur livre, appendice non paginé (sous la date : début sept., la réponse de Delacroix serait du 8 sept. 1843, ce qui ne paraît pas possible). — Aut., coll. Alfred Dupont.

1232. S. d. [c. p. La Châtre, 1 [2e chiffre illisible] juillet 1843, c. p. d'arr. 18 juillet 1843]. A Solange. *RDM*, 15 févr. 1905, 827 ; *Rocheblave*, *op. cit.*, 77-78 (ces deux publ. sous la date du 18 juillet). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 37-38.

1233. S. d. [vers le 20 juillet, d'après le texte]. A Charlotte Marliani. *Marix-Spire*, *op. cit.*, 590 (court frag.) ; *S.-Viardot*, 177, note 7 (court frag.). — Aut., BHVP, G 1256 ; copie, Lov., E 921, fol. 40-41.
— Juillet. Au comte Jaubert. Voir n° 1142.

1234. 10 août. A Agricol Perdiguier. *J. Briquet*, *A. Perdiguier*, 220 (court frag.) et 384, note 37 (court frag.). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1235. Nohant, 12 août. A Charlotte Marliani. *K*, III, 481-482 ; *E. Ganche*, *F. Chopin*, 217-218 (incompl.). — Copie, Lov., E 921, fol. 42.

1236. S. d. [Nohant, 12 août 1843, d'après le texte et celui de la lettre précédente]. A Madame Bascans. *D'Heylli*, *op. cit.*, 45-46. — Aut., Br. Mus., Add. mss 39757, fol. 191-192.

1237. S. d. [c. p. La Châtre, 13 août 1843]. A Eugène Delacroix. *Maurois*, *Lélia*, éd. du Club du meilleur livre, appendice non paginé. — Aut., coll. Alfred Dupont.

1238. Dimanche soir [27 août 1843]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 184-185.
— Nohant, 29 août. A David Richard. Voir n° 1160.
— Début sept. A Eugène Delacroix. Voir n° 1231.

1239. S. d. [vers le 10 sept. 1843]. A Louis Viardot. *S.-Viardot*, 187, notes 1 et 2 (frag.).
— 10 sept. A Marie de Rozières. Voir n° 1241.

1240. S. d. [c. p. La Châtre, 11 sept. 1843, c. p. d'arr. 13 sept. 1843]. A l'abbé Rochet. *La Gironde*, 25 nov. 1883, suppl. du dimanche (frag. s. d.) ; *NR*, 1er janv. 1897, 26-30 (sous la date du 10 sept.). — Aut., BHVP, G 252.

1241. S. d. [après le 12 sept.]. A Marie de Rozières. *S.-Viardot*, 187, note 1 (frag. sous la date : 10 sept.). — Aut., BHVP, G 1289 ; copie, Lov., E 921, fol. 45 (sous la date du 10 sept.).
— 13 sept. A Solange. Voir n° 1245.
— Mi-sept. A Eugène Delacroix. Voir n° 1256.

1242. S. d. [18 ou 19 sept. 1843]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 185-187.

1243. S. d. [19 ou 20 sept. 1843]. A Louis Viardot. *S.-Viardot*, 62 (frag.).

1244. S. d. [sept. 1843]. A Solange. *RDM*, 15 févr. 1905, 827 ; *Rocheblave*, *op. cit.*, 79 (publ. s. d.).

1245. S. d. [sept. 1843, datée par Solange sur l'aut.]. A la même. *RDM*, 15 févr. 1905, 827 (sous la date : 13 sept.) ; *Rocheblave*, *op. cit.*, 79 (sous la date : 23 sept.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 41.

1246. S. d. [c. p. La Châtre, 1er oct. 1843]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 189-191.

1247. S. d. [c. p. 1er oct. 1843]. A Éliza Tourangin. *S.-Viardot*, 191, notes 5 et 6 (frag.). — Copie, Lov., E 919, fol. 132 (donne l'indication du c. p.).

1248. S. d. [c. p. La Châtre, 2 oct. 1843, c. p. d'arr. (?) oct. 1843]. A Charlotte Marliani. *Corr.*, II, 273-275 (texte mutilé) ; *K*, III, 478

(frag. supprimé dans la *Corr.*). — Aut., BHVP, G 1290 ; copie du frag. supprimé dans la *Corr.*, Lov., E 925 *bis*, fol. 33 v°.
— 8 oct. A CHARLES DUVERNET. Voir n° 1257.
— 17 oct. A MAURICE. Voir n° 1260.

1249. S. d. [c. p. La Châtre, (?) oct. 1843, c. p. d'arr. 21 oct. 1843]. A CHARLOTTE MARLIANI. *S.-Viardot*, 188, note 2 (court frag.). — Aut., BHVP, G 1292 ; copie, Lov., E 921, fol. 46-47.

1250. S. d. [29 ou 30 oct. 1843]. A LA MÊME. *K*, III, 483-484 (incompl.) ; *E. Ganche, Souffrances de F. Chopin*, 151-152 (frag.) et *F. Chopin*, 218 (frag.) ; *Hommes et Mondes*, mars 1949, 406 (frag. sous la date fausse du 20 oct.) ; *Maurois, op. cit.*, 321 (frag.). — Copie, Lov., E 921, fol. 49.

1251. S. d. [Nohant, fin oct. 1843]. A MARIE DE ROZIÈRES. *K*, III, 484 ; *E. Ganche, Souffrances de F. Chopin*, 152-153 et *F. Chopin*, 218 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1305 ; copie, Lov., E 921, fol. 48.

1252. S. d. [c. p. La Châtre, 30 oct. 1843, c. p. d'arr. 31 oct. Paris, 1843]. A MAURICE. *K*, III, 485 (frag.). — Aut., BHVP, G 1293 ; copie, Lov., E 921, fol. 50.

1253. S. d. [c. p. 30 oct. 1843]. A AGRICOL PERDIGUIER. *Le Compagnonnage*, sept. 1943, 2 (frag.). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1254. S. d. [c. p. La Châtre, 3 nov. 1843, c. p. d'arr. Paris, 4 nov. 1843]. A CHARLOTTE MARLIANI. *K*, III, 381 et 485 (frag.) ; *E. Ganche, Souffrances de F. Chopin*, 153-154 (frag.). — Aut., BHVP, G 1296 ; copie, Lov., E 921, fol. 52-53.

1255. Samedi soir [4 (?) nov, 1843, d'après le texte]. A MAURICE ET A CHOPIN. *S.-Viardot*, 193, note 3 (frag.), 198, note 4 (court frag.). — Aut., BHVP, G 1294 ; copie, Lov., E 921, fol. 59-60.

1256. S. d. [vers le 4 nov., d'après le texte]. A EUGÈNE DELACROIX. *Maurois, Lélia*, éd. du Club du meilleur livre, appendice non paginé (sous la date mi-sept. 1843). — Aut., coll. Alfred Dupont.

1257. Nohant, 8 [nov. 1843, d'après le texte]. A CHARLES DUVERNET. *Corr.*, II, 275-278 (sous la date fausse d'oct., cf. *K*, III, 379, et *Lettres nouvelles*, n° 60, mai 1958, 780, note 1).

1258. S. d. [après le 9 nov. 1843]. A PIERRE LEROUX. *A. Leroux, La Vérité sur un procès*, 163. — Copie, Lov., E 918, fol. 245.

1259. S. d. [c. p. La Châtre, ?? nov., c. p. d'arr. Paris, 15 nov. 1843]. A CHARLOTTE MARLIANI. *Corr.*, II, 281-282 (sous la date : 14 nov.) ; *K*, III, 405 (la redate à tort d'oct. 1844). — Aut., BHVP, G 1299.
— 16 nov. A MAURICE. Voir n° 1263.

1260. S. d. [c. p. La Châtre, 17 nov., c. p. d'arr. Paris, 19 nov. 1843]. AU MÊME. *Corr.*, II, 278-280 (datée à tort du 17 oct., cf. *K*, III, 382, et *Lettres nouvelles*, n° 60, mai 1958, 781, note 2). — Aut., BHVP, G 1301.

1261. S. d. [vers le 18 nov., d'après le texte]. AU MÊME. *K*, III, 486-487 (frag. sous la date : fin nov.). — Copie, Lov., E 921, fol. 63-64.

1262. S. d. [c. p. La Châtre, 19 nov., c. p. d'arr. 20 nov. 1843]. AU MÊME. *K*, III, 383. — Aut., BHVP, G 1302 ; copie, Lov., E 921, fol. 58.

1263. S. d. [Nohant, 26 nov.]. AU MÊME. *Corr.*, II, 283-286 (datée à tort du 16 nov., cf. *K*, III, 382, note 1) ; *K*, III, 486 (frag., rétablit les mots supprimés dans la *Corr.*). — Aut., BHVP, G 1300.

1264. S. d. [c. p. La Châtre, 28 nov., c. p. d'arr. Paris, 30 nov. 1843]. AU MÊME. *Corr.*, II, 287-290 (incompl.) ; *K*, III, 384 (rétablit les mots supprimés dans la *Corr.*). — Aut., BHVP, G 1304.

1265. Nohant, 29 nov. A Charles Duvernet. *Corr.*, II, 290-293 (*Vincent*, II, 331, la croit antérieure au 27 nov. ; *K*, III, 385, la croit postérieure à cette date).

1266. 10 déc. A Pierre Leroux. *A. Leroux, op. cit.*, 179. — Copie, Lov., E 918, fol. 246-255.

1267. Le 10 [déc., c. p. Paris, 12 déc. 1843]. A Charles Poncy. *D. Fahmy, op. cit.*, 56 et note 3 (court frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 47-48.

1268. 23 Xbre. Au même. *RDM*, 1er août 1909, 612-615 (long frag.) ; *D. Fahmy, op. cit.*, 42, note 1 et 45, note 2 ; *Maurois, op. cit.*, 27 (court frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 50-55 ; copie, Lov., E 921, fol. 68-73.

1269. S. d. [c. p. 27 déc. 1843]. A Lise Perdiguier. *Le Compagnonnage*, avril 1944, 1, l. XXI (publ. sous la date fausse de déc. 1849). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1270. Samedi [c. p. 13 juin 1841][1]. A la même. *Le Compagnonnage*, janv. 1944, 2, l. XVII (publ. s. d. avec les lettres de 1843). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

— 1843. A Pierre Bocage. Voir nº 1230.

— 1843. A Marie Dorval. Voir nº 1206.

— 1843. A F. Guillon. Voir nº 1283.

— 1843. A Adam Mickiewicz. Voir nº 1204.

1271. S. d. [1843 (?)]. Au même. *A. Mickiewicz, Corr.*, éd. 1872, II, 204 ; éd. 1885, IV, 268.

1272. S. d. [1843 (?)]. A Madame Chauvet. *Vincent, Le Berry dans l'œuvre de G. S.*, 125 (frag.).

1273. S. d. [fin 1843 ou début 1844]. Au comte d'Armanon. *L'Artiste*, 29 sept. 1844. — Copie, Lov., E 917, fol. 48.

1844

1274. 1er janv. Au docteur Molin. *Chronique médicale*, 1er nov. 1899, 677 ; *Dr Cabanès, Grands névropathes*, III, 1935, 222.

1275. Lundi 7 [janv. 1844, d'après le texte où il est question de fêter les Rois ; pour les années où Solange a été en pension chez les Bascans il n'y a de lundi 7 janv. qu'en 1844]. A Madame Bascans. *R rev.*, 15 oct. 1899, 159-160 (frag.) ; *d'Heylli, La Fille de G. S.*, 46-47 (publ. s. d.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 39757, fol. 199-200.

1276. Paris, 8 janv. A M. Lahautière. *Cat. Vente du 1er mai 1885, Charavay expert*, p. 42, nº 237 (frag.) ; *Lettres nouvelles*, nº 60, mai 1958, 781. — Aut., Lov., E 914, fol. 152-154.

1277. 12 janv. A X... *La Mare au Diable, éd. P. Salomon et J. Mallion*, 1956, 41, note 2 (frag.).

1278. Paris, 14 janv. A Charles Duvernet. *Maurois, Lélia*, 335-336 (frag. s. d.). — Copie, Lov., E 921, fol. 84-86.

1279. Paris, 18 janv. A. M. Lahautière. *Cat. Vente du 21 avril 1932, G. Andrieux expert*, p. 89, nº 245 (frag.) ; *RHLF*, janv.-mars 1933, 150 (frag., ces deux publ. avec une faute au nom du destinataire : Labautière, au lieu de Lahautière) ; *The French Review*, vol. XXX, nº 4, févr. 1957, 266-271. — Aut., coll. du docteur Paulette Gauthier-Villars.

1280. S. d. [avant le 24 janv., 1844, la réponse de Lise Perdiguier à cette l.

1. Voir note du nº 1188.

est du 24 janv. cf. B. N., n. a. fr. 24811, fol. 182]. A Lise Perdiguier. *Le Compagnonnage*, mars 1944, 1-2 , l. XX *bis* (publ. s. d.). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1281. S. d. [Paris, janv. 1844]. A Alphonse Fleury. *Lettres nouvelles*, n° 60, mai 1958, 786-790. — Aut., Musée G. Sand et de la Vallée Noire, La Châtre.

1282. S. d. [26 janv. 1844]. A Charles Poncy. *RDM*, 1er août 1909, 616-620 (longs frag.) ; *D. Fahmy, Ch. Poncy*, 45, note 2 (frag. inédit), 54, 59, note 1 (frag. inédit). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 57-63.

1283. Paris, 14 févr. A. F Guillon. *Le Réveil social*, 6 mars 1880 (sous la date fausse de 1843) ; *Corr.*, II, 293-296 (sous la date du 14 févr. 1844) ; *La Société nouvelle*, juillet 1896, 142-143 (la donne à tort comme inédite).

1284. Paris, 16 févr. A Charles Duvernet. *Corr.*, II, 296-298.

1285. Paris, 25 févr. A F. Guillon. *Corr.*, II, 298-301.

1286. [Paris], 4 mars. A Alexandre Weill. *Corr.*, II, 301-304. — Aut., BHVP, G 130.

1287. S. d. [19 mars 1844]. A Charles Poncy, *RDM*, 1er août 1909, 620-621 (frag.) ; *D. Fahmy, op. cit.*, 41, note 2, 59 (frag. inédit). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 65-68.

1288. Paris, 20 mars. A. G. Planet, A. Fleury, Ch. Duvernet et A. Duteil. *Corr.*, II, 304-305.

1289. S. d. [c. p. Paris, 24 mars 1844]. A Charles Poncy. *RDM*, 1er août 1909, 621 ; *D. Fahmy, op. cit.*, 49, note 2 (la donne à tort comme inédite). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 70-71.

1290. 27 mars 1844. A H. de Latouche. *Cat. Charavay n° 249*, déc. 1892 (court frag.) ; *F. Ségu, H. de Latouche*, 641. — Aut., Lov., E 914, fol. 211.

1291. S. d. [mars 1844 (?), réponse à une l. du 1er mars]. A Béranger. *Béranger, Corr., 1860*, III, 267 (sous la date de 1842) ; *K*, III, 307-308 (la redate de 1844) ; *R de France*, 1er oct. 1930, 531-532 (la redate aussi de 1844).

1292. S. d. [Paris, après le 20 mars 1844]. A Alphonse Fleury. *Lettres nouvelles*, n° 60, mai 1958, 790-792. — Aut. (incompl.), Musée G. Sand et de la Vallée Noire, La Châtre.

1293. S. d. [Paris, après le 20 mars]. Au même. *Lettres nouvelles*, n° 60, mai 1958, 792-793. — Aut., Musée G. Sand et de la Vallée Noire, La Châtre.

— 1er avril. A Sainte-Beuve. Voir n° 1118.

1294. Paris, avril. A Gabriel Planet. *Corr.*, II, 306-311.

1295. 20 avril [1844]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 196-197 et P. S., 199, note 7.

1296. [Avril 1844]. A Hippolyte Chatiron. *S.-Viardot*, 196, note 5 (frag.). — Aut., BHVP, G 341.

1297. Lundi [avril ou mai (?) 1844, d'après l'adresse et la date du séjour de Liszt à Paris]. A Franz Liszt. *La Mara, Briefe...*, I, 68 ; *K*, II, 376. — Aut., Institut de la littérature classique allemande, Weimar.

1298. S. d. [avril ou mai (?) 1844, d'après l'adresse et la date du séjour de Liszt à Paris]. Au même. *Marix-Spire, Le Cas G. S.*, 603. — Aut., Institut de la littérature classique allemande, Weimar.

1299. S. d. [printemps 1844, l'indication de l'année a été écrite par Luguet sur la copie et le texte permet de la situer au printemps]. A Marie

DORVAL. *RDM*, 15 oct. 1952, 646 ; *S.-Dorval*, 236-237. — Copie, Lov., E 881 *ter*, fol. 24.

1300. Vendredi 17 [mai (?) 1844]. AU DOCTEUR MOLIN. *La Chronique médicale*, 1er nov. 1899, 676 (publ. s. d.).

1301. Dimanche [19 (?) mai 1844, d'après le texte Chopin vient d'apprendre la mort de son père survenue le 3 mai en Pologne, avec la lenteur des courriers à cette époque on peut penser qu'il a bien fallu une quinzaine de jours avant qu'il en fut averti]. AU MÊME. *La Chronique médicale*, 1er nov. 1899, 679 ; *Cat. P. Cornuau, n° 192*, nov. 1932, 35 ; *RHLF*, juillet-sept. 1934, 472 ; *Dr Cabanès, op. cit.*, III, 1935, 223.

1302. Dimanche matin [19 (?) mai 1844, d'après le texte et les mêmes raisons que pour la lettre précédente]. A AUGUSTE FRANCHOMME. *H. Opienski, F. Chopin, Lettres*, 394, note 2 ; *L. Binental, cat. de l'exposition : G. Chopin, F. S. et leurs amis, 1937*, n° 273. — Aut., coll. R. E. André.

1303. 29 mai. A MADAME JUSTINE CHOPIN. *La Vie moderne*, 15 janv. 1881, 45-46 ; *Karasowski, Fréd. Chopin*, II, 158-159 ; *K*, III, 471 ; *Hommes et Mondes*, mars 1949, 406-407 (la donne à tort comme inédite). — Aut., Bibliothèque Krasinski, Varsovie ; copie, Lov., E 921, fol. 120.

1304. S. d. [fin mai 1844, d'après le texte]. A MADAME BASCANS. *D'Heylli, op. cit.*, 48 (publ. s. d.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 39757, fol. 198. — Nohant, juin. A CHARLOTTE MARLIANI. Voir n° 1378.

1305. Nohant, juin. A FRÉDÉRIC CHOPIN. *M. Karlowicz, Pamiatki po Chopinie, Varsovie, 1904*, 367 (publ. en français) ; *L. Binental, Chopin*, pl. XXXIX-2 (fac-sim.). — Aut., coll. Ciechomska, Varsovie. — 2 juillet. A FRANZ LISZT. Voir n° 500.

1306. S. d. [5 juillet 1844, dans la l. suivante, G. S. parle de sa l. d'hier]. AU DOCTEUR LOUIS VÉRON. *L. Véron, Mémoires d'un bourgeois de Paris*, éd. 1853-1854, I, 17-18 (incompl.) ; *K*, III, 646-647 (même texte).

1307. 6 juillet. AU MÊME. *L. Véron, op. cit.*, éd. 1853-1854, IV, 290-291 ; *K*, III, 647-648 (incompl.).

1308. S. d. [juillet 1844, d'après le texte]. AU MÊME. *L. Véron, op. cit.*, éd. 1853-1854, IV, 291-292 ; *K*, III, 648 (même texte).

1309. S. d. [Nohant, 1re quinzaine de juillet 1844, d'après le texte]. A LOUISE JEDRZEJEWICZ. *M. Karlowicz, op. cit.*, 211-214 ; *K*, III, 472-473.

1310. S. d. [Nohant, 16 juillet 1844]. A PONTY. *Le Témoin*, 1er févr. 1887, 184. — Aut., Lov., E 915, fol. 154-156.

1311. S. d. [avant le 21 juillet 1844]. A PAULINE VIARDOT. *S.-Viardot*, 201-202.

1312. 21 juillet. AU DOCTEUR LOUIS VÉRON. *L. Véron, op. cit.*, éd. 1853-1854, IV, 292-293 (sous la date du 21 août) ; *K*, III, 648-649 (la redate du 21 juillet, d'après le texte où G. S. demande un délai après le 15 août).

1313. Nohant, 27 juillet. A ALBERT GRZYMALA (P. S. à une l. de Chopin). *H. Opienski, op. cit.*, 367-368.

1314. S. d. [vers le 27 juillet, date du retour de Chopin à Nohant]. A CHARLOTTE MARLIANI. *S.-Viardot*, 201, note 1 (frag.). — Aut., BHVP, G 1314 ; copie, Lov., E 921, fol. 129-130.

1315. S. d. [fin juillet 1844]. A MARIE DE ROZIÈRES. *Vente du 9 mai 1947, P. Cornuau expert*, n° 69 (frag.) ; *S.-Viardot*, 209, note 1 (frag.).

1316. 31 juillet. A Pauline Duchambge. *J. Boulenger, Marceline Desbordes-Valmore*, éd. 1926, 338 (incompl. et s.d.) ; *Marix-Spire, op. cit.*, 263, note 45 (a). — Aut., Lov., E 913, fol. 110-111.

1317. 31 juillet. A Charles Poncy. *K*, I, 283 (résumé), III, 478, note 2 (court frag.) ; *D. Fahmy, op. cit.*, 84, et notes 1 et 4 (court frag., ces deux publ. sous la date du 1er août). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 77-79 ; copie, Lov., E 921, fol. 131-133.

1318. S. d. [début août 1844]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 202-203.

1319. Nohant, dimanche [11 août 1844, d'après le texte la sœur de Chopin venait d'arriver à Nohant, or, on sait que ce fut le 8 qu'elle y arriva]. A Marie de Rozières (P. S. à une l. de Chopin). *H. Opienski, op. cit.*, 378.

1320. S. d. [11 ou 12 août 1844]. A la même. *S.-Viardot*, 203, note 1 (court frag.).
— 21 août. A Lise Perdiguier. Voir n° 1157.
— 21 août. Au docteur Louis Véron. Voir n° 1312.

1321. Le 21 août 1844. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 207-209.

1322. Le 22 août 1844. A la même. *S.-Viardot*, 211-212.

1323. Dimanche [25 août, c. p. La Châtre, 26 août 1844, c. p. d'arr. Rozoy-en-Brie, 28 août]. A la même. *Cat. Saffroy, n° 118*, p. 14 (court frag. sous la date : dimanche 26 août) ; *S.-Viardot*, 213-214.

1324. S. d. [c. p. 26 août]. A la même. *S.-Viardot*, 214.

1325. S. d. [entre le 29 août et le 3 sept. 1844, d'après le texte Chopin est encore avec sa sœur à Paris, or, il y est resté du 29 août au 3 sept.]. A Louise Jedrzejewicz. *M. Karlowicz, op. cit.*, 214-215 ; *K*, III, 474 (ces deux publ. sous la date : sept. 1844) ; *H. Opienski, op. cit.*, 405 (la publie à tort à la suite d'une l. de Chopin à sa famille du 18 juillet 1845).

1326. S. d. [c. p. La Châtre, 7 sept., c. p. d'arr. Rozoy-en-Brie, 9 sept. 1844]. A Maurice. *S.-Viardot*, 211, notes 3 et 4 (frag.), 214, note 4 (frag.). — Aut., BHVP, G 1315 ; copie, Lov., E 921, fol. 134-135 (sous la date du 6 sept.).
— Nohant, sept. A Sainte-Beuve. Voir n° 1353.

1327. S. d. [Nohant, vers le 7 sept. 1844]. A Charlotte Marliani. *K*, III, 467 (court frag.), 475 (frag.). — Aut., BHVP, G 1281 ; copie, Lov., E 921, fol. 136-138.

1328. S. d. [Nohant, 12 sept. 1844]. A Charles Poncy. Préface à la *Chanson de chaque métier*, 1850 (variantes de texte avec celui publ. dans la *Corr.*) ; *R du Lyonnais*, août 1850 ; *Corr.*, II, 313-316. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 81-22.

1329. Nohant, 18 sept. A Louise Jedrzejewicz. *R mus.*, 1er janv. 1903, 10 ; *M. Karlowicz, op. cit.*, 7-8 ; *K*, III, 474-475 (sous la date fausse du 28 sept.) ; *H. Opienski, op. cit.*, 381 ; *L. Binental, cat. de l'exposition : F. Chopin, G. S. et leurs amis, 1937*, n° 203. — Aut., coll. Ciechomska, Varsovie.
— 28 sept. A la même. Voir n° précédent.
— Nohant [oct. 1844]. A Charlotte Marliani. Voir n° 1259.
— Lundi [oct. 1844]. A Sainte-Beuve. Voir n° 1354.

1330. S. d. [c. p. La Châtre, 24 oct. 1844]. A P.-J. Hetzel. *R Paris*, nov. 1950, 21 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1331. S. d. [postérieure à la l. précédente]. Au même. *R Paris*, nov. 1950, 21-22 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1332. Nohant, mardi [automne 1844 (?)]. A Marie de Rozières (P. S. à une l. de Chopin). *H. Opienski, op. cit.*, 376.

1333. Nohant, 13 nov. A Monsieur l'abbé X.... *Corr.*, II, 322-324 (sous la date du 13 nov., mais indiquée à la table, p. 389, sous la date du 25 nov.) ; *K*, III, 242-243 (sous la date du 13 nov.).

1334. Nohant [2e quinzaine de nov.]. A Louis Blanc. *Corr.*, II, 324-327 (texte incompl.) ; *K*, III, 489, note 2 (publ. le frag. supprimé dans la *Corr.*). — Copie du passage supprimé dans la *Corr.*, Lov., E 925 *bis*, fol. 34.

1335. S. d. [c. p. La Châtre, 22 nov., c. p. d'arr. Paris, 23 nov. 1844]. A Charlotte Marliani. *K*, III 489-490. — Aut., BHVP, G 1321 ; copie, Lov., E 921, fol. 145-146.

1336. Nohant, 24 nov. A M. Leroy, préfet de l'Indre. *Corr.*, II, 317-322. — 25 nov. A M. l'abbé X.... Voir n° 1333.

1337. Nohant, 26 nov. A Louis-Napoléon Bonaparte. *Almanach populaire de la France pour 1849* (16e année) ; *Corr.*, II, 328-331 (texte mutilé sous la date de déc. 1844) ; *K*, IV, 158-161 (rétablit les passages supprimés dans la *Corr.* et rectifie la date). — Brouillon aut., BHVP, G 1323 (texte assez différent de celui qui est publié).

1338. S. d. [c. p. La Châtre, 28 nov. 1844, c. p. d'arr. Paris, 29 nov. 1844]. A Marie de Rozières. *K*, III, 490-491. — Aut., BHVP, G 1322 ; copie, Lov., E 921, fol. 147.

1339. 4 Xbre [c. p. La Châtre, 5 déc. 1844]. A. P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 54. — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.
— [déc.]. A Louis-Napoléon Bonaparte. Voir n° 1337.

1340. S. d. [déc. (?) 1844). A Louise Colet. *J. F. Jackson, L. Colet et ses amis littéraires*, 259 (frag.) ; *MF*, 15 avril 1938, 471-472. — Aut., Lov., E 912, fol. 520-521.

1341. S. d. [déc. (?) 1844]. A la même. *J. F. Jackson, op. cit.*, 260 (publ. s. d.) ; *MF*, 15 avril 1938, 471. — Aut., Lov., E 912, fol. 518-519. — 1844. A Eugène Delacroix. Voir n° 875.

1342. Mercredi [entre 1841 et 1844][1]. A Madame Bascans. *GA*, 15 janv. 1881, 6 (court frag. s. d.) ; *R rev.*, 15 oct. 1899, 159 (même frag. s. d.) ; *d'Heylli, op. cit.*, 42 (publ. s. d.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 39757, fol. 184.

1343. S. d. [entre 1841 et 1844]. A la même. *GA*, 15 janv. 1881, 6 (court frag. s. d.) ; *R rev.*, 15 oct. 1899, 159 (même frag. s. d.) ; *d'Heylli, op. cit.*, 42-43 (publ. s. d.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 39757, fol. 186.

1344. S. d. [entre 1841 et 1844]. A la même. *D'Heylli, op. cit.*, 43 (publ. s. d.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 39757, fol. 175.

1345. S. d. [entre 1841 et 1844]. A la même. *D'Heylli, op. cit.*, 46 (publ. s. d.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 39757, fol. 190.

1346. S. d. [entre 1841 et 1844]. A la même. *D'Heylli, op. cit.*, 49 (publ. s. d.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 39757, fol. 196.

1347. S. d. [entre 1841 et 1844]. A la même. *R rev.*, 15 oct. 1899, 160 (frag. s. d.) ; *d'Heylli, op. cit.*, 50 (publ. s. d.).

1. Nous avons groupé ici toutes les lettres non datées adressées à Mme Bascans et dont le texte ne nous a pas permis de fixer une date certaine. Cependant ces lettres ont été écrites pendant la période où Solange était l'élève de la pension tenue par M. et Mme Bascans, à Chaillot, c'est-à-dire entre le début de 1841 et le printemps de 1844.

1348. Jeudi matin [entre 1844 et 1847][1]. Au docteur Molin. *La Chronique médicale*, 1er nov. 1899, 676 ; *Dr Cabanès, op. cit.* III, 221.

1349. S. d. [entre 1844 et 1847]. Au même. *La Chronique médicale*, 1er nov. 1899, 679 ; *Dr Cabanès, op. cit.*, 222.

1350. Samedi [entre 1844 et 1847]. Au même. *La Chronique médicale*, 1er nov. 1899, 679 ; *Dr Cabanès, op. cit.*, 222 (incompl. dans ces deux publ.) ; *Cat. Victor Degrange*, no 7, oct. 1929, p. 8 (fac-sim.).

1351. Dimanche matin [entre 1844 et 1847]. Au même. *La Chronique médicale*, 1er nov. 1899, 679 ; *Dr Cabanès, op. cit.*, 223 ; le fac-sim. de cette lettre a été édité par le Laboratoire pharmaceutique Bresson ; *Vente des 23-24 avril 1958, Giraud-Badin expert*, no 206 ; *Cat. Bernard Loliée*, no 2 (fac-sim.).

1352. S. d. [entre 1844 et 1847]. Au même. *La Chronique médicale*, 1er nov. 1899, 679-680 ; *Dr Cabanès, op. cit.*, 223.

1845

1353. S. d. [avant le 5 janv. 1845, d'après le texte, G. S. recommande le jeune Tourangin qui passait le baccalauréat, il fut reçu le 6 janv.]. A Sainte-Beuve. *R Paris*, 15 nov. 1896, 294-295 ; *S.-Sainte-Beuve*, 179-180 (ces deux publ. sous la date : sept. 1844). — Aut., Lov., E 899, fol. 88-89.

1354. Lundi [13 janv. 1845, d'après le texte, G. S. remercie Sainte-Beuve du succès de Tourangin]. Au même. *R Paris*, 15 nov. 1896, 295-296 ; *S.-Sainte-Beuve*, 180-181 (ces deux publ. sous la date : oct. 1844). — Aut., Lov., E 899, fol. 90-91.

1355. Paris, 20 janv. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 216-217.
— 27 janv. A Sainte-Beuve. Voir no 1365.

1356. Paris, janv. A Édouard de Pompéry. *Corr.*, II, 331-333 ; *Alexandre de Pompéry, Un ami de G. S., 1897*, 415. — Aut., Lov., E 915, fol. 138-139 ; copie, Lov., E 918, fol. 509-510.

1357. S. d. [début févr. 1845, d'après le texte]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 55 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1358. S. d. [après le 7 févr., date de la création de la pièce *Lady Seymour* et avant le 23 mars, date de la dernière représentation de cette pièce, 1845]. A Marie Dorval. *RDM*, 15 oct. 1952, 648 ; *S.-Dorval*, 240. — Aut., Lov., E 881 *bis*, fol. 31.

1359. Samedi [févr. 1845, d'après le texte : « je vous charge de remettre ma réponse à L'Atelier »]. A Agricol Perdiguier. *Le Compagnonnage*, sept. 1939, 1-2 (sous la date : 1841). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1360. S. d. [Paris, févr. 1845, d'après le texte, G. S. proteste contre deux articles parus dans *L'Atelier*, en janv. et févr. 1845]. Aux rédacteurs de L'Atelier. *Corr.*, II, 349-351 (sous la date de : févr. 1846) ; *R française*, nov. 1899, 440 (la redate de févr. 1845). — Aut., BHVP, G 1342-1343.

1361. S. d. [c. p. 23 févr. 1845]. A Pierre Bocage. *Maurois, Lélia*, 332 (frag.). — Aut., Lov., E 879, fol. 28-29.

1362. S. d. [c. p. 23 févr. 1845 (?)]. A Lise Perdiguier. *Le Compagnonnage*, mars 1844, 1, l. XIX (publ. s. d.). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1. Nous avons aussi groupé les lettres non datées adressées au docteur Molin et que nous n'avons pu dater avec certitude. Elles ont été écrites avant juin 1847, année de la rupture entre Chopin et G. Sand.

1363. Lundi soir [24 févr. 1845, d'après le texte où il est question de la réception de S.-B. à l'Académie française]. A Sainte-Beuve. *R Paris*, 15 nov. 1896, 296 ; *S.-Sainte-Beuve*, 182. — Aut., Lov., E 899, fol. 92-93.

1364. Mercredi matin [26 févr. 1845, d'après le texte]. Au même. *R Paris*, 15 nov. 1896, 296-297 ; *S.-Sainte-Beuve*, 182-183. — Aut., Lov., E 899, fol. 94-95.

1365. S. d. [27 févr. 1845, d'après le texte]. Au même. *R Paris*, 15 nov. 1896, 297-298 ; *S.-Sainte-Beuve*, 183-185 ; *K*, II, 166 (sous la date fausse du 27 janv. 1845). — Aut., Lov., E 899, fol. 96-97.

1366. Paris, 25 mars. A Alexandre Thies. *Karasowski, Chopin, 1877*, 300-302 ; *Vie moderne*, 15 janv. 1881, 45-46 ; *K*, III, 498. — Copie, Lov., E 921, fol. 160-161.

1367. S. d. [Paris, mars ou mai (?) 1845]. A Marie de Rozières. *Les Œuvres libres*, oct. 1951, n° 291, 32-33 (frag.) ; *Maurois, op. cit.*, 344-345 (même frag.). — Aut., BHVP, G 1328 ; copie, Lov., E 921, fol. 156-157.

1368. S. d. [Paris, printemps 1845]. A Louise Jedrzejewicz. *M. Karlowicz, Pamiatki po Chopinie*, 221-223 (publ. s. d.) ; *K*, III, 497 (incompl., propose la date : printemps 1845).

1369. 1er avril. A Jules Michelet. *R Paris*, 1er déc. 1904, 541-542 (datée par le journal de Michelet).

1370. 16 avril. A Géraldine Jewsbury. *RLC*, juillet-sept. 1956, 398. — Aut., coll. John Rylands, Manchester.

1371. S. d. [c. p. Paris, 29 avril 1845, c. p. d'arr. La Châtre, 1er mai 1845]. A Hippolyte Chatiron. *Corr.*, II, 333-334 (incompl.). — Aut., BHVP, G 315.

1372. S. d. [c. p. 30 avril 1845]. A Jules Michelet. *R Paris*, 1er déc. 1904, 542-543. — Aut., BHVP, Fonds Michelet, K-3-3-81, A 4832 1.

1373. [avril 1845]. Au Fondateur du journal « La Semaine » [Victor Bohain]. *Prospectus du journal La Semaine*, avril 1845. — Copie, Lov., E 917, fol. 118 (indique V. Bohain comme destinataire).

1374. 10 mai. A l'éditeur de Potter. *Corr.*, II, 335-336 (sous la date du 10 mai) ; *K*, III, 485, note 4 (la date à tort du 15 mai). — Aut., BHVP, G 1325.
— Nohant, mercredi [25 mai 1845]. A Albert Grzymala. Voir n° 1218.

1375. Samedi [31 mai 1845, d'après le texte]. A. M. Vattemare. *AA*, 1er nov. 1865, 330-331.

1376. S. d. [avant le 7 juin 1845, d'après le texte : « je vais samedi en Brie, chez Mme Viardot », or, G. S. y a séjourné du 7 au 9 juin 1845]. A Ferdinand François. *S.-Viardot*, 220, note 1 (frag.). — Aut., Lov., E 862, fol. 300.

1377. S. d. [c. p. La Châtre, 29 juin 1845]. A Sainte-Beuve. *R Paris*, 15 nov. 1896, 298-299 ; *S.-Sainte-Beuve*, 185-187. — Aut., Lov., E 899, fol. 98-100.

1378. S. d. [Nohant, vers le 1er juillet 1845, d'après le texte]. A Charlotte Marliani. *Corr.*, II, 311-313 (incompl., sous la date fausse de : juin 1844) ; *K*, III, 408, note 1 (publ. les phrases supprimées dans la *Corr.*). — Aut., BHVP, G 1313.

1379. S. d. [début juillet]. A Louis Viardot. *S.-Viardot*, 220, note 2 (frag.).

1380. Nohant, 5 juillet [c. p. La Châtre, 7 juillet 1845]. A Sainte-Beuve. *R Paris*, 15 nov. 1896, 299-301 ; *S.-Sainte-Beuve*, 188-191. — Aut., Lov., E 899, fol. 105-107.

1381. Nohant, 17 juillet [1845]. A René de Villeneuve. *Le Voltaire*, 8 mai 1882 (incompl.). — Aut., Lov., E 906, fol. 7-10.

1382. S. d. [20 juillet 1845, d'après le texte, cette l. devait être jointe à celle de Chopin portant cette date]. A Louise Jedrzejewicz. *M. Karlowicz, op. cit.*, 218-219 (publ. s. d.) ; *H. Opienski, F. Chopin, Lettres*, 405, publ. à la suite de cette l. de Chopin, une l. de G. S. qui est antérieure à cette date, cf. n° 1325.

1383. Vendredi [15 août 1845, une note du destinataire sur l'aut. dit : Répondu le 19 août]. A l'éditeur du Péché de Monsieur Antoine [Anténor Joly]. *L'Autographe*, n° 38, 15 juin 1865, 324 (fac-sim.).

1384. Jeudi [21 août, c. p. La Châtre, 23 août 1845]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 221.

1385. S. d. [été 1845]. A l'abbé Marty. *L'Écho de l'Indre, 29 déc. 1889* (et non 26 janv. 1900 comme l'indique Sp. de Lov. dans *G. Sand, Bibliographie de ses œuvres*) ; *Laisnel de la Salle, Anciennes mœurs, 1899*, 252-253.

1386. S. d. [été 1845]. A Laisnel de la Salle. *L'Écho de l'Indre, 29 déc. 1899 ; Laisnel de la Salle, op. cit.*, 254 ; *Vincent*, I, 346.

1387. 1 7bre [1845 (?)]. A Mgr l'archevêque de Paris [Mgr Affre]. *Corr.*, II, 235-239 (sous la date : sept. 1842) ; *Vincent*, I, 349 (la redate de 1844 ou 1845) ; *La Semaine religieuse de Paris*, 29 sept. 1951 (sous la date : 1 7bre 1845) ; *Le Monde*, 10 oct. 1951. — Brouillon, aut., BHVP, G 1271.

1388. Mardi soir [2 sept., c. p. La Châtre..., sept., c. p. d'arr. Rozoy-en-Brie, 6 sept. 1845]. A Maurice. *S.-Viardot*, 222, note 1 (frag.). — Aut., BHVP, G 1332 ; copie, Lov., E 921, fol. 168 (sous la date : 3 sept.).

1389. S. d. [12 sept. 1845]. A Charles Poncy. *Corr.*, II, 336-342. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 90-94.

1390. Samedi minuit [13 sept. (?) 1845]. A Frédéric Chopin. *L. Binental, F. Chopin*, 76, pl. XLIII (fac-sim., le texte de Binental qui commente ce billet laisse supposer qu'il est de l'automne 1845) ; *L. Binental, cat. de l'exposition : F. Chopin, G. Sand et leurs amis, 1937*, n° 20. — Aut., coll. Ciechomska.

1391. S. d. [sept. 1845, d'après l'adresse de Maurice chez Mme Viardot]. A Maurice. *K*, III, 409 et 478. — Aut., BHVP, G 1334 ; copie, Lov., E 921, fol. 170-171.

1392. S. d. [sept. 1845, d'après le texte de la l. de Chopin du 1er oct.]. A Louise Jedrzejewicz. *M. Karlowicz, op. cit.*, 223-224 (publ. s. d.) ; *K*, III, 498 (court frag., 498, note 3 date cette l. de l'été 1845).

1393. 1er oct. A la même (P. S. à une l. de Chopin). *R mus.*, 1er janv. 1903, 21 ; *H. Opienski, op. cit.*, 415.

1394. 11 8bre. A Sainte-Beuve. *R Paris*, 1er déc. 1896, 559-560 ; *S.-Sainte-Beuve*, 191-194 (les nos XLII et XLIII appartiennent à la même lettre) ; *J. Bonnerot, Corr. de S.-B.*, VI, 259, note 9, indique cette l. comme étant le début de la l. de fin janv. 1842, cf. *supra*, n° 1118. — Aut., Lov., E 899, fol. 108-109.

1395. Nohant, 15 8bre [c. p. La Châtre, 16 oct. 1845]. A Marie de Rozières. *S.-Viardot*, 113, note 3 (court frag.). — Aut., BHVP, G 1337 ; copie, Lov., E 921, fol. 173-175.

1396. S. d. [oct. (?) 1845]. A Edgar Quinet. *Mme Edgar Quinet, Edgar Quinet avant l'exil, 1887*, 362 (frag.).

1397. S. d. [oct. ou nov. (?) 1845]. A Adèle Brault. *Brault, Une contemporaine, 1848*, 5-6.

1398. 1 9bre [c. p. La Châtre, 1er nov. 1845]. A Charles Poncy. *RDM*, 1er août 1909, 622 (frag.) ; *D. Fahmy, Ch. Poncy*, 68 (frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 101-102.

1399. 4 nov. A René de Villeneuve. *Fig.*, 23 janv. 1881 (frag. s. d.). — Aut., Lov., E 906, fol. 17-18.

1400. 7 9bre. A Charlotte Marliani. *K*, III, 498 (frag.) ; *E. Ganche, Souffrances de F. Chopin*, 161 (même frag.). — Aut., BHVP, G 1338 ; copie, Lov., E 921, fol. 177-179.

1401. S. d. [18 ou 19 mars 1845]. A René de Villeneuve, *Fig.*, 23 janv. 1881 (frag.) ; *Le Voltaire*, 8 mai 1882 (frag. inédit) ; *GA*, 15 déc. 1887, 349-352 (frag. en partie inédit sous la date : nov. 1847). — Aut., Lov., E 906, fol. 19-24.

1402. Lundi, 24 9bre. A Charles Poncy. *RDM*, 1er août 1909, 623-625 ; *K*, III, 249-250 (frag.) ; *D. Fahmy, op. cit.*, 71 et 72 (courts frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 104-106 ; copie, Lov., E 921, fol. 181-183.

1403. S. d. [La Châtre, 25 nov. 1845]. Au même. *RDM*, 1er août 1909, 627-628 (long frag.) ; *D. Fahmy, op. cit.*, 70 et 72 (courts frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 108-112.

1404. Jeudi [11 (?) déc. 1845, d'après le texte]. A Marie Dorval. *RDM*, 15 oct. 1952, 650 ; *S.-Dorval*, 243. — Aut., Lov., E 881 *bis*, fol. 29.

1405. Paris, 14 déc. A Charles Poncy. *D. Fahmy, op. cit.*, 72, note 3 ; 73, note 1 (courts frag.).

1406. 14 Xbre. A Hippolyte Chatiron. *Corr.*, II, 342-345. — Aut., BHVP, G 318.

— déc. 1845. A Sainte-Beuve. Voir nos 1118 et 1119.

1407. S. d. [1845]. A Adolphe Duplomb. *Vincent*, I, 569.

1408. S. d. [1845]. A Marie Dorval. *RDM*, 15 oct. 1952, 649 ; *S.-Dorval*, 242. — Aut., Lov., E 881 *bis*, fol. 33.

1409. Jeudi [1845 (?)]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 55 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1410. S. d. [Paris, 1845]. A Pauline Viardot. *Lit. nas.*, nos 33-34, 1939, 702 (publ. traduite en russe). — Aut., Bibliothèque publique de Léningrad.

1411. S. d. [1845 ou 1846 (?)]. A Louise Jedrzejewicz. « Il y a bien longtemps que nous sommes sans nouvelles de vous ». *M. Karlowicz, op. cit.*, 219 (publ. s. d.).

1846

1412. 1er janv. A Marie Dorval. *RDM*, 15 oct. 1952, 651 ; *S.-Dorval*, 245. — Copie, Lov., E 881 *ter*, fol. 26.

1413. 1er et 6 janv. [l'aut. porte ces deux dates]. A Charles Poncy. *RDM*, 1er août 1909, 630 (frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 114-118 ; copie, Lov., E 921, fol. 190-192.

1414. 21 janv. et P. S. du 22 janv. A Eugène Delacroix. *Cat. Vente Siry*, 29 avril 1925, no 148 (court frag.) ; *RHLF*, oct.-déc. 1925, 649 (même frag.) ; *RDM*, 15 juin 1934, 850-851 (incompl.) ; *E. Delacroix, Corr. gén.*, II, 257-258. — Aut., B. N., n. a. fr. 24839, fol. 541-542.

1415. 29 janv. A René de Villeneuve. *Fig.*, 16 janv. 1881 (frag.) ; *Marix-Spire, Le Cas G. S.*, 60, note 36, 226, 404, 582, note 209 (courts frag. dont certains inédits). — Aut., Lov., E 906, fol. 35-39.

1416. Samedi, 31 janv. A Giroux et Vialat. *SF*, nº 2, 1958, 240-241. — Aut., Lov., E 864, fol. 262.

1417. Paris, janv. A Maurice Schlésinger. *Corr.*, II, 345-346. — Aut., BHVP, G 1341.
— Paris, janv. A M. le rédacteur du journal (« l'Indicateur d'Avignon »). Voir nº 1046.
— Paris, févr. Aux rédacteurs de « l'Atelier ». Voir nº 1360.

1418. S. d. [début févr. 1846, d'après le texte]. A René de Villeneuve. *Le Voltaire*, 8 mai 1882 (frag.). — Aut., Lov., E 906, fol. 40-43.

1419. 8 févr. A Giroux et Vialat. *SF*, nº 2, 1958, 241 (frag.). — Aut., Lov., E 864, fol. 263-264.

1420. Paris, 10 févr. [daté sur l'aut. par Heine]. A Henri Heine. *Neue freie Press*, 29 sept. 1901 ; *K*, III, 133 (donne une fausse date pour la publication précédente).

1421. 18 févr. A Giroux et Vialat. *SF*, nº 2, 1958, 241-242 (frag.). — Aut., Lov., E 864, fol. 266-267.

1422. S. d. [Paris, mars 1846, d'après le texte]. A Louise Jedrzejewicz. *M. Karlowicz, Pamiatki po Chopinie*, 216-218 (publ. s. d.).

1423. 24 mars. A Giroux et Vialat. *SF*, nº 2, 1958, 242 (frag.). — Aut., Lov., E 864, fol. 268-269.

1424. S. d. [vers le 25 mars 1846]. Au rédacteur du « Courrier français ». *Le Courrier français*, 31 mars 1846 ; *La Mare au diable*, *éd. Salomon et Mallion*, 1956, 427. — Aut., B. N., n. a. fr. 12231, fol. 1 de la deuxième partie.

1425. Mars. A Xavier Durrieu. *SF*, nº 2, 1958, 242 (frag.). — Aut., Lov., E 830, fol. 158.

1426. Mercredi soir [8 avril 1846]. A Albert Grzymala. *RHLF*, juillet-sept. 1959, 380 et 381 pour la date. — Aut., archives du Palais Wawel, Cracovie.

1427. 22 avril. A Charles Poncy. RDM, 1er août 1909, 631 (frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 124-125 ; copie, Lov., E 921, fol. 195-196.

1428. Lundi [27 avril 1846, d'après le texte]. A Maurice. *K*, III, 500 (frag.) ; *S.-Viardot*, 223, note 3 (court frag. inédit). — Aut., BHVP, G 1345 ; copie, Lov., E 921, fol. 197-198.

1429. Jeudi [c. p. 30 avril 1846]. A Eulalie de Sénancour. *RLC*, 1935, 134 (donne l'indication du c. p.).

1430. Paris, avril. A Magu. *Corr.*, II, 353-355.

1431. S. d. [Paris, 1er ou 3 mai 1846]. A Maurice. *K*, III, 501 (frag.) ; *S.-Viardot*, 224-225, notes 2, 3, 6 (frag.). — Aut., BHVP, G 1346 (mention postérieure d'une autre main : 3 mai) ; copie, Lov., E 921, fol. 200 (sous la date du 1er mai).

1432. 9 mai [c. p. La Châtre, 10 mai 1846, c. p. d'arr. 11 mai]. A Charlotte Marliani. *K*, III, 501 (court frag.). — Aut., BHVP, G 1343 ; copie, Lov., E 921, fol. 201-202.

1433. Nohant, 19 mai [c. p. La Châtre, 21 mai 1846, c. p. d'arr. Lavardac, 22 mai]. A Maurice. *Les Œuvres libres*, oct. 1951, nº 291, 38-39 (frag.) ; *Maurois, Lélia*, 350 (même frag.). — Aut., BHVP, G 1349 ; copie, Lov., E 921, fol. 207-208.

1434. S. d. [début juin 1846]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 225-226.

1435. S. d. [3 juin, mention postérieure d'une autre main sur l'aut.]. A Maurice. *Les Œuvres libres*, oct. 1951, nº 291, 39 (court frag.) ; *Maurois, op. cit.*, 350 (même frag.). — Aut., BHVP, G 1352 ; copie, Lov., E 921, fol. 211-212.

1436. 18 [juin 1846]. A Marie de Rozières. *K*, III, 506 et 508 (frag.) ; *Les Œuvres libres*, oct. 1951, nº 291, 39 (frag. en partie inédit) ; *Maurois, op. cit.*, 350-351 (même frag.) ; *S.-Viardot*, 227, notes 2 et 4 (frag. inédits). — Aut., BHVP, G 1356 ; copie, Lov., E 921, fol. 218-220.

1437. S. d. [après le 25 juin et avant le 4 juillet 1846, d'après le texte]. A [Victor de Laprade (?)]. *Vie Parisienne*, 1er juillet 1876, 380 (publ. s. d. et sans nom de destinataire) ; *K*, III, 502-504 (publ. s. d., mais donne V. de Laprade comme destinataire).

1438. S. d. [début juillet 1846, d'après le texte]. A Louise Jedrzejewicz. *M. Karlowicz, op. cit.*, 220 ; *K*, III, 539-540 (sous la date : Nohant, 1846).

1439. S. d. [après le 6 juillet, d'après le texte où il est question d'un article du 6 juillet]. A René de Villeneuve. *Fig.*, 16 janv. 1881 (frag.) ; *Le Voltaire*, 8 mai 1882 (frag. inédit). — Aut., Lov., E 906, fol. 52-54.

1440. Nohant, 12 juillet [1846]. A Henri Navelet. *Débats*, 15 mai 1925 ; *RHLF*, juillet-sept. 1925, 492-493 (court frag.). — Aut., archives Navelet.

1441. S. d. [23 juillet, d'après le texte et plusieurs l. inédites]. A Marie de Rozières. *Les Œuvres libres*, oct. 1951, nº 291, 39 (frag. sous la date du 8 août) ; *Maurois, op. cit.*, 351 (même frag. et même date). — Aut., BHVP, G 1362 ; copie, Lov., E 921, fol. 229-230 (sous la date du 8 août).

1442. Nohant, 26 juillet [c. p. La Châtre, 27 juillet 1846]. A P.-J. Hetzel. *R Paris*, nov. 1950, 22 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.
— 8 août. A Marie de Rozières. Voir nº 1441.

1443. S. d. [c. p. La Châtre, 14 août 1846]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 61 (incompl.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1444. S. d. [c. p. La Châtre, 20 août 1846]. Au même. *R. Paris*, nov. 1950, 31 (frag.) ; *Hetzel*, 55-56 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1445. 21 août [c. p. La Châtre, 21 août 46, c. p. d'arr. 25 août]. A Charles Poncy. *K*, III, 541, note 1, 544 (courts frag.) ; *D. Fahmy, Ch. Poncy*, 74, note 2 (court frag.) ; *S.-Viardot*, 230, note 8 (frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 145-146 ; copie, Lov., E 921, fol. 233.

1446. 23 août. A P.-J. Hetzel. *R. Paris*, nov. 1950, 22-23 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1447. 29 août. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 228-229.

1448. S. d. [fin août (?) 1846, d'après le texte]. A P.-J. Hetzel. *R Paris*, nov. 1950, 23-24 (long frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1449. S. d. [c. p. La Châtre, 2 sept. 46, c. p. d'arr. Paris, 3 sept.]. A Charlotte Marliani. *Corr.*, II, 359-360 (sous la date du 1er sept.). — Aut., BHVP, G 1365.

1450. S. d. [sept. (?) 1846, d'après le texte]. A Louise Jedrzejewicz. *M. Karlowicz, op. cit.*, 221 (sous la date : 1846) ; *K*, III, 540.

1451. S. d. [20 sept. 1846 ; l. terminée 12 jours plus tard]. A Charlotte Marliani. *K*, III, 545 (frag.). — Aut., BHVP, G 1366 ; copie, Lov., E 921, fol. 237-239.

1452. 24 [sept., c. p. La Châtre, 24 sept. 1846]. A Charles Poncy. *RDM*, 15 févr. 1905, 828 (court frag.) ; *Rocheblave, G. S. et sa fille*, 82 (même court frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 148-149.

1453. S. d. [automne 1846, d'après le texte ; peut-être cette l. est-elle celle

qui était jointe à la l. de Chopin à sa famille du 11 oct. 1846, cf. *H. Opienski, F. Chopin, Lettres*, 427-436]. A Louise Jedrzejewicz. *M. Karlowicz, op. cit.*, 215-216 (publ. s. d.) ; *K*, III, 540 (publ. s. d.).

1454. S. d. [c. p. 11 oct. 1846]. A Eugène Delacroix. *Nouvelle nouvelle revue française*, 1er sept. 1953, 570-571 ; *Maurois, Lélia, éd. du Club du meilleur livre*, appendice non paginé. — Aut., coll. Alfred Dupont.

1455. 3 9bre [1846, d'après le texte]. A Marie de Rozières. *K*, III, 545 (court frag.) ; *S.-Viardot*, 233, note 1 (frag. inédit sous la date du 5 nov.). — Aut., BHVP, G 1367 ; copie, Lov., E 921, fol. 241-242.

— [Après le 11 nov. 1846]. A Charlotte Marliani. Voir nº 1465.

1456. 12 nov. [1846, d'après le texte]. A P.-J. Hetzel. *R Paris*, nov. 1950, 24 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1457. 15 9bre [1846, d'après le texte]. Au même. *Hetzel*, 73-74 (incompl.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1458. S. d. [déc. (?) 1846, d'après le texte]. Au même. *R Paris*, nov. 1950, 23-24 (frag.) ; *Les Œuvres libres*, oct. 1951, nº 291, 40 (frag.) ; *Maurois, op. cit.*, 351-352 (même frag.) ; *Hetzel*, 74 (incompl., toutes ces publ. s. d.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1459. S. d. [fin déc. (?) 1846]. Au même. *R Paris*, nov. 1950, 25 (long frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1460. S. d. [30 déc. 1846, d'après le texte]. Au même. *Hetzel*, 74-77 (incompl. et s. d.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1461. S. d. [1846 (?)]. Au même. *R Paris*, nov. 1950, 23. — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1462. S. d. [1846]. A Albert Grzymala. *Lit. nas.*, 1939, nos 33-34, 703 (cette l. est publiée sous la date : 1846, mais son texte se rapproche de celui de la l. nº 954 et on pourrait plus vraisemblablement la classer après celle-ci. Fac-sim.). — Aut., Bibliothèque Lénine, Moscou.

— [1846]. A Cellier Dufayel. Voir nº 578.

— [1846]. A Auguste Clésinger. Voir nº 1467.

1847

1463. S. d. [début janv. 1847, d'après le texte]. A René de Villeneuve. *Fig.*, 16 janv. 1881 (frag. publ. s. d.). — Aut., Lov., E 906, fol. 60-61.

1464. 7 janv. [1847]. A Charles Poncy. *RDM*, 15 févr. 1905, 829 (court frag.) ; *Rocheblave, G. S. et sa fille*, 82 (court frag.) ; *K*, III, 546 et 556 (très courts frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 151-153 ; copie, Lov., E 921, fol. 249-250.

1465. Paris, jeudi [11 ou 18 (?) févr. 1847, d'après le texte : G. S. à Nohant depuis le 18 mai 1846, revient à Paris début févr. 1847]. A Charlotte Marliani. *K*, III, 545-546 (frag. sous la date : après le 11 nov. 1846). — Aut., BHVP, G 1370 ; copie, Lov., E 921, fol. 246-248.

1466. 24 févr. [1847, d'après le texte]. Au général Guglielmo Pepe. *Francesco Carrano, Vita di Guglielmo Pepe, 1857*, 317 ; *RLC*, avril-juin 1957, 266 (sous la date : févr. 1850).

1467. S. d. [Paris, févr. 1847, d'après le texte ; G. S. ne fit la connaissance de Clésinger qu'au début de 1847, cf. *Rocheblave, op. cit.*, 94]. A Auguste Clésinger. *Lit. nas.*, 1939, nos 33-34, 704 (publ. traduite en russe sous la date : Paris, 1846). — Aut., Gafke, archives d'état, Moscou.

1468. 7 mars [1847, d'après le texte]. A Juste Olivier. *BUG*, mai 1904, 259-260.

1469. S. d. [fin mars 1847, d'après le texte]. A Auguste Clésinger. *Al. Estignard, Portraits franc-comtois, 1885*, I, 263 (s. d. précise).

1470. Paris, 5 avril [1847, d'après le texte]. A Charles Poncy. *Rocheblave, op. cit.*, 82-83 (frag.) ; *RDM*, 1er août 1909, 631 (frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 158-159.

1471. Mercredi [7 avril, c. p. La Châtre, 8 avril 47, c. p. d'arr. Paris, 9 avril]. A Maurice. *K*, III, 560 (court frag. sous la date du 8 avril). — Aut., BHVP, G 1374 ; copie, Lov., E 921, fol. 252.

1472. Nohant, 12 avril [1847, d'après le texte]. A Xavier Clésinger. *Pailleron*, II, 323-326. — Aut., coll. Charles Duplomb.

1473. Nohant, 14 avril [1847, d'après le texte]. A [Jules Dupré (?)]. *Fig.*, 8 janv. 1883 (frag.) ; *IB*, 18 mai 1884 (donne comme destinataire Jules ...) ; *R rev.*, 15 oct. 1899, 161 et *d'Heylli, La Fille de G. S.*, 53 (publ. le même frag. sans nom de destinataire) ; *K*, III, 562 (donne à tort M. Bascans comme destinataire).

1474. S. d. [16 avril, c. p. La Châtre, 17 avril 47, c. p. d'arr. 18 ...]. A Maurice. *K*, III, 560 (court frag.) ; *Maurois, Lélia*, 354 (frag. inédit) et 355 (court frag.). — Aut., BHVP, G 1376 ; copie, Lov., E 921, fol. 255-256.

1475. 18 avril [c. p. La Châtre, 18 avril 1847]. A Charles Poncy. *RDM*, 1er mars 1905, 181 (frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 99 (même frag.) ; *K*, III, 561 (même frag.) ; *Conférencia*, 15 août 1950, 322 (court frag.) ; *Maurois, op. cit.*, 355 (courts frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 161-162.

1476. 29 avril [l'aut. porte 29 mai, mais le texte veut que ce soit avril, Solange n'étant pas encore mariée]. A P.-J. Hetzel. *R Paris*, nov. 1950, 25-26 (incompl.) ; *Hetzel*, 79-80 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1477. S. d. [mention postérieure sur l'aut. : 1847, 6 mai]. A Charlotte Marliani. Corr., II, 361-364. — Aut., BHVP, G 1378.

1478. S. d. [c. p. La Châtre, 7 mai 47, c. p. d'arr. 8 mai]. A Marie de Rozières. *K*, III, 568 (court frag.). — Aut., BHVP, G 1380 ; copie, Lov., E 921, fol. 258.

1479. S. d. [c. p. La Châtre, 8 et 9 mai 47, c. p. d'arr. Lavardac, 11 ma...]. A Maurice. *K*, III, 568 (frag. sous la date du 7 mai). — Aut., BHVP, G 1379 ; copie, Lov., E 921, fol. 259 (sous la date du 7 mai).

1480. 8 mai. A Marie de Rozières. *K*, III, 568-569 (incompl.) ; *Hommes et mondes*, mars 1949, 409-410 (la donne à tort comme inédite). — Copie, Lov., E 921, fol. 261 (sous la date du 8 mai).
— S. d. [mai 1847]. A la princesse Galitzin. Voir nº suivant.

1481. S. d. [vers le 10 mai 1847]. A René de Villeneuve. *Fig.*, 16 janv. 1881 (frag.) ; *R rev.*, 15 oct. 1899, 161-162 et *d'Heylli, op. cit.*, 54 (en publient un frag. soudé à un autre frag. de la l. du 9 juin 1847 adressée à Mme de Villeneuve, et indiquent à tort la princesse Galitzin comme destinataire) ; *K*, III, 562-563 (mêmes erreurs) ; *Conférencia*, 15 août 1950, 322, *Les Œuvres libres*, oct. 1951, nº 291, 43 et *Maurois, op. cit.*, 355 (reproduisent un frag. d'après d'Heylli et commettent la même erreur de destinataire). — Aut., Lov., E 906, fol. 68-70.

1482. Nohant, 12 mai. A Adolf Gutmann. *Die gegenwart*, 12 juillet 1879, 28-30 (incompl.) ; *Fiori di Campo, Firenze a Scio*, 1881 ; *F. Niecks, F. Chopin*, éd. anglaise, II, 199 (publ. traduite en anglais), éd. allemande, 1890, II, 218 ; *A. Lumbroso, Les Amants de Venise*, 1902, 43-44 (publ. compl. d'après l'aut.). — Copie, Lov., E 918, fol. 134-135.

1483. 12 mai. A Albert Grzymala. *RDM*, 1er mars 1905, 188-189 ; *Rocheblave, op. cit.*, 115-119 (dans ces deux publ. incompl. sous la date : mai 1847) ; *R hebd.*, 13 mars 1909, 174-175 (frag. inédit) ; *Doumic*,

George Sand, 215-216 (même frag.) ; *K*, III, 570-572. — Copie, Lov., E 918, fol. 120-121.

1484. S. d. [vers le 12 mai 1847, d'après le texte où on retrouve les mêmes nouvelles de Chopin que dans les deux l. précédentes]. A P.-J. Hetzel. *R Paris*, nov. 1950, 26-27 (incompl.) ; *Hetzel*, 80 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1485. 15 mai. A Théodore Rousseau. *Les Œuvres libres*, oct. 1951, nº 291, 44-45 (frag.) ; *Maurois, op. cit.*, 357 (même frag.). — Copie, Lov., E 921, fol. 314-316.

1486. S. d. [vers le 16 ou 17 mai 1847, d'après le texte et celui d'une l. de Chopin à G. S.]. A Marie de Rozières. *K*, III, 569 (incompl.) ; *Hommes et mondes*, mars 1949, 410. — Aut., BHVP, G 1382 ; copie, Lov., E 921, fol. 263 (sous la date : mai 1846).

1487. S. d. [c. p. La Châtre, 22 mai 47]. A la même. *K*, II, 323 et III, 573 (frag. qui ne se trouve pas dans l'aut.). — Aut., BHVP, G 1383 ; copie, Lov., E 921, fol. 264.

1488. S. d. [21 mai 1847, d'après le texte : « ma fille Solange est mariée d'hier »]. A Charles Poncy. *RDM*, 1er mars 1905, 181-182 (frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 99-100 et 106, note 1 (même frag.) ; *K*, III, 573 (même frag.) ; *E. Ganche, F. Chopin*, 276 (court frag. et donne à tort Marie de Rozières comme destinataire). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 164-165.

1489. 22 mai. A Joseph Mazzini. *Corr.*, II, 364-366 (incompl.) ; *K*, III, 573, note 3 (donne le frag. supprimé dans la *Corr.*). — Aut., BHVP, G 1384 ; copie du frag. supprimé dans la *Corr.*, Lov., E 925 *bis*, fol. 34-34 vº.

1490. S. d. [8 juin 1847, d'après le texte qui est à rapprocher de celui de la l. du 8 juin 1847 de Chopin à sa famille, cf. *H. Opienski, F. Chopin, Lettres*, 456-464]. A Louise Jedrzejewicz. *M. Karlowicz, Pamiatki po Chopinie*, 224-225 (publ. s. d.) ; *K*, III, 576 (la date du début juin).

1491. 9 juin. A Mme René de Villeneuve. *Fig.*, 16 janv. 1881 (court frag.) ; *R rev.* ,15 oct. 1899, 162 et *d'Heylli, op. cit.*, 54 (frag. joint à un frag. de la l. à René de Villeneuve, cf. ci-dessus, nº 1481). — Aut., Lov., E 906, fol. 75-76.

1492. S. d. [15 juin]. A Charles Poncy. *RDM*, 1er août 1909, 632 (frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 173-177.

1493. Juin. A Théophile Thoré. *Corr.*, II, 357-368.

1494. S. d. [avant le 22 juin 1847]. A Théodore Rousseau. *Les Œuvres libres*, oct. 1951, nº 291, 45 (frag.) ; *Maurois, op. cit.*, 357 (même frag.). — Copie, Lov., E 921, fol. 327-330.

1495. 22 juin. A Hortense Allart. *Les Œuvres libres*, oct. 1951, nº 291, 36-37 (incompl.) ; *Maurois, op. cit.*, 348-349 (incompl.). — Aut., Lov., E 912, fol. 25-27 ; copie, Lov., E 917, fol. 14-16.

1496. S. d. [Nohant, vers le 12 ou 13 juillet 1847, d'après le texte où G. S. fait le récit des scènes avec les Clésinger]. A Marie de Rozières. *K*, III, 577-578 (incompl.) ; *E. Ganche, op. cit.*, 277 (frag.) ; *Les Œuvres libres*, oct. 1951, nº 291, 46 (frag.) ; *Maurois, op. cit.*, 358 (même frag.). — Aut., BHVP, G 1385 ; copie, Lov., E 921, fol. 271-272.

1497. S. d. [19 juillet 1847, l. datée grâce au journal de Delacroix qui note le 20 juillet : « reçu le matin lettre où Mme Sand me parle de sa querelle avec sa fille »]. A Eugène Delacroix. *Maurois, Lélia, éd. du Club du meilleur livre*, appendice non paginé. — Aut., coll. Alfred Dupont.

1498. Nohant, 25 juillet. A Marie de Rozières. *K*, III, 578-579 (incompl.) ;

Hommes et mondes, juillet 1946, 173 (court frag.) ; *Les Œuvres libres*, oct. 1951, n° 291, 47 et *Maurois, Lélia*, 359 (ces deux publications donnent un frag. joint à un frag. de la l. du 28 juillet). — Copie, Lov., E 921, fol. 273.

1499. S. d. [28 juillet 1847, d'après le texte]. A LA MÊME. *K*, III, 579-580 (incompl.) ; *E. Ganche, op. cit.*, 277-278 (frag.) ; *Les Œuvres libres*, oct. 1951, n° 291, 47-48 et *Maurois, op. cit.*, 359-360 (ces deux publ. donnent un frag. joint à un frag. de la l. du 25 juillet). — Aut., BHVP, G 1390 ; copie, Lov., E 921, fol. 274-275.

1500. Nohant, 28 juillet. A JOSEPH MAZZINI. *Corr.*, II, 368-370. — Aut., BHVP, G 1389 (cet aut. paraît incompl., par suite la publ. se trouve incompl.).

1501. Mercredi [28 juillet 1847]. A FRÉDÉRIC CHOPIN. *Hommes et mondes*, juin 1948, 235-236 (incompl. sous la date : mardi) ; *Le Monde*, 23 avril 1949 (discute la date en partant de l'indication fausse de mardi, l'aut. portant mercredi) ; *Les Œuvres libres*, oct. 1951, n° 291, 48 (incompl. et s. d.) ; *Maurois, op. cit.*, 360 (incompl. et s. d.). — Aut., B. N., n. a. fr. 24811, fol. 218-219.

1502. 2 août. A RENÉ DE VILLENEUVE. *Fig.*, 16 janv. 1881 (court frag. sous la date : août 1847). — Aut., Lov., E 906, fol. 77-80.

1503. 9 août. A CHARLES PONCY. *Corr.*, II, 371-373. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 179-180.

1504. 14 août. A MARIE DE ROZIÈRES. *K*, III, 580 (frag.) ; *E. Ganche, op. cit.*, 278 (court frag.) ; *S.-Viardot*, 242, note 11 (court frag. inédit). — Aut., BHVP, G 1391 ; copie, Lov., E 921, fol. 279-280.

1505. 27 août. A CHARLES PONCY. *K*, III, 583 (frag.) ; *Les Œuvres libres*, oct. 1951, n° 291, 46 (frag. en partie inédit) ; *Maurois, op. cit.*, 358 (même frag.). — Copie, Lov., E 921, fol. 281-285.

1506. Nohant, 7 8 bre. A RENÉ DE VILLENEUVE. *Marix-Spire, le Cas G. S.*, 76 (court frag.). — Aut., Lov., E 906, fol. 81-83 ; copie, Lov., E 907, fol. 110.

1507. 17 8 bre. A P.-J. HETZEL. *R Paris*, nov. 1950, 27-28. — Aut., archives de M. et M^me^ Bonnier de La Chapelle.

1508. Nohant, 2 nov. A CHARLOTTE MARLIANI. *K*, III, 529-530 (frag.) et 586-587 (long. frag.) ; *M. Toesca, Une autre G. S.*, 146-147 (frag.) ; *Hommes et mondes*, mars 1949, 410-412 (incompl.). — Copie, Lov., E 921, fol. 289-292.

1509. S. d. [c. p. La Châtre, 9 nov. 47, Bourges, 9 nov. 47]. A L'ABBÉ ROCHET. *NR*, 15 janv. 1897, 229 (sous la date du 8 nov.). — Aut., BHVP, G 255 [1].

1510. S. d. [entre le 13 et le 18 nov. 1847, d'après le texte et la date de la l. de l'abbé Rochet à laquelle G. S. répond]. AU MÊME. *La Gironde*, 25 nov. 1883, suppl. du dimanche (incompl. et s. d.) ; *NR*, 15 janv. 1897, 230-233 (sous la date du 14 nov.). — Aut., BHVP, G 257 [1] et [2].

1511. Nohant, je ne sais pas le jour [nov. 1847]. A JOSEPH MAZZINI. *Corr.*, III, 218-220 (sous la date fausse de nov. 1850) ; *K*, IV, 8 (la redate de 1847).

1512. Samedi soir [20 nov. 1847, d'après le texte G. S. répond à une l. du 18 nov. de l'abbé Rochet, cf. BHVP, G 258]. A L'ABBÉ ROCHET. *NR*, 15 janv. 1897, 234 (publ. s. d.). — Aut., BHVP, G 259 [1].

1513. S. d. [après le 19 nov. 1847, date de la naissance de Louis-Jules Hetzel pour laquelle G. S. félicite son père]. A P.-J. HETZEL. *Hetzel*, 81 (court frag.). — Aut., archives de M. et M^me^ Bonnier de La Chapelle.

1514. Nohant, 22 nov. A Marie de Rozières. *Hommes et mondes*, mars 1949, 412-413 (incompl.) ; *Les Œuvres libres*, oct. 1951, n° 291, 50-51 (frag. en partie inédit) ; *Maurois*, *op. cit.*, 362 (même frag.) ; *Le Monde*, 18 août 1954 ; *S.-Viardot*, 241, note 5 et 270, note 5 (frag., l. donnée à tort comme inédite). — Copie, Lov., E 921, fol. 299-304.

1515. Mardi [23 ou 30 (?) nov. 1847]. A l'abbé Rochet. *NR*, 15 janv. 1897, 234-235 (publ. s. d.). — Aut., BVHP, G 260 [1].

1516. S. d. [Nohant, vers la fin de nov. 1847]. A Charlotte Marliani. *Maurois*, *op. cit.*, 376 (frag.) ; *S.-Viardot*, 239 (frag. inédit). — Aut., BHVP, G 1395 (incompl., les 4 premières p. manquent) ; copie, Lov., E 921, fol. 295-298 (incompl.).

1517. Nohant, je ne sais pas la date [nov. ou déc. (?) 1847, mention postérieure sur l'aut.]. A François Buloz. *RDM*, 1er juillet 1918, 126-127 (frag.) ; *Pailleron*, *RDM et CF*, 180, 181-182 (frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 2-3.

— [Nov. 1847]. A René de Villeneuve. Voir n° 1401.

1518. 1er X bre. A Pauline Viardot. *RR*, avril 1944, 127 (court frag.) ; *Le Monde*, 9 mai 1951 (incompl.) ; *S.-Viardot*, 238-240.

1519. Nohant, je ne sais pas la date, 4 h. du matin [14 déc.]. A Charles Poncy. *Corr.*, II, 374-381 (incompl.) ; *RDM*, 1er mars 1905, 183 (frag. inédit) ; *Rocheblave*, *op. cit.*, 103-104 (même frag.) ; *RDM*, 1er août 1909, 633 (court frag. inédit). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 182-188.

1520. 14 déc. A François Buloz. *RDM*, 1er juillet 1918, 127 (frag.) ; *Pailleron*, *op. cit.*, 182-183 (incompl.). — Aut., Lov., E 858, fol. 13-14.

1521. 24 déc. [1847]. A Joseph Mazzini. *Corr.*, III, 221-224 (sous la date fausse du 24 déc. 1850) ; *K*, IV, 8 (la redate de 1847). — Aut., BHVP, G 1474.

1522. S. d. [fin 1847 (?)]. A Solange. *Cat. Blaizot*, 51e année 1942, n° 6013 (court frag.) ; *Maurois*, *op. cit.*, 392 (même court frag.).

1848

1523. Nohant, 1er janv. A Michel Bakounine. *K*, IV, 131. — Aut., Lov., E 912, fol. 198-199.

1524. S. d. [début janv. 1848, d'après le texte]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 82 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1525. S. d. [début janv. 1848, d'après le texte]. Au même, *R Paris*. nov. 1950, 26, note 1 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1526. 19 janv. A René de Villeneuve. *Fig.*, 16 janv. 1881 (frag.). — Aut., Lov., E 906, fol. 88-89.

1527. S. d. [janv. 1848, d'après le texte]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 82 (deux frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1528. Nohant, 25 janv. [1848]. A Joseph Mazzini. *Corr.*, III, 232-237 (sous la date fausse du 22 janv. 1851) ; *K*, IV, 8 (la redate de 1848), III, 410-411 (long. frag.), IV, 12-15 (ces deux publ. sous la date du 22 janv. 1848). — Aut., coll. Depruneaux.

1529. 1er févr. A P.-J. Hetzel. *R Paris*, nov. 1950, 28-29 ; *Hetzel*, 82-83 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1530. Jeudi soir [3 (G. S. avait écrit 4, puis a raturé ce chiffre) févr. 1848]. A Maurice. *Corr.*, III, 1 et 2 (deux frag. mélangés à des textes pris dans les l. des 7 et 18 févr., publ. sous la date du 18 févr. 1848) ;

K, III, 589 (frag. inédit sous la date du 5 févr.) et 589, note 1 (explique la composition de la l. publ. dans la *Corr.* sous la date du 18 févr.). — Aut., BHVP, G 1396 ; copie, Lov., E 921, fol. 347 (sous la date du 5 févr.).

1531. 7 févr. Au même. *Corr.*, III, 3-4 (courts frag. mélangés à des textes pris dans les l. des 3 et 18 févr., publ. sous la date du 18 févr.) ; *K*, III, 589-590 (long. frag. inédit). — Aut., BHVP, G 1397 ; copie, Lov., E 921, fol. 348-350.

1532. S. d. [vers le 7 févr. 1848, d'après le texte de la l. suivante]. A Michel Accursi. *Mario Menghini, Quattro lettere inedite di George Sand, Turin, 1919*, 9-10.

1533. S. d. [peu après le 7 févr. 1848, d'après le texte où G. S. fait allusion à la l. de Mazzini publ. dans *Le Constitutionnel* du 7 févr.]. A Joseph Mazzini. *Mario Menghini, op cit.*, 10 ; *K*, IV, 16 (la donne à tort comme inédite). — Aut., BHVP, G 1477 ; copie, Lov., E 921, fol. 354.

1534. 8 févr. A René de Villeneuve. *Fig.*, 16 janv. 1881 (court frag.). — Aut., Lov., E 906, fol. 90-92.

1535. 12 févr. [c. p. La Châtre, 13 févr. 1848]. A Maurice. *K*, III, 590-591 (frag.). — Aut., BHVP, G 1398 ; copie, Lov., E 921, fol. 351-353.

1536. 16 févr. Au même. *K*, III, 591 (frag.) et IV, 19, note 1 (rattache à tort à cette l. un frag. de celle du 18 févr.). — Aut., BHVP, G 1399 ; copie, Lov., E 921, fol. 355-357.

1537. S. d. [c. p. 17 févr. 1848]. A Lise Perdiguier. *Le Compagnonnage*, mars 1944, 1 (cette l. est publiée avec deux dates : au début, 23 févr. 1843, à la fin, 17 févr. 1848 ; le c. p. de la p. d'adresse qui est très lisible, donne cette dernière date). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1538. Vendredi soir, 18 [févr. 1848]. A Maurice. *Corr.*, III, 1-4 (frag. mélangés à d'autres textes pris dans les l. des 3 et 7 févr. 1848, cf. *K*, III, 589, note 1) ; *S.-Viardot*, 244, note 2 (frag. inédit). — Aut., BHVP, G 1400 ; copie, Lov., E 921, fol. 358-360.

1539. Mercredi soir, 23 [févr. 1848]. Au même. *Corr.*, III, 4-5 (une phrase supprimée, mais pas de transfert de passages avec la l. suivante du 24 févr. comme le dit *K*, III, 589, note 1). — Aut., BHVP, G 1402.

1540. Jeudi soir [24 févr. 1848]. Au même. *Corr.*, III, 5-6 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1403 ; copie, Lov., E 921, fol. 363.

1541. Paris, 27 févr. A Augustine Brault. *K*, IV, 20 (frag.) ; *Maurois, Lélia*, 378 (même frag.).

1542. S. d. [après févr. et avant le 11 mai 1848]. A Jules Bastide. *Louis Ulbach, Nos contemporains, 1883*, 193-194.

1543. Paris, samedi soir [4 mars, c. p. Paris, 5 mars 1848]. A René de Villeneuve. *Fig.*, 16 janv. 1881 (incompl.) et 18 sept. 1881. — Aut., Lov., E 906, fol. 93-94.

1544. 5 mars. A Augustine Brault. *K*, III, 593 (frag.) et IV, 20-21 (autre frag.). — Copie, Lov., E 921, fol. 364-365.

1545. Paris, lundi soir, 6 mars. A Frédéric Girerd. *NR*, 15 sept. 1881, 225-227 ; *Corr.*, III, 6-9.

1546. Nohant, 8 mars. A Charles Poncy. *NR*, 15 sept. 1881, 227-229 ; *Corr.*, III, 9-12 (sous la date du 9 mars). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 190-192.

1547. [Nohant], 14 mars. A Charles Duvernet. *NR*, 15 sept. 1881, 229 ; *Corr.*, III, 12-13 (sous la date : Paris, 14 mars, ce qui est impossible, le 14 mars G. S. était à Nohant) ; *K*, IV, 34 (frag. et discute la date).